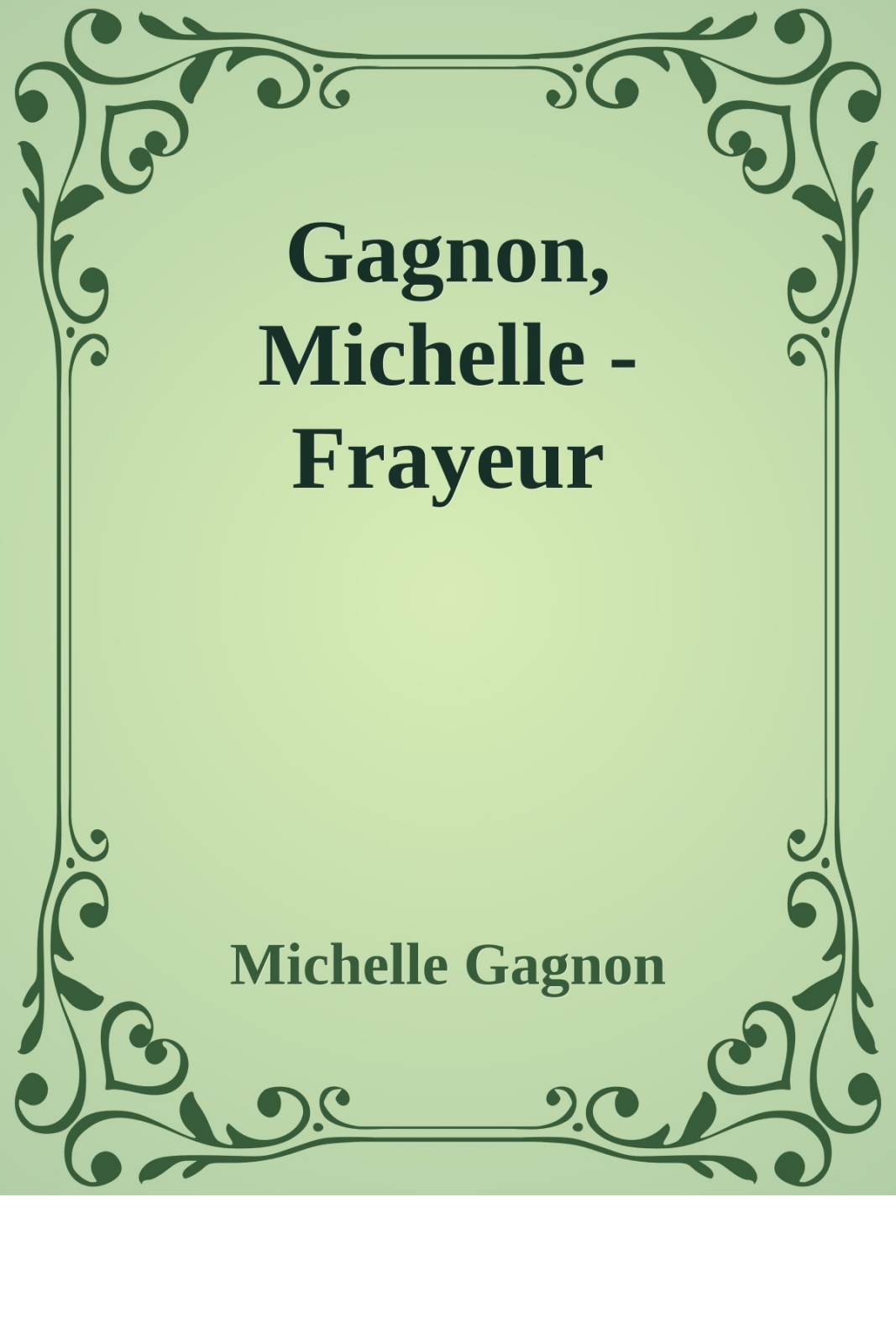


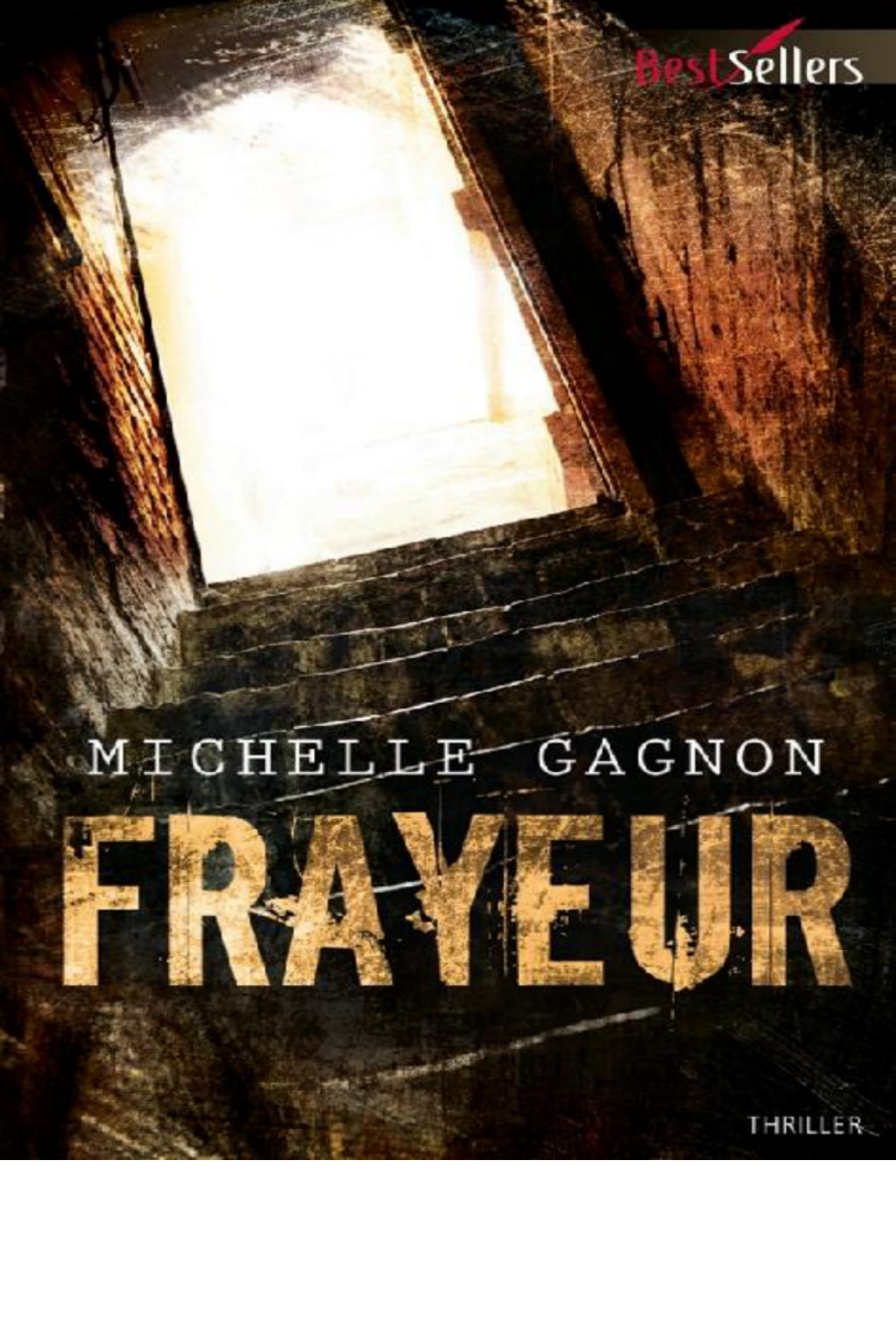
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Gagnon, Michelle - Frayeur

Michelle Gagnon

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

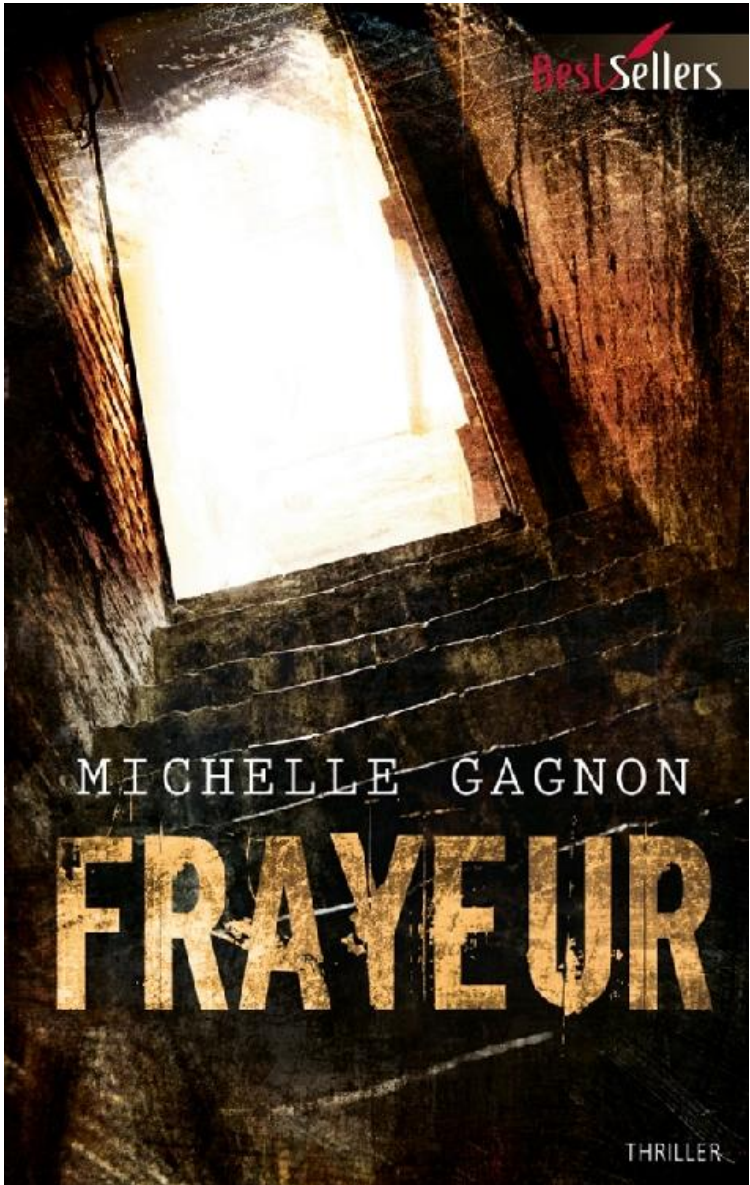
The background of the cover is a dark, textured surface, possibly stone or concrete, with a bright, glowing rectangular opening in the upper left. The text is overlaid on this background.

Best Sellers

MICHELLE GAGNON

FRAYEUR

THRILLER

The book cover features a dark, textured background with a prominent, bright, rectangular light source in the upper left, creating a strong contrast. The overall aesthetic is gritty and suspenseful, typical of a thriller genre.

Best Sellers

MICHELLE GAGNON

FRAYEUR

THRILLER

THE GATEKEEPER

SYLVIE NEAUREPY

Escalier : © PAUL THOMAS GOONEY /

ARCANGEL IMAGES

© 2009, Michelle Fritz-Cope. © 2012,

Harlequin S.A.

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BEST-SELLERS®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

978-2-280-25195-2

BEST-SELLERS

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

83/85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

Invictus

(Invincible)

Dans les ténèbres qui m'enserrent, Noires comme un puits où
l'on se noie, Je rends grâce aux dieux quels qu'ils soient, Pour mon
âme invincible et fière, Dans de cruelles circonstances, Je n'ai ni
gémi ni pleuré, Meurtri par cette existence, Je suis debout bien que
blessé, En ce lieu de colère et de pleurs, Se profile l'ombre de la
mort, Je ne sais ce que me réserve le sort, Mais je suis et je resterai
sans peur, Aussi étroit soit le chemin, Nombreux les châtiments
infâmes, Je suis le maître de mon destin, Je suis le capitaine de
mon âme.

— WILLIAM ERNEST HENLEY (1849 -1903)

25 JUIN

Penchée au-dessus du lavabo, Madison Grant appliqua une couche supplémentaire de brillant à lèvres rose. Elle fit claquer ses lèvres, puis les tamponna du bout de l'index. Enfin, elle examina le résultat d'un œil critique. Parfait. Elle s'éloigna à reculons en jetant le tube dans son sac. Du moins le sac de sa sœur. Un faux Fendi. Bree serait folle quand elle s'apercevrait de sa disparition. Assez folle, avec un peu de chance, pour ne pas remarquer aussi la disparition de son permis de conduire et de sa carte de sécurité sociale. De toute façon, à ce stade, sa réaction n'aurait plus vraiment d'importance. Leur mère serait dans un état tel que les plaintes et récriminations de Bree au sujet d'un sac volé entreraient par une oreille et ressortiraient par l'autre.

Elle jeta le sac sur son épaule et attrapa la poignée de son bagage à main. C'était leur faute, après tout. C'était eux qui l'ignoraient en permanence. Depuis le divorce, leur père n'était plus qu'une voix au téléphone, et leur mère s'enfermait une bonne partie de la journée dans sa chambre, les stores baissés. Quant à Bree, elle ne s'occupait que de ses propres amis, au point de lui adresser à peine la parole. La seule personne qui se souciait encore d'elle, c'était Shane.

Rien que de penser à lui, Madison se sentit rougir. Ils se connaissaient depuis quelques semaines seulement, mais elle savait déjà que c'était sérieux. Shane était l'homme de sa vie. Ils s'étaient rencontrés en ligne ; le coup de foudre avait été immédiat. Depuis, elle ne vivait plus que pour les tendres SMS qu'il lui envoyait pendant les heures interminables qu'elle passait en cours, à crever d'ennui. Le soir, ils se livraient à de longues et intenses sessions de *chat* où ils parlaient de tout et de n'importe quoi : de leur famille, de ce qu'ils voulaient faire plus tard. Shane était le seul à qui Madison avait avoué que leur vie était un enfer depuis le divorce, que c'était horrible de débarquer dans une nouvelle ville à l'autre bout du pays, qu'elle détestait son lycée et tous les autres élèves.

Shane était plus âgé. Il avait dix-neuf ans et venait d'entrer à la San Francisco State University. Selon lui, leur différence d'âge n'avait pas d'importance, puisque les filles étaient plus mûres. Il avait complètement raison. Dans sa tête, Madison avait bien plus de seize ans. Et grâce au permis de conduire et au numéro de sécurité

sociale de Bree, elle allait trouver du travail. Shane lui avait proposé de l'héberger aussi longtemps qu'il le faudrait. Puisqu'ils allaient passer le reste de leur vie ensemble, avait-il semblé dire, autant commencer tout de suite. Et il lui avait envoyé un billet d'avion. En le recevant, Madison en avait dansé de joie dans sa chambre. Puis elle avait piqué un peu d'argent liquide dans les différentes cachettes de sa mère et avait annoncé qu'elle passait le week-end chez une amie. Histoire de retarder de quelques jours la découverte de sa disparition. Maintenant, elle était enfin là.

Dire qu'elle était sur le point de rencontrer Shane en chair et en os ! Tout serait parfait, comme dans les films. Ils s'embrasseraient, il la regarderait au fond des yeux et lui dirait qu'il l'aimait. En attendant qu'il finisse ses études, elle trouverait un job dans un café branché. Peut-être suivrait-elle même quelques cours à la fac. En tout cas, ils finiraient par se marier. Ils auraient deux enfants, Max et Pénélope. Et un jour, elle appellerait ses parents pour leur dire qu'elle avait superbement bien réussi sa vie. Ils lui pardonneraient sa fugue et tout rentrerait dans l'ordre.

A la sortie du portail de sécurité, elle aperçut le nom « GRANT » inscrit sur le panneau que brandissait un chauffeur en uniforme. La mâchoire de Madison faillit se décrocher. Shane devait vraiment avoir beaucoup d'argent ! D'abord le billet d'avion, maintenant une limousine. Venait-il d'une famille riche ? Sans doute avait-il préféré n'en rien dire, afin de s'assurer qu'elle l'aimait pour lui-même. Comme dans ce film où un prince se fait passer pour un type ordinaire. C'était ridicule, bien sûr : elle aimerait Shane même s'il était complètement fauché. Evidemment, l'idée de vivre dans une grande maison ne lui déplaisait pas. Si ça se trouvait, elle n'aurait même pas besoin de chercher du boulot ! Elle pourrait flemmarder chez elle toute la journée... Madison réprima un gloussement et s'avança vers le chauffeur en essayant de prendre un air sérieux et adulte.

— Bonjour. Vous êtes venu me chercher ?

Le chauffeur la jaugea du regard, et elle s'étira du haut de son mètre soixante-neuf.

— Madison Grant ?

— Euh... oui, c'est moi.

Le chauffeur prit son sac et s'éloigna sans un mot. Elle le suivit jusqu'à une limousine Lincoln. Il rangea sa valise dans le coffre puis fit coulisser la portière latérale. Madison s'engouffra à l'arrière du véhicule, un peu intimidée par le luxe qui y régnait. Il y avait même

une bouteille d'eau pétillante dans le porte-boissons. Elle l'ouvrit et en avala une gorgée avant d'attacher sa ceinture. Quand la limousine sortit du parking et s'inséra dans la circulation, elle s'affaissa contre son dossier.

— Vous savez où on va ? demanda-t-elle au bout d'une minute.

Le chauffeur se contenta de hocher la tête sans se retourner.

Madison se sentait un peu mal à l'aise. Elle n'était jamais montée dans une limousine, mais il lui semblait qu'il manquait une vitre entre l'avant et l'arrière du véhicule. En son absence, elle se sentait tenue de faire la conversation au chauffeur.

— Vous êtes du coin ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

Le chauffeur ne répondit pas. Sans doute ne parlait-il pas très bien la langue. D'après ce qu'elle voyait de son visage dans le rétro, il avait un air russe. Madison sirota son eau minérale en silence. Elle lui trouvait un drôle d'arrière-goût métallique, sans doute parce que c'était une marque française. Petit à petit, ses paupières s'alourdirent. Son vol n'avait duré que six heures, mais elle l'avait passé dans un état second, celui que son père appelait son « état de matière condensée ». Une petite sieste ne lui ferait pas de mal. Il ne s'agissait pas d'être fatiguée pour sa première rencontre avec Shane.

Quand elle ouvrit les yeux, il faisait nuit. Madison était assommée et désorientée. Elle n'était plus dans la voiture. Étaient-ils arrivés ? Pourquoi le chauffeur ne l'avait-il pas réveillée ? Si elle avait dormi pendant sa première rencontre avec Shane, ce serait mortellement gênant. La honte acheva de la réveiller. Elle était étendue sur une espèce de banquette recouverte d'une couverture rêche. Était-ce la chambre de Shane au campus ? Elle se leva et tendit les mains devant elle. L'obscurité était complète, l'air glacé. Shane lui avait conseillé de prendre des vêtements chauds mais, pour être plus belle, elle avait laissé sa veste polaire dans sa valise. Elle avança à tâtons jusqu'à heurter une surface froide et métallique. Un mur. En le suivant, elle aboutit à un objet qu'elle identifia comme une porte. La poignée était immense et fermée à clé. Madison se mordit la lèvre inférieure ; une onde de peur la parcourut. Il y avait quelque chose qui clochait.

— Shane ? lança-t-elle.

Sa voix aiguë et hésitante résonna dans ses oreilles. Elle tenta de prendre un ton plus assuré et ajouta :

— Shane, tu es là ? Je n'arrive pas à sortir !

Personne ne répondit.

Une larme descendit le long de sa joue, puis une deuxième. Madison se laissa glisser sur le sol, ramena ses genoux contre sa poitrine et se mit à pleurer pour de bon. Elle était enfermée toute seule ici, et personne ne se doutait qu'elle avait disparu.

28 JUIN

Jake Riley se tassa au fond de son fauteuil et croisa ses pieds sur son nouveau bureau. Le meuble était en chêne massif et, selon l'antiquaire, avait appartenu un jour à George Steinbrenner. Même si c'était du flan, le bureau était somptueux. Et l'histoire de Steinbrenner impressionnerait les clients potentiels.

Des cartons s'entassaient encore dans la pièce. Il avait fallu plus longtemps que prévu pour trouver un espace convenable. A New York, les loyers des bureaux crevaient le plafond. Malgré l'énorme indemnité de licenciement qu'il avait touchée de son ancien employeur, il avait intérêt à dénicher assez rapidement des contrats.

N'empêche qu'ils avaient fait le bon choix, pensa-t-il avec un regard satisfait sur la baie vitrée qui allait du sol au plafond. Après avoir écumé le quartier à la recherche de locaux assez spacieux pour leur permettre d'étendre progressivement leurs activités, ils s'étaient fixés sur un des nouveaux gratte-ciel qui se dressaient autour de Columbus Circle. Central Park s'étendait à leurs pieds, et Jake se réjouissait à l'idée d'y manger son sandwich de midi, peut-être même d'aller y courir les jours où les affaires stagneraient. En espérant, bien sûr, que ces jours ne seraient pas trop nombreux.

Il s'obligeait à mépriser les doutes qui l'asticotaient depuis qu'il avait décidé de se mettre à son compte. Dmitri Christou payait bien, d'accord, mais aujourd'hui, pour la première fois de sa vie, Jake était son propre patron. Sa nouvelle entreprise s'appelait le Longhorn Group ; c'était un clin d'œil aux origines texanes de Jake et de son associée. Si tout se passait comme prévu, elle deviendrait rapidement une référence pour les assureurs spécialisés dans le K & R.

Le K & R, c'était le kidnapping assorti de demandes de rançon. Ces dernières années avaient vu une forte recrudescence d'enlèvements de cadres américains à l'étranger. Certains parlaient d'une augmentation de vingt pour cent. Pour assurer la libération de leurs employés, de nombreuses entreprises faisaient appel à des sociétés privées chargées soit de négocier avec les ravisseurs, soit d'organiser une opération de sauvetage. L'Amérique du Sud, en particulier la Colombie, était une terre de prédilection pour les

prises d'otages, mais on en dénombrait aussi quelques-unes sur le territoire même des Etats-Unis. Ces dernières affaires n'étaient pas très médiatisées : il ne s'agissait surtout pas de donner des idées à qui que ce soit. Et, en dépit du nombre croissant de sociétés qui contractaient des assurances anti-enlèvement, la plupart des agents formés à la négociation et aux opérations de libération étaient occupés à jouer les gardes du corps au Moyen-Orient. L'idée de Jake, c'était que le Longhorn Group vienne combler le vide.

Un jour, peut-être, Kelly pourrait rejoindre l'entreprise, et ils travailleraient de nouveau ensemble. La perspective était agréable. Jake prit entre ses doigts le seul objet sur son bureau, une photo encadrée, et la contempla un moment. Kelly était assise de profil sur une plage. Ses cheveux roux reflétaient la lumière du soleil couchant. Elle n'aimait pas l'angle de la prise de vue, mais il fallait dire qu'elle détestait se voir en photo. Jake, pour sa part, trouvait que cette image révélait un aspect souvent dissimulé de sa personnalité. Dans ses mains passées autour de ses genoux, il discernait une fragilité qui ne manquait jamais de l'émouvoir. Il reposa la photo sur le bureau. Même s'ils étaient officiellement fiancés depuis des mois, ils n'avaient toujours pas fixé la date du mariage. Kelly se disait trop occupée par le travail, mais Jake savait que le véritable problème était ailleurs. Pour l'instant, il prenait son mal en patience. Elle le valait bien.

Un coup frappé à la porte lui fit lever les yeux. Sa nouvelle partenaire, Syd, le regardait en souriant. A la voir moulée dans son tailleur bleu marine élégant, ses cheveux blonds impeccablement coiffés, on ne devinait pas qu'elle avait démantelé à elle seule une dangereuse cellule terroriste au Yémen, quelques années plus tôt. Elle n'avait pas plus de trente-cinq ans, mais elle comptait déjà parmi les meilleurs agents de la CIA. Par chance, les aspects immoraux de son travail à l'Agence l'avaient suffisamment déçue pour qu'elle bondisse sur l'offre de partenariat lancée par Jake.

— Je crois qu'on a un truc, dit-elle.

Comme lui, Syd avait réussi au fil des années à se débarrasser de son accent traînant du Sud.

— Vraiment ?

Ils avaient à peine commencé à rencontrer des assureurs susceptibles de faire appel à leurs services.

— Génial ! dit Jake. Les gars de la Tennant Risk ont rappelé ?

Syd se laissa tomber dans une bergère en face du bureau.

— Pas encore. Il s'agit d'un client privé.

Elle marqua un bref silence avant de poursuivre.

— En fait, c'est plus ou moins un ami qui me demande un service.

— Pas bon, Syd. On en a déjà parlé.

Sa partenaire soupira en enroulant une mèche de cheveux autour de ses doigts.

— Je sais, je sais... Mais ça pourrait être un bon début pour la boîte. Il est ingénieur dans un labo du ministère de la Défense. Ça vaut la peine d'y réfléchir.

— Ça risque surtout d'être du bénévolat, non ?

— Il paierait en fonction de ses moyens. Pas beaucoup, évidemment, mais il ferait ce qu'il pourrait. Je me disais que ça pourrait être l'occasion de roder notre affaire. Un peu comme l'ouverture test d'un restaurant.

— Mmm..., dit Jake en la regardant attentivement. C'est un bon ami à toi ?

— C'est une longue histoire.

Syd ôta ses escarpins, cala ses pieds nus sur le bureau, en face de ceux de Jake, et se carra dans son fauteuil.

— Tu ne portes pas de collants ? demanda-il sur un ton faussement sévère.

Elle lui lança un trombone à la figure.

— Si j'ai accepté de m'associer à toi, c'est principalement pour ne plus être obligée de comprimer mes jambes dans des peaux de saucisson.

— L'avantage d'être son propre patron.

Jake ne put empêcher son regard de remonter vers l'ourlet de la jupe marine qui s'arrêtait à mi-cuisses. L'instant d'après, il se força à ramener ses yeux vers le visage de son associée. Elle arborait un grand sourire.

— Tu as vu quelque chose qui te plaisait ? demanda-t-elle en frétilant des orteils.

— Je ne savais pas qu'on avait un code vestimentaire, dit-il en désignant son tailleur.

Même Jake était capable de voir qu'il était très coûteux. Dans le genre Chanel.

— Il faut bien que l'un de nous soit habillé comme un adulte, au cas où un client frapperait à la porte.

— Tu plaisantes ? Ça, c'est mon jean du dimanche. Et je sais de source sûre que Bono porte exactement le même T-shirt.

— Sauf que Bono n'est pas la personne à qui on pense en priorité quand un être cher disparaît dans la nature.

— Venons-en au fait, dit Jake en tapotant du doigt sur la table. Tu le connais comment, ce type ?

— Il s'appelle Randall Grant. On s'est rencontrés à un congrès peu avant mon départ de l'Agence.

— Vous sortez ensemble ? demanda Jake en fronçant les sourcils.

— C'est un bien grand mot. Disons qu'on se voit de temps en temps, quand on peut. Quoi qu'il en soit, sa gamine s'est fait kidnapper.

— Un enfant ? C'est du ressort du FBI, ça.

— Il ne peut pas s'adresser au FBI. Les personnes qui l'ont enlevée cherchent à obtenir des renseignements au sujet de son travail.

— Qui consiste en quoi ?

— Je ne sais pas exactement. Quelque chose d'ultra-confidentiel dans le domaine du nucléaire.

Jake émit un sifflement.

— Exactement, dit Syd. Voilà pourquoi il n'a pas envie que le FBI débarque avec ses gros sabots, comme à Ruby Ridge.

En voyant Jake lever un sourcil, elle balaya l'air de sa main.

— Ne prends pas la mouche. Je suis sûre que ta fiancée fait très bien son boulot. Mais tu as travaillé pour le Bureau, tu sais à quel point ils peuvent être empotés. En fin de compte, ils feront toujours passer les secrets d'Etat avant l'otage. Randall ne leur fait pas confiance pour protéger sa fille.

— Mais il nous fait confiance à nous ?

Syd haussa les épaules.

— Il me fait confiance à moi.

Jake leva les yeux vers le plafond. Son instinct lui disait que c'était un mauvais plan, et sa raison ne pouvait que confirmer. C'était toujours une erreur d'accepter une affaire quand on avait des liens personnels avec le client. D'un autre côté, après des mois

d'inactivité, l'envie le démangeait de faire autre chose que choisir du mobilier du bureau.

— Appelle-le, dit-il enfin.

— Tu es sûr ?

— On peut toujours en discuter, ça ne coûte rien. Mais confidentiel ou pas, s'il veut qu'on s'en mêle, il va devoir nous donner un peu plus de précisions. Et à la seconde où j'ai un mauvais feeling, on laisse tomber. D'accord ?

— D'accord, dit Syd en enfilant ses escarpins. Tu es un prince, Jake.

— Je sais bien, répondit-il en souriant à son tour. Viens, on va téléphoner à ton petit ami.

Kelly fronça les sourcils devant le spectacle qui s'offrait à elle. Elle était plantée au pied d'un monument aux membres des forces de l'ordre de l'Arizona morts dans l'exercice de leurs fonctions. Le sculpteur avait fait quelques choix intéressants. Le personnage central, un homme agenouillé, sortait tout droit d'un western spaghetti : foulard autour du cou, chapeau de cow-boy à la main, revolver à la ceinture. Le socle métallique sur lequel il était perché avait la forme d'une étoile. Et à l'extrémité de chaque pointe de cette étoile gisait un membre du sénateur Duke Morris.

A part quelques traînées de sang sur le socle, les lieux étaient propres. La zone était délimitée par de la rubalise. Une volée de marches reliait la plate-forme du monument à l'esplanade devant le Capitole, aujourd'hui transformé en musée. Selon un panneau d'information, le bâtiment était de style néoclassique avec des influences espagnoles. C'était décidément un drôle d'endroit pour se débarrasser d'un cadavre.

En attendant que les techniciens du labo aient terminé, Kelly pivota sur ses talons et balaya les environs du regard. Elle se trouvait au centre d'un vaste ensemble architectural. Face à l'ancien Capitole se dressaient les bâtiments modernes qui abritaient aujourd'hui le siège du pouvoir local. De larges allées en ciment étaient bordées d'herbes sèches et de buissons difformes, qui luttaien visiblement pour survivre au soleil du désert. On était fin juin, il était 10 heures du matin, et le thermomètre dépassait déjà

les trente-sept degrés. Kelly leva un bras pour s'éponger le front en regrettant, pour la centième fois, que le code vestimentaire du FBI interdise à ses agents de porter des shorts.

L'agent Danny Rodriguez apparut à côté d'elle.

— Ils continuent à interroger les passants, dit-il. Pour l'instant, personne n'a rien vu. Les flics ont mis en place un numéro pour recueillir des infos. Ils croulent déjà sous les appels qui accusent le président des Etats-Unis ou Oussama ben Laden.

— Génial, soupira Kelly.

Les meurtres de personnalités connues stimulaient toujours l'imagination des désaxés.

— Et les caméras ? C'est quand même un bâtiment du gouvernement, il doit avoir un système de vidéosurveillance.

— Tu sais ce que c'est, avec les coupes budgétaires. Ils ont des caméras pointées sur les bâtiments, mais pas sur l'esplanade. Ils ont dû penser qu'en dehors du vandalisme, ils ne craignaient pas grand-chose.

— Ils se sont trompés, dit Kelly.

Elle plissa les yeux, éblouie par le soleil. L'esplanade était longée par une route à deux voies avec un terre-plein central. De l'autre côté, un parc s'étendait à perte de vue. Inutile d'espérer trouver dans le coin un distributeur automatique ou un magasin de spiritueux équipé d'une caméra de surveillance.

— Et les vigiles ?

— Ils sont deux, mais les Diamondbacks jouaient contre les Yankees, tout à l'heure, expliqua Rodriguez en haussant les épaules.

— Tu veux dire qu'ils étaient occupés à regarder le match ? demanda Kelly en le jaugeant du regard.

Elle était loin d'être ravie de son nouveau coéquipier. Sorti de l'Académie depuis tout juste quatre ans, Rodriguez était trop jeune, en théorie, pour être affecté à l'Unité des sciences du comportement. Selon la rumeur, il aurait donné un sérieux coup de pouce à sa carrière en dénonçant son précédent coéquipier à l'OPR, la police des polices au FBI. Kelly ne pouvait s'empêcher de penser que Rodriguez avait mission de la surveiller. Dix mois auparavant, l'affaire dont elle était chargée avait tourné à la débâcle, et elle savait que certains pontes du Bureau voulaient sa tête. Son patron la soutenait, en tout cas pour le moment. Mais la présence de Rodriguez lui rappelait que son avenir était incertain.

— Pas la peine de t'en prendre à moi, dit Rodriguez sur un ton satisfait. Je suis un fan des Mets.

Sous le regard exaspéré de Kelly, il se tassa un peu.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant, chef ?

Elle regarda le médecin légiste soulever du bout des doigts une des jambes du cadavre. Duke Morris avait été très populaire en Arizona. Au niveau national, on le connaissait surtout pour ses propositions draconiennes en matière de lois sur l'immigration. Pas plus tard que la semaine dernière, Kelly l'avait vu faire le tour des plateaux télé en réclamant à cor et à cri la fermeture complète des frontières américaines. A en croire l'agent en uniforme qui lui avait fait franchir la rubalise, tout à l'heure, le sénateur aurait eu de bonnes chances de finir à la Maison-Blanche. Le jeune policier avait assorti sa prédiction de grommellements au sujet des clandestins mexicains, auxquels Kelly avait rapidement coupé court. Au fil des années, un homme comme Morris n'avait pu éviter de se faire quelques ennemis. En exposant ainsi les restes de son corps, quelqu'un cherchait manifestement à faire passer un message.

La jambe échappa aux mains du légiste et rebondit sur le sol. Kelly dut se retenir de rouler les yeux.

— La famille a été prévenue, je crois ?

Rodriguez hocha la tête.

— Allons leur demander qui pouvait détester le sénateur au point de vouloir le découper en morceaux.

Madison frissonna. La couverture qu'on lui avait jetée était trop mince pour la protéger du froid, et la température semblait baisser d'heure en heure. Elle n'avait aucune idée du laps de temps écoulé depuis son arrivée. En général, elle regardait toutes les cinq minutes l'heure sur son portable, mais on le lui avait confisqué avec le reste de ses affaires. Pourvu qu'on soit déjà lundi et que sa famille se soit rendu compte qu'elle n'était pas chez Cassidy ! Une larme descendit le long de sa joue. Comment avait-elle pu être aussi débile ? Tout le monde savait que des vieux pervers prenaient des fausses identités sur MySpace. Avec cette histoire de « Shane », elle s'était fait avoir comme une bleue. Et maintenant, il allait lui arriver quelque chose d'atroce.

Le pire, c'était l'attente. Au début, elle avait longuement hurlé, prise d'une hystérie qui ne cessait d'empirer. Puis la porte s'était subitement ouverte. Le chauffeur lui était apparu : il avait troqué son uniforme contre un jean et un sweat-shirt crasseux. En le voyant avancer vers elle, Madison avait cessé de crier et s'était recroquevillée contre le mur. Elle s'attendait à ce qu'il lui arrache ses vêtements, ou pire, mais il s'était contenté de lui injecter un produit qui l'avait assommée de nouveau. Elle avait rapidement compris que ses hurlements n'auraient aucun autre effet.

Elle se demandait bien ce qu'ils attendaient. Pour l'instant, on ne lui avait fait aucun mal. Le chauffeur lui apportait de l'eau et de la nourriture à intervalles réguliers, et nettoyait son seau dès qu'elle l'avait utilisé. Il lui avait aussi donné cette couverture. Les variations de lumière étaient subtiles, mais elle parvenait maintenant à faire la différence entre la nuit et le jour. Pendant la journée, la pièce était suffisamment éclairée pour qu'elle puisse distinguer les contours des objets qui l'entouraient.

Elle se trouvait à bord d'un bateau. A en juger par cette cellule aux murs métalliques peints en gris mat, c'était probablement un bâtiment militaire. La pièce était meublée uniquement d'un lit de camp et d'un seau. Elle devait se trouver au fond de la cale, car elle entendait par intermittences les vagues s'écraser contre la coque. Elle n'avait pas l'impression se déplacer ; c'était bon signe pour l'instant. Et si elle avait affaire à un réseau de traite des blanches,

qui prévoyait de l'expédier en Arabie Saoudite ? Cette idée la fit frissonner. Avec un peu de chance, ses ravisseurs l'avaient confondue avec la fille d'une famille riche. Au bout d'un moment, ils se rendraient compte de leur méprise et la relâcheraient. Elle n'avait vu le visage que d'une seule personne, et elle promettrait de ne rien dire à personne s'ils la laissaient partir.

Elle avait bien essayé de traîner le lit de camp jusqu'à la porte pour essayer de faire levier sur la poignée. Mais à la seconde où elle avait commencé à forcer, elle avait entendu une chaise racler le sol dans le couloir, et elle avait battu en retraite. L'instant d'après, la porte s'était ouverte. En voyant le lit de camp posé sur le côté, le chauffeur avait secoué la tête et lui avait administré une nouvelle piqûre. Elle n'avait pas fait d'autre tentative. Tout espoir d'évasion était clairement illusoire : sa cellule n'avait aucune fenêtre et un garde était posté devant la seule issue. Elle était fichue.

La porte s'ouvrit dans un claquement. Le chauffeur apparut dans l'entrebâillement, toujours aussi muet. Quelque chose dans son regard fit reculer Madison. En effet, il se dirigea droit vers elle. Un petit cri de protestation lui échappa. Sans la moindre hésitation, il la souleva et la jeta sur le lit de camp. Elle se débattit en hurlant.

— Non, non, je vous en supplie ! Pas ça...

L'homme brandit un objet tout près de son visage. Il y eut un flash éblouissant, puis il quitta la pièce.

Interloquée, Madison se redressa sur le lit. Il avait pris sa photo : peut-être espérait-il une rançon, après tout. Était-ce une bonne ou une mauvaise nouvelle ? Elle imagina la réaction de ses parents devant la photo et ne put réprimer une petite pointe de satisfaction. Bien fait pour eux. Ils n'avaient qu'à faire attention à elle. Si elle finissait par mourir d'une mort horrible, ce serait de leur faute.

Elle s'étendit sur le dos et croisa ses mains derrière sa tête. Si elle ne s'en sortait pas, elle aurait sûrement des funérailles énormes. Même Jamie, son ex-meilleure amie, qui lui avait fait un plan trop foireux l'année dernière, serait obligée de pleurer. Chris Dinsmore se mordrait les doigts de ne jamais être sortie avec elle. Le chœur chanterait l'« Ave Maria » et la foule en sanglots suivrait son cercueil à travers les rues de la ville. Ils regretteraient tous la manière dont ils s'étaient conduits envers elle.

Le pire, c'était qu'elle risquait vraiment d'y passer. Le chauffeur lui montrait son visage, c'était mauvais signe. Et de toute façon, ses parents n'avaient pas d'argent. Leur divorce avait été une farce : ils en étaient réduits à se disputer des miles de compagnies aériennes.

Quand ses ravisseurs s'en rendraient compte... Madison avait vu suffisamment de séries policières pour savoir ce qu'il lui arriverait. Elle se remit à trembler et à claquer des dents. Elle remonta la couverture sous son menton et coinça l'autre bout sous ses talons pour former un cocon protecteur, mais ne réussit pas à apaiser les tremblements.

Jake fit pivoter sa tête pour détendre les muscles de sa nuque. En général, les trajets en avion ne le dérangeaient pas, mais le seul billet encore disponible sur ce vol était en classe économique, et son corps n'était pas adapté aux places en milieu de rangée au fond de l'avion. Ses genoux étaient coincés contre le dossier du siège devant lui et l'empêchaient de déplier sa tablette. Il avait essayé de travailler sur son ordinateur portable, mais l'ado côté couloir jouait à un jeu vidéo ponctué de bruits stridents, tandis que la femme côté hublot émettait un gros soupir toutes les deux minutes. Un enfant pendait au-dessus du siège devant lui et le fixait du regard en se curant le nez. L'un dans l'autre, Jake remettait sérieusement en question l'idée de fonder une famille. Peut-être qu'avec Kelly, ils pourraient se contenter d'adopter un chiot.

A présent, l'avion roulait sur la piste en direction du terminal, le steward débitait des informations sur les correspondances et la femme près du hublot grommelait des paroles incompréhensibles. Jake attendit, tête baissée, que la file de passagers avance suffisamment pour lui permettre d'attraper son bagage à main. Sorti de l'appareil, il jeta un coup d'œil à sa montre et ouvrit son téléphone portable.

— Frank ? Désolé, ma correspondance a été retardée. On se retrouve où ?

Cinq minutes plus tard, Jake se tenait devant un mur de moniteurs. A côté de lui, Frank, un ancien collègue de Syd à l'Agence, basculait nerveusement d'un pied sur l'autre. Jake se demandait quelle faute il avait bien pu commettre pour se retrouver rétrogradé à la sécurité aérienne. Quel acte odieux pouvait entraîner une telle sanction ? Peut-être des rapports sexuels avec le chien du

président ? Il fallait au moins ça pour que la CIA se formalise.

— Ecoute, mec. Je peux t'accorder quelques minutes, grand maximum.

Le regard de Frank louvoyait constamment entre les écrans et l'entrée de la salle, comme s'il regardait un match de tennis.

— Je finis mon service dans une demi-heure, ajouta-t-il, et j'ai un plan pour ce soir.

Jake posa le doigt sur un moniteur.

— C'est elle. Reviens cinq minutes en arrière et mets la lecture au ralenti.

Frank s'exécuta en pianotant sur les commandes. Quelques collègues à lui s'éparpillaient à travers la pièce. Après avoir dévisagé Jake à son arrivée, ils l'ignoraient ostensiblement, ce qui lui convenait très bien. *Même si ça n'inspire pas tellement confiance dans la sécurité de l'aéroport*, pensa-t-il. La plupart tripotaient leurs téléphones et leurs Blackberries et, de temps à autre, jetaient un coup d'œil symbolique sur les moniteurs.

En silence, Frank et Jake regardèrent Madison Grant sortir des toilettes du terminal et se diriger vers le tapis à bagages. L'angle de la prise de vue changeait à mesure que Frank passait de caméra en caméra. Jake devait reconnaître qu'il maîtrisait son affaire. Il avait rassemblé et préparé toutes les bandes à l'avance et, si les employés du service laissaient à désirer, le matériel HD était ce qui se faisait de mieux.

— Elle est pas mal, dit Frank. Qu'est-ce qu'elle a fait ?

Jake le regarda sans répondre. Son ton de voix ne lui plaisait pas. C'était peut-être ce qui avait coïncé avec la CIA aussi. Syd avait raconté un bobard à Frank au sujet d'un informateur qu'ils filaient. Pas très convaincant, mais le type n'était manifestement pas du genre à poser des questions lorsque de l'argent changeait de mains. Ce niveau de flexibilité était également inquiétant pour la sécurité des transports aériens, pensa Jake. Peut-être ferait-il mieux de rentrer en train.

— Zoome, dit-il.

Madison s'avavançait vers quelqu'un. Un grand type costaud avec une attitude soumise, cela sautait aux yeux malgré la vue en plongée. Un mètre quatre-vingt-dix environ. Ses yeux étaient dissimulés sous sa casquette, les mains qui tenaient le panneau étaient grandes et charnues. Jake fronça les sourcils en voyant

Madison échanger quelques mots avec lui, puis le suivre vers la sortie. Une caméra extérieure prit le relais, pointée sur une rangée de voitures garées à l'entrée du terminal. Madison monta à l'arrière d'une berline qui démarra et disparut.

— Tu peux m'imprimer un arrêt sur image de la tête du type et de sa plaque d'immatriculation ?

— Aucun problème, dit Frank en haussant les épaules. La technologie est une chose magnifique.

Jake s'adossa à un bureau inoccupé pendant que Frank s'éloignait d'un pas traînant vers l'imprimante. Ainsi, Madison Grant n'avait pas été enlevée, mais attirée dans un piège. Ce n'était pas très étonnant. A son âge, Jake aussi avait fait toutes sortes de bêtises. En tout cas, la personne avec qui elle avait rendez-vous devait avoir de l'argent. Une limousine garée à la sortie du terminal ! Il transmettrait la plaque à Syd pour qu'elle fasse des recherches, mais il n'avait pas grand espoir. Cette affaire sentait le professionnel à plein nez. Quelqu'un avait passé suffisamment de temps à nouer une relation avec cette adolescente pour qu'elle n'hésite pas à sauter dans un avion. Et si Syd avait raison au sujet du boulot de son père, les enjeux étaient importants. Jake secoua la tête. Cette histoire lui plaisait de moins en moins.

— Voilà, dit Frank en lui tendant une liasse d'impressions.

Jake les feuilleta rapidement. Le visage du chauffeur n'était pas assez visible pour passer dans un logiciel de reconnaissance faciale, mais il y avait un bon portrait en gros plan de Madison. C'était une jolie fille avec des cheveux clairs et un grand sourire. Gentille, confiante, sans doute un peu trop naïve. A l'heure actuelle, elle devait être enfermée dans une turne glauque, à moitié morte de peur.

— La poisse, dit-il en glissant le portrait en dessous de la pile.

— Quoi ? demanda Frank.

— Rien. Merci pour le coup de main.

Ils se serrèrent la main et Jake sortit de la salle des moniteurs en clignant des yeux, ébloui par les néons. Le visage de la fille continuait à s'afficher devant ses yeux, comme s'il était imprimé dans son cerveau. Comme si Madison le mettait au défi de l'oublier. Il rangea la liasse de photos dans le volet extérieur de son bagage à main et chercha la navette qui lui permettrait de rejoindre sa voiture de location. Il savait déjà qu'il serait incapable d'effacer ce regard de son esprit.

Kelly ajusta le masque sur sa bouche et son nez et jeta un coup d'œil sur son collègue. A mesure que le légiste décollait la peau du visage du sénateur, Rodriguez devenait de plus en plus exsangue. Et elle devait avouer que son malaise n'était pas pour lui déplaire. Au cours de sa carrière, elle avait assisté à un nombre incalculable d'autopsies. Il n'était pas vraiment possible de s'habituer à ce spectacle, mais elle avait progressivement mis en place les mécanismes de défense. Par ailleurs, certaines victimes attendrissaient plus que d'autres le cœur. Le plus difficile, c'était les enfants. Pour eux, Kelly préférait arriver à la fin de l'examen. Quant à l'individu ici présent, plus elle en apprenait sur son compte, moins il lui plaisait. Duke Morris n'avait sans doute pas mérité de finir découpé à la machette, mais il ne lui inspirait pas non plus une grande sympathie.

A présent, les morceaux de son corps étaient disposés sur la table d'autopsie comme des pièces d'un puzzle. Ses pieds étaient disposés en canard, ses bras et ses jambes inclinées selon des angles impossibles. On aurait dit un mannequin en plastique désarticulé. Sauf qu'il était moche.

Sous la lueur blafarde des plafonniers, le sénateur avait un teint pâle, celui d'un homme qui passe plus de temps à Washington que dans sa circonscription. Sa bedaine témoignait d'une abondance de repas riches, et une pilosité impressionnante s'étendait sur l'ensemble de son corps. Ses yeux et sa bouche étaient fermés, ses implantations capillaires apparaissaient clairement sur son crâne. Kelly ouvrit son dossier. Sur la première feuille, une photo prise par un professionnel, Morris se dressait devant un drapeau américain, fort et robuste, un sourire satisfait sur les lèvres. Il avait cet air suffisant propre à ceux qui considèrent que l'argent et le pouvoir leur sont acquis.

— Donc, dit-elle au bout d'un moment, la cause officielle de la mort, ce sont les blessures par balle ?

Au fil des années, elle avait appris que les légistes avaient des styles et des degrés de compétence variables. Celui-ci semblait se défendre, mais, peut-être en raison de la notoriété du défunt,

l'examen s'étirait en longueur. Kelly retroussa la manche de sa blouse de protection : il était presque 17 heures. Son ventre gargouilla, lui rappelant qu'elle n'avait pas mangé à midi.

Le légiste leva les yeux.

— A première vue, oui. Deux balles ont pénétré l'arrière du crâne en angle descendant.

— Ça sent l'exécution, dit Rodriguez d'une voix éteinte.

— Il y a moyen d'estimer le temps écoulé entre sa mort et le moment où il s'est fait dépecer ? demanda Kelly.

Le légiste secoua négativement la tête.

— C'est sûr qu'il était déjà mort, sinon il y aurait davantage de sang. Mais ça a pu se passer aussi bien quelques minutes que quelques heures après l'arrêt du cœur. Tout que je peux vous dire, c'est qu'il est mort hier soir, vers minuit.

Kelly hocha la tête. Cette estimation concordait avec ce qu'ils savaient de l'emploi du temps du sénateur. Il avait assisté à un dîner de gala au Hilton du centre-ville de Phoenix. Selon sa femme, il s'était ensuite rendu dans un club réservé aux hommes ; selon les tickets retrouvés dans son portefeuille, Morris avait en fait passé du temps avec une jeune femme blonde employée par un service d'escorte. Et ce n'était pas la première fois, à en croire non seulement la ravissante Trixie, mais aussi l'historique de la carte de crédit du sénateur, délivrée et payée par le gouvernement. Kelly réprima un soupir. Les hommes politiques étaient tellement prévisibles... En tout cas, l'endurance n'était sans doute pas le point fort de Duke Morris. Moins d'une demi-heure après son arrivée dans la chambre d'hôtel, il quittait nonchalamment l'hôtel en rajustant sa cravate sous le regard des caméras de sécurité à la sortie du hall.

Si l'estimation du légiste était juste, Morris avait été attaqué entre la sortie de l'hôtel et le parking où il avait garé sa Cadillac. Quoi qu'il en soit, personne ne l'avait revu jusqu'à ce qu'il réapparaisse en pièces détachées devant le bâtiment du Capitole.

— J'ai voté pour lui, dit le légiste sur un ton songeur en remontant le drap sur le corps du mort.

Kelly referma le dossier.

— C'était un pilier de la vie locale, à ce que j'ai compris. Quand aurez-vous les résultats complets ?

— D'ici quelques heures. Selon les premières analyses, il a quelques verres dans le nez, mais aucune trace de substance illicite.

Il ne semble pas avoir été drogué.

— Faites quand même les analyses approfondies et faxez-les-moi à ce numéro.

Kelly lui tendit une carte et quitta la salle en jetant son masque et ses gants à la poubelle.

— Je suis surpris que tu aies laissé filer la call-girl, marmonna Rodriguez tandis qu'ils traversaient ensemble le parking.

— Pourquoi ?

— Elle pourrait être dans le coup.

— Dans ce cas, dit Kelly en inclinant la tête, elle aurait mieux fait de le droguer dans la chambre et de l'évacuer par-derrière. Il n'y a pas de caméras dans l'escalier de service, et il aurait été plus facile de le kidnapper en pleine rue.

Rodriguez haussa les épaules d'un air évasif.

— Elle m'a semblé pas très catholique, c'est tout.

— C'est une prostituée, Rodriguez. Elles le sont rarement.

Kelly se glissa au volant et lança un regard à son coéquipier. Son visage était un peu trop joufflu par rapport à son corps : elle le soupçonnait d'être un ancien enfant grassouillet qui avait éliminé ses dernières rondeurs en salle de musculation. Dans quelques années, plus rien n'y paraîtrait. Il n'était pas tellement plus grand qu'elle — un mètre soixante-quinze maximum — et ses pommettes saillantes et ses yeux clairs indiquaient des origines hispano-mexicaines plutôt que maya. D'après son dossier, il avait vingt-sept ans, avait grandi à Los Angeles et était entré à l'Académie dès sa sortie de Princeton. A part ça, ledit dossier était plus ou moins vide. Un vide qui ajoutait foi aux rumeurs qui circulaient à son sujet. Quoi qu'il en soit, sa remise en question constante des décisions qu'elle prenait commençait à devenir exaspérante. Et chaque fois qu'il l'appelait « chef », elle se retenait de lui coller une gifle.

— Qu'est-ce qu'on fait, chef ? demanda-t-il tranquillement.

— Ne m'appelle pas « chef » ! dit Kelly entre les dents.

— Tu préfères que je t'appelle patron ?

Elle décida de ne pas se laisser prendre à ce jeu. L'heure du dîner approchait et elle n'avait pas envie d'avoir l'appétit coupé.

— Tu as repéré quelque chose dans les dossiers sur les gangs ?

Rodriguez haussa les épaules.

— Depuis quelques années, l'utilisation de la machette s'est apparemment répandue à Los Angeles. A l'origine, c'était une spécialité des Salvadoriens, en particulier du MS-13. Puis, d'un coup, tout le monde s'y est mis. Les Mexicains, les Somaliens, des gars du Sierra Leone. C'est une arme bon marché, et un cadavre découpé en morceaux envoie un message très clair. En ce qui concerne notre type, on n'a vu aucun tag de gang dans les environs. Et, selon la cellule de surveillance du crime organisé, l'assassinat n'a pas été revendiqué. Entre nous, c'est assez bizarre. Vu le battage médiatique qu'ils ont déclenché, on pourrait s'attendre à ce que les gars le crient sur tous les toits pour renforcer leur image de marque.

Kelly secoua la tête.

— Pas dans une affaire aussi grave. Si c'était un maire, à la limite, mais un sénateur... Ils doivent se douter que le gouvernement va monter au créneau. C'est la peine de mort assurée.

Elle se demandait d'ailleurs pourquoi on lui avait confié cette affaire sensible. Soit les grands patrons lui faisaient davantage confiance qu'ils ne le disaient, soit ils se doutaient que c'était un mauvais plan. En attendant, elle se retrouvait à la tête d'une équipe de cinquante agents prêts à exécuter le moindre de ses ordres, qu'il s'agisse de fouiner dans le passé du personnel de Morris ou d'interroger ses voisins. Avec des effectifs pareils, elle n'allait pas se plaindre.

— Les gars de la balistique trouveront peut-être quelque chose, lança Rodriguez.

— Ça m'étonnerait. C'est du calibre .45, on n'a pas de cartouches, et tu as entendu le légiste : les balles ont ricoché dans son crâne, elles sont dans un sale état. Si on retrouvait l'arme, on aurait peut-être une chance de l'identifier, mais je n'y crois pas trop.

Pour un meurtre commandité par un gang, songea Kelly, c'était une opération très propre. A croire qu'on avait affaire à un groupe exceptionnellement bien organisé... ou chanceux. Depuis qu'ils avaient déterminé, grosso modo, l'endroit où Morris avait été enlevé, Kelly avait chargé une équipe de passer au crible toutes les bandes des caméras de surveillance enregistrées entre 22 heures et minuit. Son plus grand espoir, c'était d'y récupérer une plaque d'immatriculation, même floue, ou n'importe quel autre début de piste. Car sans cela, et en l'absence de toute revendication, la liste des suspects potentiels était vaste. Des militants écologistes aux immigrés clandestins en passant par les familles monoparentales, Morris avait réussi à mettre beaucoup de gens en rogne, ces derniers

temps.

L'intro d'une chanson pop coupa le cours de ses pensées.

— Rodriguez ! lança son coéquipier dans son téléphone.

Kelly s'étira avec exaspération en attendant qu'il ait fini de parler. En attendant les rapports du légiste et de l'équipe vidéo, il n'y avait plus grand-chose à faire. Il était temps de lever la séance. Elle réprima un bâillement et se demanda si son hôtel avait le room-service. Un plat mexicain lui aurait bien dit... Elle avait presque en bouche le goût d'un burrito dégoulinant de fromage et de guacamole.

Rodriguez coupa son portable. Une expression de triomphe éclairait son visage.

— On a l'arme.

— Pardon ? dit Kelly en revenant brusquement à la réalité.

— Ce matin, la police de Phoenix a eu un tuyau anonyme au sujet d'une planque du MS-13. Ils ont fait une descente et ils ont trouvé un gros paquet d'armes. Dont un calibre .45.

— Les .45, ça court les rues. Comment savent-ils qu'il a servi pour notre meurtre ?

— Parce que le nom de Duke Morris est écrit dessus.

— Littéralement ? Je te rappelle qu'on a fait l'inventaire de ses armes et que tout y était.

Le sénateur possédait d'ailleurs un sacré arsenal : dans la vitrine qui occupait un mur entier de son bureau, on trouvait de tout, des armes de poing aux fusils paramilitaires. Sa femme s'était empressée de préciser que tout était légalement déclaré, documents à l'appui. Si des batailles de rue avaient éclaté, Duke Morris aurait été prêt à se défendre.

Rodriguez secoua la tête.

— Sauf le pistolet en question. Un cadeau de la part d'un lobbyiste reconnaissant. Un petit bijou fabriqué en 1911, avec une crosse en os sur laquelle il a fait graver le nom du sénateur. Les flics ont appelé sa femme, elle a dit qu'il n'avait pas dû avoir eu le temps de le déclarer.

— Une simple étourderie, j'en suis sûre. Et il avait l'habitude d'emporter ce joujou aux dîners de gala ?

— On est dans l'Arizona, Jones, dit Rodriguez. Ici, le port d'une

arme cachée est considéré comme un droit divin.

— Fais-moi penser à ne jamais m'installer dans le coin, dit Kelly en fronçant les sourcils.

Avec ça, on s'étonnait que le nombre de tués par balles ne cesse d'augmenter.

— En gros, Morris s'est fait descendre avec sa propre arme ?

— Ouais. Et cette arme s'est retrouvée dans une planque du MS-13. Dont on sait qu'ils adorent les machettes. Les locaux sont en train d'interroger des membres du gang, et ils nous proposent de passer. On dirait que cette affaire va se régler à la cool, après tout.

— On dirait bien.

Kelly introduisit les coordonnées du poste de police dans le GPS et fit mentalement ses adieux à son burrito. En attendant que l'appareil calcule l'itinéraire, elle s'efforça de réprimer le malaise qui sourdait en elle. Il y avait quelque chose de bizarre dans cette histoire. Mais après tout, il était temps que sa chance tourne. Elle n'avait pas envie de consacrer des mois à une ordure comme Morris. C'était plausible : un gang composé principalement d'immigrés s'en prenait à une grande gueule qui leur faisait la vie dure. N'empêche qu'elle aurait préféré avoir une confession signée, ou des images vidéo où on les voyait hisser le gros sénateur dans un van.

Randall Grant était visiblement en train de passer une très mauvaise journée. Jake le jaugea du regard en se demandant ce que Syd lui trouvait. Grand, maigre, l'air empoté... Peut-être avait-il une personnalité scintillante en temps normal.

Car les circonstances actuelles ne l'étaient manifestement pas. Les traits creusés, les épaules voûtées, les yeux soulignés par de larges cernes, l'ingénieur était l'image même du père en détresse. Les deux hommes s'étaient retrouvés dans un café quelconque de la banlieue de Livermore. Au départ, Jake avait été ravi de ne pas avoir rendez-vous dans une des chaînes qui proliféraient dans la région, mais dès sa première gorgée d'espresso, il avait changé d'avis. *On dira ce qu'on voudra de Starbucks*, pensa-t-il. *Là-bas, au moins, on sait à quoi s'attendre.*

— Pourquoi n'avez-vous pas prévenu le FBI ? demanda enfin Jake.

Randall avait passé les dix dernières minutes à parler à bâtons rompus de sa fille, des cours de danse qu'elle suivait enfant, de son divorce et ainsi de suite. Il était apparemment incapable de rassembler ses idées. Jake se demandait bien qui avait eu la brillante idée de confier des secrets d'Etat à un type qui lâchait autant d'informations personnelles autour d'un cappuccino.

Randall secoua la tête d'un geste de refus catégorique.

— Impossible. Ses ravisseurs m'ont dit qu'ils avaient quelqu'un de haut placé au sein du Bureau. Et que si j'y faisais appel, ils le sauraient, et ils la tueraient immédiatement.

— Et vous y avez cru ?

Cela ressemblait fortement à de la fanfaronnade. Eveiller les soupçons des parents à l'égard des autorités était un moyen efficace de les dissuader de réagir.

— Vous avez entendu parler de l'opération Blanche-Neige ? demanda Randall.

— Non. Une histoire de pommes empoisonnées, c'est ça ?

Randall lui décocha un regard hostile. Ses yeux étaient cernés de rouge.

— Franchement, j'espérais que Syd serait présente.

— Je vous comprends. Malheureusement, c'est moi que vous devez convaincre pour qu'on accepte de vous aider.

Randall s'affaissa sur sa chaise.

— L'opération Blanche-Neige a été lancée par l'Eglise de Scientologie dans les années 70. L'objectif était de purger les archives du gouvernement de tous les rapports qui jetaient un éclairage défavorable sur les Scientologues ou sur Ron Hubbard. Le temps qu'on s'en aperçoive, ils avaient des agents dans une centaine d'organismes du gouvernement dans trente pays différents. C'est la plus grande infiltration de l'histoire du gouvernement américain. Et même si le FBI l'a toujours nié, je sais de source sûre qu'il fait partie des institutions infiltrées.

— Et alors ? Vous essayez de me dire quoi ? Que les scientologues ont enlevé votre fille ?

Jake dut se retenir de rire devant l'image qui se présentait à son esprit : Tom Cruise et John Travolta fourrant dans un grand sac une fille qui se débattait.

— Ne soyez pas ridicule. Je vous dis juste que c'est du domaine

du possible.

— Depuis le 11-Septembre, les organismes d'Etat sont beaucoup plus vigilants par rapport aux antécédents de ceux qu'ils recrutent, remarqua Jake. On ne vit plus dans le même monde, vous savez.

— Qui vous dit que leur agent n'était pas déjà en place ? demanda Randall. Quoi qu'il en soit, je ne peux pas en prendre le risque.

— Que demandent-ils, en échange de la vie de votre fille ?

Randall se frotta les yeux. Sa mâchoire était ombrée d'une barbe d'au moins deux jours.

— Je ne peux pas en parler. Il s'agit de renseignements secrets.

— Vous envisagez bien de les confier aux ravisseurs. Je ne vois pas ce qu'il y aurait de mal à me dire ce qu'ils veulent.

— Est-ce vraiment important ? demanda Randall en posant sur Jake un regard appuyé. Ça vous aiderait à la retrouver ?

— Difficile à dire. Je n'ai pas envie d'accepter de vous aider sans savoir dans quoi je m'embringue. Franchement, il y a une question que je me pose. Pourquoi ont-ils enlevé votre fille ? Si vous avez les infos en question, pourquoi ne pas s'en prendre directement à vous ?

— Parce que je n'ai pas tout ce qu'ils veulent dans ma tête. Ils me demandent de réquisitionner certaines choses, de localiser avec précision certaines... euh... substances... et d'accéder aux documents de transport. Tout ça sur une durée assez longue.

— En gros, ils veulent quelque chose, et ils en veulent beaucoup.

— Plus ou moins.

— Mais vous ne pouvez pas me dire de quoi il s'agit.

Randall hocha négativement la tête. Jake se carra dans son fauteuil et le jaugea du regard. Il y avait quelque chose qui clochait, mais il ne pouvait pas mettre le doigt dessus.

— Vous travaillez pour quel service, déjà ?

— Les capacités de défense avancées. J'imagine que Syd vous l'a dit.

— Oui, ça me revient. La défense avancée. Ça n'aurait pas un lien avec le nucléaire, par hasard ? A moins que vous ne bloquiez toujours sur le projet de la « Guerre des étoiles » ?

— Comme je vous l'ai dit, monsieur Riley...

— Oui, je sais. Vous n'avez pas le droit d'en parler. Vous avez un doctorat en physique, hein ?

Randall baissa les yeux. Jake l'observait attentivement.

— Comment pouvez-vous être certain que Madison a été enlevée ? Et si elle avait simplement fugué avec ce fameux Shane ?

Sans lever les yeux, Randall fit glisser une feuille de papier vers Jake. Celui-ci l'attrapa et l'examina. C'était un portrait en gros plan de Madison Grant, imprimé sur du papier machine ordinaire à partir d'un JPEG. Les yeux de l'adolescente étaient dilatés de terreur. Le fond de l'image était gris et flou.

— Vous avez reçu ça quand ?

— Ce matin. Dans ma boîte mail professionnelle.

Le professeur Grant se couvrit le visage de ses mains et se massa les joues.

— En dehors du labo, personne ne connaît cette adresse. On ne plaisante pas avec ça. Les messages personnels sont strictement interdits.

— Ils ont pourtant réussi à vous écrire. Et ça vous a fait d'autant plus flipper. Il faut que vous me fassiez suivre ce message, monsieur Grant.

Jake hésita un instant avant de reprendre.

— Ce n'est pas une preuve de vie, vous savez.

— Quoi ?

— Une preuve de vie. En général, dans ce genre de cas, on met un journal dans la main de l'otage pour qu'on prouve qu'il est encore vivant, ou du moins qu'il l'était au moment de la prise de vue.

— Vous insinuez quoi ? Que ma fille est peut-être déjà morte ?

La voix de Randall vibrait de colère et d'épuisement.

— Pas forcément. Mais au prochain contact, vous devez exiger de meilleures preuves. Comment font-ils pour communiquer avec vous ?

— Ils m'ont envoyé un téléphone.

L'ingénieur sortit de sa poche un téléphone portable générique tel qu'on en vendait dans tous les drugstores.

Jake le retourna et ôta le panneau à l'arrière. Pas de carte SIM : il

serait presque impossible de le cloner. Les interlocuteurs de son client étaient des gens prudents.

— Bizarre qu'ils ne vous aient pas envoyé la photo par téléphone, fit remarquer Jake.

Il rendit l'appareil à l'ingénieur et ajouta :

— J'imagine qu'il ne sert à rien d'appuyer sur la touche rappel.

— Le numéro est caché. J'ai même demandé à un gars du labo d'essayer de l'identifier, mais rien à faire. Peut-être que l'opérateur téléphonique...

— Je vais voir, mais à mon avis, ils vous appellent avec le même genre d'appareil prépayé et le jettent à la poubelle dès qu'ils ont épuisé les unités. S'ils sont vraiment malins, ils les paient en liquide.

Randall se tassa davantage dans son fauteuil. *Encore une mauvaise nouvelle, et il passe à travers*, pensa Jake.

— Ce que vous êtes en train de me dire, marmonna l'ingénieur, c'est que vous ne pouvez rien faire.

— Pas du tout. Ce que je suis en train de vous dire, c'est que ça va être compliqué. Surtout si vous refusez de me dire ce qu'ils veulent.

Randall ouvrit la bouche pour répondre, mais Jake l'en dissuada d'un geste.

— N'en parlons plus pour l'instant. Ils vous ont donné un planning ?

— Ils prévoient plusieurs étapes. Je suis censé aller au travail comme d'habitude, comme si tout allait bien, et me débrouiller pour leur livrer les renseignements petit à petit.

— Comment pouvez-vous les sortir du labo ?

— Sur un disque dur externe.

Une expression peinée s'afficha sur le visage du chercheur.

— Pour éviter de me faire repérer, je...

— Peu importe, coupa Jake. Pour l'instant, je n'ai pas un désir impérieux de connaître les détails. Disons que vous devez leur donner quelque chose cette semaine, c'est ça ?

— Soit leur donner des informations, soit modifier le... euh... un programme. Ils ne m'ont pas encore dit exactement de quoi il s'agissait.

Jake dévisage froidement l'homme en face de lui. Randall grattait

du bout de l'ongle une tache de ketchup à la surface de la table.

— Ecoutez, professeur. Vous êtes quelqu'un d'intelligent. Imaginons que vous leur donniez tout ce qu'ils demandent. Vous devez avoir une idée assez précise de ce qu'ils peuvent en faire, non ?

Randall resta un moment silencieux, puis hocha la tête sans lever les yeux.

— Bon, reprit Jake. De quoi parle-t-on, au juste ? Quelle serait la gravité de l'affaire ?

Randall mit un long moment à répondre. Il parcourut le café du regard en s'arrêtant sur les clients entourés de gobelets en carton, d'ordinateurs et de téléphones portables. Enfin, il secoua la tête.

— Ça dépend.

— De quoi ?

— Disons qu'avec ce qu'ils me demandent, ils pourraient faire beaucoup de choses différentes. Mais dans tous les cas, on parle de pertes humaines importantes.

— C'est-à-dire ? Des centaines de morts ?

Randall ne répondit pas.

— Des milliers ? insista Jake en haussant les sourcils.

— Peut-être. C'est pour ça qu'il faut que vous retrouviez Madison au plus vite. Parce que je ne peux pas les laisser mettre la main sur ce qu'ils demandent. En aucun cas.

Malgré lui, Jake fut secoué par l'expression impassible de Randall. Si le pire arrivait, le scientifique serait prêt à sacrifier sa fille. Et les seuls obstacles qui se dressaient entre lui et cette éventualité étaient Jake et Syd. De quelque point de vue qu'on se place, la situation n'était guère encourageante. Jake s'éclaircit la gorge.

— J'ai intérêt à me mettre rapidement au boulot, alors.

Dante Parrish passa la main sur son crâne. Le contact de ses cheveux tondus l'apaisa un peu. Il n'avait pas eu besoin de s'inquiéter, finalement. Tout se passait mieux que prévu. N'empêche

qu'il devait toujours rassembler son courage avant d'ouvrir cette grande porte en acajou. Cela en aurait surpris plus d'un : avec son mètre quatre-vingt-quatorze et ses cent treize kilos, Dante n'était pas facile à intimider. Mais Jackson Burke le faisait encore trembler.

De ses phalanges géantes, Dante frappa deux coups avant de tourner la poignée. La porte s'ouvrit sur le genre de bureau dont il croyait autrefois qu'il n'existait que dans les films : tapis somptueux, peintures aux murs, vue imprenable sur le centre-ville de Phoenix. Un bureau énorme, en acajou comme la porte, dominait la pièce. Les deux petits fauteuils qui lui faisaient face étaient les seuls autres meubles de la pièce. Comme toujours, Dante resta un moment ébloui par le simple fait d'avoir accès à ce lieu. L'instant d'après, l'homme derrière le bureau raccrocha brusquement le téléphone, et Dante ne put s'empêcher de sursauter.

Le visage de Jackson était échauffé, mais il était difficile de savoir si c'était de la colère ou de l'euphorie. Du point de vue de Dante, le plus remarquable, chez cet homme, c'était sa parfaite banalité tant qu'il n'avait pas ouvert la bouche. Cheveux châains, yeux gris, un peu moins de un mètre quatre-vingts : une apparence on ne pouvait plus ordinaire. Mais dès qu'il se mettait à parler... Il avait une voix « à faire descendre un chat d'un étal de poisson », comme aurait dit la mère de Dante. Moins de dix minutes après leur première rencontre, ce dernier était prêt à donner sa vie pour son nouveau patron.

— Les nouvelles du front ? demanda Jackson en se levant.

Il s'appuya au rebord de son bureau et fit signe à Dante de s'asseoir.

— Tout se passe bien pour l'instant, dit Dante en choisissant ses mots.

Il avait quitté l'école en troisième, et, chaque fois qu'il s'entretenait avec son patron, il ressentait le fossé qui les séparait. Il n'était pas bête, il avait une intelligence différente, voilà tout. Le genre d'intelligence dont Jackson avait besoin, comme il le répétait toujours.

— Excellent. J'ai regardé les nouvelles, tout à l'heure, on dirait que tout se présente bien.

Jackson braqua un pistolet imaginaire devant lui et fit mine d'appuyer sur la détente, puis il éclata de rire. Dante l'imita.

Son patron cessa abruptement de rire.

— Tu as vu les résultats du nouveau recensement ?

Dante secoua négativement la tête. Jackson eut l'air un peu déçu. Il lui lança un journal plié en deux et lui indiqua un gros titre au milieu de la page.

— Tu vois ? C'est marqué là, en toutes lettres. On n'a pas eu autant d'immigrés clandestins depuis 1920. A ce rythme, dans dix ans, l'espagnol sera notre première langue. Je n'ai pas l'intention de me laisser faire.

Dante acquiesça d'un signe de tête et ajouta :

— Ça ne va pas se passer comme ça.

— Tu l'as dit, Dante. Je veux que tu suives personnellement l'affaire Grant. Assure-toi qu'il n'y ait aucun accroc. Je compte sur toi, mon garçon. Ne me déçois pas.

Dante esquissa un salut militaire. Jackson hocha brièvement la tête, puis se détourna vers la baie vitrée. Il était presque arrivé à la porte quand son patron reprit la parole.

— Nous sommes en état de guerre, Dante. Ne l'oublie jamais.

— Je ne l'oublierai pas.

A travers le miroir sans tain, Kelly observait les occupants de la salle d'interrogatoire. Quatre membres du MS-13 avaient été arrêtés lors de la descente. En dépit de l'important arsenal sur place, le groupe d'intervention avait réussi à les sortir de la maison sans verser de sang. Kelly les imagina en train de traîner à la maison : trois d'entre eux vautrés sur le canapé, le quatrième préparant des nachos dans la cuisine. Elle imagina leur confusion et leur désarroi quand les grenades incapacitantes avaient explosé, juste après que l'équipe d'intervention avait défoncé les portes avant et arrière. Elle se les imagina étendus au sol, les yeux bandés, les poignets attachés par des sangles en plastique. Parfois, elle enviait presque les agents du groupe d'intervention. Au moins, ils avaient des objectifs simples : entrer, appréhender des suspects, ressortir indemnes. Son travail à elle était carrément plus compliqué.

Elle examina du regard Marco Guzman, chef présumé de la cellule locale du gang. Il était plus âgé qu'elle ne l'aurait pensé. Proche de la trentaine, sans doute, ce qui témoignait d'un solide instinct de survie. Des tatouages couvraient son cou et ses bras et disparaissaient sous l'étoffe d'une chemise bleue et blanche impeccable. Ses cheveux étaient tondus à ras, son visage marqué par un bouc soigneusement taillé et des paupières tombantes. Il devait avoir l'habitude des salles d'interrogatoire, car il paraissait complètement chez lui. Son avocat était assis à ses côtés. En dépit de ses allures d'adolescent, il était selon les flics le principal conseiller juridique de la section locale du MS-13.

Kelly rassembla ses idées avant d'entrer dans la petite salle. Cet entretien n'avait presque aucune chance de donner des résultats. On avait affaire à un criminel endurci flanqué d'un avocat ultra-compétent. En trois heures d'interrogatoire par les flics, Guzman avait seulement reconnu être informé de la présence de couteaux à steak dans la maison ; les armes entassées tout autour de lui avaient apparemment échappé à son attention. Néanmoins, Kelly se devait de tenter le coup.

Rodriguez entra sur ses talons. Elle n'était pas ravie de sa présence, mais il parlait l'espagnol, et cela pouvait être utile.

— Bonsoir, monsieur Guzman.

— En général, on m'appelle Psycho.

Kelly s'étonna de sa voix, suave et légèrement marquée par un accent étranger.

Rodriguez débita quelques mots en espagnol. Guzman lui décocha un regard noir et lui répondit sur le même ton.

— Si on parlait tous la même langue ? lança Kelly sèchement.

— Il m'a demandé ce qui avait pris ma mère de m'appeler comme ça, expliqua Guzman avec un sourire. Je l'ai prévenu que s'il reparlait de ma mère, je lui...

L'avocat murmura quelques mots avec insistance. Son client cessa de parler et aspira une bouffée d'air entre ses dents.

— Je vois sur ce formulaire que votre maman vous a appelé Marco, dit Kelly tranquillement. Ce prénom vous pose un problème ?

— Tu m'appelles comme tu veux, *roja*.

Kelly s'interdit de rougir de cette allusion à ses cheveux roux.

— Je suis Kelly Jones, agent spécial du FBI. Voici l'agent Rodriguez. Nous avons des questions à vous poser au sujet d'un objet que la police a retrouvé chez vous.

— Ce n'est pas chez moi, miss Jones.

Sans lever les yeux de son Blackberry, l'avocat ajouta :

— Comme il l'a déjà expliqué, mon client était en visite dans cette maison pour regarder un match de base-ball. Il ne se doutait absolument pas que des armes y étaient entreposées.

— Malgré la montagne d'armes de poing entassées sur la table du séjour.

— Le plus difficile à croire, dit Guzman, c'est votre présence ici. Si vous étiez du bureau des armes à feu, d'accord. Mais le FBI ? Qu'est-ce qui vous intéresse ?

— Ça, dit Kelly en faisant glisser sur la table une photo du pistolet à crosse gravée.

Guzman y posa un regard nonchalant.

— On dirait un truc de *chica*. C'est à toi ?

— Non, monsieur Guzman. Cette arme appartenait à la victime d'un meurtre.

— Jamais vu, dit-il en repoussant la photo.

— Vous en êtes sûr ? demanda Rodriguez. Parce qu'elle a servi à assassiner un sénateur américain ce matin.

L'avocat leva brusquement la tête, comme un chien qui flaire une piste.

Kelly réprima son agacement. Elle avait prévu d'endormir Guzman dans l'espoir qu'il déraperait et révélerait des informations. Maintenant que Rodriguez avait vendu la mèche, il ne risquait plus de lâcher quoi que ce soit.

— Ça vous intéresse, tout d'un coup ? demanda-t-elle à l'avocat.

— J'aimerais m'entretenir un instant avec mon client, répondit-il sur un ton sans appel.

Kelly décida de l'ignorer.

— Monsieur Guzman, le sénateur Duke Morris a été assassiné la nuit dernière. Les analyses indiquent qu'il a été tué avec sa propre arme, celle que je viens de vous montrer. Celle qu'on a retrouvée dans votre planque ce matin.

Guzman secoua la tête. Ses paupières baissèrent d'un cran et son regard se fit sombre et impénétrable, comme celui d'un requin.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, *roja*. Je regardais le match.

— Le MS-13 aime la machette, pas vrai, Marco ? C'est même votre carte de visite. Il se trouve que le corps de Morris a été découpé en...

— Cet entretien est officiellement terminé, annonça l'avocat.

Il se leva si brusquement que sa chaise bascula en arrière et s'écrasa sur le sol avec un bruit retentissant.

Kelly et Rodriguez échangèrent un regard. L'avocat ne pouvait pas les contraindre à partir, mais il allait vraisemblablement museler son client. Il n'y avait plus rien à en tirer. Kelly ramassa le dossier et fit signe à Rodriguez de la suivre.

— Quelle perte de temps ! grogna-t-il tandis que la porte se refermait derrière eux.

Kelly lui lança un regard appuyé. Il était hors de question de lui faire des reproches à portée de voix d'un suspect ; mais plus tard, quand ils seraient seuls, elle lui passerait un savon.

— Je n'en espérais pas grand-chose, dit-elle simplement.

— Dommage qu'on n'ait pas relevé d'empreintes sur le calibre.

Kelly fixa la porte de la salle sans répondre. L'absence de preuves matérielles la tracassait. Elle n'avait pas beaucoup d'expérience en matière de gangs, mais elle imaginait qu'ils ne se caractérisaient pas par une attention maniaque aux détails.

— Est-ce qu'on a identifié la personne qui a appelé la police pour signaler la planque ?

— Aucune idée, dit Rodriguez. Pourquoi ?

— J'aimerais bien savoir si c'est un citoyen ordinaire ou un membre d'un gang rival. Ou encore un ancien du MS-13 qui s'est fait éjecter par les autres. Quelqu'un de ce genre pourrait nous être utile.

— Possible, dit Rodriguez d'un air dubitatif. J'ai entendu dire que la seule manière de quitter le MS-13, c'est dans un cercueil. Mais je peux essayer de me renseigner.

— Super, dit Kelly en lui décochant un regard perçant. Le plus tôt serait le mieux.

— Tu veux dire là, maintenant, tout de suite ?

— Pourquoi attendre ?

— Et ça ? demanda-t-il en indiquant du pouce la salle d'interrogatoire.

— Je m'en occupe. Comme tu l'as dit, il n'y a plus grand-chose à en tirer.

— Bon, grommela Rodriguez. Je vais voir ce que je peux faire.

— On se tient au courant.

Kelly le regarda s'éloigner d'une démarche un peu tassée. Au fil des années, elle avait connu toutes sortes de coéquipiers. Entre son manque de coopération et son absence d'initiative, Rodriguez se révélait être l'un des pires.

Evidemment, il lui avait fallu un moment pour faire confiance à Jake, au temps où ils travaillaient ensemble. Peut-être y avait-il de l'espoir pour Rodriguez. Sauf que les points faibles de Jake étaient son attitude cavalière et son irrespect téméraire de toute autorité. Rodriguez, lui, semblait tout simplement flemmard.

Kelly se rendit compte qu'elle tripotait sa bague de fiançailles. Elle réprima un sourire en revoyant Jake à genoux devant elle, improvisant une demande en mariage suite à la découverte inopinée

par Kelly de la bague qu'il lui avait achetée. Il y avait maintenant plusieurs semaines qu'elle ne l'avait pas vu. Il était occupé à emménager dans les locaux de sa nouvelle entreprise, et elle avait été retenue en Floride par une affaire. Si la piste du MS-13 aboutissait, ils pourraient passer ensemble le long week-end du 4 juillet. Elle fit pivoter l'anneau autour de son doigt. Il lui pesait encore. En dix mois, elle n'avait pas réussi à s'y habituer.

La porte de la salle d'interrogatoire s'ouvrit brusquement. Kelly glissa sa main dans la poche de sa veste. L'avocat passa la tête au-dehors, croisa son regard et rentra dans la salle. Après avoir fait quelques dernières recommandations en espagnol à Guzman, il ressortit dans le couloir en fermant la porte derrière lui.

— J'en déduis que l'entretien est terminé, dit Kelly.

Ils se jaugèrent un instant du regard. De carrure menue, l'avocat ne dépassait pas le mètre soixante-cinq. Son costume était bien coupé sans être tape-à-l'œil. A part une montre très quelconque au bracelet en cuir effiloché, il ne portait aucun bijou. Que faisait-il des honoraires qu'il facturait au gang ? En tout cas, il ne les dépensait pas en vêtements ni en accessoires. Il suivit son regard et se mit à sourire.

— Ma montre vous plaît ? Je la tiens de mon père.

Il tendit le poignet vers elle. Le cadran était tellement cabossé et taché que les chiffres étaient à peine lisibles.

— Chouette, dit Kelly.

L'avocat se mit à rire.

— Vous êtes polie. C'est une saloperie sans valeur. Vous savez pourquoi je la porte ? Pour me rappeler pourquoi il est venu ici. Pourquoi ils sont si nombreux à débarquer tous les jours. Elle me rappelle que là-bas, il n'y a rien qui m'attende, à part des saloperies.

— Ah...

Gênée par ce ton de confiance, Kelly ne savait comment répondre.

— Je vais vous dire quelque chose, ajouta-t-il en se penchant vers elle. Guzman n'est pas un génie, mais il n'est pas assez bête pour laisser traîner l'arme qui a tué un sénateur.

— C'est pourtant ce qu'il a fait, rétorqua-t-elle. A moins que vous ne vouliez me faire croire qu'il était là pour profiter de la télé à écran plat.

Un sourire contrit s'afficha sur le visage de son interlocuteur.

— Je n'ai rien à ajouter à ce sujet. Mais l'arme qui vous intéresse est un cas particulier.

— Sans blague ! dit Kelly sèchement.

— Imaginons, de manière purement hypothétique, que cette arme ait été introduite dans la maison par quelqu'un de l'extérieur.

— Qui ?

— Un looser du nom d'Emilio. Les autres le tolèrent en tant que coursier, mais comme il n'est pas salvadorien...

L'avocat haussa les épaules en faisant plisser le tissu de son costume.

— Et cet Emilio leur aurait apporté l'arme de Morris ? Ce serait aussi lui qui l'aurait tué, bien sûr.

— Peut-être qu'il y voyait un moyen de se faire admettre dans l'organisation.

Kelly plissa les yeux.

— Peut-être que votre client vient juste de piger la gravité de l'affaire et qu'il essaie de renvoyer la balle à l'extérieur du gang.

— D'accord, mais vous le voyez tuer un sénateur ?

— Un sénateur fanatiquement opposé à l'immigration, qui réclamait à cor et à cri le bouclage total des frontières. Sauf erreur de ma part, ce genre de mesure serait mauvais pour les affaires.

Les gangs vivaient du trafic de drogue et d'armes en provenance du sud. Une législation plus rigoureuse serait nuisible pour les opérations de contrebande.

L'avocat haussa de nouveau les épaules.

— Je vous comprends, dit-il. Moi aussi, je serais sceptique, à votre place.

Il se pencha vers d'elle. Son haleine était marquée par des odeurs d'oignon et d'épices.

— Si une autre organisation empiète sur leur territoire, ils n'hésitent pas à monter au créneau. Mais l'action politique... Mes gars ne regardent pas beaucoup CNN, vous savez. Je parie que la moitié d'entre eux sont incapables de citer le nom du président. Sans parler de celui d'un sénateur.

— Ils ont pu recevoir des ordres d'en haut. Le MS-13 est une

organisation nationale, non ?

L'avocat changea son attaché-case de main.

— Ce n'est pas le genre de chose dont je suis informé, dit-il prudemment. Mais si c'était le cas, la plupart des groupes seraient des cellules autonomes. Un peu comme chez Al Qaida. De là à avoir une mission commune à l'échelle nationale, et une organisation en conséquence...

Il lança le regard sur le shérif qui s'avavançait dans le couloir, puis le reporta sur Kelly.

— Disons simplement que si c'est le cas, c'est complètement nouveau.

Il baissa la voix et ajouta :

— Je n'ai pas entendu un mot à ce sujet. Et croyez-moi, j'entends beaucoup de choses.

Il lui tendit la main avec un grand sourire.

— *Adios*, agent Jones. J'espère vous recroiser dans des circonstances plus réjouissantes.

Kelly le regarda s'éloigner d'un pas nonchalant, puis elle se retourna vers la salle d'interrogatoire. A travers la petite fenêtre découpée dans la porte, elle vit Guzman graver son nom sur le dessous de la table à l'aide d'un stylo à bille. L'avocat avait raison : Psycho ne lui faisait pas l'effet d'un génie criminel. Restait la possibilité qu'il soit manipulé par quelqu'un d'autre.

Au bout d'un moment, elle s'éloigna vers la salle des enquêteurs en se demandant qui avait pu impliquer une cellule du MS-13 dans un crime pareil. Qu'avait-on espéré accomplir ? Pour l'instant, l'assassinat semblait plutôt contreproductif. Depuis la mort de Morris, les groupes anti-immigration étaient galvanisés, et les animateurs des talk-shows de droite faisaient comme si c'était Noël et le Jugement dernier réunis. Si quelqu'un avait tué Duke Morris pour le réduire au silence, il avait fait une grave erreur. Depuis sa mort, sa voix portait plus loin que jamais.

29 JUIN

Affaissé sur le volant, Randall Grant respirait profondément pour essayer de se calmer. Les derniers jours avaient été un véritable enfer. Tout avait commencé par un appel paniqué et incohérent d'Audrey, qui avait trop bu, comme d'habitude. En entendant Bree s'époumoner derrière elle, il avait d'abord cru qu'elles s'étaient encore disputées et qu'elles lui demandaient de servir d'arbitre. Mais quand il avait enfin réussi à interpréter les propos décousus de son ex-femme, une boule de terreur glacée s'était installée au creux de son ventre. Ils avaient mis leur menace à exécution. Et ils s'en étaient pris au membre le plus vulnérable de sa famille.

Le pire, c'était son sentiment d'impuissance. Après avoir raccroché, il avait tourné comme une toupie dans l'appartement, fou de rage, nourrissant le fantasme de débarquer chez ceux qui avaient enlevé sa fille et de les réduire en charpie. Vers minuit, il avait recouvré la raison et avait commencé à réfléchir. Le labo pour lequel il travaillait dépendait directement du ministère de la Sécurité intérieure. Un simple coup de fil aurait suffi à mobiliser toutes les ressources du gouvernement. Seul problème : Grant serait placé sous haute surveillance. La moindre conversation, le moindre de ses gestes seraient enregistrés. En fin de compte, le ministère avait surtout intérêt à protéger les renseignements auxquels il avait accès. La mort d'une adolescente serait considérée comme tragique, mais secondaire. Pour éviter toute possibilité de marchandage avec les ravisseurs, Randall serait séquestré dans une résidence surveillée. En faisant appel à Syd, il avait au moins une petite chance de retrouver sa fille avant que...

Non. Il s'interdisait de l'imaginer blessée, morte ou... quoi que ce soit. S'il lui arrivait quelque chose, ce serait sa faute. Il aurait sa mort sur la conscience jusqu'à la fin de ses jours. Il revit l'expression catastrophée de sa fille quand il lui avait annoncé qu'elle allait partir à New York et qu'ils se verraient quand ils le pourraient. Au final, moins souvent qu'il ne l'avait espéré, surtout depuis sa promotion. Plus d'un mois s'était écoulé depuis sa dernière visite à ses filles, qui avait été un véritable désastre. Un week-end interminable pendant lequel ils s'étaient à peine adressé la parole. Après coup, il avait compris qu'il avait choisi des activités qui

convenaient à des enfants beaucoup plus jeunes. Le Muséum d'histoire naturelle, la visite de l'USS *Intrepid*... Il n'était plus au courant de ce qu'elles aimaient faire. En les déposant chez leur mère le dimanche soir, il s'était senti secrètement soulagé. Rien que d'y penser, il avait envie de rentrer sous terre.

Il s'était conduit comme un imbécile. Il aurait dû rester quelques années de plus. Essayer de tenir ne serait-ce que deux ou trois ans, le temps que leurs deux filles entrent en fac. Ensuite, Audrey et lui auraient pu partir chacun de leur côté sans en faire tout une histoire. Maintenant, c'était trop tard.

Il redressa les épaules et sortit de la voiture, sa tasse isotherme à la main. Tous ses documents de travail restaient sur place dans le labo. Suite à une affaire d'espionnage quelques années auparavant, les mesures de sécurité avaient été renforcées de manière draconienne. Aujourd'hui, toute personne autorisée à accéder aux documents ultra-secrets était contrainte de travailler avec un coéquipier. Les membres de ces binômes étaient censés non seulement se surveiller mutuellement, et surveiller leurs ordinateurs et classeurs respectifs, mais aussi s'accompagner partout, même aux toilettes. Par chance, le coéquipier de Randall avait un problème de prostate. Après quelques semaines usantes, Barry avait demandé à Randall s'il accepterait de passer outre cette règle-là. Ce qui avait facilité la réalisation de la première étape du programme des ravisseurs. Sans doute était-ce justement pour cette raison qu'ils l'avaient choisi comme cible.

Le laboratoire de recherche s'étendait sur plusieurs hectares, avec des dizaines de bâtiments anodins dont les façades marron se fondaient dans le paysage austère. C'était une zone particulièrement désolée de l'East Bay. Le centre urbain s'était construit autour de l'activité du labo : ses multiples cafés et snacks fermaient dès la nuit tombée, ne laissant qu'un ou deux bars aux enseignes de néon clignotant tristement dans l'obscurité. Randall avait accepté le poste dès sa sortie du MIT, à l'époque où il venait d'épouser Audrey. Le salaire était beaucoup plus élevé que ceux proposés par les universités, le travail promettait d'être passionnant, les financements quasi illimités ; et ils pouvaient se permettre d'acheter une maison dans les environs. Sur le moment, ça paraissait tomber sous le sens. Avec le recul, il regrettait amèrement de ne pas avoir choisi plutôt le poste à Berkeley. Là-bas, il n'aurait été responsable, au pire, que de la vie de quelques rats.

A l'entrée du complexe, Randall salua le vigile d'un signe de tête et posa sa carte d'identité sur le scanner. Quelques instants plus

tard, l'appareil émit un petit bourdonnement et il put s'engager dans un long couloir éclairé aux néons. A mesure que l'on avançait vers le cœur du labo, les contrôles de sécurité devenaient plus draconiens. Pour pénétrer dans le saint des saints, il fallait se prêter à des scans de la paume et de la rétine. Selon la rumeur, un autre labo du ministère planchait sur un système d'identification par analyses sanguines instantanées. Randall espérait ne pas voir le jour où il faudrait se faire piquer par une aiguille tous les matins en arrivant au travail.

Arrivé dans son bureau, il se détendit un peu. Barry n'était pas là, mais un filet de vapeur s'élevait de sa tasse isotherme, identique à celle de Randall, posée sur son bureau. Ce qui signifiait qu'il était déjà parti aux toilettes, comme il le ferait des dizaines de fois tout au long de la journée. *Un gars qui a des problèmes de prostate devrait réduire sa consommation de caféine*, songea Randall en attendant que son ordinateur démarre.

Un nuage de chiffres s'afficha à l'écran : c'était des coordonnées permettant de localiser les stocks de matières nucléaires fissiles à travers le monde. Avec Barry, ils avaient passé des mois à les inventorier. Le gouvernement américain avait enfin décidé de faire face aux répercussions de l'effondrement de l'URSS, ainsi qu'aux quantités importantes de déchets nucléaires issus de tous les secteurs de l'économie, depuis la fabrication de matériel médical jusqu'au forage en mer. Le plus ahurissant, c'était qu'avant le choc du 11 septembre, personne n'avait voulu reconnaître cette menace. Aujourd'hui, Randall faisait partie d'une équipe chargée de suivre les mouvements des déchets radioactifs et de s'assurer qu'ils finissaient dans un centre de traitement approprié. Au fond, en dépit de son doctorat en physique nucléaire, il ne faisait que de l'intendance améliorée.

En secouant la tête, Randall dévissa le fond de sa tasse isotherme et en sortit une clé USB. Puis il pianota sur le clavier de son ordinateur.

Au début, la direction avait fait des chichis au sujet des tasses isothermes. La direction avait émis une circulaire stipulant que le personnel ne devait consommer que le café du réfectoire. Priver des scientifiques de leur espresso avait été une grave erreur ; autant essayer de leur imposer de la limonade périmée. Suite au tollé déclenché, la direction avait autorisé les chercheurs à apporter leur café de l'extérieur, à condition d'utiliser les tasses de voyage isothermes fournies par le labo. Des tasses qui s'étaient révélées extrêmement faciles à trafiquer.

Randall lança un regard par-dessus son épaule avant de brancher la clé sur le port USB. Le chargement des données ne prendrait qu'une minute, mais il était sur les dents. La veille, il avait failli se faire repérer, et Barry avait l'air de flairer que quelque chose n'allait pas. Randall faisait tout son possible pour se comporter normalement, mais cela exigeait de sa part un effort énorme. Il avait mis sa nervosité sur le compte du manque de sommeil et du stress engendré par son divorce. Barry, un célibataire endurci, n'avait pas discuté son explication.

Une icône s'afficha sur le bureau. Randall retira la clé USB et la glissa dans le double fond de la tasse à l'instant où la porte s'ouvrait.

Barry le dévisagea de son regard myope.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-il sur un ton hésitant.

Ses cheveux clairsemés étaient humides à l'endroit où il les avait lissés sur sa tonsure, et il avait une tache de moutarde à côté du col de son pull.

— Ça va, ça va. J'ai encore mal dormi, c'est tout.

— Pas marrant.

Barry avança d'un pas traînant vers sa chaise et se laissa tomber derrière l'ordinateur. Son bureau était à touche-touche avec celui de Randall. Dans cet espace réduit, on se serait cru dans le cockpit d'un avion.

— Tu as vu qu'ils ont avancé la date du transport au Texas ? dit-il.

Randall tendit l'oreille.

— Je n'ai pas encore eu le temps de regarder ça. Tu sais pourquoi ?

— Aucune idée. Un avis de tempête, peut-être ?

— Barry, la saison des ouragans, c'est fin août, début septembre. On est en juin.

— Oui, c'est vrai, marmonna Barry en regardant fixement son moniteur.

Randall réprima son envie de l'étrangler. Ce type avait un QI de 165, mais, sauf quand il s'agissait de parler de radionucléides primordiaux, c'était un toquard. Parfois, Randall se demandait s'ils n'avaient pas été punis, tous les deux, pour une faute qu'ils ne soupçonnaient pas. Au départ, il avait accepté ce poste pour faire

une pause dans son travail de recherche et se donner le temps de récupérer de son divorce. Puis la direction lui avait sorti un grand discours sur la nécessité de servir sa patrie, et patati et patata...

Heureusement, Barry et lui avaient presque fini de mettre en place le système de localisation. Bientôt, le suivi quotidien serait effectué par des ordinateurs. D'ici là, évidemment, Randall serait sans doute en état d'arrestation pour haute trahison.

Il double-cliqua pour faire apparaître une carte des Etats-Unis. Des points colorés permettaient de repérer les endroits où étaient entreposées les différentes substances. Il zooma sur les sites au large du golfe du Mexique : des plateformes pétrolières flottantes équipées d'appareils de radiographie qui servaient à analyser les canalisations de transport. Des points à l'écran indiquaient justement que certains appareils étaient sur le point d'être remplacés. En les regardant clignoter, Randall sentit son cœur se serrer. C'était précisément les substances que recherchaient les ravisseurs de sa fille, et en quantités suffisantes. Or, le transport des appareils obsolètes était imminent. D'un coup, tout devint clair. Ils savaient, d'une manière ou d'une autre, que ce transport aurait lieu. Sinon, c'était une coïncidence étonnante. Et, en bon scientifique, Randall ne croyait pas aux coïncidences.

Il se mordit la lèvre inférieure. Sa mission au sein du labo consistait à superviser le transport de matières radioactives entre les installations. En particulier, il était chargé de fixer un itinéraire qui contournait les zones densément peuplées, et de sélectionner le moyen de transport le plus facile à sécuriser. Or, les ravisseurs lui demandaient de modifier l'itinéraire du transport de sources d'iridium-192 à la dernière minute. Randall crispa les mâchoires en continuant à fixer les points lumineux à l'écran. Il allait devoir prier pour que Madison soit libérée avant le départ du transport.

Madison décolla le panneau à l'arrière de la console et l'ôta avec précaution. Elle avait réussi à détacher un ressort métallique de son lit de camp pour l'utiliser comme tournevis. Mais les vis étaient minuscules et difficiles à enlever, et elle craignait de fausser leurs encoches. Pour que son plan fonctionne, il fallait que la console reste aussi intacte que possible.

A force de supplications, elle avait convaincu le chauffeur — qu'elle avait surnommé Lurch à cause de sa ressemblance avec le

maître d'hôtel de la famille Addams — de fouiller dans sa valise et de lui apporter sa veste en laine polaire, sa crème hydratante et sa Nintendo DS Lite. Madison comprenait, maintenant, pourquoi les prisonniers placés en isolation pétaient les plombs. Elle attendait presque impatiemment le moment où Lurch entrouvrirait la porte pour lui glisser un plateau-repas, où il entrerait dans la pièce pour vider son seau. Et elle avait l'impression qu'il s'attardait de plus en plus à ses côtés. Il ne lui avait pas fait de piquê depuis deux jours. Dès qu'il ouvrait la porte, elle lui débitait un flot de paroles. Elle parlait de sa vie, de ses copines d'avant, de ses parents, de tout ce qui lui passait par la tête, dans l'espoir de l'inciter à rester quelques minutes de plus. Bien qu'il ne lui ait jamais adressé la parole, Madison était convaincue qu'il comprenait l'anglais. Elle se faisait peut-être des illusions, mais elle se disait que s'il devait la tuer maintenant, il aurait au moins des regrets.

De toute façon, elle ne comptait pas vraiment sur Lurch pour lui sauver la vie. Il s'entretenait régulièrement avec au moins une autre personne : elle entendait leurs murmures étouffés dans le couloir. Le chauffeur n'était certainement pas le cerveau de la bande. Et si jamais les autres apprenaient qu'il lui avait donné sa DS, ils risquaient de la confisquer et de lui refaire une piquê.

La dernière vis sauta de son pas et alla rouler sur le sol. Madison bondit du lit et la coinça sous la paume de sa main. A cet instant, la porte pivota sur ses gonds et la tête de Lurch apparut dans l'entrebâillement.

Madison tenait la console à deux mains en s'adossant à son lit de camp.

— Quoi ? dit-elle en levant un sourcil. Tu t'ennuyais de moi ?

Le chauffeur balaya la pièce du regard en s'attardant sur le sol. Au bout d'un moment, il émit un grognement et referma la porte. Quand le verrou cliqueta, Madison laissa échapper un soupir de soulagement. Elle décolla de la paume de sa main les vis qui lui meurtrissaient la chair et les rangea dans sa poche.

Si elle avait su qu'elle allait garder les mêmes vêtements pendant des jours d'affilée, elle aurait mis un jogging. Elle avait choisi pour le voyage son plus beau jean, mais ce n'était sûrement pas le plus confortable.

Elle laissa passer quelques instants en tendant l'oreille. Lurch commençait sans doute à regretter de lui avoir donné la console. Il fallait qu'elle se dépêche, au cas où il déciderait de la lui reprendre.

Contrairement à Bree et à leur père, Madison n'avait pas le génie

de la physique. Chaque fois qu'elle essayait d'appréhender certaines théories, elle avait l'impression de se faire engloutir par un trou noir. En revanche, depuis un âge relativement jeune, elle était dotée de capacités exceptionnelles pour la mécanique. A six ans, elle était capable de réparer les jouets électroniques de ses amis. Chaque année, elle remportait haut la main le concours de science de l'Etat.

Un jour, avec son père, ils avaient même construit un robot. Madison avait été la plus jeune participante de tous les temps à la Guerre des Robots, un tournoi dans lequel s'affrontaient des robots télécommandés. Son père avait trouvé le nom de leur créature — « Maxwell's Law », et ils étaient partis tous deux en voiture jusqu'à San Francisco pour la compétition. Finalement, ils avaient dû se contenter de la deuxième place : la scie circulaire de leur robot s'était décrochée au dernier round. Ça n'avait pas empêché son père d'être fier comme un coq. Il répétait à qui voulait l'entendre que sa fille avait construit la machine elle-même à partir de matériaux de récupération, et qu'il l'avait à peine conseillée.

Madison sentit une larme descendre le long de sa joue. Elle l'essuya et tenta de se concentrer sur son objectif. Elle avait hésité à emporter la console : elle ne voulait pas que Shane sache qu'elle était accro à la Légende de Zelda. Dieu merci, elle avait décidé de ne pas faire ce sacrifice, même pour l'homme de sa vie. Elle se demanda subitement si c'était Lurch qui lui avait envoyé tous ces messages en se faisant passer pour Shane. Cette idée lui parut drôle ; elle dut se mordre la lèvre pour étouffer un gloussement. Il ne fallait pas qu'il remette son nez dans la cellule. Pas maintenant.

Depuis l'époque où elle avait reçu sa première Nintendo, les consoles de jeux avaient sacrément évolué. Par chance, Lurch n'avait pas l'air d'être au courant. Son père lui avait offert le modèle qu'elle avait entre les mains pour son anniversaire : c'était un prototype de la nouvelle génération, qui ne serait mis en vente que l'année prochaine. Comme toutes les consoles récentes, elle était dotée d'une carte Wifi pour permettre de faire des parties en ligne avec d'autres joueurs. Evidemment, ce n'était pas la peine d'espérer se connecter au Web. Le seul réseau détecté par son appareil était protégé, et Madison n'était pas un hacker. Elle avait bien essayé de deviner le mot de passe, juste pour rigoler, en tapant *Famille Addams*, *Lurch*, et puis, le cœur serré, *Shane*. Ça n'avait rien donné.

Mais la console possédait une autre fonction que Lurch ignorait. Un transmetteur GPS. C'était une extension qui comparait les signaux en provenance de plusieurs satellites, puis triangulait les résultats pour calculer des coordonnées. Le problème, c'était que

l'épaisse coque métallique du bateau bloquait la plupart des signaux GPS. Par une heureuse coïncidence, Madison avait passé les mois précédents à s'intéresser à une alternative.

En 2006, quand les appareils GPS avaient inondé le marché des particuliers, le gouvernement américain avait craint que le barrage de bruit blanc ne détraque les récepteurs militaires. Pour l'armée, qui utilisait le GPS pour déterminer ses itinéraires et la position de ses cibles, toute mise en péril du système aurait pu se révéler catastrophique. Par mesure de prévention, elle avait lancé de nouveaux satellites émettant des signaux « améliorés », exploitables uniquement par le ministère de la Défense. Lors du dernier concours scientifique, Madison avait été disqualifiée pour avoir prétendu utiliser ces signaux. Convoqué à un entretien avec le principal du lycée, son père avait expliqué que d'un point de vue purement scientifique, ce qu'elle affirmait était impossible. Sa mère l'avait privée de sorties pendant un mois. Le principal lui décochait encore des regards soupçonneux quand il la croisait dans les couloirs. Ils croyaient tous qu'elle essayait de se faire remarquer, qu'elle était encore perturbée par le divorce de ses parents.

Eh bien... ils avaient peut-être raison, dans un sens. Mais ça ne voulait pas dire qu'elle avait menti. En faisant de multiples expériences avec son iPhone, d'un bout à l'autre de la ville, Madison avait fini par découvrir un signal non identifié. A vrai dire, ce n'était pas si difficile, il fallait juste y passer du temps. Une fois qu'elle avait enregistré la signature du message, il était facile à retrouver.

Si elle pouvait le repérer, maintenant, et recalibrer le GPS de sa DS pour qu'il émette un signal au lieu de les recevoir, il y aurait une chance pour qu'on la retrouve. A condition qu'un des débiles de sa famille se rappelle encore qu'elle possédait cette console.

Les yeux plissés, la langue dépassant du coin des lèvres, elle se concentra pour manipuler dans la pénombre les petits composants intérieurs, en prenant soin de toucher systématiquement la coque en plastique pour la mettre à la masse. Elle serait obligée de modifier aussi les paramètres d'alimentation. En fin de compte, ce serait une course contre l'autonomie de la batterie. Tout ce qu'elle espérait, c'était que quelqu'un, quelque part, entendrait son signal.

Jake se força à mordre dans son sandwich à la dinde. Depuis quelque temps, il essayait de manger plus sainement — un combat difficile pour un type élevé au steak, au steak et au steak. Pendant tous ces mois passés à monter l'entreprise, il avait déserté les salles de gym, et il s'était récemment alarmé de voir ses tablettes de chocolat se transformer en compote. Kelly se moquait de lui : elle l'attrapait par l'abdomen et glissait des remarques sur le passage inexorable du temps et le ralentissement de son métabolisme. Eh bien, son métabolisme pouvait aller se faire voir ! Jake Riley n'était pas enclin à se rendre sans combattre. Même si ça voulait dire se mettre à la bière light et aux sandwiches à la dinde.

A présent, il se trouvait dans une des usines à sandwiches qui entouraient l'université de Berkeley et il essayait de manger un truc tellement bourré de graines germées qu'il aurait pu s'appeler « Le Nettoyeur de côlon ». L'endroit était bondé d'étudiants qui grignotaient un morceau entre deux cours. Avec leurs T-shirts aux motifs psychédéliques et leurs Birkenstock, ils lui rappelaient l'époque de sa rencontre avec Kelly, au cours d'une sale affaire sur un campus universitaire. Au moins une bonne chose en était finalement ressortie.

En regardant leurs visages jeunes et frais, Jake sentit son cœur se serrer. Madison Grant n'était pas beaucoup plus jeune que ces gens-là. D'ici à deux ans, elle serait en âge de les rejoindre. Il espérait sincèrement qu'elle en aurait l'occasion, même si, pour l'instant, c'était plutôt mal parti.

Le pire, c'était que si Randall disait vrai, il n'y avait pas que la vie de Madison en jeu. Jake préférait croire que l'ingénieur en rajoutait pour les inciter à tout mettre en œuvre pour récupérer sa fille. Mais une petite voix lui rappelait que Randall était assez effrayé pour risquer son travail et sa réputation en s'adressant à eux plutôt qu'au ministère de la Sécurité intérieure. Le labo de recherche qui l'employait était à l'origine de la plupart des grandes avancées en équipement militaire du siècle dernier, sans parler d'armes biochimiques capables d'anéantir la civilisation telle qu'on la connaissait. Quant aux ravisseurs de Madison Grant, c'étaient des pros, qui savaient effacer leurs traces et brouiller les pistes.

Syd, aidée de son « réseau de l'ombre », avait diligemment vérifié toutes les pistes, même les plus ténues. A un moment, ils avaient failli s'emballer : la plaque d'immatriculation avait permis de remonter à une entreprise de limousines installée à San Francisco. L'euphorie était retombée en un quart d'heure, quand la déclaration de vol de la Lincoln était sortie du fax. Dix minutes plus tard, ils connaissaient sa destination finale : une casse en banlieue d'Oakland. Le patron de la boîte de limousines était justement en train de récupérer son bien en pièces détachées.

Jake avait aussitôt pris la route de la casse, située dans un quartier d'Oakland qui ressemblait à Beyrouth pendant la guerre. Sur place, trois ou quatre types étaient en train de désosser une Cadillac Escalade. Il avait fallu plusieurs billets de cent pour les convaincre qu'il n'était pas flic, et plusieurs autres pour apprendre comment ils avaient récupéré la limousine. S'ils ne mentaient pas, ils l'avaient découverte au petit matin devant la porte de leur garage, trois jours plus tôt. Les clés étaient sur le contact. Ça ressemblait à un cadeau du ciel et, en bons professionnels, ils n'avaient pas cherché plus loin.

Syd avait proposé d'appeler ses anciens collègues pour leur demander un relevé d'empreintes sur les pièces détachées, mais Jake l'en avait dissuadée. Pour se retrouver avec les empreintes crasseuses de quelques éminents voleurs de voiture récidivistes, non merci. Ceux qui avaient utilisé la limousine avant eux étaient assez méticuleux pour l'avoir nettoyée de fond en comble. Syd fouillait dans le passé de tous les employés de l'entreprise de location, au cas où le coup aurait été monté de l'intérieur, mais ça n'avait rien donné pour l'instant. Voilà comment Jake se retrouvait là, à s'étouffer avec ce sandwich en attendant qu'elle le rappelle.

Il se frotta le visage. Il leur restait encore deux pistes : la photo pixellisée du chauffeur de la limousine, et le compte mail du fameux « Shane ». Pour le moment, Jake n'avait pas grand espoir ni d'un côté ni de l'autre. Les logiciels de reconnaissance faciale étaient peu fiables même lorsqu'on disposait d'une image de bonne qualité, ce qui n'était pas leur cas. Quant au compte mail, Jake savait que tout hacker qui se respectait était capable de renvoyer des messages de serveur en serveur, d'un bout à l'autre du monde, jusqu'à les rendre intraquables.

Son téléphone bourdonna. Il laissa le sandwich aux jets de luzerne retomber sur son assiette biodégradable

— Syd. Quoi de neuf ?

Il y eut un petit silence à l'autre bout du fil.

— Pas grand-chose, dit-elle enfin. Grâce aux SMS, je suis remontée jusqu'à un téléphone jetable. J'ai le numéro de série et je sais qu'il a transité par un distributeur Walgreens dans la région de San Francisco. Mais de là, il a pu partir vers une dizaine de magasins différents. Et il a sûrement été payé en liquide.

— Mais alors... il devait changer régulièrement de numéro, non ? Sans que Madison ne soupçonne rien ?

— Je ne sais pas, Jake. C'est une fille intelligente. D'après Randall, c'est même un génie de la mécanique. Il a dû lui donner une explication plausible.

— Et les mails ?

— Pareil. Ils remontent de serveur en serveur. La dernière localité qu'on a repérée est sur les côtes de la mer Caspienne.

— Dans quel pays ?

— Au Turkménistan.

Jake réfléchit un instant. Et si une puissance étrangère avait organisé l'enlèvement pour contraindre Randall à leur livrer des infos relevant du secret défense ? Cela expliquerait en tout cas le professionnalisme des ravisseurs, et les gros moyens dont ils disposaient.

— A quoi tu penses ? demanda Syd.

— Tu as travaillé dans la région, non ?

Il y eut un long silence. Ils avaient officiellement résolu de ne pas parler des affaires qu'ils avaient traitées dans le passé, sauf nécessité absolue. Du point de vue de Jake, c'était le cas à présent. Syd dut arriver à la même conclusion, car elle répondit au bout d'un moment :

— J'ai passé quelques mois en poste à Tbilissi.

— C'est un coin un peu perdu, non ?

— Complètement. La version officielle, c'était qu'en l'absence de surveillance, des armes nucléaires déclassées risquaient de tomber entre les mains d'Etats voyous. La version officieuse, c'est que j'étais punie pour avoir refusé de coucher avec mon patron.

Jake décida de ne pas réagir à la dernière information.

— Qu'est-ce que tu en dis, Syd ? Tu crois qu'on a affaire à un groupe étranger qui essaie de se procurer des ADM ?

Syd resta si longtemps sans rien dire que Jake se demanda s'ils avaient été coupés.

— Allô ?

— Je suis encore là. Je réfléchissais.

— Tu sais quelque chose, dit Jake. Parle, Syd.

— Ce n'est rien de précis, c'est juste que... J'ai une petite idée de ce sur quoi Randall travaillait ces derniers mois. Il se trouve que ça pourrait coller.

Jake revit mentalement la photo pixellisée du chauffeur. Un grand costaud, qui pourrait très bien être d'origine slave.

— Génial..., soupira-t-il. J'accepte de travailler sur cette affaire alors que mon instinct me conseille de refuser. Pour te rendre service. Et toi, tu me laisses dans le noir. Ça suffit, maintenant.

Il repoussa la table et se leva d'un mouvement résolu.

— Appelle Randall et dis-lui que je remonte dans l'avion. Si tu veux l'aider, tu n'as qu'à venir le rejoindre toi-même.

— Jake, attends...

— Non. J'en ai assez, Syd.

— D'accord.

Jake s'immobilisa sur le seuil du snack, les clés de sa voiture de location à la main. Cela ne ressemblait pas à Syd de céder aussi facilement.

— menteuse, dit-il.

— Pardon ?

— Tu acceptes que je me lave les mains de ce truc ?

— Mais oui. Je t'avais promis qu'à la minute où tu ne le sentiras plus, tu pourrais faire machine arrière. Et puis, si c'est du sérieux, cette histoire du Turkménistan, je peux suivre la piste d'ici. De toute façon, San Francisco, c'est mort, pour l'instant. Le fait qu'elle ait atterri là-bas ne veut rien dire. A l'heure qu'il est, elle peut très bien être au milieu de l'océan, dans un transconteneur à destination de la Chine.

Jake s'était fait la même réflexion, mais quelque chose dans le ton de Syd le gênait. Et puis, si les ravisseurs de l'adolescente avaient voulu l'embarquer sur un porte-conteneurs, ils auraient aussi bien pu le faire sur la côte Est. La vérité, c'était qu'en dépit de ses

menaces, il n'était pas tout à fait prêt à laisser tomber Madison Grant. Il avança vers la voiture comme pour mettre Syd au pied du mur.

— O.K., dit-il. Je pars pour l'aéroport.

— Parfait. Ah, une dernière chose...

Jake se mit à sourire. Comme prévu, Syd ne lâchait pas le morceau.

— Oui ?

— J'ai l'impression que Randall commence à stresser. Il se demande si elle est encore en vie.

— Il n'a pas complètement tort.

— Je sais, je sais. Je me demandais juste si tu pouvais passer vite fait chez lui. Histoire de lui remonter le moral et de le tuyauter un peu. Explique-lui comment faire, la prochaine fois, pour exiger une preuve de vie, et ainsi de suite.

Jake se retint de rire à l'idée que Randall Grant puisse tenter de négocier lui-même une preuve de vie.

— Tu es vraiment machiavélique, Syd, tu le sais ?

— Quoi ? dit-elle sur un ton innocent.

— Ecoute, je vais rester encore quelques jours sur place pour éviter à Randall de tout faire foirer. Mais si j'ai de nouveau le sentiment que vous vous foutez de ma gueule, tous les deux, je me casse.

— Entendu, dit Syd sur un ton satisfait.

— La prochaine fois, je ne plaisanterai pas.

— Je te crois. Au fait, Jake ? Tu embrasseras Randall de ma part.

— Tu peux te brosser. Et je te conseille de reprendre les recherches sur la reconnaissance faciale. Parce que pour l'instant, ton fameux réseau tentaculaire ne nous a valu qu'une visite à un malheureux ferrailleur.

— Attends, dit Syd sur un ton vexé. C'était une bonne piste, ça. J'ai dû payer des tonnes de gens.

— Il nous faut un nom, Syd.

— Pigé. Le réseau de l'ombre s'en charge.

Jake raccrocha. C'était bien le problème. Il avait l'impression de ne suivre que des ombres, depuis quelques jours. Il lança un regard

par-dessus son épaule en direction du snack, envisagea de prendre un deuxième sandwich dinde-crudités à emporter, puis se ravisa. Il avait repéré un In-N-Out près de chez Randall. Si une chose pouvait lui éclaircir les idées, c'était un bon vieux hamburger pur bœuf. Dans une affaire comme celle-ci, les pousses de luzerne ne suffiraient pas.

Kelly s'arrêta en dérapant, le souffle court. De l'autre côté du mur, un chien aboyait comme un fou. Elle sauta en l'air et aperçut un doberman enchaîné à un poteau qui se ruait vers une silhouette floue en chemise à carreaux et short en jean effiloché.

— Rodriguez ! hurla-t-elle dans son talkie-walkie. Il est reparti dans la rue Van Buren !

Sans cesser de haleter, elle repartit en courant. Au coin de la rue, elle vit Emilio Torres traverser à toute vitesse devant le nez d'un taxi. Il était sacrément rapide pour son âge — douze ou treize ans maximum, et pas très grand, avec ça. Mais il connaissait le quartier comme sa poche. Il était sans doute capable de les semer pendant des jours entiers.

Kelly courait ventre à terre. Après une matinée passée à remplir des paperasses, elle avait décidé de s'intéresser à la théorie du parasite extérieur qui aurait déposé l'arme du crime dans la cache. L'avocat lui avait donné les coordonnées d'Emilio Torres. Elle ne s'attendait pas à ce que la piste aboutisse, elle espérait plutôt l'éliminer afin de renforcer le dossier d'accusation contre le gang. Après le déjeuner, Rodriguez et elle avaient frappé à la porte du jeune Torres, qui avait détalé en les apercevant. Si Kelly avait su qu'il s'agissait d'un sprinter, elle n'aurait jamais commandé un maxi burrito.

Ils poursuivaient Emilio depuis une dizaine de minutes dans un labyrinthe de ruelles et d'impasses derrière la maison de sa grand-mère. Chaque fois qu'ils croyaient l'avoir perdu, il reparaisait un peu plus loin. Le côté positif, c'était qu'il ne semblait pas assez malin pour se coucher à terre et y rester.

Il renversa un passant qui promenait son pit-bull et envoya un livreur de resto chinois voler par-dessus le guidon de son vélo. Kelly faillit s'étaler à son tour, mais elle réussit à bondir par-dessus les deux hommes en leur lançant des excuses haletantes.

Emilio regarda par-dessus son épaule et vit qu'elle gagnait du terrain. Une lueur de panique s'afficha dans son regard. Kelly était à deux ou trois mètres derrière lui ; une crampe contractait son mollet, des ruisselets de sueur coulaient dans son dos, et elle commençait à avoir des vertiges. Il devait faire plus de 35 degrés. Les pans de la chemise à carreaux d'Emilio flottèrent derrière lui tandis qu'il virait abruptement à droite. Kelly était sur ses talons. Au milieu du pâté de maisons, une silhouette sombre déboucha de la ruelle adjacente et percuta le gamin de toutes ses forces. Les deux corps roulèrent sur la chaussée. Un crissement de pneus déchira l'air : une vieille Buick avait pilé à quelques centimètres devant eux. Kelly ralentit l'allure et contourna le véhicule en ignorant les récriminations du chauffeur. Rodriguez et Emilio gisaient à terre dans un tas de membres emmêlés.

— Merde, Rodriguez, dit-elle à son coéquipier. Vous auriez pu vous faire tuer, tous les deux.

Elle attrapa les mains de l'adolescent, qui s'était redressé à genoux pour détalier de nouveau. D'un seul et même geste, elle le renversa à plat ventre et lui passa les menottes.

— Il ne l'aurait pas volé, le petit salopard.

Rodriguez se releva lentement et s'épousseta. Son pantalon était déchiré aux genoux.

— Putain ! dit-il en levant les mains au ciel. Regarde ce qu'il a fait à mon pantalon !

— J'ai rien fait du tout, imbécile ! cracha Emilio.

Kelly le contraignit à se relever. Il mesurait à peine 1,50 m, et portait un short en jean baggy, une immense chemise en flanelle sur un maillot de corps blanc, et une casquette bleue et blanche, à l'effigie des Colts, avec la visière tournée sur le côté.

— Boucle-la, petit con, grogna Rodriguez.

— Agent Rodriguez ! lança Kelly sur un ton d'avertissement.

— J'ai rien à vous dire, précisa Emilio en faisant la moue.

Il n'était même pas en âge de se raser. Kelly reprima un soupir.

— Ta grand-mère m'a l'air d'une dame sympa. Si on lui proposait de nous retrouver ? On a besoin de la présence d'un adulte pour te questionner.

— Je répondrai pas à vos questions, sales flics de merde !

Rodriguez proféra quelques mots en espagnol, et Emilio répondit

par un torrent d'injures en se débattant pour se libérer de ses menottes. Kelly le traîna en arrière.

— Ça suffit, tous les deux ! dit-elle sèchement. Pas un mot de plus jusqu'à la maison.

Elle lança un regard sévère à Rodriguez. Toute information donnée par un mineur en l'absence d'un tuteur légal était irrecevable devant un tribunal. Par ailleurs, elle espérait que la grand-mère pourrait leur être utile. La vieille dame avait été choquée de les voir apparaître à la porte et, à en juger par son ton de voix quand elle avait appelé Emilio, elle ne supportait aucune impertinence de sa part. Avec un peu de chance, l'adolescent perdrait de son assurance en sa présence.

Ils rebroussèrent chemin et se dirigèrent vers la maison en silence. L'homme au pit-bull s'était redressé en position assise ; en les voyant repasser, il marmonna quelques mots. Emilio pâlit et s'écarta pour éviter le chien qui grondait. Pour la centième fois, Kelly regretta d'avoir choisi le français plutôt que l'espagnol au lycée.

Dante trépidait intérieurement. Son équipe était bloquée dans cet entrepôt depuis trois jours, et les gars commençaient à s'énervier. Pour l'instant, ils faisaient une de leurs interminables parties de poker, à douze autour d'une table. Avec leurs crânes rasés, leurs tatouages de prison, leurs jeans et leur T-shirts noirs identiques, ils étaient presque impossibles à distinguer les uns des autres.

Ils étaient répartis en trois équipes de quatre personnes, chacune n'étant au courant que d'une partie du plan. Seul Dante avait toutes les cartes en main. N'empêche que les autres en savaient assez pour pouvoir leur coller des hordes de flics et d'agents fédéraux aux fesses. Voilà pourquoi Jackson avait exigé qu'ils restent en isolement total. L'idée était de prévenir un fiasco comme celui du KKK en 1997, quand une cellule du Klan avait failli incendier une centrale de gaz naturel au nord du Texas. Le projet aurait pu être une réussite spectaculaire, avec des milliers de morts et une publicité monstre pour la cause. Puis un crétin s'était dégonflé, et le FBI avait débarqué. Jackson était trop intelligent pour laisser un truc comme ça se produire.

Un des joueurs se leva subitement, envoya voler une poignée de jetons et lança un chapelet d'injures. L'homme qu'il engueulait resta

assis, mais il caressait un couteau fixé à sa ceinture. Dante fronça les sourcils. Devait-il intervenir ? Les autres se balançaient sur leurs chaises en les observant avec intérêt. Un dénommé Jimmy lança un regard oblique à Dante, puis leva un sourcil.

Le mécontent dégagea sa chaise d'un coup de pied qui la fit rebondir sur le sol en ciment. Dante se leva. Les deux hommes l'aperçurent du coin de l'œil et se figèrent. Il s'approcha de la table d'un pas calme. Ces types étaient des coriaces ; à eux tous, ils avaient cumulé des décennies dans les prisons les plus dures du pays. Mais, dans la Confrérie, il y avait un ordre hiérarchique aussi clair et respecté que dans l'armée. Et dans cette pièce, Dante était roi.

— Arrêtez vos conneries, dit-il à voix basse.

Il les jaugea du regard et attendit quelques secondes. Le deuxième type haussa les épaules et marmonna des excuses, mais sur un ton de défi. L'autre mit plus de temps à faire machine arrière. Son énorme moustache en guidon de vélo lui avait valu le surnom de « Hulk », comme le catcheur. Une minute entière s'écoula avant qu'il ne consente à ramasser sa chaise et à s'y rasseoir.

— La semaine a été longue, dit Dante quand tout le monde fut calmé.

Des murmures d'assentiment lui répondirent. Un des hommes avait ramassé les cartes et les battait tranquillement.

— Je crois qu'on a tous besoin de se défouler un peu.

— T'as dit qu'on n'avait pas le droit de sortir, protesta Hulk.

— C'est vrai.

Il leva la main pour couper court aux grognements déçus.

— Mais j'ai négocié avec la direction qu'ils nous envoient quelques filles. Un simple coup de fil, et elles débarquent pour faire la fête.

— Sans déconner ? dit Hulk en se caressant la moustache. Des filles comment ? Je les aime jeunes, moi.

Quelle surprise ! pensa Dante.

— Assez jeunes, dit-il. Mais vous connaissez les règles.

— Pas de souci, chef, lança quelqu'un. J'ai pas besoin qu'elles utilisent leur bouche pour parler.

Tout le monde se mit à rire.

Dante passa le coup de fil. Les filles, c'était de la chair fraîche ramassée à la frontière par la milice locale. Elle était censée signaler les clandestins à la patrouille frontalière, sans les interpeller. Mais l'unité en question comportait quelques-uns des partisans les plus inconditionnels de Jackson, et ils se faisaient un plaisir de rendre service, qu'il s'agisse de cueillir quelques femmes ou de fermer les yeux sur un sac de sport balancé par-dessus le mur. Dante ne craignait pas vraiment que ses hommes parlent aux filles — la barrière linguistique y veillerait et, de toute façon, les filles étaient destinées à finir au fond d'une fosse dans le désert. En attendant, elles allaient occuper les troupes pendant quelques jours. D'ici là, ils devraient avoir reçu leurs feuilles de route.

Cette pensée le revigora. Il avait fallu des années pour planifier cette opération. Dire que, d'ici à la semaine prochaine, ils auraient commencé à remettre le pays sur sa vraie voie !

Dante s'éloigna vers l'autre bout du hangar et passa la main sur le flanc d'un camion. Deux véhicules identiques étaient rangés à ses côtés, prêts à entrer en service. Des cris de joie s'élevèrent depuis la table des joueurs, signalant l'arrivée des filles, et Dante s'autorisa un petit sourire.

— Vous ne comprenez pas, soupira Randall. Je leur envoie un SMS quand j'ai quelque chose à leur donner, et ils me répondent en m'expliquant où je dois le déposer.

— Vous n'avez jamais parlé à un être humain en chair et en os ? insista Jake.

Il avait convaincu Randall de quitter le travail quelques heures à l'avance pour qu'ils puissent discuter. L'appartement du scientifique sentait la garçonnière à plein nez. C'était un deux pièces exigü, aux murs nus. Le séjour était meublé d'un futon replié et d'une minuscule télévision posée sur une tablette branlante. Randall n'était manifestement pas fan de Martha Stewart.

— Si, à notre premier contact. Au départ, j'ai cru à une plaisanterie.

Il marqua une pause et regarda ses mains.

— Je n'ai pas imaginé un instant que ma famille puisse réellement être en danger.

Pour un type intelligent, pensa Jake, Randall était parfois d'une ineptie stupéfiante. Qu'un chauffeur de bus, par exemple, reste sceptique face à ce genre de menaces, d'accord. Mais quand on était chercheur dans un labo top secret de la défense nationale... Il hocha cependant la tête d'un air compréhensif.

— Bien sûr, dit-il. A quoi ressemblait-il ?

— Un grand type, blanc, chauve. Avec un chapeau et des lunettes de soleil, j'ai à peine vu son visage. Il avait plein de tatouages.

— Intéressant.

Les gangsters est-européens avaient tendance à tatouer tout leur CV criminel sur leur corps.

— Il avait un accent ?

— Il n'était pas étranger, si c'est ce que vous voulez dire. Plutôt du sud des Etats-Unis. Je ne pourrais pas dire de quel Etat exactement.

— O.K.

Jake réfléchit un instant. Il pouvait s'agir d'un agent étranger formé à imiter les accents américains. Ou d'un mercenaire établi sur le territoire.

— Vous avez envoyé votre ex-femme et votre fille dans leur famille, comme on avait dit ?

— Elles sont parties hier.

— Sans dire à personne où elles allaient ?

Randall confirma d'un signe de tête.

— Alors je vous repose à la question à un milliard. Avez-vous une idée de l'identité de celui qui a pu enlever Madison ?

— Je vous ai déjà...

— On commence à penser qu'ils pourraient être issus de l'ancien bloc soviétique.

Jake observa attentivement le visage de son interlocuteur, mais Randall n'avait pas l'air de percuter.

— Du Turkménistan, par exemple.

— Du... quoi ? Ça ne tient pas debout.

— Ecoutez, Randall. Je ne sais pas grand-chose sur votre travail, mais j' imagine qu'il a un lien avec les matières nucléaires.

Randall ne répondit pas. Jake dut se retenir de l'étrangler.

— Sans entrer dans les détails, vous devriez au moins pouvoir confirmer ça. Sinon, comment est-ce que je suis censé deviner qui a enlevé Madison ?

Une ombre passa sur le visage du chercheur. Avec réticence, il fit oui de la tête.

— Et si un groupe extrémiste au Turkménistan essayait de se procurer ce genre de substances pour mener un attentat contre les Etats-Unis ?

— Je ne sais pas, répondit Randall lentement. Là-bas, il y a davantage de déchets radioactifs en circulation, et ils sont moins surveillés. Et puis, la plupart de ces groupes-là veulent frapper la Russie.

— Disons un groupe musulman dans un de ces pays. Lié à Al Qaida, par exemple.

— C'est possible.

Randall réfléchit un moment avant d'ajouter :

— Seulement, les contrôles portuaires, c'est un des rares trucs qu'on fait bien. Tous les conteneurs qui entrent ou sortent du territoire américain sont soumis à un scan antiradiations. S'ils sont vraiment à l'étranger, ils se seraient adressés à un fonctionnaire de la douane plutôt qu'à moi.

— Peut-être qu'ils ont quelqu'un d'autre à la douane, fit remarquer Jake. Vous ne pouvez vraiment pas me dire ce qu'ils cherchent exactement ?

Randall marqua une deuxième pause.

— Je crois que vous êtes sur la bonne voie, reprit-il. Pas forcément en ce qui concerne l'Europe de l'est, mais pour le reste... oui.

— Parfait, dit Jake. On avance.

Il tapota l'épaule de Randall, qui ébaucha un sourire. Jake resserra les doigts autour du bras du chercheur et le regarda au fond des yeux.

— Vous n'avez aucune autre théorie à ce sujet ?

Randall se dégagea d'un haussement d'épaules.

— Aucune. Comme je vous l'ai dit, ça pourrait être n'importe qui. A mon avis, s'ils m'ont contacté, c'est parce que j'ai accès à ce qu'ils cherchent.

— Combien d'autres personnes y ont accès ?

Randall détourna le regard.

— Ecoutez, Randall... J'ai travaillé quelque temps pour le gouvernement. Je sais ce qui relève ou non du secret défense. Combien êtes-vous ?

— Désolé, marmonna Randall. Ces jours-ci, j'ai du mal à faire confiance à qui que ce soit.

Il regarda ses mains et ajouta :

— Quatre personnes au total. C'est un petit projet.

— Que savez-vous sur les trois autres ?

— Pourquoi ?

— Parce que les gens qui ont enlevé Madison savent manifestement que vous faites partie de ce groupe réduit. A partir de là, ils vous ont choisi comme étant le plus susceptible de craquer

sous la menace.

Il leva la main pour couper court aux protestations de Randall.

— Ne le prenez pas personnellement. C'est la simple vérité. Ce qu'il faut arriver à comprendre, c'est pourquoi ils vous ont choisi en particulier. Les autres n'ont pas de famille, pas de dettes de jeu, rien qui puisse être utilisé comme moyen de pression ?

Randall gratta du bout de l'ongle une tache sur le canapé.

— Je ne sais pas. On n'a pas beaucoup de contacts, entre nous.

— Eh bien, je vous charge d'inverser la vapeur. Je veux toutes les infos possibles sur vos trois collègues. Et une liste de toutes les personnes qui ont la moindre idée de la nature de votre boulot. Si votre hypothèse est exacte, c'est quelqu'un du labo qui a aiguillé les ravisseurs sur vous. Si on l'identifie, il pourra nous mettre sur la piste de Madison.

— D'accord.

Pour la première fois depuis des jours, Jake perçut une note d'espoir dans la voix du chercheur. Il espérait qu'elle n'était pas mal placée.

— Quand aurez-vous ce qu'ils demandent ?

Randall gigota sur le canapé, visiblement mal à l'aise.

— Bientôt. J'ai déjà rassemblé la plupart des éléments.

— Que devez-vous faire, maintenant ?

— Leur envoyer un SMS codé et attendre la réponse. J'étais sur le point de le faire quand Syd a appelé pour dire que vous alliez passer.

— Un SMS codé ?

— Je suis censé dire que tout va bien, expliqua Randall d'un air crispé. En utilisant la lettre B et le chiffre 1. J'imagine que ça les fait rire.

— Comment ça ?

— Eh bien, ils me demandent d'envoyer un message qu'un adolescent aurait pu rédiger.

— C'est assez malin, en fait.

Jake réfléchit un moment et ajouta :

— Voici ce que vous allez faire. Vous dites dans votre SMS : *Tout fonctionne*. Ils seront obligés de réagir. A ce moment-là, vous exigez

de parler à quelqu'un.

— Je ne sais pas si...

— Faites-moi confiance, Randall. Je vous rappelle que pour l'instant, ils ont besoin de vous. A moins d'être idiots, ils ne vont pas faire de mal à votre fille avant d'avoir les infos qu'ils veulent. Et on va en profiter pour gagner du temps.

— Comment ?

— Il y a un très ancien jeu de société malais qui oppose une équipe d'hommes et une équipe de tigres. Les hommes l'emportent s'ils réussissent à encercler les tigres et à les immobiliser. Pour l'instant, c'est aussi notre stratégie.

— Ah ? dit Randall sur un ton sceptique. Et les tigres, ils gagnent comment ?

Jake se leva pour enlever son blouson.

— Trop de questions, professeur. Contentez-vous de suivre pendant que je vous répète les consignes.

Kelly grimaça en voyant Emilio encaisser une nouvelle baffe. L'ado s'enfonça dans sa chaise d'un air maussade tandis que sa grand-mère, à côté, se lançait dans une nouvelle diatribe. Kelly ne savait pas ce qu'elle disait, mais le ton était assez éloquent. Même Rodriguez semblait un peu mal à l'aise.

A leur arrivée devant la porte, flanqués d'Emilio qui gigotait comme un poisson au bout d'une ligne, sa grand-mère l'avait attrapé par l'oreille, traîné jusqu'au canapé et l'avait accablé d'une impressionnante offensive verbale. Il était rare qu'une personne de moins d'un mètre cinquante soit intimidante, mais Celia Torres était une exception. Il avait fallu quelques minutes avant que Kelly ne réussisse à en placer une. Quand elle avait demandé à la grand-mère de les suivre au poste de police, Celia s'était rembrunie sous l'effet de la colère. Elle avait lancé un regard menaçant à Emilio, avait attrapé un immense sac à main sur le plan de travail de la cuisine, et était partie tout droit vers la voiture banalisée au bord du trottoir. En chemin, Emilio avait tenté à deux reprises de prendre la parole. Chaque fois, il avait été réduit au silence par sa grand-mère. Kelly craignait un moment de découvrir à l'arrivée que Celia avait convoqué un avocat.

Ses craintes étaient sans fondement. Arrivée dans la salle d'interrogatoire, Celia s'était révélée naturellement disposée à jouer le rôle du méchant flic, extrêmement bonne comédienne, et prête à exploiter au maximum ses deux talents. Quand Emilio avait eu l'audace d'essayer de se défendre, elle avait piqué une telle crise qu'ils avaient failli demander des renforts. Et à l'instant où Rodriguez avait évoqué des liens avec un gang, Celia avait passé dix minutes à menacer son petit-fils de sévices apparemment intraduisibles.

Au bout d'une heure de ce régime, Emilio faisait nettement moins le malin. Son menton était plissé, ses yeux brillaient de larmes. Celia avait changé de tactique et lui parlait à voix basse en espagnol. De temps à autre, Rodriguez se penchait vers Kelly pour faire la traduction.

— Elle dit qu'il lui a brisé le cœur, murmura-t-il. Elle est sacrément douée.

Kelly était bien d'accord : Celia méritait un oscar. Elle regardait sans doute trop de *telenovelas*, mais sa tactique produisait son effet sur Emilio.

Enfin, Celia s'affaissa au fond de sa chaise.

— Il est prêt à répondre à vos questions, dit-elle d'une voix étranglée.

— Génial, soupira Kelly.

Elle avait presque le sentiment d'être passée elle-même à la moulinette.

— Emilio, dit-elle. Où étais-tu hier matin ?

— A l'école.

— Il paraît que non. On leur a téléphoné pour vérifier.

Celia émit un grognement de colère. Emilio évita son regard.

— O.K., dit-il, c'est bon. J'y suis pas allé.

— Où tu étais ?

— *Sí*, Emilio. Pourquoi tu as manqué l'école ? Tu avais promis à ton *abuelita* !

— J'avais pas envie, c'est tout.

Kelly leva la main pour empêcher Celia de répondre.

— Je t'explique le problème, Emilio. Hier matin, la police a fait

une descente dans une maison utilisée par le MS-13 dans ton quartier. Tu as dû en entendre parler, non ?

Il haussa les épaules d'un air évasif.

— Une des armes qu'on a retrouvées dans la maison a servi à commettre un crime grave. Et les membres du gang disent que cette arme, c'est toi qui l'as apportée.

Emilio pâlit fortement. Celia aspira une bouffée d'air.

— Des armes ! Non, non, non, pas mon Emilito !

Elle lui décocha une nouvelle gifle du revers de la main.

— Tu vois, maintenant ? Pourquoi je t'ai dit de rester loin d'eux ?

Elle reporta son regard sur Kelly.

— Ces garçons du gang... Des voyous du Salvador ! Je dis toujours à mon Emilio de les éviter.

— Eh bien, Emilio n'a pas écouté. On a trouvé ses empreintes à l'intérieur de la maison. Et sur l'arme.

Rodriguez jeta un dossier sur la table. Il faudrait encore plusieurs heures avant de recevoir les résultats du labo, mais Emilio et sa grand-mère n'avaient pas besoin de le savoir.

— Où est-ce que tu as trouvé le pistolet, Emilio ? demanda Kelly.

— Je l'ai volé, si tu veux savoir.

Celia inspira vivement, prit son élan et lui asséna une gifle résonnante.

— Madame Torres, dit Kelly sèchement, je vous demande de vous maîtriser. Si vous frappez de nouveau Emilio, je serai obligée d'appeler une assistante sociale.

Celia hocha brusquement la tête. Rodriguez se pencha vers l'adolescent.

— Tu l'as volé où ?

Nouveau haussement d'épaules. Kelly vit un éclair passer dans le regard de l'adolescent. De la gêne ? De la honte ? Elle se pencha vers lui à son tour.

— Je t'explique le problème. J'ai un groupe de membres du gang qui vont aller en prison quoi qu'il arrive, et qui affirment que tu leur as apporté l'arme. Or, cette arme a servi à tuer quelqu'un.

— *Jesús Cristo...*, souffla Celia en se signant.

— Mais j'ai du mal à croire que tu sois assez bête pour tuer quelqu'un puis refiler l'arme du crime à Guzman, en sachant qu'elle pourrait le faire condamner. Tu vois ce que je veux dire, Emilio ? Evidemment, c'est l'impression que ça donne. Je parie qu'en ce moment même ils sont en train de se dire que tu as monté toute cette histoire pour les faire tomber.

Le sang reflua complètement du visage d'Emilio. Assis devant eux dans la salle d'interrogatoire, les cheveux ébouriffés, il paraissait minuscule, très jeune, et très effrayé.

— Tu as dit que tu avais volé l'arme, *rata*. On est forcés de t'arrêter pour ça.

Rodriguez se pencha tout près du jeune en s'appuyant sur ses phalanges.

— Et comme c'est l'arme d'un crime, tu vas aller en garde à vue avec les adultes. Devine qui d'autre va passer la nuit là-bas ?

— Dis-leur, Emilio. Dis-leur que ce n'est pas vrai.

Celia se tenait très droite sur sa chaise. De grosses larmes dessinaient des traînées sur ses joues poudrées.

— Ce n'est pas vrai, dit Emilio d'une toute petite voix.

— *Pardon ?* dit Rodriguez en mettant une main derrière l'oreille. Je n'ai pas bien entendu, Emilio.

— J'ai pas volé le flingue. Je l'ai trouvé.

— Où ?

— Devant chez eux. Je traînais là-bas hier soir.

Il lança un coup d'œil à Celia, qui le fusilla du regard.

— Des fois, ils me donnent des trucs à faire, mais là, tout le monde dormait. J'étais assis sur les marches devant la maison, et je l'ai vu.

— Quoi ? demanda Rodriguez.

— Ben le pistolet ! J'ai vu la crosse qui dépassait sous une marche. Comme si quelqu'un l'avait jeté là-dessous.

— Et tu es entré dans la maison pour leur dire que tu avais volé un pistolet et que tu leur en faisais cadeau ?

— Ouais, dit Emilio en haussant les épaules. Je savais qu'il était pas à eux, il était trop tarabiscoté. Je me suis dit que ça devait valoir du fric. Ils m'envoient toujours péter en me traitant de *naco*.

Je me suis dit que s'ils voyaient que j'étais sérieux, ils me feraient entrer.

Kelly était tentée de le gifler à son tour.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit quand tu leur as apporté ?

Emilio rougit.

— Ils m'ont demandé où j'avais trouvé ce truc de fille. N'empêche qu'ils l'ont gardé.

— Tu as remarqué quelqu'un, ce matin-là ? Quelqu'un qui n'avait pas l'air à sa place dans le quartier ?

— Quoi, un blanc ? demanda Emilio.

— Quelqu'un qui sorte de l'ordinaire, dit Kelly.

L'adolescent secoua lentement la tête.

— J'ai vu personne.

— Qu'est-ce qui va arriver à mon Emilito ? demanda Celia, la lèvre tremblante.

Kelly échangea un regard avec Rodriguez.

— Difficile à dire. Mais à votre place, j'appellerais un avocat.

Face à la baie vitrée de son bureau, Jackson Burke regardait fixement au-dehors. Le crépuscule tombait en faisant avancer son bataillon d'ombres entre les colonnes de verre et d'acier du centre-ville. La ligne d'horizon de Phoenix n'était pas aussi impressionnante que celles de New York ou de Dallas, mais il avait l'intention d'y remédier. La reconstruction serait l'occasion parfaite pour la redessiner.

Burke soupira. Pour en arriver là, il avait investi un temps et une énergie phénoménaux, sans parler des ressources financières. Grâce à une fortune familiale qu'il avait démultipliée, il n'avait aucun problème de trésorerie. C'étaient justement le manque de liquidités et l'absence de vision à long terme qui avaient condamné tant de projets similaires, par le passé. En fin de compte, tous ses efforts seraient récompensés. Lui seul avait compris le potentiel de tous ces nouveaux convertis, à condition de canaliser les énergies, de réunir les groupes disparates autour d'une même cause. Aujourd'hui, au bout d'une décennie de travail, il était sur le point d'atteindre son

objectif. Il attendait maintenant que les dernières pièces du puzzle se mettent en place.

Le téléphone sur son bureau émit une série de bips. Jackson fronça les sourcils. Son assistante savait qu'il savourait ces instants de solitude à la fin de chaque journée. Si elle l'interrompait, ce devait être grave.

Il porta le récepteur à son oreille et écouta en silence pendant quelques secondes.

— Passez-le-moi.

La voix de Dante s'éleva à l'autre bout du fil. A mesure qu'il parlait, l'expression de Jackson se figea. Il ramassa un caillou dans le jardin zen miniature sur son bureau et le fit rouler entre le pouce et l'index.

— Je vois. Comment tu as réagi ?

Dante débita des explications à toute vitesse. Jackson réfléchit un moment.

— Il est temps que Grant comprenne qu'on ne plaisante pas. Fais le nécessaire.

Madison ouvrit les yeux dans le noir. Elle s'était plus ou moins acclimatée à cet endroit, mais chaque fois qu'elle s'y réveillait, elle éprouvait un choc douloureux. Au moment de s'endormir, elle espérait toujours, envers et contre tout, se rendre compte au réveil qu'elle avait fait un de ces rêves à l'intérieur d'un rêve, où on croit s'endormir et se réveiller. Chaque fois, elle espérait ouvrir les yeux et se retrouver dans sa chambre à elle, au milieu de ses objets familiers.

Encore raté. Elle remonta la couverture élimée sur ses épaules et tenta de contrôler ses tremblements. Il faisait froid, pour le mois de juin. Pour la millième fois, elle se demanda où elle était. Chez elle, sur la côte Est, l'été battait son plein. Central Park était luxuriant de végétation. Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis la dernière fois qu'elle y était allée. Elle avait séché les cours et passé la journée du vendredi au bord de l'étang, à échanger des SMS avec Shane et à lancer des bouts de sandwich aux oies. Combien de temps avait passé depuis ? Une semaine ? Deux ? Elle avait commencé à compter les jours : au moins trois s'étaient écoulés depuis qu'ils l'avaient enlevée. Mais avec toutes les piqûres qu'ils lui avaient faites à son arrivée, elle pouvait aussi bien être K.O. depuis des semaines. Ils voulaient quoi, au juste, ces gens qui l'avaient enlevée ? Pourquoi ça prenait si longtemps ? Et surtout, est-ce que quelqu'un allait remarquer le signal GPS qu'elle émettait ?

Elle passa la main sous le matelas et sortit la DS Lite. Elle était réglée sur le mode le plus économique, mais la batterie en était quand même à sa dernière barre. Madison se mordit la lèvre. Elle pouvait demander à Lurch de lui apporter l'alim, qui était avec le reste de ses affaires. Ou alors elle pouvait lui donner la DS et lui demander de la recharger. C'était plus risqué — il déciderait peut-être de ne pas la rendre. Elle ne le croyait pas capable de remarquer qu'elle avait été trafiquée, mais ceux qui l'entouraient seraient peut-être plus perspicaces.

Un grincement métallique annonça que la porte était sur le point de s'ouvrir. Elle rangea précipitamment la DS dans sa cachette et se tourna vers le mur en respirant profondément. Un trait de lumière se découpa sur le mur derrière elle, puis la silhouette sombre d'un

homme. Madison inspira vivement. Ce n'était pas Lurch.

— Je sais que tu ne dors pas, dit l'inconnu.

Sa voix était râpeuse, comme s'il se remettait d'un rhume.

Le ventre de Madison se contracta de peur. Elle se redressa lentement en position assise et se tourna vers la porte. Le visage de l'homme était dans l'ombre.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle en plissant les yeux.

Il se mit à rire doucement.

— L'heure de faire connaissance, chaton.

— Désolé, Kelly, je t'entends par intermittence. On capte super mal, ici.

Jake se boucha une oreille du bout de l'index et contempla le paysage illuminé à ses pieds. L'immense laboratoire de recherche était clairement visible depuis le petit balcon de Randall. Certains bâtiments étaient éclairés par des projecteurs, d'autres se tassaient dans l'obscurité. Le plus drôle, c'était qu'à deux doigts de l'épicentre mondial de la technologie de pointe, il n'y avait pratiquement pas de réseau. Peut-être utilisaient-ils un système pour bloquer la réception ?

— Je disais que j'étais toujours dans l'Arizona.

— Ô miracle ! On est presque sur la même côte. On pourrait se retrouver au resto à Bakersfield ?

— Ce n'est pas du tout à mi-chemin, dit Kelly.

Jake se l'imagina en train de plisser le nez, et cela le fit sourire.

— Denver, alors.

— Waouh ! dit-elle en éclatant de rire. Ta maîtrise de la géographie américaine est impressionnante.

— Hé ! je te rappelle que j'ai passé des années à l'étranger. Tu comptes t'attarder dans le coin ?

— Difficile à dire. Pour l'instant, le grand chef aimerait boucler l'enquête en faisant porter le chapeau à un gang de Salvadoriens.

— Mais toi, tu ne marches pas.

Il y eut un petit silence.

— Je ne sais pas, répondit enfin Kelly. Ce sont clairement des méchants, mais le meurtre en question a l'air de les dépasser. Ils ne sont pas du genre à tuer quelqu'un pour affirmer une position politique, tu vois ce que je veux dire ?

Jake reconnut la note de frustration dans la voix de Kelly. Le FBI voulait toujours résoudre au plus vite les affaires qui faisaient la une des journaux, même s'il fallait pour cela arrêter la mauvaise personne.

Ce n'était pas le cas de Kelly. Loin de là. Le gang en question aurait beau tuer des enfants et des bonnes sœurs à tour de bras, elle ne voudrait pas les voir enfermés pour un crime qu'ils n'avaient pas commis. C'était une des qualités que Jake adorait chez elle.

A présent, il se surprenait à espérer qu'elle serait obligée d'accepter un compromis. Dans ce cas, son départ du FBI serait pratiquement garanti. Cela mettrait également un terme à leurs interminables discussions au sujet du travail de Kelly et de l'endroit où ils devaient vivre. Avec une pointe de culpabilité, il se força à prendre un ton positif.

— Ne t'inquiète pas, Kelly. Tout finira par s'arranger.

— Peut-être.

— Rodriguez est toujours avec toi ?

— Plus que jamais. J'ai l'impression de faire du baby-sitting.

— Tu avais la même impression, avec moi.

— Je l'ai toujours, dit Kelly d'une voix ragailardie.

— Alors, est-ce que je dois être jaloux ?

— D'un gamin de vingt-sept ans qui me tape sur le système ? demanda-t-elle en riant. Vas-y, fais-toi plaisir. Sauf que je crois qu'il a une fiancée. Il a parlé d'un mariage cet automne.

— Ah ? C'est la bonne saison, pour les mariages.

Il y eut un long silence.

— Et toi, comment tu vas ? demanda enfin Kelly.

— Magnifique transition.

— Je ne suis pas en état de parler mariage en ce moment. Tu as trouvé des contrats ? L'un de nous au moins mérite d'avoir eu une bonne journée au travail.

Jake bascula d'un pied sur l'autre, mal à l'aise. Pour faire une concession à Syd, il avait raconté à Kelly qu'il était ici pour chercher des contrats avec les spécialistes du capital risque de la Silicon Valley. Il avait horreur de lui mentir : encore un motif pour souhaiter qu'elle rejoigne le Longhorn Group.

— Plus ou moins bonne, dit-il. Je n'aime pas ce coin de la Californie, il n'y a que des centres commerciaux et des parkings. J'ai l'impression de retomber toujours sur la même sortie d'autoroute.

— Et les affaires ?

— J'ai quelques pistes. On verra.

Il s'éclaircit la gorge.

— Ecoute, je prendrais bien quelques jours de vacances au Costa Rica, quand j'en aurai fini ici. Ça te dirait ?

— A peine quelques semaines qu'il a commencé à travailler, et il pense déjà aux vacances ! dit Kelly en riant. Tu ne dois pas rester sur place, au cas où ces éventuelles pistes aboutiraient ?

— Pas du tout. Syd s'occupe de la finalisation, elle adore négocier avec les clients. En plus, on n'a toujours pas pris de vraies vacances, tous les deux.

— Et le Vermont ?

— Tu parles du premier week-end qu'on a passé ensemble, il y a deux ans ?

— Ben oui, ça compte.

— Il m'a fallu presque tout le week-end rien que pour t'attirer dans ma chambre.

— Tu ne t'en es pas plaint, sur le moment.

— Seulement parce que...

Un bip retentit dans l'oreille de Jake. Il regarda rapidement l'écran du téléphone.

— Kelly, mon amour, je dois te laisser. Syd est sur l'autre ligne, c'est peut-être important.

— D'accord, dit-elle sur un ton un peu triste.

Le cœur de Jake se serra. Depuis tout ce temps, ils n'avaient jamais trouvé le moyen de passer plus de quelques jours d'affilée ensemble.

— Réfléchis pour le Costa Rica, d'accord ?

— D'accord. Je t'embrasse.

Jake appuya sur une touche pour prendre l'autre appel.

— Dis-moi que tu as trouvé quelque chose, Syd.

— Qui est ta personne préférée au monde ?

— Ça dépend.

— Je crois que j'ai identifié le mec.

— Vraiment ? dit Jake en se redressant. Le chauffeur de la limousine ?

— Oui. Le logiciel de reconnaissance m'a sorti un résultat. On a eu de la chance qu'il soit plus ou moins de face dans la photo. Soit dit en passant, pour accéder à cette base de données, ça a été la galère.

— Je m'en doute.

Jake faillit lui demander comment elle avait fait, puis il décida qu'il préférerait ne pas savoir.

— Laisse-moi deviner, dit-il. Il est ukrainien.

— Ukrainien, mes fesses ! Il s'appelle Marcus Krex, Mack pour les intimes.

— Krex ? Ce n'est pas slave, ça.

— Bien vu. Il est né et il a grandi à Stockton, en Californie. Il n'a même pas de passeport, c'est-à-dire qu'il n'a jamais quitté le territoire américain. Du moins pas légalement.

— L'adresse du routeur mail, c'était juste pour brouiller les pistes.

— Apparemment. Mais si j'en crois son dossier, Mack n'est pas un pro de la technologie.

— Qu'est-ce qu'il dit, ce dossier ?

— Petits délits à l'adolescence, fête son entrée dans la vie active par des vols de voitures et des cambriolages, finit par faire quelques années à Corcoran pour vol à main armée. Il a été remis en liberté conditionnelle il y a moins d'un an.

— La vache...

C'était un soulagement d'avoir enfin une identité, mais le fait que le ravisseur de Madison soit un criminel endurci n'était pas la meilleure nouvelle de la journée. Enfin, Krex n'avait pas de crimes sexuels à son actif, c'était déjà ça.

— Avec tout ça, il n'est pas tombé sous la loi de la triple condamnation ?

— Il a la garde d'un de ses petits-enfants. Mais à la prochaine condamnation, il y passe.

— Il fait quoi, depuis sa sortie ?

— Il a l'air de se tenir à carreau. Son contrôleur judiciaire dit qu'il se présente toutes les semaines, qu'il réussit tous les tests anti-stupéfiants, qu'il a l'air d'être un citoyen modèle. Sauf qu'il a raté son rendez-vous de la semaine dernière. Vu son comportement jusqu'ici, le contrôleur ne s'est pas affolé. Mais s'il manque encore à l'appel cette semaine, il le signalera.

— C'est quand, son prochain rendez-vous ?

— Demain matin à 8 heures. Le contrôleur a dit qu'il n'y aurait aucun problème pour nous montrer son dossier.

— Je vais passer chez lui à la première heure. Qui sait, peut-être que je croiserai notre chauffeur.

— Ça nous simplifierait la vie, dit Syd sèchement.

Puis elle marqua une longue pause.

— Syd ?

— Ecoute, je me demandais juste... Randall tient le coup ?

— Tu lui as parlé, non ?

— Oui, oui, soupira-t-elle. Mais tu sais, je suis nulle pour ce genre de truc.

— Quelle surprise ! dit Jake en souriant. Heureusement, tu as un maître des relations amoureuses comme moi pour te conseiller.

Syd laissa échapper un petit rire amer.

— Tu crois qu'on va la récupérer ? dit-elle.

Jake laissa son regard vaguer sur le paysage. La lune rasait les toits du labo et faisait ressortir le volume des bâtiments.

— Peut-être, répondit-il. Mais il nous faudra sans doute une sacrée puissance de feu. Si on arrive à la localiser, on ferait mieux d'appeler la cavalerie à la rescousse.

— Ça pourrait mettre l'opération en péril.

— A mon avis, on n'aura pas le choix.

Jake raccrocha et rentra dans l'appartement. Assis à un petit

bureau dans un coin du séjour, Randall fixait avec horreur l'écran de son ordinateur. Les petits haut-parleurs diffusaient des bruits brouillés et métalliques qui faisaient penser à des cris de cochon.

— Houlà, dit Jake. C'est quoi, ce truc ?

Il vint regarder par-dessus l'épaule de Randall. Une vidéo remplissait l'écran. C'était un gros plan sur le visage de Madison. Ses yeux étaient dilatés par la terreur, et elle se convulsait d'avant en arrière en hurlant de douleur.

Kelly raccrocha et se passa la main dans les cheveux. Depuis son départ subit pour la Californie, Jake se montrait bizarrement vague. Il n'avait aucune raison de stresser pour des rendez-vous avec des chefs d'entreprise — il adorait ce genre de truc. Et son histoire de Costa Rica avait confirmé le malaise. Quand il se projetait dans les vacances, c'était toujours signe qu'il était empêtré dans une sale affaire. Il ne se rendait absolument pas compte à quel point il était prévisible.

Kelly était perturbée par ces mensonges ; elle aurait préféré s'entendre dire qu'il travaillait sur une affaire confidentielle. Elle aurait respecté son silence : elle non plus ne lui confiait pas tous les détails de son travail. Mais les mensonges ne faisaient qu'alimenter ses doutes au sujet de leur mariage. Elle passait une bonne partie de la journée avec des gens qui cherchaient à la tromper ; l'idée de retrouver le même fonctionnement à la maison lui était insupportable.

Après l'interrogatoire d'Emilio, elle avait passé quelques heures à parcourir le dossier en compagnie de Rodriguez, histoire de vérifier qu'ils n'avaient rien oublié. A 18 heures, ils s'étaient réunis avec le reste de la cellule de travail : l'appel à témoins et l'enquête de voisinage n'avaient fait réagir que le lot habituel de désaxés et de paranoïaques. Sauf imprévu, Psycho et ses copains seraient inculpés du meurtre de Morris dans les prochains jours. Kelly renvoya toute l'équipe à la maison ; ils avaient mérité une bonne nuit de sommeil.

L'hôtel était correct, c'était déjà ça. Elle cala les oreillers contre la tête de lit, alluma la télévision et se mit à zapper. Toutes les chaînes d'info locales passaient des montages sur la carrière de Duke Morris. L'ancien exterminateur devenu élu parlementaire brandissait un fusil dans un rassemblement de la NRA, serrait des mains à la sortie

d'un meeting, s'égosillait en postillonnant dans un micro. Kelly avait coupé le son, mais rien qu'à l'attitude du sénateur, elle devinait qu'il enfourchait son dada, l'immigration. D'ici un jour ou deux, Morris aurait évacué la une des médias nationaux. L'Arizona tiendrait un peu plus longtemps, mais une fois que les arrestations auraient eu lieu et que le gouverneur aurait nommé un nouveau sénateur, ce serait fini.

Kelly savait que ses supérieurs gardaient un œil vigilant sur son travail dans cette affaire. S'ils décidaient de mettre le paquet sur le lien avec le MS-13, ils exigeraient qu'elle les suive sans broncher. Même si le gang était coupable, même si elle découvrait un lien probant entre ses membres et Morris, son chef lui demanderait probablement de l'enterrer. A ce moment-là, elle serait forcée de prendre une décision.

A l'écran, il y avait maintenant une de ces présentatrices blondes interchangeables et impeccablement coiffées. Kelly regarda ses lèvres remuer en se demandant comment elles arrivaient à assortir aussi précisément leur rouge à lèvres à leur tailleur. Un homme lui faisait face sur le plateau. Un bandeau noir au bas de l'image indiquait qu'il s'agissait de « Jackson Burke, ami de toujours du sénateur Duke Morris ». Kelly avait la vague impression de l'avoir déjà vu. Elle activa la touche du son.

— ... le vrai drame, Dawn, c'est qu'on a perdu un homme qui avait identifié la nature réelle de la menace qui pèse sur notre pays. Depuis le 11-Septembre, notre gouvernement porte tellement d'attention à l'étranger que nous en avons oublié les dangers qui règnent chez nous, dans notre pays. Notre armée est à la limite de ses capacités, la dette publique ne cesse d'augmenter, et des milliers de clandestins franchissent nos frontières tous les jours. Certains d'entre eux viennent chercher ici une vie meilleure. D'autres ont clairement l'intention de nous nuire.

— De quelle manière, monsieur Burke ?

— On ne cesse de nous dire qu'Al Qaida cherche à introduire une bombe sur le territoire américain pour détruire les principes démocratiques sur lesquels est fondée cette grande nation. Mais le vrai danger est plus insidieux. Je parle des cartels, ces gangs multinationaux dont le seul objectif est d'inonder nos rues et nos écoles de drogue. Et Dieu seul sait ce qu'ils apportent d'autre. Des armes ? Des bombes ? En Californie, on passe l'éponge sur des meurtres à cause du prétendu droit d'asile. Encore la semaine dernière, un jeune Hondurien a été libéré de prison alors que les autorités savaient qu'il était en séjour illégal. Le lendemain, il a tué

une famille entière lors d'une agression au domicile.

— Comment proposez-vous d'y remédier, monsieur Burke ?

— En créant une nouvelle firme de lobbying en l'honneur de mon cher ami Duke Morris. On va faire pression sur ces *honchos* à Washington pour qu'ils nous envoient la Garde nationale et qu'elle fasse ce qu'elle devrait faire depuis le départ, c'est-à-dire garder nos frontières. Pour qu'ils endiguent le flot, avant que les Américains de souche ne se réveillent un jour et s'aperçoivent que l'espagnol est devenu la première langue et que leurs enfants font maintenant partie de la minorité...

Kelly coupa la télévision en grommelant. Elle avait grandi sur la côte Ouest et passé la plus grande partie de sa vie d'adulte à New York et à Washington. Si elle savait que l'immigration était un sujet sensible pour beaucoup d'Américains, elle s'en sentait toutefois assez éloignée. Mais ici, le problème semblait tout contaminer. Et le meurtre à la machette de Duke Morris n'avait fait qu'attiser les passions. Toute la région semblait prête à sombrer dans des violences explosives par désir de représailles.

Son téléphone sonna. Elle jeta un œil à l'écran et fronça les sourcils. C'était son coéquipier.

— Oui ?

— Mauvaise nouvelle, Jones. Emilio ne s'en est pas sorti.

— Quoi ?

— Une erreur dans sa feuille de route. Il s'est retrouvé avec les adultes au lieu de partir chez les mineurs. Il a pris un coup de couteau.

— Nom de Dieu !

Kelly ferma les yeux. L'image du visage de Celia, ruisselant de larmes, lui vint à l'esprit.

— C'est un des MS-13 qui l'a descendu ?

— Non, un Blanc. Le gardien a dit que c'était sûrement un conflit d'origine raciale. Les gens sont à cran, avec toutes ces conneries.

— Merde...

Kelly se massa le front.

— Tu as prévenu McLarty ?

— Officiellement, on l'avait remis à la police de Phoenix, alors...

— Alors quoi ? dit-elle en plissant les yeux.

— Ce n'est plus de notre ressort.

Kelly fut un peu surprise par la froideur de son ton. Emilio jouait au plus malin, d'accord, mais ce n'était qu'un gamin. Rodriguez lui en voulait-il encore à cause de la course-poursuite de ce matin, ou bien à cause d'autre chose ?

— Je doute que Celia soit de cet avis.

— Eh bien, elle aurait dû le surveiller mieux, tu ne crois pas ?

Kelly était trop fatiguée pour en débattre.

— Autre chose ?

— Non. Je voulais simplement te prévenir.

— Bonne nuit, Rodriguez.

Il avait déjà raccroché. Kelly ajusta les oreillers et s'étendit en réfléchissant à sa journée. Dire qu'elle vivait dans un monde où un enfant de douze ans rêvait d'appartenir à un gang... Le plus fou, c'était que le gang en question représentait sans doute ses meilleures perspectives d'avenir. Les écoles publiques étaient une catastrophe, l'emploi stagnait, et pour un enfant qui grandissait dans un quartier difficile, les chances de survivre, sans parler de réussir, étaient minces. Emilio était sans doute à classer parmi les nombreuses victimes du rêve américain. D'un point de vue purement statistique, la convergence des événements qui l'avaient fait atterrir dans une salle d'interrogatoire pouvait être considérée comme inévitable. Si ce n'était pas arrivé aujourd'hui, il se serait retrouvé dans la même situation dix ou quinze ans plus tard, et serait mort de la même manière, d'une lame plantée dans l'abdomen.

N'empêche que Kelly se sentait responsable. Elle reprit son téléphone et chercha un numéro dans le répertoire.

— Jones à l'appareil. Je fais partie de la cellule d'enquête sur l'affaire Morris. Je veux une copie de la feuille de route d'Emilio Torres sur mon bureau demain matin.

Madison était recroquevillée sur son matelas. Elle n'avait jamais ressenti une pareille douleur. Le plus approchant, c'était quand elle s'était cassé la jambe en faisant du snowboard et qu'on l'avait

redescendue sur une luge en cahotant sur les bosses. Mais il n'y avait pas de comparaison possible.

Elle frissonna violemment devant les images qui défilaient dans sa tête. Le sourire terrifiant de l'homme qui l'avait traînée dans le couloir jusqu'à une autre cabine, où il l'avait attachée à une chaise. Ses grosses mains qui se promenaient partout et essayaient de lui enlever son T-shirt. Elle s'était débattue en hurlant, mais il avait tiré sur les bretelles de son soutien-gorge pour les dégager et y avait fixé des fils de fer. Et puis la douleur, tellement insoutenable qu'elle s'était évanouie. Et Lurch, au fond de la pièce, collé à une caméra vidéo.

Ça avait duré une éternité. Il faisait encore nuit dehors ; est-ce qu'une journée entière s'était écoulée ?

Chacun de ses membres, chacune de ses articulations vibraient de douleur, comme si elle avait été rouée de coups. Pour la première fois, elle était obligée de regarder en face la gravité de sa situation. Depuis le début de sa captivité, elle s'était réfugiée dans des fantasmes où des commandos entraient en trombe et mettaient une balle dans la tête de Lurch. Puis ils la félicitaient pour son intelligence, son courage. Dans le fond, elle n'avait jamais cessé de croire que quelqu'un viendrait la sauver.

Elle voyait, maintenant, à quel point ce fantasme était enfantin. Des fois, il n'y avait pas de fin heureuse. Des fois, les gens mouraient, point final. Elle pensa à son signal GPS et faillit éclater de rire. C'était pathétique. Ridicule. Le monde était saturé de signaux, toutes les longueurs d'onde étaient inondées par un bruit constant. Elle avait pourtant réussi à se convaincre que le pitoyable signal émis par sa console de jeu avait des chances d'être remarqué. C'était complètement débile.

Madison se rendit compte qu'elle tremblait de nouveau. Elle inspira profondément. Fini de rêvasser aux gens qui viendraient à son enterrement. Fini de faire semblant qu'elle allait se réveiller de ce cauchemar. Tout ça, c'était terminé. La seule chose à faire, maintenant, c'était d'espérer qu'ils ne la ramèneraient jamais dans cette pièce atroce.

30 JUIN

Jake souleva un coin du matelas et fit une grimace. Le logement de Mack Krex redéfinissait la notion de taudis. Une seule pièce de deux mètres sur trois dans une pension décrépite située en plein cœur du quartier le plus craignos de la ville. Avec pour seuls meubles un lit défoncé et un bureau qui tenait seulement parce qu'il était appuyé contre le mur. *Une cellule de prison serait plus sympa*, pensa Jake. En tout cas, elle aurait été plus propre.

— Pas très ragoûtant, hein ?

Le contrôleur judiciaire de Mack Krex se fendit d'un grand sourire en basculant d'avant en arrière sur ses talons.

— Aucun fast-food ne paie assez bien pour se trouver une piaule sans rats.

Jake n'était pas d'humeur à plaisanter. Les images vidéo du visage de Madison l'avaient hanté toute la matinée.

— J'ai appelé le gérant du Plucky Chicken. Il dit que Krex a démissionné depuis des mois.

— Ah ouais...

— Mais il est à jour de son loyer. Il a même réglé les trois prochains mois d'avance.

Le contrôleur haussa les épaules, et Jake le regarda en plissant les yeux. Son petit bouc indiquait un désir mal inspiré de paraître branché. Un début de bedaine débordait de sa ceinture. Il devait avoir dans les trente-cinq ans, mais il en paraissait cinquante.

— Ça ne vous inquiète pas, que Krex ait replongé ?

— Il a dû trouver un petit boulot au noir, videur dans une boîte, un truc du genre. Ils sont nombreux à le faire, et Mack a la carrure qu'il faut.

Le contrôleur leva la main pour se défendre.

— Vous voulez que je vous montre la liste des types que je suis ? Je ne peux pas les baby-sitter vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il venait à tous les rendez-vous et sa pisse était propre. De mon point de vue, c'est une réinsertion réussie.

— Il a raté son dernier rendez-vous, non ?

— Tant qu'il ne se fait pas attraper en train de tripoter des gamins... J'en ai trois dans ce genre, dont un qui traîne sans arrêt autour des groupes scolaires. Mack, c'est un escroc à la petite semaine. Il s'est fait embrigader dans un braquage de banque, et quand ça a mal tourné, ses potes lui ont fait porter le chapeau.

— Cette fois, il a peut-être enlevé une fille de seize ans.

Le contrôleur haussa de nouveau les épaules.

— Je vais lancer un avis de recherche. Vous savez, on voit beaucoup de saloperies dans ce monde. Tout ce que je peux faire, moi, c'est continuer à nager en essayant de pas trop en avaler.

— Jolie métaphore.

Jake lança un dernier regard autour de lui.

— Vous avez un léger accent, non ? Vous êtes d'où ?

Son interlocuteur hésita un instant.

— Du Mississippi.

— Tiens ? Qu'est-ce qui vous a amené jusqu'à Stockton ?

— Le beau temps.

Jake tourna son regard vers la fenêtre. On était au beau milieu de la Central Valley, une région qui se transformait chaque été en désert de poussière asphyxiant. Dehors, il devait faire plus de quarante à l'ombre ; on se serait cru dans un four à chaleur tournante.

— Vous avez des pistes au sujet des fréquentations connues de Krex ?

— Je peux vous montrer son dossier, mais il n'y a pas grand-chose. Si vous avez fini de regarder, j'ai une chiée de paperasses qui m'attendent.

Jake suivit le contrôleur vers le couloir. La culpabilité ne servait à rien, il le savait, mais il ne pouvait s'empêcher de s'en vouloir. C'était lui qui avait conseillé à Randall de prendre une ligne dure, d'exiger des preuves de vie avant de continuer. C'était un jeu dangereux, consistant à échanger des informations contre le bien-être d'une personne, mais les recommandations de Jake étaient le B-A-BA du kidnapping, une ligne de basse que les rançonneurs auraient dû reconnaître immédiatement. Sauf qu'ils semblaient tourner sur une tout autre mélodie.

L'extrait vidéo durait moins d'une minute, et le cadrage ne laissait pas deviner ce qui faisait souffrir Madison. La bande son ne comportait que des hurlements ; rien n'indiquait que la vidéo ait été tournée la veille plutôt que la semaine précédente. Jake n'avait pas pris la peine de le faire remarquer à Randall, qui paraissait suffisamment agité comme ça. Il avait dû lui faire un topo sérieux, ce matin, avant de le laisser partir au boulot en roulant à vingt à l'heure, les mains encore tremblantes. Difficile de le lui reprocher, évidemment. Jake n'arrivait même pas à imaginer ce qu'on ressentait en voyant son enfant subir une telle douleur.

Dans l'escalier, ils croisèrent un malabar au crâne rasé et aux bras couverts de tatouages. Il lança un regard de travers à Jake.

— Vous m'attendez une seconde ?

Jake s'enfonça dans le couloir sombre, passa un téléphone payant et s'arrêta devant une porte qui affichait le mot *Direction* en lettres métalliques ternies. Il frappa un coup : elle s'ouvrit sur l'homme qui les avait fait entrer dans la chambre de Mack. Il tenait une nouvelle Budweiser à la main.

— Ouais ?

— Vous avez une liste de tous vos locataires ?

L'autre le regarda en plissant les yeux. Jake sentit le contrôleur judiciaire approcher dans son dos. Le gérant lança un coup d'œil à ce dernier, puis reporta son regard sur Jake.

— Pour quoi faire ?

— Simple curiosité.

— Il vous faudrait pas un mandat, pour ça ?

— Je peux en demander un, bluffa Jake.

Il se demandait bien comment Syd avait fait pour convaincre le contrôleur judiciaire qu'il faisait partie de la police fédérale, mais il se disait qu'il valait mieux jouer le jeu.

— Je peux aussi passer la journée à interroger toutes les personnes qui passent la porte d'entrée. Peut-être même frapper à deux, trois portes, histoire de vérifier ce qui s'y passe. A vous de choisir.

Le gérant émit un petit grognement en se grattant la nuque. De toute évidence, Jake n'était pas en train de se faire des amis à Stockton. Il devait être en dehors de son cœur de cible. Sans dire un mot, son interlocuteur pivota sur ses talons et s'éloigna dans le

bureau. Une seconde plus tard, il lui tendait une liste photocopiée.

— Voilà.

Jake coinça la feuille sous son bras et s'éloigna vers la sortie, le contrôleur judiciaire sur ses talons. C'était peut-être de la parano, mais il s'attendait presque à sentir un couteau se planter dans son dos.

Cinq minutes plus tard, seul dans sa voiture, il appela Syd.

— Quoi de neuf ? demanda-t-elle d'une voix essoufflée.

— Tu sautes à la corde, ou quoi ?

— J'étais à l'autre bout du bureau, voilà tout. Tu as retrouvé Krex ?

— Pas vraiment. Je sors de chez lui et je suis sur le point de passer à son ancien boulot. J'ai des noms à te faire vérifier.

Il les épela à voix haute.

— Et puis aussi... j'aurais besoin que tu jettes un œil au passé de son contrôleur judiciaire. Et du propriétaire de sa pension.

— Ça marche.

Jake entendit le cliquetis d'un clavier.

— Tu cherches quelque chose en particulier ? demanda Syd.

Jake lança un regard au bâtiment de deux étages délabré, qui avait été peint en jaune vif en des temps meilleurs.

— Il y a quelque chose qui cloche ici. Le contrôleur judiciaire est trop désinvolte au sujet du rendez-vous raté. Et il y a une bande de sosies de Krex qui habite le même bouge.

— Normal. Il ne doit pas y avoir beaucoup d'établissements qui louent à des anciens taulards.

— Ce n'est peut-être rien, mais vérifie quand même, d'accord ?

— Aucun problème. Je suis ravie d'avoir quelque chose à faire. J'en étais réduite à classer mes Bic par couleur.

— On n'a acheté que des Bic bleus.

— Tu comprends ma détresse.

— On se rappelle plus tard, dit Jake en souriant.

Il resta un moment à regarder la pension en tapotant des doigts sur le volant. Mack Krex avait disparu dans la nature. Rien d'exceptionnel, pour un ancien détenu. Sauf qu'il venait de refaire

surface dans le cadre d'un complot sophistiqué pour échanger la vie d'une adolescente contre des secrets nucléaires. Et Jake était prêt à parier que celui qui tirait les ficelles du projet n'était pas un taulard qui avait arrêté ses études en troisième. Il rappela Syd.

— Tu pourrais me décrocher un rendez-vous avec le directeur de la prison de Corcoran ? Il en saura peut-être plus long que le contrôleur judiciaire.

— Sans problème.

Jake mit la voiture en prise. Le fast-food où Mack travaillait autrefois n'était qu'à quelques kilomètres. Si cette piste-là ne donnait rien, c'était le retour à la case départ. Et Madison n'en avait plus pour très longtemps.

Randall sirotait nerveusement son cappuccino en essayant de dissimuler la terreur qu'il ressentait. Peu après son arrivée au bureau, il était reparti en prétextant une gastro. Barry, qui s'y connaissait en problèmes intestinaux, avait accepté de le couvrir. La vérité, c'était qu'il avait effectivement la nausée depuis qu'il avait regardé cette horrible vidéo, hier soir. Il crispa les poings en y repensant. Si seulement il était quelqu'un de différent ! Quelqu'un qui retrouverait les responsables et leur tordrait le cou. Malheureusement, il devait compter sur Syd et Jake pour le faire à sa place. Et pour l'instant, ils n'étaient pas d'un grand secours.

Il était assis dans un parc à la périphérie de Concord, un bout d'espace vert coincé entre deux bâtiments de bureaux. Comme la majeure partie de l'East Bay, la ville était un camaïeu de centres commerciaux, de quartiers de bureaux et de zones pavillonnaires. A droite du banc se dressait un monument aux victimes du 11 septembre orné de la phrase suivante : « A travers nos yeux embués, nous trouvons le courage et la force de nous élever au-dessus de l'instant présent. » Dans les circonstances, la phrase lui parut particulièrement ironique.

Randall regarda de nouveau sa montre. 11 heures. Il était arrivé en retard : un chantier sur l'I 680 paralysait presque la circulation. La seconde d'après, une ombre barra le soleil et il leva la tête en plissant les yeux. Un homme le regardait en inclinant la tête. Il était blanc, de taille moyenne, avec un corps maigre et nerveux ; pas le même que la dernière fois. En dépit de la chaleur, il portait un jean

et une chemise noire à manches longues. Son visage était dissimulé sous des lunettes d'aviateur et une casquette à l'effigie des Giants. Randall sentit sa gorge se nouer de colère. Il agrippa l'accoudoir du banc pour s'empêcher de faire une bêtise.

— Vous êtes le professeur Grant, hein ?

L'homme avait une voix râpeuse de gros fumeur.

— Je crois que vous avez un truc à me donner.

Randall mit la main dans la poche de son blouson. L'autre referma les doigts autour de son poignet et le serra de toutes ses forces.

— Fais gaffe, Grant.

— Dites à ce fils de pute qu'il n'aurait jamais dû faire mal à ma fille. Je lui ai dit que je l'aurai, il me fallait juste un peu plus de temps...

— Non. Tu nous donnes ce qu'on te demande quand on te le demande. On te l'a déjà dit, tu le savais. Tu traînes des pieds, tu en subis les conséquences.

— Je veux qu'on me rende ma fille.

— Tiens-toi à carreau et on la libère cet après-midi.

Une femme s'avancait vers eux derrière une poussette ; c'était la première personne que Randall voyait entrer dans le parc depuis son arrivée. L'homme à la casquette crispa la main sur l'épaule de Randall et s'esclaffa comme d'une plaisanterie. Le chercheur dut se mordre la langue pour ne pas laisser échapper un cri de douleur.

Quand la femme à la poussette s'éloigna, l'homme dit à voix basse :

— On avait un accord, Grant. Et cet accord stipulait des dates de livraison.

Il relâcha son épaule. Randall regarda la jeune mère disparaître au loin avec sa poussette. Bizarre : il lui semblait qu'hier encore il poussait ses deux filles dans le même genre d'engin. Des images d'une visite au zoo, alors qu'elles étaient toutes petites, lui vinrent à l'esprit : elles se suspendaient en riant à la grille métallique qui entourait l'enclos des pingouins. La nausée lui contracta le ventre. Sans dire un mot, il laissa la clé USB tomber dans la main de l'homme.

— Bien. Maintenant, retourne au travail. On a besoin que tu restes là-bas en cas de problème.

- Vous avez dit que vous la libérieriez cet après-midi !
- C'était pour déconner, Grant. Arrête de nous jouer des sales tours, et on te la rendra saine et sauve.
- J'aurai de la chance s'il n'y a pas un détachement armé qui m'attend devant mon bureau, marmonna Randall.
- Ce serait une mauvaise nouvelle, ouais. Pour toi comme pour elle.
- L'homme sortit un paquet de chewing-gums de sa poche, en déballa un et le mit dans sa bouche.
- On t'a à l'œil, Grant. Ne l'oublie pas.
- Allez vous faire foutre.

L'homme lui fit un grand sourire avant de s'éloigner. Randall le regarda se glisser au volant d'un 4x4 aux vitres teintées. Dès que la voiture eut passé le coin, il s'affaissa et se prit la tête entre les mains. Il avait royalement merdé, comme d'habitude.

Jackson Burke leva son fusil. Il hocha la tête, et le dresseur lâcha les chiens. Ils s'élancèrent vers les joncs qui entouraient l'étang. Une dizaine de colverts surgirent de la végétation, le cou tendu vers le ciel, les ailes battant l'air. Il en visa un et appuya sur la détente. Puis il abaissa son arme et, avec satisfaction, regarda l'oiseau se figer sur place avant de redescendre en vrille. En frétilant de la queue, les chiens plongèrent à l'eau pour le récupérer.

- Burke remonta le rebord de son chapeau de quelques centimètres.
- Pas mal, pour un vieillard, remarqua son compagnon.
- Je suis encore assez jeune pour te botter les fesses, dit Jackson avec un sourire.
- Pas dans un combat loyal.
- J'ai toujours trouvé que c'était un oxymore, dit Jackson en s'adossant au pare-chocs de leur 4x4. Un combat, c'est un combat. L'objectif est de gagner.
- Au fait, désolé d'apprendre ce qui est arrivé à Duke. C'était vraiment quelqu'un.

Le plus jeune des hommes reposa son fusil contre son épaule. Ils

portaient tous deux des tenues de camouflage et des cuissardes.

— Un sacré bonhomme, dit Jackson en hochant la tête. C'est tellement dommage... Mais peut-être que quelque chose de positif en sortira. Depuis, il y en a qui se réveillent et qui s'aperçoivent que l'ennemi est déjà dans la place.

— Absolument.

Le jeune homme hocha la tête et cracha un filet de jus de tabac du coin des lèvres.

— S'ils restent aussi énervés, on va peut-être enfin réussir à faire voter notre projet de loi.

— Il y a de bonnes chances.

Jackson regarda les entraîneurs ranger les oiseaux morts dans une glacière, puis faire rentrer les chiens dans leurs cages.

— D'autres ennuis se profilent à l'horizon. Tu peux compter dessus.

— Tu crois ? dit le jeune homme en portant son regard plissé vers le soleil couchant. Au fait, il paraît que le gouverneur va te nommer pour remplacer Morris. C'est vrai ?

— Ton petit doigt te l'a dit ? demanda Jackson avec un sourire satisfait.

L'autre se mit à rire.

— Très bien, Jack. Tu n'es pas obligé de me le dire. En tout cas, on aurait besoin de gens comme-toi, là-haut. Histoire de recentrer l'attention sur le problème des frontières.

— Il y a du changement dans l'air, dit Jackson en se hissant sur le siège du passager. Tu peux me faire confiance.

— Tu es bien optimiste.

— Certainement pas. Un optimiste espère que tout va bien se passer. Un pragmatique s'assure que tout se passe bien.

Il redescendit son feutre sur son front et donna un petit coup de coude au chauffeur.

— Allons-y. J'ai une faim de loup.

— Je suis tellement désolée, Celia...

La vieille femme la jugeait du regard à travers le grillage de la porte. Moins de vingt-quatre heures plus tôt, Kelly se tenait au même endroit et demandait à parler à Emilio. Maintenant, il était mort.

— Que voulez-vous ?

Bonne question, pensa Kelly en se balançant d'un pied sur l'autre. Rodriguez n'était pas au courant de sa visite — elle s'était éclipsée de la salle de réunion en se promettant d'inventer une excuse sur le chemin du retour. Si McLarty apprenait qu'elle était ici, il commencerait à remplir sa fiche de licenciement sur-le-champ. Kelly s'en fichait. L'automne dernier, un enfant avait été blessé au cours d'une de ses affaires, et il n'était toujours pas complètement remis. Maintenant, elle avait aussi la mort d'Emilio sur la conscience.

— Je voulais juste savoir si ça allait.

Celia lui décocha un regard noir.

— Mon Emilito est mort.

— Je sais. Comme je vous l'ai dit...

— Vous êtes désolée.

Celia émit un petit rire sarcastique et s'éloigna d'un pas traînant. Kelly interpréta son départ comme une invitation à entrer. D'un geste hésitant, elle ouvrit la porte grillagée et regarda autour d'elle. La veille, prise par l'urgence de retrouver Emilio, elle n'avait pas vraiment fait attention à l'intérieur de Celia. C'était une petite maison de plain-pied, avec deux chambres, une cuisine et un séjour. Le tout dans un état miteux, encombré de meubles d'occasion, mais propre.

Elle suivit Celia dans le séjour. Sur le haut d'une étagère, un autel de fortune était dressé. Des cierges brûlaient devant des photos de famille encadrées : des ancêtres en tons sépia ; un portrait d'école d'Emilio, cheveux lissés en arrière ; une photo de lui plus jeune, agenouillé à côté d'un ballon de foot. Une peinture à deux sous de la vierge Marie trônait sur l'ensemble. Dans le coin de la pièce, une très vieille télévision était perchée sur des pieds de bois et surmontée par une antenne de guingois. Celia se laissa tomber dans un fauteuil molletonné qui émit un grincement douloureux. Elle indiqua d'un geste la place en face d'elle.

— *Siéntate*.

Kelly se percha au bord d'un sofa recouvert d'un tissu fleuri

décoloré, et joignit les mains sur ses genoux.

— J'ai demandé à consulter la feuille de route d'Emilio. Il semble qu'il y ait eu un cafouillage au bureau du shérif. Quelqu'un a mis Emilio dans le mauvais bus. C'était une erreur.

— Pas d'erreur, dit Celia avec un nouveau ricanement sombre.

— Je le crois vraiment, Celia. J'ai parlé personnellement à l'administrateur qui a...

La vieille dame secoua la tête.

— Ce pistolet que mon Emilito a trouvé, il a tué le sénateur, oui ?

Kelly ne répondit pas tout de suite. Ce n'était qu'une question de temps avant que les médias ne l'apprennent, mais pour l'instant, elle préférait ne pas en parler.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Je ne parle pas si bien anglais, mais je fais des ménages ici pendant vingt ans. Je vois des choses.

Celia indiqua ses yeux d'un geste.

— Le FBI s'occupe d'un pistolet trouvé ? Doit avoir une raison.

Kelly n'eut pas le temps de répondre qu'elle ajouta :

— Et le mort, je le connais.

— Comment ça ?

— Toujours il passe à la télévision. Les Mexicains ci, les mexicains ça...

Elle balaya l'air de sa main.

— Et puis mon Emilito est tué. Une erreur, vous dites. Tué par un Blanc.

— Cela arrive souvent en prison. Il y a beaucoup de... tensions raciales.

— Mon amie Rosa a vu un van plein de *gringos* le même jour qu'Emilito trouve le pistolet.

— Où ça ? demanda Kelly en fronçant les sourcils.

— A côté de la maison *d'estos perros Salvadoreños*. Tôt le matin.

— Vous voulez dire qu'il y a un lien entre ce van et l'arme qu'on a trouvée ?

Celia la fixa du regard jusqu'à lui faire baisser les yeux.

— C'étaient peut-être des ouvriers, dit enfin Kelly.

— *Aquí ?*

Celia leva les yeux au ciel.

Son argument se tenait. Dans un quartier majoritairement latino, il était rare qu'on fasse appel à des Blancs pour la main-d'œuvre.

— Ils s'étaient peut-être perdus.

— Non. Rosa aimait pas leur tête.

— Elle les a vus sortir du véhicule ?

— Elle est partie au travail, si elle est pas là à 7 heures, plus de travail, renvoyée.

Celia tendit l'index vers Kelly et ajouta :

— Mais ces hommes laissent l'arme. Et ils tuent mon Emilito.

Kelly décida de ne pas lui faire remarquer le défaut de son raisonnement. Celui qui avait poignardé Emilio était enfermé dans une cellule, il n'était pas libre de se balader en van.

— Je pourrais parler à votre amie Rosa ? Peut-être qu'elle a noté le numéro de la plaque ?

— Elle parle pas à la police, déclara Celia sur un ton sans appel.

— Eh bien, dit Kelly en se levant, merci pour tout ce que vous m'avez dit, Celia. Et toutes mes condoléances.

Les yeux de la femme se voilèrent de larmes et elle fit un signe de croix.

Kelly quitta la maison sans se faire raccompagner. Tandis qu'elle rejoignait sa voiture, une Eldorado la dépassa, vitres baissées, remplie d'adolescents qui lui lancèrent des regards de défi. Un garçon siffla, un autre éclata de rire. Kelly les ignore, mais elle songea que dans ce quartier, un véhicule plein de Blancs avait peu de chances de passer inaperçu. Evidemment, il y avait toutes sortes d'explications possibles, et une enquête de voisinage ne donnerait sans doute rien. Malgré tout, elle n'arrivait pas à se défaire de l'impression qu'elle avait raté quelque chose. Pourquoi un groupe de Blancs aurait-il tué Duke Morris, l'avocat de leur suprématie, pour ensuite planquer l'arme dans une cache du MS-13 ? Evidemment, cela avait focalisé l'attention sur le thème de l'immigration, mais commettre un meurtre pour cette raison semblait un peu excessif.

Elle attrapa son téléphone et appuya sur la touche appel.

- Tu es où, bon sang ? explosa Rodriguez. J'ai cru que...
- Tu as retrouvé la source du tuyau, pour la descente ?
- Tu parles de la cache du MS-13 ?
- Oui.
- Pourquoi ? demanda-t-il avec exaspération.
- Fais-le, Rodriguez, un point c'est tout.
- Je suis ton coéquipier, tu sais, pas ton assistant.
- Très bien. Je vais demander à quelqu'un d'autre.

Kelly quitta le bord du trottoir et engagea la voiture sur la chaussée.

Il y eut un petit silence à l'autre bout du fil.

- Tu crois que celui qui a apporté le pistolet voulait qu'on le retrouve ?
- Peut-être. Ça vaut le coup de vérifier.
- Ce n'est pas idiot, reconnut-il. Je vais me renseigner.

Sur le chemin du poste de police, Kelly tenta d'appeler Jake, mais il ne décrochait pas. Avec un peu de chance, il passait une meilleure journée qu'elle, pensa-t-elle en rangeant son téléphone.

Dante tapota du doigt l'arme qu'il portait dans un étui. Il n'en aurait sans doute pas besoin, mais il n'était pas un grand fan de la prise de risques : il préférait assurer ses arrières. Il lança un coup d'œil au portail en gigotant nerveusement sur son siège. Bientôt l'heure. Il attendait dans une cabine de sécurité à l'entrée d'un centre de déchets radioactifs. Cette entreprise, une des centaines au Texas à traiter les matières radioactives « à risque faible », faisait actuellement l'objet d'un dépôt de bilan par un propriétaire qui avait un faible pour les strip-teaseuses. Ils s'y étaient introduits la nuit dernière à l'aide de coupe-boulons et d'une scie à métaux. Les lieux étaient vides, le gouvernement ayant tardivement décidé de rapatrier les matières dangereuses vers des sites plus sécurisés. Aucun convoi n'y était entré depuis des mois. Mais avec un peu de chance, les chauffeurs des camions ne le sauraient pas. Et s'ils le savaient, eh bien, ce serait leur jour de malchance.

C'était un soulagement d'avoir enfin des choses à faire. Encore quelques jours enfermé dans cet entrepôt, et Dante aurait pété les plombs. Les filles n'avaient fait diversion que pendant un temps, et ses hommes devenaient de plus en plus difficiles à contrôler. La situation était sur le point d'exploser quand l'appel était enfin arrivé. Dante avait un sixième sens pour sentir le moment où les choses allaient lui sauter à la figure. C'était presque un don, chez lui.

Jusqu'ici, le plan fonctionnait sans accroc. Evidemment, Jackson avait tout pris en compte, jusqu'au plus petit détail.

Ils avaient apporté dans la cabine un petit poste télé, que Dante avait réglé sur un match de base-ball pour se rendre plus crédible dans son rôle de gardien crevant d'ennui.

Les Sox étaient remontés au sommet de leur division. Dante n'aurait jamais cru voir le jour où ces bras cassés seraient sacrés champions. Mais si on leur en laissait le temps, même les pires losers finissaient par triompher. C'était d'ailleurs ce qui se passait aux Etats-Unis en ce moment, pensa-t-il avec un rictus.

Un grondement de moteurs au loin. Dante se redressa sur sa chaise. Il les vit apparaître au sommet de la colline : trois dix-huit

roues tirant des remorques couvertes de bâches. 11 heures pile, ils n'avaient pas une minute de retard. Le premier camion ralentit en approchant du poste de sécurité. Le chauffeur baissa sa vitre et Dante sortit de la cabine pour lui ouvrir le portail.

— Bonjour, dit-il avec un sourire forcé.

Le chauffeur était plus âgé que lui : dans les cinquante-cinq ans, avec une barbe qui descendait jusqu'à sa poitrine. Il tendit le cou pour regarder derrière Dante.

— C'est le match ?

Il fallut une seconde à Dante pour percuter, mais il se reprit juste à temps.

— C'est bien ça.

— J'aurais aimé voir ce triple jeu, putain. A la radio, c'est pas pareil.

Il plissa des yeux et balaya la rangée de bâtiments bas devant lui.

— C'est sacrément calme, aujourd'hui. D'habitude, ça grouille de monde.

Dante avança la main vers l'étui de son revolver tout en continuant à afficher un large sourire.

— Vous savez ce que c'est. Avec les coupes budgétaires, ils ont licencié la moitié des gens.

— C'est lamentable. Les temps sont durs pour tout le monde.

Le chauffeur fit un signe de tête en direction de la remorque.

— Je vous mets ça où ?

— Tout au fond. Ils vous décrocheront la remorque pour que vous puissiez repartir tout de suite.

— Ça me rendrait drôlement service. Je dois être de retour à Galveston pour midi.

Dante lui fit signe d'avancer, et les autres camions le suivirent en émettant des grincements tandis qu'ils rétrogradaient. En refermant le portail derrière eux, Dante se mit à sourire jusqu'aux oreilles. C'était passé comme une lettre à la poste. Comme le lui avait promis Jackson. Pendant ce temps, un de leurs gars dans la place modifiait le registre pour indiquer que le chargement avait été déposé à une centaine de kilomètres à l'ouest. Sauf si quelqu'un s'avisait d'y regarder de très près, c'était dans la poche. Et à présent qu'ils avaient les matières premières, ils pouvaient lancer la phase 2. Dans

moins d'une semaine, ce serait le jour J. Dante baissa les yeux vers le dosimètre fixé à sa ceinture. Aucun des anneaux n'était coloré. Satisfait, il se retourna vers la télé et poussa un cri de joie quand le ballon vola au-dessus des gradins et s'échappa du stade.

Madison se força à faire une dernière pompe avant de s'écrouler en haletant sur le sol. A force d'être coincée dans cette petite pièce sans rien à faire, elle commençait à devenir dingue. Elle s'était finalement résolue à faire de l'exercice, chose qu'elle haïssait en temps normal. Du coup, elle passait une bonne partie de la journée à exécuter des enchaînements de gym appris à l'école et presque oubliés — des pompes, des étirements et ainsi de suite. Elle se voyait déjà sortir d'ici ultra-baraquée, comme la fille dans *Terminator*. Sauf qu'elle ne sortirait sans doute pas d'ici.

Repoussant cette idée, elle entama une nouvelle série de pompes. Quand ils lui avaient fait mal, elle était restée un long moment prostrée sur son lit. Lurch avait même ajouté un morceau de gâteau à son plateau du petit déjeuner, mais elle ne voyait plus l'intérêt de lutter. Elle avait décidé d'arrêter de manger et de boire. Tant qu'à mourir, elle préférait décider elle-même de la manière dont ça se passerait.

Mais, pour une raison ou une autre, le lendemain, au réveil, elle s'était sentie mieux. Peut-être parce que, même au fond de ce cachot, elle avait senti un changement dans l'air. Pour la première fois, les murs métalliques étaient tièdes. Où qu'elle soit, l'été était enfin arrivé. Elle avait décidé d'arrêter de boudier et de reprendre sa routine. Il ne lui restait peut-être que quelques jours à vivre, ce serait dommage de les passer au lit.

Petit à petit, elle devenait plus forte : elle arrivait maintenant à faire huit pompes sans s'écrouler. Elle resta un moment sur le ventre pour reprendre son souffle. Le visage de l'homme qui était venu la chercher passa devant ses yeux, et ses dents se serrèrent. Elle se vit écraser son poing sur sa bouche, lui arracher les yeux avec ses ongles, ôter ce sourire sinistre de son visage. Les mâchoires crispées, elle repoussa de nouveau le sol et continua à compter.

— D'après ce que je lis, Mack Krex était un prisonnier modèle.

— J'ai du mal à le croire.

Jake croisa les jambes et se carra sur sa chaise. En prenant rendez-vous avec le directeur de Corcoran, il ne s'était pas attendu à se retrouver face à une belle femme d'une cinquantaine d'années avec une choucroute et les ongles manucurés. Elle aurait semblé plus à sa place sur un terrain de golf, un Martini-vodka à la main. Elle dirigeait pourtant cette prison connue pour abriter quelques-uns des criminels américains les plus impitoyables, dont Charles Manson et Juan Corona. Evidemment, quand un scandale avait éclaté une dizaine d'années plus tôt au sujet de « journées gladiateurs » organisés par les matons, avec des combats entre détenus, le Département des Corrections avait tout fait pour redorer le blason de la prison. La nomination d'Elise Faulkner à sa tête avait certainement constitué une petite révolution. Sous ses airs de bourgeoise mondaine, Jake devinait une volonté de fer qui expliquait sans doute sa réussite dans un milieu chargé en testostérone.

— Il est écrit ici qu'il a été mêlé à un ou deux incidents peu après son arrivée. Rien de trop sérieux. C'est souvent le cas pendant la période d'adaptation initiale.

La directrice remonta ses lunettes griffées sur son nez.

— Hum..., dit-elle en faisait une petite moue. On dirait qu'il est entré dans la Confrérie.

— Vous parlez du gang arien ?

Mme Faulkner leva les yeux d'un air sévère.

— Ici, les gangs font partie du quotidien, monsieur Riley. Cela me déplaît autant qu'à vous, mais j'aurais du mal à trouver un prisonnier qui ne fasse pas partie de l'un ou de l'autre.

— Bien sûr.

Jake savait que les gangs offraient aux détenus une protection indispensable dans un environnement très dangereux. Sans cela, les chances de survivre à une peine de prison étaient minces.

— Une fois qu'il a rejoint le groupe, plus aucun problème. Il a bénéficié d'une libération anticipée pour cause de surpopulation carcérale.

— Ça marche même pour les criminels violents ?

— On dispose d'une place limitée, monsieur Riley. Et selon son

dossier, il n'a jamais vraiment commis de violence. La commission a dû le prendre en considération.

— Génial.

Tant pis pour la sûreté des rues, songea-t-il.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda-t-elle en refermant le dossier.

— On pense qu'il a kidnappé une fille de seize ans.

— Tiens, dit la directrice en plissant les lèvres. Ça ne correspond pas à ses antécédents.

— Je ne crois pas qu'il soit le cerveau de l'opération. Quelqu'un d'autre tire les ficelles.

— Ça paraît logique. Si j'en crois son dossier, Mack n'est pas un instigateur.

— Pouvez-vous me dire à qui il répondait, ici ?

La directrice soupira en tapotant ses pouces l'un contre l'autre.

— Que savez-vous de la Confrérie, monsieur Riley ?

Jake haussa les épaules.

— Ils n'aiment pas trop les minorités et ils ont un gros penchant pour les croix gammées.

Elle eut un faible sourire.

— Très juste. Mais il ne faudrait pas les sous-estimer. On parle d'un des gangs les mieux organisés des Etats-Unis. Leurs méthodes de communication nous épatent continuellement : ils ont même réussi à échanger des informations avec des détenus en isolement. Ils ont créé un langage des signes que nous n'arrivons absolument pas à déchiffrer. Ils se font passer des messages écrits avec une encre invisible qu'ils fabriquent à partir de leur propre urine. Ils ne représentent qu'un dixième de la population carcérale, mais ils sont responsables de presque un quart des meurtres.

— La vache...

— Comme vous dites. Ils constituent pratiquement une armée de mercenaires, avec une vraie hiérarchie militaire. On les endoctrine et on leur inculque un code de conduite très strict, où tout écart est sévèrement puni. La hiérarchie, la loyauté comptent par-dessus tout. Vous ne trouverez nulle part de soldats plus dévoués.

— Et quand ils sortent d'ici ?

— Bonne question. Nous n'avons pas les moyens de les suivre,

évidemment.

Elle se pencha vers Jake en plissant les yeux.

— Mais je vais vous dire quelque chose que j'ai remarqué, à titre personnel. Les taux de récidive ont fortement baissé ces dernières années.

— Parmi vos anciens détenus ?

— Non, partout. A la dernière conférence nationale sur les Corrections, il y avait un séminaire à ce sujet. Un politicard chargé des programmes de réinsertion a prétendu qu'on récoltait enfin les fruits des changements mis en place depuis des années.

— Je vous sens sceptique.

Elle bascula en arrière dans son fauteuil et balaya l'air de la main.

— Je fais ce travail depuis des années, monsieur Riley. On ne change pas la nature des hommes.

— Vous avez une autre interprétation des chiffres ?

La directrice le jaugea du regard avant de continuer.

— Il se trouve que j'en ai une, oui. Purement théorique, pour l'instant, mais j'aimerais pouvoir la vérifier. Voilà pourquoi j'ai accepté de vous parler, même si vous n'avez aucun droit aux informations que je vous ai données.

Jake se raidit sur sa chaise. Mme Faulkner lui adressa un petit clin d'œil.

— Détendez-vous, monsieur Riley. Tout ce que je vous demande, ce sont des réponses, si par hasard vous en trouvez.

Il recroisa ses jambes, mal à l'aise. Il avait passé les cinq dernières années à travailler pour l'un des hommes les plus puissants au monde ; avant cela, son badge du FBI lui avait ouvert toutes les portes. Mais depuis qu'il était à son compte, il n'avait plus aucune autorité réelle. Et il commençait à s'apercevoir que ça compliquait drôlement la vie.

— Quelle est votre théorie, madame Faulkner ?

Elle se pencha de nouveau vers lui avec une étincelle dans le regard.

— Quelqu'un a finalement réussi à les organiser. Imaginez, monsieur Riley... Une armée d'hommes violents, pourvus d'un vaste éventail de talents et d'un sens moral réduit. Depuis toujours, ils se concentrent sur leur propre survie, en éliminant les menaces

immédiates à leur personne. Mais si quelqu'un doté d'une vision d'avenir réussissait à les rassembler autour d'une cause ?

— Qui, par exemple ?

— Voilà la question à un milliard, répondit-elle en levant un sourcil.

— Mmm...

— Vous avez l'air de penser que j'ai besoin d'être internée, fit-elle remarquer. Très bien. Mais gardez ce que je vous ai dit dans un coin de votre tête. Il y a peut-être une raison pour que des types comme Mack Krex réapparaissent subitement, en commettant des crimes qui ne correspondent pas à leur profil.

Jake devait admettre que son raisonnement se tenait. Après tout, qui aurait cru qu'un Saoudien retranché dans les montagnes d'Afghanistan serait capable d'orchestrer un complot qui dégommerait le World Trade Center et un bout du Pentagone ?

— Vous avez des pistes à me donner ?

Elle fit glisser un deuxième dossier sur la table. Jake le feuilleta jusqu'à tomber sur une photo. Un grand costaud avec un crâne rasé, un bouc et des paupières tombantes.

— Dante Parrish, le kapo de la Confrérie aryenne à l'époque du séjour de Mack. On dit que son influence s'étendait bien au-delà de Corcoran. Retrouvez-le, et vous retrouverez sans doute Krex. Et beaucoup d'autres aussi. Autant vous prévenir, monsieur Riley : ces hommes-là font partie des pires parmi les pires.

— Ça me rappelle mon dernier barbecue en famille.

— Vous avez un bon sens de l'humour, dit la directrice en lui tendant la main. J'espère que personne ne s'avisera de vous le faire passer.

Rodriguez passa au point mort et laissa le moteur tourner. Les yeux plissés, il regarda la cabine téléphonique sur le trottoir d'en face. Dans ce quartier du centre-ville, les bâtiments s'espaçaient pour laisser place à de vastes parkings glauques. Tout paraissait vide et délabré : pancartes *A louer* aux fenêtres, poubelles entassées dans les caniveaux, le tout décoloré par un soleil impitoyable. Il tira sur son col et envisagea de défaire le premier bouton de sa chemise.

Sous un climat pareil, personne n'aurait dû être obligé de porter une cravate.

Le seul endroit qui montrait des signes de vie, c'était le bar au coin de la rue. La cabine était située sur le même trottoir, à mi-chemin de l'intersection suivante. La personne qui avait signalé la cache du MS-13 à la police avait pu passer par hasard dans la rue et s'arrêter dans la cabine pour faire une bonne action. Ou, alors, quelqu'un du bar était dans le coup, et il avait bêtement profité de la proximité du téléphone. C'était un peu tiré par les cheveux, mais ça valait la peine de vérifier. A vrai dire, Rodriguez était surpris de voir une cabine téléphonique : il pensait qu'elles avaient connu le même sort que les magnétophones à bande et les lecteurs VHS. En un sens, c'était rassurant.

Il se mordilla la lèvre inférieure. En théorie, il aurait dû prévenir Jones, mais elle l'avait tellement gonflé qu'il décida de vérifier d'abord si la piste donnait quelque chose. Auquel cas il n'hésiterait pas à s'en attribuer le mérite. Elucider le meurtre d'un sénateur serait une aubaine pour sa carrière. Il n'était pas idiot, il savait que des bruits couraient au sujet de sa promotion. On disait qu'il l'avait décrochée à la faveur de la discrimination positive, ou, pire, parce qu'il avait dénoncé un coéquipier. A plusieurs reprises, il avait surpris Jones en train de le regarder de travers : elle les avait entendus, elle aussi. Eh bien, qu'elle aille se faire voir. Qu'elle croie ce qu'elle voulait. De toute façon, les mêmes bruits de couloir disaient qu'elle était sur la sellette : encore un pépin, et elle aurait de la chance de récupérer un poste dans les bureaux. Rodriguez ne s'était pas donné pour mission de saboter la carrière de sa coéquipière : au départ, il avait même été excité à l'idée de faire équipe avec elle. Au QG, Kelly Jones faisait encore figure de légende. Malheureusement, elle le traitait comme tant d'autres l'avaient fait dans sa vie. La vérité, c'était que la plupart des gens aimaient bien que les Mexicains fassent le ménage, la cuisine, et tondent la pelouse à leur place. Mais si jamais on devenait leur égal, c'était une autre paire de manches.

Il sentit sa nuque s'échauffer en se rappelant la façon dont elle lui avait ordonné de faire son sale boulot. Et sa réaction sentencieuse en apprenant la mort de cette racaille d'Emilio, comme si c'était sa faute à lui. Comme si elle s'inquiétait tout d'un coup de la mort d'un petit sombrero, alors qu'une dizaine de gamins comme lui avaient sans doute été zigouillés depuis le début de la semaine.

Il aurait pu demander un relevé d'empreintes, mais une cabine téléphonique publique serait un cauchemar pour les gars du labo.

En plus, il sentait que la piste du bar était bonne. C'était un peu gros, mais la vérité, c'était que la plupart des criminels n'étaient pas démesurément intelligents. Ils prenaient de mauvaises décisions et se faisaient attraper, fin de l'histoire. Avec un peu de chance, il ouvrirait la porte et verrait un type avec une machette sur les genoux. Ou alors il croiserait un témoin de l'appel anonyme. On ne savait jamais.

D'un geste résolu, Rodriguez sortit de la voiture et s'avança vers l'entrée du bar en déboutonnant le premier bouton de sa chemise. Un panneau décoloré à l'entrée annonçait *Happy Hour : 2\$/pichet de bière, 16-18*. Il ouvrit la porte d'un geste assuré. Il lui fallut un instant pour s'habituer à la pénombre. Quand il y vit de nouveau, il comprit qu'il venait de faire une des plus grosses erreurs de sa vie.

Syd écarquilla les yeux en pianotant sur le clavier. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas vu un truc pareil... Et pour un péquenaud comme Dante Parrish, c'était carrément une première. L'homme avait réussi à disparaître totalement de la circulation. Il pouvait évidemment travailler au noir, payer son loyer en liquide et se méfier des banques. Après tout, elles hésitaient le plus souvent à accorder des cartes de crédit aux anciens taulards. N'empêche qu'en général, il restait toujours une trace. Une adresse postale, un compte mail, un téléphone portable. En dernier recours, une carte de vidéoclub.

Mais là, rien. On aurait dit que quelqu'un avait systématiquement gommé son nom de toutes les bases de données possibles et imaginables. C'était le genre de manip que la CIA effectuait au quotidien pour protéger ses agents, mais dont les civils étaient incapables. Soit Dante était allé s'installer dans une communauté en pleine nature, soit il s'était acoquiné avec quelqu'un d'assez puissant pour effacer ses traces.

Syd étira ses bras au-dessus de sa tête. Pour la centième fois, elle se demanda si elle avait bien fait de convaincre Jake d'accepter cette affaire. L'ironie de la chose, c'est qu'elle avait été sur le point de rompre avec Randall. Ils n'étaient même pas vraiment ensemble : leur relation se réduisait à quelques rencontres à l'improviste quand leurs chemins se croisaient. Elle l'avait rencontré à une conférence sur le renseignement, et une chose en avait amené une autre. Il était tellement différent des casse-cou pour qui elle craquait d'habitude que son côté *geek* lui avait paru exotique. Ni l'un ni l'autre ne désirant une relation sérieuse, ils semblaient avoir trouvé une solution idéale : une intimité occasionnelle, sans les tracasseries et les contraintes habituelles.

Sauf que, ces derniers temps, Randall était devenu collant. Il l'appelait à des heures indues en pleurnichant, débarquait sans prévenir et réclamait son attention alors qu'elle était en plein dans le lancement de l'entreprise. Or, Syd Clement n'était pas du genre à s'engager. Elle n'était jamais restée plus de quelques mois avec quelqu'un, et elle n'avait pas l'intention de changer. Elle était justement en train de composer le mail fatidique qui commençait

par « Cher Randall », quand il lui avait téléphoné pour la supplier de l'aider.

En insistant auprès de Jake pour qu'ils acceptent cette première affaire, Syd s'était surprise. L'enlèvement de Madison tombait carrément en dehors du cadre des missions qu'ils espéraient décrocher. Sans compter son lien personnel et complexe avec le client, qui aurait dû être rédhibitoire. Depuis le début, une part d'elle-même espérait que Jake refuserait. Et, même si elle répugnait à l'admettre, une autre part, la pire, celle que l'Agence avait alimentée et cultivée jusqu'à ce qu'elle manque la dévorer tout entière, espérait que Madison s'en tirerait pour que Syd n'ait pas à consoler Randall. Affreux. Mais au moins, elle s'en rendait compte. C'était peut-être un premier pas vers la reconquête de son humanité.

Syd replia ses pieds nus sous elle et pivota sur sa chaise. L'absence de toute trace de Dante dans les bases de données conventionnelles était contrariante, mais pas désespérante. Son réseau déterrerait forcément quelque chose. Il suffisait d'attendre.

Malheureusement, la patience n'avait jamais été son fort. Au départ, elle s'était dit qu'un travail de bureau lui apporterait un changement de rythme agréable... Dieu sait qu'elle en avait besoin. Ces dernières années avaient été infernales, avec la « guerre contre le terrorisme » qui attisait les petits conflits tout autour du globe. Syd avait vécu les meilleurs et les pires moments de sa vie, ballottée de Shanghai à Tbilissi en passant par Téhéran. Elle avait frôlé la mort à plusieurs reprises, et avait eu le temps de la regarder dans les yeux.

Maintenant, elle se trouvait derrière un bureau et portait des escarpins et des rangées de perles. C'était tout de même amusant.

Le téléphone sonna, et elle se jeta sur l'appareil.

— Longhorn Group, dit-elle.

Il y eut un petit silence.

— C'est Sydney ?

— Qui est à l'appareil ?

C'était la première chose qu'on vous apprenait, à l'Agence : savoir égale pouvoir. Et elle ne reconnaissait pas cette voix. Son poulx accéléra d'un cran et elle sentit une bouffée d'excitation monter en elle. Les vieux réflexes avaient la peau dure.

— C'est Audrey Grant.

Syd s'affaissa dans son fauteuil.

— Bonjour, Audrey.

— Je pensais bien que c'était vous.

Le ton d'Audrey indiquait qu'elle connaissait la nature exacte de la relation entre Syd et son ex-mari. Et qu'elle n'appréciait pas que Syd l'appelle par son prénom. *Tant pis pour elle.*

— Randall n'a pas appelé depuis un moment. Je me demandais si...

— Il n'y a rien de nouveau, dit Syd. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir. On vous tient au courant.

Elle éloigna le combiné de son oreille. Elle n'avait jamais été douée pour faire la conversation, et bavarder à bâtons rompus avec l'ex-femme de son amant actuel lui faisait malgré tout un effet bizarre.

— Je voulais juste vous dire...

Réprimant un soupir, Sydney ramena l'appareil vers son oreille.

— Oui ?

— Bree a pensé à quelque chose. C'est probablement sans importance, mais Madison a une console, vous savez, un de ces jeux vidéo portables. Elle y joue constamment.

— Et alors ?

Syd savait qu'elle manquait de compassion. Après tout, la fille d'Audrey avait disparu. Mais si la moitié de ce que Randall racontait sur son ex était vraie, elle risquait de passer des heures à consoler une femme qui était imbibée du matin au soir.

— Eh bien, elle a une fonction GPS. Il n'y a aucun moyen de la localiser ?

Bien sûr que si, pensa Syd. Il nous faudrait juste un superordinateur du ministère de la Défense et une dizaine d'analystes programmeurs.

— Il y a peu de chances pour qu'elle réussisse à émettre un signal. Mais si vous me trouvez le numéro de série, je me renseignerai.

— Ma fille est très douée. Pour son projet scientifique, cette année, elle a capté des signaux satellite et repéré une espèce de fréquence parallèle. Pour être honnête, je n'ai rien compris, mais si quelqu'un est capable de faire ça, c'est bien Madison.

— Comme je vous l'ai dit, je vais me renseigner.

— Très bien.

Nouveau silence. Syd n'avait qu'une envie, raccrocher au plus vite. Le simple contact du récepteur contre son oreille lui donnait le sentiment d'être salie, alors qu'elle n'avait rien fait de mal.

— Autant que vous le sachiez, dit enfin Audrey, je n'étais pas favorable à votre intervention. Si vous ne retrouvez pas ma fille rapidement, je vais m'adresser au FBI.

— Ce serait une erreur.

— C'est ma fille, reprit Audrey d'une voix plus dure. Je vous laisse encore vingt-quatre heures. Ensuite, je prends mon téléphone et je les appelle.

Génial, pensa Syd. Elle pouvait ajouter une divorcée acariâtre à la liste des gens qui la détestaient.

Kelly se gara derrière la voiture de Rodriguez. Cet idiot avait voulu remonter tout seul la piste de l'appel téléphonique. Heureusement, un autre agent lui avait laissé un mot sur son bureau avec l'adresse de la cabine. Elle balaya la rue des yeux et s'arrêta sur le bar. C'était un peu gros, mais un agent peu expérimenté, comme Rodriguez, pouvait se dire qu'il suffirait d'interroger quelques piliers de comptoir pour résoudre l'affaire. Evidemment, même s'il était en terrain totalement inconnu, il n'avait pas pensé à demander des renforts.

Kelly appela la centrale. Le dispatcheur localisa une voiture à une dizaine de pâtés de maisons, qui pouvait être sur place dans cinq minutes. Elle se tassa dans son siège et attendit. Il était 16 heures, et la chaleur faisait ondoyer l'air au-dessus du trottoir. A l'intérieur de la voiture, la clim tournait au maximum.

Au-dessus de l'entrée du bar, une enseigne au néon éteinte indiquait *Acme Lounge*. Si l'intérieur correspondait à l'extérieur, le terme « lounge » était certainement exagéré. Les fenêtres étaient recouvertes de peinture noire qui s'écaillait en bandes verticales, comme si un chat énorme s'y était fait les griffes.

Sous ses yeux, la porte s'ouvrit et un homme sortit du bar. Il était immense, au moins un mètre quatre-vingt-dix pour cent cinquante kilos. Il regarda d'un côté et de l'autre, et ses yeux s'arrêtèrent sur la voiture de Kelly. Quelque chose d'indéfinissable mit ses instincts en alerte. Après une décennie au FBI, elle savait reconnaître l'attitude

de quelqu'un qui tramait quelque chose.

L'homme rentra dans le bar en baissant la tête. Kelly fit taire les signaux d'alarme qui hurlaient dans sa tête. Elle consulta sa montre : les renforts seraient là dans deux minutes. Rodriguez, lui, était injoignable depuis près de deux heures. Elle se mordit la lèvre inférieure et sortit de la voiture. Le capot du véhicule de son coéquipier était encore chaud, mais cela pouvait être dû au soleil. Elle décrocha la radio à sa ceinture.

— Centrale, demandez à la voiture de renfort de me retrouver à l'Acme Lounge, même intersection.

— C'est noté, à vous.

— Et dites-leur de ne pas s'annoncer.

Les sirènes au loin se turent abruptement. C'était sans doute une précaution inutile, mais en cas d'embrouille, elle préférait avoir le facteur surprise de son côté. En attendant la voiture de patrouille, elle sortit son gilet pare-balles du coffre et le sangla à sa poitrine. Sa température grimpa en flèche : en un instant, son chemisier de soie fut trempé de sueur. *La poisse*. Si Rodriguez était bien dans ce bouge, elle le tiendrait personnellement responsable de sa note de pressing.

Elle décida de jeter un coup d'œil par une fenêtre, au cas où les bandes écaillées permettraient de voir à l'intérieur. En traversant la rue, elle dégrafa l'étui de son arme et positionna sa main de manière à pouvoir dégainer rapidement. La situation ne lui disait rien qui vaille. Il n'y avait pas si longtemps, elle avait perdu un coéquipier dans le cadre d'une enquête. En dépit de toutes ses réserves au sujet de Rodriguez, elle n'avait aucune envie d'en perdre un deuxième.

Elle s'avança en crabe le long de la fenêtre la plus éloignée de la porte. Une bande de peinture était décollée à hauteur de son épaule : elle se baissa pour y coller un œil. Il y avait du papier journal scotché de l'autre côté de la vitre.

Un mouvement à gauche. Kelly pivota sur ses talons et dégaina son arme. Une femme latino sortit d'une porte cochère sur le trottoir d'en face. En apercevant Kelly, elle écarquilla les yeux, fit un brusque demi-tour et repartit dans le bâtiment en poussant devant elle un chariot rempli de sacs à main.

Un atelier clandestin. Il ne manquait plus que ça. Kelly expira lentement et remit son pistolet dans son étui. Si elle tuait accidentellement une immigrée sans papiers, c'était la réaffectation à Pétaouchnock garantie.

Une voiture de patrouille apparut au bout de la rue. Elle fit signe au chauffeur de ralentir, et la voiture s'arrêta au bord du trottoir. Deux jeunes officiers en descendirent.

— Agent spécial Kelly Jones, dit-elle à voix basse. Vous connaissez ce bar ?

Les deux flics secouèrent la tête.

— Il ne se passe pas grand-chose dans le coin. On y passe tous les deux ou trois jours, c'est toujours calme. Et on a une guerre des gangs tous azimuts dans un autre secteur, alors...

— O.K. C'est peut-être une fausse alerte, mais la voiture de mon coéquipier est garée dans la rue, et j'ai des raisons de croire qu'il est à l'intérieur. Vous me couvrez ?

Ils hochèrent la tête d'un air sceptique. Kelly s'imaginait très bien ce qu'ils pensaient : une agent en civil les arrachait à leur vrai boulot parce qu'elle avait peur d'entrer toute seule dans un bar. Tant pis. S'y aventurer sans renforts, c'était courir au désastre, et elle n'était pas en position d'encaisser les conséquences d'un nouveau fiasco.

Elle vérifia que les sangles de sa veste étaient bien fermées. L'impatience des deux flics était presque tangible. Enfin, elle prit une profonde inspiration et poussa la porte.

Tous les yeux se tournèrent vers l'entrée. Il y avait une quinzaine d'hommes autour du bar, qui ressemblaient à des clones : grands, chauves, baraqués. Ils portaient tous la même tenue : jean, débardeur noir, bottes de travail en cuir. Chacun tenait une bouteille de bière à la main — des bouteilles qui pouvaient rapidement se transformer en armes. Ça commençait mal.

Kelly s'arrêta un instant sur le seuil avant de pénétrer dans le lieu. Les hommes la regardèrent entrer, flanquée des deux policiers. Personne ne prononça un mot.

— Je cherche quelqu'un qui travaille avec moi, dit-elle en s'avançant encore d'un pas.

Ils étaient à trois contre quinze malabars qui avaient l'air fraîchement sortis de prison. Ce n'était pas le genre de rapport de force qu'elle affectionnait. Et si certains étaient armés, ce serait encore pire.

Personne ne répondit. La tension monta d'un cran. Les hommes autour du bar la fixaient sans bouger. Ils étaient immobiles, prêts à attaquer. Ils attendaient que la situation s'envenime ; à en juger par

leurs expressions, ils en avaient même envie. Elle aurait dû demander plus de renforts. Un des flics dut arriver à la même conclusion, car il décrocha sa radio.

— Centrale, ici l'unité 14. On a un Code 8.

Le barman, qui se distinguait des autres par une grande barbe, prit la parole.

— Il est pas ici.

— Qui a dit que c'était un homme ? demanda Kelly en sortant son Glock.

Le barman la jaugea du regard avant de répondre.

— J'ai dit ça au hasard.

— Vous devriez jouer au loto. Il paraît qu'il y a une cagnotte de vingt millions ce week-end.

Kelly fit encore un pas en avant en jetant un œil derrière elle pour s'assurer que la sortie restait accessible. Un des flics s'avança à son côté, l'autre se positionna près de la porte. Avec soulagement, elle nota qu'ils semblaient avoir la même lecture de la situation qu'elle. Restait à espérer qu'ils sauraient comment se comporter si les choses tournaient mal.

— Bonne idée, dit le barman en astiquant soigneusement le verre qu'il tenait à la main.

Kelly doutait que la propreté soit le souci principal de la clientèle.

— Je jette un coup d'œil aux lieux, ça ne vous dérange pas ?

— Normalement, il faut un mandat pour ça.

— Je peux en avoir un d'ici dix minutes.

Le barman haussa les épaules sans répondre.

A cet instant précis, un grognement étouffé se fit entendre. Ils l'entendirent tous : cela venait de derrière une porte avec l'inscription *Réservé au personnel* en lettres de guingois. Chacun se figea sur place. Kelly vit les policiers dégainer leurs armes, les clients se raidir sur leurs tabourets, le barman poser brusquement le verre sur le comptoir et se baisser pour attraper quelque chose derrière le bar.

— Les mains en l'air ! lança-t-elle en braquant son arme vers la poitrine du barman.

Il hésita une seconde avant de s'exécuter.

— Les autres, lâchez les bières et mettez les mains en l'air. Je veux que vous vous leviez et que vous reculiez tous d'un pas.

Les hommes sur les tabourets de bar échangèrent des regards. Le barman eut un petit hochement de tête, et ils suivirent presque à l'unisson les consignes de Kelly. Sous le regard de cette dernière, les flics les étendirent au sol, mains derrière la tête. Elle espérait qu'ils avaient suffisamment d'attaches en plastique pour les menotter tous.

Elle gardait son Glock pointé sur le cœur du barman. Celui-ci l'observait d'un air calculateur, comme s'il attendait quelque chose.

— J'aimerais jeter un œil derrière cette porte, dit-elle. Maintenant.

— Comme vous voudrez, répondit-il en haussant les épaules.

Il s'avança le long du bar, en direction de la porte.

— Gardez les mains au-dessus de la tête ! ordonna Kelly en les voyant baisser petit à petit.

Elle prit soin de rester hors de portée de main tandis que le barman approchait de la porte.

— Ouvrez-la.

— J'ai pas la clé.

— C'est ça. Ouvrez cette porte tout de suite.

— Je vous répète, ma petite dame, je n'ai pas la clé. Elle est fermée de l'intérieur.

Kelly regarda mieux la porte. Du contreplaqué bon marché. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : les deux flics étaient encore occupés à attacher les prisonniers.

— Enfoncez-la.

— Quoi ?

— Vous m'avez l'air d'un type costaud. Enfoncez la porte.

Il leva un pied botté et, sans enthousiasme, donna un coup à la porte.

Kelly s'avança d'un pas supplémentaire et plaqua le canon de son Glock contre la nuque du barman.

— J'ai des raisons de croire qu'il y a un agent fédéral derrière cette porte. Je ne plaisante pas.

— Vous allez me tirer dans le dos, c'est ça ?

— Ne me cherchez pas.

Elle écrasa la gueule de l'arme contre sa colonne vertébrale. Il leva un genou et planta son talon dans la porte, qui s'ouvrit dans un grand craquement.

Kelly se glissa sur le côté pour éviter d'être en ligne de mire depuis la porte, sans quitter le barman des yeux. De cette position, elle ne voyait qu'un pied dans la deuxième pièce.

Le barman plongea subitement en avant et franchit le seuil de la porte. Kelly le suivit sans réfléchir. Elle eut tout juste le temps d'apercevoir Rodriguez sur sa chaise, presque méconnaissable tant il était couvert de sang. Puis le barman fit volte-face, un fusil à deux canons dans les mains.

Madison était assise sur son lit de camp, une main autour des genoux, l'autre autour de sa DS Lite. L'écran clignotait et une icône indiquait que la batterie était presque épuisée. Elle avait fait tout son possible pour reconfigurer l'alimentation, mais l'appareil se vidait inexorablement de ses dernières gouttes de jus. Dans quelques heures maximum, il cesserait de transmettre.

Elle baissa la tête, frustrée. Elle savait depuis le départ que ce n'était pas gagné, qu'il faudrait un miracle pour que quelqu'un pense à rechercher son signal, mais elle s'était autorisée à espérer. C'était sans doute une erreur. Maintenant, elle n'avait plus que deux possibilités : laisser tomber, ou demander à Lurch de recharger la batterie. Il accepterait peut-être de le faire. Depuis la séance de torture, il était plus gentil avec elle, presque paternel. Il le montrait par des petits gestes, comme le morceau de gâteau, et Madison avait le sentiment qu'il ne voulait pas lui faire de mal. Contrairement à l'autre.

Elle frémit involontairement et décida de demander à Lurch. Après tout, elle n'avait rien à perdre. Quand la batterie serait morte, l'appareil ne serait plus qu'un morceau de métal inutile.

La porte de sa cellule pivota sur ses gonds. Madison leva les yeux : le deuxième homme la fixait d'un regard mauvais. Elle pâlit et se recroquevilla instinctivement contre le mur.

— C'est l'heure de s'amuser, siffla-t-il.

Son regarda s'arrêta sur la main de Madison.

— Tu as quoi, là, chaton ?

Elle glissa l'appareil sous ses jambes. En deux grandes foulées, l'homme traversa la pièce, attrapa son poignet et le tordit jusqu'à la faire crier de douleur.

Il plissa les yeux en lui arrachant la console.

— Ça vient d'où, ça ?

— C'est à moi.

— Quel crétin ! fulmina-t-il. C'est quoi, comme modèle ?

Il regarda le dos de l'appareil et cracha sur le sol.

— Je vais le tuer.

Madison se fit toute petite. Elle sentait le mur froid et métallique à travers son T-shirt.

— T'aimes jouer aux jeux vidéo, hein ? T'aurais pas fait autre chose avec, par hasard ?

— Je ne comprends pas.

— Me prends pas pour un imbécile, princesse. Pas comme l'autre demeuré. Ce truc a un récepteur GPS. Mais ça, je parie que tu le sais déjà.

Le désespoir étreignit le cœur de Madison. Des larmes brûlèrent ses yeux et débordèrent sur ses joues.

— Je ne vois...

— C'est ça, ouais. Tu ne vois pas où je veux en venir, et ton papa le grand scientifique non plus.

Il glissa la console dans sa poche arrière et se pencha vers Madison. Son haleine sentait la viande pourrie.

— Je te laisse pour l'instant, chaton. Faut que j'aille régler le compte à notre ami. Mais t'inquiète, je serai vite de retour.

Il sortit en claquant la porte. Madison serra ses bras autour de ses genoux pour essayer de calmer ses tremblements.

Randall Grant se passa la main dans les cheveux. Ils étaient raides et gras : il ne se rappelait pas la dernière fois qu'il les avait lavés. Même Barry, pourtant connu pour sa négligence en matière d'hygiène, avait eu un mouvement de recul quand il était arrivé au bureau.

Il était assis dans un parc à quelques rues de l'entrée du labo. Devant lui se dressait une fontaine hideuse constituée de gros blocs de béton marron, d'où Randall n'avait jamais vu jaillir une seule goutte d'eau depuis des années qu'il venait ici. Des bancs étaient placés au hasard, leurs planches cassées couvertes de peinture écaillée, comme des squelettes qui muaient. Il régnait une ambiance lourde de menaces, comme si quelque chose d'atroce était sur le point de se produire. Voilà, sans doute, pourquoi ses collègues

évitait l'endroit.

Ces monstres avaient sa fille entre leurs mains, et il était assis sur un banc à ne rien faire. Tout à l'heure, il était retourné au bureau comme ils le lui avaient ordonné. Devant l'étonnement de Barry, il lui avait expliqué qu'il se sentait mieux et qu'il avait du travail qui l'attendait. Les autres n'avaient pas rappelé, ce qui indiquait sans doute qu'ils avaient mis la main sur ce qu'ils cherchaient. Et Randall était responsable de ce qu'ils allaient en faire. Au bout d'un moment, prétextant une rechute, il avait quitté le bureau pour venir réfléchir ici.

Il secoua la tête d'un geste de désespoir. S'il y avait quelqu'un de compétent parmi ces gens, et il avait toutes les raisons de croire que c'était le cas, des milliers de vie étaient en danger. Peut-être même plus. Tout ça parce qu'il avait été incapable de dire non à l'argent.

Le premier contact avait eu lieu près d'un an auparavant. Un jour, dans ce même parc, un homme était venu lui parler. Randall mangeait son sandwich de midi en méditant sur l'effondrement récent de son couple et en se creusant la tête pour savoir comment il allait payer son avocat. Quand un inconnu s'était assis à côté de lui, il s'était levé pour s'éloigner. Sa vie était en ruine ; la dernière chose dont il avait envie, c'était de faire la conversation. Une semaine plus tôt, Audrey avait fait ses bagages et ceux des filles. Son départ avait eu lieu dans un brouillard ponctué d'accusations et de crises de larmes hystériques. Randall avait passé les six dernières nuits à faire les cent pas dans la maison, lumières éteintes, comme si sa femme et ses filles pouvaient miraculeusement réapparaître.

L'homme l'avait retenu. Il l'avait appelé par son nom et avait demandé à lui parler un instant. Au mépris de son instinct, Randall l'avait écouté. Tout ce qu'il lui demandait, c'était une information sans importance, en échange de laquelle il proposait une somme phénoménale. A vrai dire, c'était presque le double de la facture actuelle de son avocat : suffisamment d'argent pour traverser sereinement toute la procédure. Randall avait demandé à réfléchir. De retour au bureau, il avait localisé les documents en question : de simples archives financières. Elles n'étaient même pas conservées dans la partie sécurisée du bâtiment, mais fourrées dans un classeur métallique non verrouillé, à l'intérieur du hangar de rangement. Il n'avait aucune idée de ce qu'on pouvait y trouver d'intéressant : il les parcourut deux fois sans rien repérer de notable. Au bout de quelques jours de réflexion, il les avait photocopiées et remises à l'inconnu. Il n'y avait pas mort d'homme, s'était-il dit. Depuis le début de sa carrière, il suait sang et eau pour ce labo, et qu'avait-il

reçu en retour ? Des journées de travail interminables et des promotions qui ressemblaient plutôt à des mises au placard, lesquelles avaient à leur tour contribué à l'échec de son couple. Il était temps que l'entreprise lui donne un coup de pouce, pour changer. Pourquoi pas maintenant, alors qu'il en avait besoin plus que jamais ?

Avec le recul, il se maudissait d'avoir été aussi idiot. Evidemment qu'ils lui avaient demandé un document sans importance, qu'il pouvait leur livrer sans grands scrupules. C'était comme ça qu'ils l'avaient piégé. Quelques mois plus tard, ils avaient demandé des informations plus sensibles, et quand il avait hésité, ils lui avaient rappelé qu'il était déjà coupable de trahison. Ils avaient des tonnes de photos de l'échange, un enregistrement téléphonique hautement compromettant... tout ce qu'il fallait pour le couvrir de honte et l'envoyer en prison pour le reste de sa vie. Ses filles lui adressaient déjà à peine la parole. Si elles apprenaient qu'il était un traître...

Bref, il avait cédé. Quelques bricoles par-ci, quelques infos par-là. Rien qui puisse être réellement dangereux, même si une puissance étrangère mettait la main dessus. C'était du moins ce qu'il se disait.

Puis, un jour, ils lui avaient demandé l'accès à des matières faiblement radioactives. Randall avait enfin mis le holà. Il avait compris qu'en dépit de toutes leurs promesses, ils n'arrêteraient jamais. Ils continueraient à l'exploiter jusqu'à ce qu'il se fasse renvoyer, jeter en prison, tuer, ou les trois réunis. Il avait atermoyé pendant quelques semaines, histoire de mettre de l'ordre dans ses affaires et de rassembler son courage pour annoncer la nouvelle à Syd et à ses filles. La nuit, il restait les yeux grands ouverts à haleter de peur. Il sentait les murs se refermer autour de lui pour former une cellule.

Puis Madison avait disparu. Il avait déjà gâché sa propre vie, et voilà qu'il détruisait probablement celle de sa fille. Vu d'ici, cela semblait tellement absurde ! Pour être tout à fait honnête, depuis le début, il croyait pouvoir se montrer plus malin qu'eux. Le désavantage d'être toujours l'homme le plus intelligent de son entourage, c'était qu'on avait parfois des réactions d'une stupidité inimaginable.

En tout cas, il avait offert à ceux qui le manipulaient tout le pouvoir qu'ils pouvaient désirer. Ce faisant, il avait sans doute condamné à mort des milliers de personnes, dont sa fille.

Randall se leva en époussetant machinalement son pantalon. C'était la fin. Il avait laissé une chance à Syd et, pour l'instant,

Madison n'en avait récolté que davantage de souffrances. En faisant appel à Jake et elle, il avait simplement repoussé le moment de prévenir les autorités. Chacun voulait croire que, face à une situation dramatique, il s'élèverait au-dessus des circonstances pour révéler le héros qui sommeillait en lui. Quel dommage de constater, le moment venu, qu'on n'était qu'un lâche !

Les yeux fixés sur le sol, Randall reprit le chemin du labo et se dirigea vers le parking souterrain. A l'heure qu'il était, la majorité du personnel, dont Barry, aurait quitté les lieux. Il serrait dans son poing un Post-it sur lequel il avait griffonné l'adresse de la cellule locale du FBI à San Francisco. A cause du blocage du réseau, il devait sortir de l'enceinte du labo pour téléphoner depuis son portable. Il les appellerait en conduisant et s'assurerait qu'ils commencent à chercher Madison pendant qu'il était en route pour se livrer. Les hommes du FBI étaient plus expérimentés que n'importe qui, en matière d'enlèvements. Peut-être arriverait-il à négocier son placement dans une prison de cols blancs. Il n'appellerait Syd qu'ensuite, pour éviter de se laisser dissuader.

A une centaine de mètres de la sortie du garage, il fouillait dans sa poche à la recherche de sa carte magnétique quand un van se rangea à côté de sa voiture. Il ne lui accorda qu'un regard distrait. Mais en entendant le bruit d'une portière qui s'ouvrait, il tourna vivement la tête. Le temps que son cerveau enregistre les bras qui se tendaient vers lui, il était déjà trop tard.

— Merde !

D'un bond, Kelly se réfugia derrière l'encadrement de la porte. Il y eut une brève détonation, puis le bruit de dizaines de plombs s'encastrant dans le bois.

— Agent Jones ! s'écria un flic.

— Je ne suis pas touchée ! Continuez à menotter les autres !

Des sirènes s'élevèrent au loin.

— Vous feriez mieux de sortir, lança-t-elle au barman. Les mains en l'air, au-dessus de la tête !

— Va te faire foutre !

Kelly baissa les yeux vers le filet de sang qui suintait sous la porte.

— L'agent Rodriguez est toujours vivant ?

Il y eut un petit rire.

— Pour l'instant, ouais. Mais si quelqu'un s'avise de rentrer, ça va devenir moche.

Kelly ferma les yeux. C'était déjà moche. L'absence de communication de la part de Rodriguez n'était pas pour la rassurer. Elle n'avait pas remarqué de bâillon, mais elle n'avait eu qu'une seconde pour enregistrer la scène.

— Des renforts vont arriver d'une minute à l'autre. Pour l'instant, vous n'avez commis que des voies de fait, n'aggravez pas votre cas.

— C'est ma troisième condamnation, fille. J'ai rien à perdre.

— Ça pourrait vous éviter de purger votre peine dans une prison fédérale. Croyez-moi, elles sont bien pires que les autres.

Il se mit à rire de plus belle.

— Aucune prison ne me fait peur.

Kelly reconnut son accent : il devait être originaire du sud du Tennessee.

— Vous faites une grosse erreur, insista-t-elle.

— Tu rigoles ? J'ai attendu cette occasion toute ma vie. Si je joue bien, je sors d'ici en hélico et je me retrouve à Aruba.

— Ça ne finit jamais comme ça.

— C'est vrai. Mais tant qu'à tomber, j'ai envie de me battre.

Kelly se mordit la lèvre. Intérieurement, elle maudit Rodriguez d'être aussi idiot, le barman d'être aussi désaxé, et elle se maudit elle-même de n'avoir pas quitté le Bureau quelques mois plus tôt. Depuis la création du FBI, seuls 51 agents étaient morts dans l'exercice de leurs fonctions. Dont son ancien coéquipier. Si elle en perdait un deuxième, elle pouvait rendre son insigne dès ce soir.

— C'est vraiment ce que vous voulez ? demanda-t-elle. Des négociateurs, des snipers, des visées laser sur votre poitrine ? Ça risque de devenir moche.

— Oui, mais est-ce que je passerai à la télé ?

Le barman était plus intelligent qu'il ne le paraissait, et il ne semblait pas connaître la peur. Deux mauvaises nouvelles. Kelly décida d'essayer une autre tactique.

— Il ne vous reste que deux balles, à supposer que vous ayez le

temps de recharger. Vous croyez aller loin, avec ça ?

— Assez loin pour moi.

Il y eut un bruit de bottes, puis de conversation rapide : les deux flics exposaient la situation à ceux qui arrivaient. Du coin de l'œil, elle vit une ombre se faufiler dans son dos. Kelly pivota, le doigt sur la détente, mais quelqu'un lui attrapa la main. Elle expira en voyant des hommes du groupe d'intervention spécial s'aligner derrière elle, hors de vue de la deuxième pièce. Le commandant se pencha vers son oreille.

— Ils sont combien ?

— Je n'en ai vu qu'un seul. Il a un fusil à deux canons, on va dire qu'il est chargé à plein. L'agent Rodriguez est sur une chaise, à un mètre à droite de la porte.

Le commandant fit une série de signes de la main à l'intention de son équipe. Puis il posa la main sur l'épaule de Kelly pour lui demander de s'écarter. Elle alla se positionner derrière la file d'agents.

— Hé ! fille ! Je commence à m'ennuyer, tout seul.

Elle lança un regard au commandant, qui hocha la tête.

— Je suis encore là.

— Dis donc, j'ai toujours eu un faible pour les rousses. Pourquoi tu viendrais pas te mettre à genoux et me montrer ce que tu sais...

Sa phrase fut coupée par une explosion. Kelly détourna la tête, éblouie. L'instant d'après, l'équipe d'intervention envahissait la deuxième pièce en aboyant des ordres. Kelly se prépara à entendre des coups de feu. Une minute entière s'écoula ; la fumée de la grenade incapacitante se dissipait lentement. Puis le commandant passa la tête par la porte.

— Le champ est libre. Vous pouvez entrer.

Kelly pénétra dans la pièce. Le barman était étendu à plat ventre, les mains menottées dans le dos, les yeux ruisselant de larmes. Il lui faudrait un petit moment avant de retrouver l'usage de la vue et de l'ouïe. *Dommage que les effets ne soient pas permanents*, pensa-t-elle en examinant rapidement Rodriguez. Son coéquipier était attaché à la chaise, le costume et la chemise trempés de sang. Il avait l'air d'avoir pris un coup de gourdin en plein visage. Vu la fine équipe en question, ce n'était pas complètement exclu. Sa tête pendait mollement sur le côté. Il était encore conscient, mais c'était tout juste. Kelly s'agenouilla à son côté et lui détacha les mains.

— Agent Rodriguez ?

Il entrouvrit un œil.

— Il y a un bus dehors, dit le commandant du groupe d'intervention. Je leur ai dit d'apporter un brancard.

Kelly le remercia d'un hochement de tête.

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda-t-elle à Rodriguez.

Il émit un grognement étranglé. Il fallut un moment à Kelly pour comprendre qu'il riait.

— O.K. On se retrouve à l'hôpital.

Elle s'écarta pour laisser passer les urgentistes qui portaient le brancard. Il serait toujours temps de le questionner quand ses blessures auraient été traitées. Rodriguez avait une tête atroce, mais ses jours ne semblaient pas en danger. Avec un peu de chance, il aurait appris quelque chose. Les types qui l'avaient tabassé ne semblaient pas avoir prévu de le laisser vivre, ce qui voulait dire qu'ils avaient peut-être laissé échapper des informations intéressantes. Dans ce cas, l'opération ne serait pas un gâchis complet.

Kelly sortit du bar au moment où le barman se faisait escorter vers le panier à salade où s'entassaient ses acolytes.

— Pas lui, lança-t-elle.

L'officier qui l'accompagnait se retourna, médusé.

— Mettez-le tout seul dans une voiture. Et à l'arrivée, je veux qu'il soit séparé des autres.

Le policier haussa les épaules. C'était le même qui lui avait lancé un regard désobligeant quand il était arrivé en renfort.

— Pas de problème.

Il conduisit le prisonnier jusqu'à sa voiture de patrouille et le poussa sur le siège arrière en prenant soin de lui cogner la tête au cadre de la portière. Le barman émit un grognement mais ne dit pas un mot.

Kelly se tourna vers le commandant du groupe d'intervention.

— Je peux vous refiler le bébé ?

— Bien sûr. Le pire est passé, il reste juste à sécuriser les lieux. On va appeler des uniformes pour qu'ils s'en occupent.

— Parfait. Je vais aller faire ma déposition au poste avant de

commencer les interrogatoires.

— La nuit risque d'être longue.

— Et la journée suivante aussi, rétorqua Kelly en s'éloignant vers sa voiture.

Etendu sur le lit de sa chambre d'hôtel, les mains croisées derrière la tête, Jake se rappelait la dernière fois qu'il avait vu Kelly. Elle était venue à New York pour le week-end, un de leurs fameux week-ends avec arrivée en train le samedi matin, départ en train le dimanche soir. Toujours trop courts, mais ça lui permettait de s'endormir de temps en temps avec la femme qu'il aimait dans ses bras. Ce soir-là, après avoir mangé de la paella et bu trop de sangria dans un restaurant espagnol du West Village, ils avaient décidé de rentrer à pied. Le temps était exceptionnellement doux pour la fin du mois de mai, et les magnolias étaient en pleine floraison.

Kelly portait une robe rouge assortie à ses cheveux, et elle riait de quelque chose qu'il venait de dire, éclairée à contre-jour par le halo d'un lampadaire. Jake n'avait pas résisté : il l'avait prise dans ses bras et l'avait l'embrassée. D'habitude, elle détestait les démonstrations publiques d'affection. Mais ce soir-là, peut-être à cause de la sangria, elle l'avait enlacé à son tour. Jake caressait le tissu soyeux autour de la taille de Kelly, qui enfonçait ses mains dans ses cheveux. C'était un de ces baisers qui signifient beaucoup plus que la rencontre des lèvres... Un des moments les plus parfaits qu'il lui ait jamais été donné de vivre.

La sonnerie de son portable brisa sa rêverie. Il regarda l'écran. C'était Syd.

— Salut, dit-il. Tu as dégotté quelque chose sur Parrish ou sur Krex ?

— Rien du tout. Niet.

Jake entendit le son brouillé d'un haut-parleur en fond sonore.

— Tu es où, Syd ?

— A JFK. Je prends l'avion pour venir te rejoindre.

— Ah bon ?

Jake se redressa et posa ses pieds sur le sol.

— Tu es sûre ?

— Ce dont je suis sûre, c'est que si je passe encore une journée

toute seule dans ce bureau, je monte sur le toit et je me jette dans le vide. Sérieusement, Jake, il nous faut une secrétaire.

Syd marqua une petite pause avant d'ajouter :

— De toute façon, j'ai mon téléphone et mon ordinateur avec moi. Pas besoin de rester enchaînée à un bureau.

— Tiens ? dit Jake en souriant. Je ne savais pas que les décorateurs étaient passés installer les chaînes.

— Ha, ha ! Ça te va, si je débarque ?

— Au contraire, j'ai besoin de compagnie. Encore une journée tout seul avec Randall, et je risque de me jeter dans le vide, moi aussi.

Il faillit demander ce qu'elle trouvait au scientifique, puis se ravisa.

— Je me demandais combien de temps tu supporterais de rester enfermée dans un bureau.

— Ouais, ouais. Ça valait la peine d'essayer. On commence par quoi ?

— Demain, on passe voir un club de motards à Stockton. Selon le dossier que j'ai récupéré à Corcoran, c'était le QG de Dante avant son arrestation. Certains de ses vieux copains de prison y traînent peut-être encore.

— Je parie qu'ils seront ravis de bavarder avec toi ! s'esclaffa Syd.

— Probablement pas. Mais toi, par contre, ils vont t'adorer.

— J'ai une certaine classe, sur une Harley.

— Je n'en doute pas, dit Jake en souriant. Bref, j'espère croiser quelqu'un qui a une dent contre Parrish et qui sait où il est passé.

— Ça marche. Je prends le vol de nuit, on se retrouve à l'aéroport d'Oakland vers 6 heures du matin.

— Compris, chef. Bon courage pour dormir dans le siège du milieu.

— Peuh ! Tu crois que je voyage autrement qu'en première ?

Jake voulut répondre, mais elle avait raccroché. Il se surprit à sourire en mettant fin à la communication. Syd lui rappelait beaucoup sa première petite amie, Lana, une fille fougueuse qui avait grandi dans un ranch et qui était aussi capable de voler un veau que de remporter un concours de beauté. Elle était exubérante,

passionnée... tout le contraire de Kelly. Jake secoua la tête. Il savait que Kelly n'était pas enchantée de sa nouvelle associée. La première fois qu'il avait rencontré Syd, elle avait infiltré un réseau de contrebandiers qui essayaient de se servir des bateaux de son ancien patron. Elle était sacrément attirante, d'accord, mais il l'avait toujours considérée comme une amie, pas plus. Et il était assez malin pour savoir qu'une liaison avec elle prendrait la même tournure que toutes celles qu'il avait connues dans le passé : six mois d'euphorie, puis une descente en flammes. A son âge, il préférerait la stabilité.

Il se redressa et se déshabilla en lançant un coup d'œil au réveil. Il n'était que 21 heures, mais la journée du lendemain promettait d'être longue. Il appela Kelly pour lui souhaiter une bonne nuit, tomba de nouveau sur son répondeur et raccrocha sans laisser de message. D'humeur maussade, il s'étendit sur le dos et se remit à fixer le plafond.

Le chef de la police de Phoenix ferma la porte de la salle d'observation et vint se tenir à côté de Kelly devant la vitre sans tain.

— Il y a un rassemblement de skins en ville ?

— Apparemment, dit Kelly en croisant les bras.

Dans la salle d'interrogatoire, le détective fit une énième tentative.

— Pourquoi avez-vous attaqué l'agent Rodriguez ?

— John Harper, deuxième classe, numéro 54687.

— Vous faites une grosse erreur. Vos copains sont tous en train de parler, vous allez vous retrouver avec tout sur le dos.

L'autre fixait calmement le mur d'en face, comme si le détective n'avait pas été là.

— John Harper, deuxième classe, numéro 54687.

Le flic se retourna vers la vitre et haussa les épaules en signe d'impuissance.

— C'est quoi, ces conneries ? demanda le chef de la police.

— Son nom, son grade et son matricule, j'imagine.

— C'est un ancien militaire ?

— Non, dit Kelly en indiquant le dossier sur la table. Un taulard professionnel. Première condamnation ferme à quatorze ans. Ça doit être son numéro de détenu.

— Mais... le grade ?

Kelly secoua la tête.

— Je ne sais pas. Ils ont tous l'air d'appartenir à un groupe paramilitaire.

— Sous les ordres de qui ?

— A mon avis, du barman, Patrick Croll. C'est lui qui avait l'air de commander, quand j'y étais.

Le chef de la police jaugea le skinhead du regard.

— Il y a un lien avec l'affaire Morris ?

— Possible. Rodriguez vérifiait une piste liée à l'appel anonyme.

— Au sujet de la cache d'armes ?

Kelly hocha la tête.

— Vous aimez bien nous compliquer la vie, hein ? demanda son interlocuteur. On retrouve l'arme qui a tué Morris dans une maison remplie de crapules, avec un arsenal à faire pâlir Ben Laden. Mais non, il faut encore que vous alliez chercher un lien avec des skins.

— Ils ont tabassé Rodriguez et allaient sans doute le tuer, fit remarquer Kelly. Ils n'ont pas l'air complètement innocents, non plus.

— Je ne veux pas vous expliquer votre boulot, ma jolie, mais si un dénommé Rodriguez se pointe là-bas, il a autant de chances de se faire tuer parce qu'il est mexicain que parce qu'il est un agent fédéral. Ça ne prouve rien du tout.

Le chef de la police leva la main pour empêcher Kelly de l'interrompre.

— Les choses sont différentes, chez nous, surtout avec ce qui est arrivé à Duke. Vous ne pouvez pas entrer dans un endroit pareil en comptant sur votre insigne pour vous sauver. Moi-même, je n'y foudrais pas les pieds sans une équipe du groupe d'intervention.

Kelly se retint de répliquer de Rodriguez n'était pas censé y entrer seul. Malgré son immense agacement, pas question de le dénoncer à la police de Phoenix. Elle ne le dirait même pas à McLarty, si elle

pouvait l'éviter.

Son interlocuteur l'observait du coin de l'œil. Dans la salle d'interrogatoire, le policier et l'interrogé étaient plongés dans un silence gêné. Le chef de la police se pencha pour frapper un coup à la vitre. Le détective se leva, manifestement soulagé, et rassembla les papiers sur la table.

— Vous avez lu leurs dossiers ? demanda le chef.

— Je les ai tous survolés.

— Vous avez remarqué le point commun ? La drogue. Tous ces types, jusqu'au dernier, sont tombés au moins une fois dans leur vie de merde pour détention ou trafic de stupéfiants.

— Et alors ?

— Alors le MS-13 marche sur les plates-bandes des skins, et ils ont décidé de faire passer un message en dénonçant leur cache à la police. L'histoire du pistolet de Morris, c'est une coïncidence.

— Peut-être, concéda Kelly. Mais regardez ce type. Vous trouvez qu'il a une tête de cafardeur ? Si c'était ça, ils auraient réglé le problème eux-mêmes, sans faire intervenir les flics.

— Ils nous utilisent autant qu'on les utilise. Quoi qu'il en soit, j'ai parlé à votre supérieur, McLarty, tout à l'heure. Je lui ai dit que l'affaire était quasi bouclée.

— Vous n'aviez aucun droit de faire ça, protesta-t-elle.

— Je n'ai pas les moyens d'affecter des hommes à une affaire qui traîne en longueur alors qu'on a trois crapules à inculper. Surtout quand les types en question ont probablement fait le coup.

Il lui lança un regard appuyé.

— Je n'ai pas non plus assez d'effectifs pour sauver des agents fédéraux qui jouent aux cow-boys.

Kelly se mordit la lèvre, résolue à ne pas mordre à l'hameçon.

— Concluez au plus vite, agent Jones.

— Je ferai de mon mieux, répondit-elle au bout d'un moment.

Apparemment satisfait, le chef de la police quitta la pièce. Kelly tourna les yeux vers Harper, qui continuait à fixer le même point sur le mur. Elle avait déjà perdu une heure à essayer d'interroger le barman. Il lui avait récité exactement la même litanie, à la seule différence que c'était elle qu'il fixait, et d'un regard concupiscent. Son interlocuteur avait raison, bien sûr. Le lien entre l'appel

anonyme et l'affaire Morris était déjà tenu ; l'étendre aux événements survenus dans le bar, c'était une pure présomption. N'empêche que quelque chose la dérangeait dans cette histoire, et le comportement des skins ne faisait que renforcer son malaise. Un tel degré d'organisation était inhabituel parmi les criminels à la petite semaine. Difficile de ne pas avoir l'impression que quelqu'un les manipulait. De près, le dossier d'accusation contre le gang semblait en béton, mais plus on prenait de recul, plus ça sentait la sale affaire.

Son téléphone vibra : c'était Jake. Elle réprima une pointe de culpabilité. Il avait appelé plusieurs fois aujourd'hui, et elle ne l'avait pas rappelé. Notamment parce qu'elle n'avait pas le courage de lui expliquer tout ce qui s'était passé, car c'était encore trop frais. Mais surtout parce qu'elle avait l'impression que la distance entre eux se creusait de plus en plus, ces derniers temps, et pas seulement d'un point de vue géographique. A force d'être autant séparés, il devenait parfois difficile de se rappeler leurs moments communs. Leur histoire commençait à ressembler à une vie parallèle, rêvée plutôt que vécue. Dans un sens, ce fonctionnement aidait Kelly à cloisonner les différentes parties de sa vie. Au travail, elle s'immergeait dans ses enquêtes ; avec Jake, elle essayait d'oublier tout le reste. Pour une raison ou une autre, la perspective de devoir un jour tout combiner la terrifiait.

Avec un soupir, elle éteignit son téléphone. La journée avait été longue. Si on leur laissait un peu de temps pour réfléchir aux conséquences de la loi des « trois condamnations », l'un d'entre eux finirait peut-être par craquer. Sinon, il faudrait trouver un autre stratagème.

Elle envisagea de passer à l'hôpital pour parler à Rodriguez, puis décida qu'il en avait assez bavé pour aujourd'hui. A vrai dire, elle était tellement épuisée et furieuse qu'elle craignait de ne pas se comporter de manière professionnelle. En négligeant le protocole, son coéquipier avait mis de nombreuses vies en danger. De toute façon, il serait sans doute K.O. à cause des sédatifs. Mieux valait s'accorder une bonne nuit de sommeil et régler son cas demain matin.

Dante était juché au bord du canapé, les mains sur les genoux. C'était seulement la deuxième fois qu'il venait chez Jackson ; la

première visite aussi s'était déroulée de nuit. Mais cette fois-là, il apportait de bonnes nouvelles. Il était beaucoup plus difficile de savourer le luxe opulent qui l'entourait alors que Jackson arpentait la pièce en fumant.

— Explique-moi encore comment ces ordres ont pu être mal interprétés.

— Je...

— Tu ne leur as pas expliqué l'importance d'être discrets quand ils passaient l'appel ?

Dante haussa les épaules.

— Mais si ! Je leur ai dit d'aller dans un endroit où personne ne les connaissait. Genre un quartier de basanés.

— Pourquoi ont-ils enfreint cet ordre ?

Dante essuya son front du revers de la main. De toute sa vie, jamais il ne s'était senti aussi impuissant. Ni aussi coupable — alors qu'il n'avait, à titre personnel, rien fait de mal. Mais ces hommes étaient sous ses ordres, et Jackson comptait sur lui pour qu'ils exécutent sans faute chaque étape de la mission. Ils avaient échoué. Par conséquent, il avait échoué aussi.

— Ils ont été flemmards...

— Flemmards ! rugit Jackson. C'était la partie la plus importante de leur mission ! Et ils ont utilisé le téléphone devant le bar !

— Ils disent qu'il n'y a plus beaucoup de cabines téléphoniques, expliqua faiblement Dante.

— Ils ont raison !

Jackson enfonça son index dans la poitrine de Dante, lequel tressaillit.

— Toi, tu aurais dû leur fournir des téléphones portables. Jetables, intraçables. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je pensais qu'ils en utiliseraient un, dit Dante d'une petite voix. Je leur avais bien dit que c'était important...

— Et tu as cru qu'ils y penseraient tout seuls ?

Dante fit oui de la tête.

— Tu me déçois, Dante. Un chef ne laisse jamais ses hommes décider de quoi que ce soit. Il leur dicte chacun de leurs mouvements, chacune de leurs actions. La victoire sur le champ de

bataille en dépend. Est-ce bien clair ?

— Oui, monsieur Burke, répondit Dante au bout d'un long silence.

— Bon. L'autre affaire avance ?

— Ils devraient arriver à Houston avant l'aube.

— Excellent.

Jackson le congédia d'un signe de la main. Sur le seuil de la pièce, Dante s'arrêta.

— Monsieur Burke, le sergent Croll voudrait savoir qui va les défendre.

Jackson plissa les yeux.

— Les défendre ?

— Je le leur avais promis un avocat, monsieur Burke. Vous m'aviez dit qu'ils seraient couverts...

La voix de Dante s'érailla sous le regard de Jackson.

— Cette couverture était destinée aux cellules actives qui atteignaient leurs objectifs.

— Je sais, monsieur Burke, mais étant donné... euh... ce qui est arrivé..., dit Dante en fixant le sol. Ça les empêcherait de parler à tort et à travers.

Il ajouta rapidement :

— Je veux pas dire qu'ils le feraient. Mais s'ils savent que vous veillez sur eux, ils auront encore moins de raisons de...

Il leva les yeux. Jackson le dévisageait avec froideur. Une chose que Dante avait apprise en trois ans au service de cet homme, c'est qu'il détestait perdre. Et l'affaire du bar s'inscrivait décidément dans la colonne des pertes.

— Envoie-leur quelqu'un. Mais assure-toi que ça ne remonte pas jusqu'à moi.

— Compris, monsieur Burke.

Dante passa le seuil de la porte et ne recommença à respirer qu'en quittant la maison.

1^{er} JUILLET

Jake tentait de se frayer un chemin entre les voitures agglutinées au bord du trottoir. Il aperçut enfin Syd au bout de la plate-forme, habillée tout en noir. Il lui fallut cinq minutes de plus pour l'atteindre. Elle lança son sac à l'arrière, claqua la porte du coffre et plongea presque à l'avant du véhicule.

— C'était comment, la première classe ?

Les joues de la jeune femme étaient teintées de rose. Manifestement, quelque chose l'excitait.

— Médiocre. Même pas de noix grillées.

Elle ôta ses lunettes de soleil et se pencha pour introduire une adresse dans le GPS. Une mèche de ses cheveux chatouilla le visage de Jake, et il respira des effluves de shampooing.

— J'ai déjà...

— Changement de programme. On a repéré un signal GPS émis par la console de jeux de Madison.

— Sans déconner ? dit Jake en levant un sourcil.

— C'est dingue, hein ? Je n'y croyais pas, mais par acquit de conscience, j'ai mis un de mes gars sur le coup. Et, ô miracle, on a retrouvé la fréquence. J'ai eu son message en atterrissant.

— Alors... on sait où elle est ?

— Disons qu'on sait où est sa DS Lite. Sauf qu'elle a cessé d'émettre hier soir, alors on a intérêt à faire vite. C'est à moins d'une heure d'ici, sauf si tu conduis comme un pépé.

— Je conduis très bien ! objecta Jake.

Pour le prouver, il coupa deux voies en travers et s'élança sur la bretelle d'accès à l'I-880 en direction du nord.

— On appelle la cavalerie ?

— Pas la peine. J'ai une équipe sur place.

— Vraiment ? Tu as fait drôlement vite.

— Je les avais mis en stand-by dès que Randall m'a appelée.

Comme elle avait disparu à San Francisco, je me suis dit qu'elle referait peut-être surface dans la région.

— Bien vu, dit Jake un peu à contrecœur.

— Ils nous apportent des gilets et des armes de rechange.

— Tu es sûre de toi, Syd ? Si ça tourne mal, il pourrait y avoir de grosses répercussions.

— Crois-moi, je fais plus confiance à cette équipe qu'à une bande de fédéraux qui ne sont jamais sortis de Hogan's Alley. Si la fille est encore vivante, on la récupérera.

— D'accord, dit Jake en refoulant son malaise.

Il n'avait jamais été à cheval sur les règles, mais, comme la plupart des anciens de la CIA, Syd suivait un code totalement différent. Pour eux, les règles n'existaient même pas. Et l'idée de sa soi-disant équipe de cracks l'inquiétait encore plus.

— On va où, finalement ?

— Benicia. J'ai des coups de fil à passer, alors conduis et tais-toi. Je te raconterai le reste en arrivant.

Madison plaqua son oreille contre la porte. Elle avait passé la plus grande partie de la nuit à attendre qu'elle s'ouvre, tremblante de terreur à l'idée de ce que ce salopard allait lui faire. Elle était plus ou moins convaincue qu'il allait la tuer.

Elle serrait entre ses mains le plateau métallique sur lequel on lui apportait ses repas. L'objet en métal rouillé portait l'inscription *Olympia Brewing Company* et une illustration représentant une dame qui portait un grand chapeau. Il lui paraissait incongru depuis le départ. En général, Lurch venait le chercher tous les soirs, mais la veille, il n'était pas apparu. Peut-être n'en avait-il pas eu le courage, sachant ce qui l'attendait.

Comme arme, c'était dérisoire, mais mieux que rien. Elle avait décidé de se poster dans l'ombre près de l'entrée. Quand la porte s'ouvrirait, elle se jetterait sur son adversaire et essaierait de le frapper au visage. Avec un peu de chance, le temps qu'il se remette de sa surprise, elle pourrait s'enfuir en courant. C'était tiré par les cheveux, elle le savait. Elle aurait beau faire toutes les pompes qu'elle voudrait, elle n'aurait aucune chance de se défendre face à

lui. Mais si jamais elle arrivait à monter sur le pont... Elle était obligée d'essayer. S'ils étaient en pleine mer, elle sauterait par-dessus bord et se noierait. Ce serait toujours mieux que les tortures que ce sale type devait lui réserver.

Après son départ en trombe, ce matin, elle avait entendu des éclats de voix. On aurait dit qu'ils n'étaient que tous les deux, mais impossible d'en être sûre, à cause des échos. Elle s'était imaginé Lurch, tête baissée, en train de se faire engueuler. Cette image ne l'avait pas réconfortée.

Depuis des heures, maintenant, le silence régnait. D'habitude, ils lui apportaient le petit déjeuner vers l'aube, mais les filets de lumière qui pénétraient dans la pièce indiquaient qu'il était presque midi. Qu'est-ce qu'ils fichaient ?

Enfin, des pas résonnèrent. Elle aspira vivement et se plaqua contre la porte. Impossible de savoir qui venait, tant les pas résonnaient sur le sol en métal. Madison s'entendit respirer à toute vitesse ; le plateau tremblait entre ses mains. Elle s'efforça de se calmer. C'était maintenant ou jamais. Elle n'aurait qu'une seule chance.

Elle recula pour s'enfoncer dans l'ombre et entendit le loquet glisser dans un grincement métallique. Les phalanges de ses mains étaient blanches, le sang résonnait dans ses oreilles. La porte pivota lentement sur ses gonds ; Madison se prépara à attaquer.

Il lui sembla qu'une éternité s'écoula avant qu'une silhouette ne franchisse le seuil de la porte. Avec un petit cri, Madison bondit en avant, leva le plateau au-dessus de sa tête et l'abassa de toutes ses forces.

Elle entendit un petit grognement. Elle avait raté son coup. C'était Lurch, pas l'autre. Elle ne l'avait pas touché au visage, mais à la poitrine. Il la regarda par en dessous, un peu affaissé, l'air désorienté. Reprenant ses esprits, Madison se rua vers la porte, trébucha, se rattrapa et s'élança en courant vers le bout du couloir. Lurch lui cria quelque chose, mais elle l'ignora. La seule chose qui comptait, c'était de courir.

Au bout d'une seconde, son cerveau rattrapa ses pieds. Elle arrivait au bout du couloir. Un embranchement étroit partait à gauche : elle s'y enfonça en courant ventre à terre. Elle dépassa des portes étroites recouvertes de peinture grise écaillée. Pas le temps de les ouvrir. Il fallait espérer que l'accès au niveau supérieur apparaîtrait avec évidence, sous la forme d'une échelle ou d'un escalier. Elle fut subitement prise d'un désir si intense de revoir le

soleil que ses yeux se remplirent de larmes.

L'instant d'après, elle s'arrêtait en dérapant. Le couloir s'achevait en cul-de-sac. Rien ne laissait deviner une sortie ni d'un côté ni de l'autre. Se cachait-elle derrière une des portes grises ?

Lurch apparut au bout du couloir. Même de loin, on voyait que ses traits étaient déformés par la colère. Madison virevolta et repartit en sens inverse. *Mon Dieu, ne le laissez pas me rattraper, je vous en supplie...*

Face à elle, une porte se dressait, fermée par une lourde barre métallique. Au dernier moment, elle se rattrapa pour ne pas s'y écraser, et lutta pour soulever la barre. Lurch arrivait derrière elle en courant à pas lourds. Madison émit un petit cri de frustration. Puis, dans un grincement, la barre céda brusquement et la porte s'ouvrit. Elle faillit se mettre à pleurer en voyant apparaître une échelle.

Elle monta les barreaux en haletant. L'échelle s'élevait dans un long cylindre étroit, au sommet duquel apparaissait une écouteille. Sentant les marches vibrer, elle lança un regard par-dessus son épaule. Lurch grimpait derrière elle. Pour un homme de son poids, il était remarquablement rapide. Il n'avait que deux niveaux de retard sur elle, et l'écart se réduisait à toute vitesse.

Elle tenta d'accélérer, mais ses bras et ses jambes tremblaient déjà sous l'effort. Elle leva les yeux : quinze mètres la séparaient encore de l'écouteille. Elle se mit à prier pour que cette dernière ne soit pas verrouillée de l'extérieur.

— Madison !

En entendant son prénom, elle sursauta et faillit tomber. C'était la première fois que Lurch le prononçait depuis qu'il était venu la chercher à l'aéroport. Elle se concentra sur les mètres qu'il lui restait à parcourir. Plus qu'une dizaine. Son cœur martelait sa cage thoracique. Des ruisselets de sueur coulaient sur son visage, mais elle n'osait pas l'essuyer, tant ses mains étaient déjà poisseuses. Plus que cinq mètres. Elle laissa échapper un petit cri : sa main venait de se décrocher du barreau. Destabilisée, elle perdit pied, elle ne pendait plus que d'une main. Lurch était à cinq ou six mètres derrière elle. Serrant les dents, elle tendit sa main, agrippa le barreau de toutes ses forces et s'élança de nouveau vers le haut du conduit.

Arrivée au sommet des marches, elle tendit ses bras tremblants contre l'écouteille. Elle ne bougea pas d'un millimètre. Une fois de plus, elle rassembla ses forces et poussa. Il y eut un grincement, et

l'écoutille s'ouvrit en basculant vers le haut.

Une main s'accrocha à sa cheville ; elle se dégagea d'un coup de pied. A bout de souffle, elle se hissa au-dehors et s'étala sur le pont. Derrière elle, la tête de Lurch sortit du conduit. Elle se leva d'un bond et, sans réfléchir, repartit en courant.

Acclimatée depuis tant de jours aux boyaux sombres de la cale, elle était éblouie par la lumière du soleil. Elle avança en trébuchant sur les détritiques qui jonchaient le pont. A quelques mètres devant elle se dressait le bastingage. Madison fit volte-face et porta son regard au loin. Un désespoir écrasant déferla sur elle. Elle se trouvait sur un navire de guerre amarré au milieu d'une série d'autres bâtiments. Au loin, au-delà de la dernière tourelle, brillait une bande de terre marron. Mais il n'y avait aucun moyen visible de la rejoindre. Et c'était trop loin pour y aller à la nage. Elle resta un instant immobile, haletante.

— Arrête !

Madison pivota sur ses talons. Lurch avançait vers elle d'un pas chancelant. Il était presque plié en deux. Il souffrait autant qu'elle, le salopard.

— Y a aucun moyen de débarquer, dit-il en secouant la tête.

Il s'avança doucement en lui tendant la main.

— Allez, viens...

Elle secoua la tête et s'éloigna à reculons jusqu'à ce que son pied heurte le bord du pont.

Lurch lui fit signe de revenir.

— Il t'arrivera rien, je te le promets.

— C'est ça, rétorqua Madison.

Elle jeta un regard par-dessus son épaule, puis grimpa sur le bordage en tanguant un peu, les bras écartés pour garder l'équilibre.

Les yeux de Lurch s'écarrillèrent.

— Fais pas ça !

Madison l'ignora. Le visage ruisselant de larmes, elle lui tourna le dos et plongea.

— Toc, toc, dit Kelly en frappant doucement des phalanges sur la porte ouverte.

Rodriguez leva un doigt. Il était assis dans son lit et parlait au téléphone en prenant des notes dans un carnet.

Kelly fronça les sourcils et attendit avec irritation qu'il ait fini. Elle avait passé une bonne partie de la nuit à se répéter en boucle les propos du chef de la police. Elle n'avait jamais été du genre à aller au plus facile, à bâcler les enquêtes au mépris des éléments qui ne concordaient pas. Elle se plaisait à croire que les victimes méritaient davantage. Envers et contre tout, elle s'accrochait à l'idée que son travail consistait à rechercher la vérité, si dérangeante soit-elle.

Pourtant, un peu avant l'aube, elle avait décidé de mettre le meurtre de Morris sur le dos des membres du MS-13 arrêtée dans la cache d'armes. Le chef de la police de Phoenix serait content, son patron serait content, les médias se calmeraient un peu. Une fois sa décision prise, elle n'avait pas réussi à se rendormir pour autant. Elle était restée étendue sur son lit, à regarder le jour s'infiltrer par les rideaux et à se demander ce qu'elle était en train de devenir. Elle ne se reconnaissait plus.

Rodriguez, lui, avait une mine épouvantable. Son visage avait presque doublé de volume, et il était sillonné de points de suture noirs. Son nez était tordu vers la gauche, un pansement en gaze dépassait de ses cheveux. Kelly eut un élan de compassion envers lui. Il avait beau être un imbécile, il ne méritait pas de souffrir autant.

L'instant d'après, il referma son téléphone dans un petit claquement.

— Tu m'aimes, Kelly ?

Son visage ravagé se contorsionna ; il semblait essayer de lui faire un sourire.

— Pour être franche, à l'instant, tu n'es pas sur ma liste de personnes préférées.

— Tu vas bientôt changer d'avis.

— Tu travaillais ? demanda Kelly sur un ton dubitatif. Tu n'es pas K.O. à cause des médicaments ?

— Je leur ai demandé de ne pas m'en donner.

Rodriguez changea légèrement de position et tressaillit sous l'effet de la douleur.

— Tu vois ? Je sens tout.

— C'est un peu extrême, non ? Tu as des blessures sévères.

— Disons que je n'ai pas le droit de prendre des médicaments antidouleur, expliqua-il en évitant son regard.

Kelly resta interloquée. Ainsi, Rodriguez avait été accro aux médicaments. Cette information aurait dû figurer dans son dossier.

— Bref, dit-il en s'éclaircissant la gorge, il paraît que les connards du bar refusent de parler. J'ai passé la matinée à essayer de remonter jusqu'au propriétaire.

— Bonne idée, concéda Kelly à contrecœur. C'est qui ?

Rodriguez leva l'index.

— C'est là où ça devient intéressant. Le dossier administratif de ce rade n'est pas clair du tout. Au bout de plusieurs kilos de paperasses, on aboutit à une entreprise bidon.

— Vraiment ?

— J'ai demandé à une amie qui travaille au fisc d'y jeter un œil. Si on élimine toutes les filiales et les sociétés écran, on aboutit à une seule entreprise. C'est une société offshore ; elle n'a pas été facile à identifier, mais cette copine me devait un service. Et on a eu de la chance.

— Qui est le propriétaire, Rodriguez ?

— L'Acme Lounge a d'abord été acheté par un groupe qui s'appelle le Lion's Share. C'est une société-écran, elle n'a aucune activité réelle.

Rodriguez avait manifestement consacré beaucoup de temps à ces recherches, et il tenait à lui faire un compte rendu complet. Kelly réprima un soupir.

— Le Lion's Share appartient à la Diamond Tooth, qui est à son tour une division de la Fiddle and Flute...

— Fiddle and Flute ? répéta Kelly sur un ton sarcastique.

— Attends, ce n'est pas tout. Il faut encore transiter par cinq ou six autres avant d'arriver à la pièce de résistance.

Il lui montra son carnet de notes.

Kelly se pencha pour lire, puis secoua la tête.

— Omega ? Ça ne me dit rien.

— Vraiment ? dit Rodriguez d'un air surpris. Tu ne lis jamais les pages économie, c'est ça ?

— Pour quoi faire ?

— Parce qu'avec la retraite minable que nous donne le FBI, il vaut mieux commencer à investir de ce côté.

Rodriguez secoua la tête, puis grimaça de nouveau de douleur.

— La poisse... Je n'arrive même pas à cligner des yeux. Omega est une des plus grandes sociétés de l'Arizona. Elle possède la moitié du sud-ouest des Etats-Unis, des télécommunications à l'industrie minière. Et devine qui est le P.-D.G. ?

— Aucune idée.

— Jackson Burke. Un des meilleurs potes de Duke Morris, un type qui arrose généreusement tous les candidats qui défendent la réforme de l'immigration. Il a personnellement financé le projet de loi au Texas qui aurait stipulé la déportation immédiate de toute personne n'ayant pas de carte verte.

Kelly en avait vaguement entendu parler, mais à vrai dire, elle ne suivait l'actualité de près que lorsqu'il y avait un lien direct avec son travail.

— Tu insinues que Burke a commandité le meurtre de Morris et fait porter le chapeau à un gang de dealers salvadoriens ?

— Exactement.

— Mais pourquoi ? Surtout s'ils étaient amis... Ça ne tient pas debout.

— Peut-être qu'il a pété les boulons, dit Rodriguez en haussant les épaules. Ou alors, après l'échec du fameux projet de loi, il a décidé de s'y prendre autrement. D'abord il attise la haine à l'égard des immigrés, ensuite il essaie de forcer la main aux législateurs. Et ça marche. Pas plus tard que ce matin, le Sénat a annoncé qu'il rouvrirait le débat sur les mesures anti-immigration.

— Quand même, je vois mal le président d'une grande entreprise commanditer des meurtres.

Rodriguez faillit s'étrangler.

— Tu plaisantes ? Ces types-là sont sans pitié ! La guerre en Irak, c'est uniquement à cause de Blackwater et des entreprises pétrolières. Ils ont fait faire leur sale boulot au gouvernement.

Kelly ne répondit pas. Elle n'avait jamais été fan des thèses du complot, et celle de Rodriguez au sujet de leur enquête semblait pleine de lacunes. Cela méritait toutefois qu'on y regarde de plus près.

— Ah ! J'oubliais...

Du bout de son stylo, il tapota les noms inscrits sur sa liste de sociétés.

— Featherwoods, la Sackett Corporation... beaucoup de ces noms font allusion aux activités des suprématistes blancs.

— Vraiment ? dit Kelly en fronçant les sourcils. Pourquoi prendraient-ils ce risque ?

— C'est sans doute une plaisanterie pour initiés. Une banque offshore ne ferait pas le rapprochement. Et puis, comme je te l'ai dit, ces sociétés sont totalement dormantes. Elles servent juste à faire transiter des fonds.

Kelly réfléchit.

— Est-ce qu'on peut en savoir davantage sur ces sociétés ? Obtenir la liste de leurs biens immobiliers, par exemple ?

— Bonne idée. Peut-être qu'on trouvera quelque chose de plus compromettant.

— Exactement. Tu as fait du bon boulot, Rodriguez.

Elle eut l'impression qu'il rougissait un peu sous ses ecchymoses.

— Mais pour accuser un P.-D.G. d'avoir assassiné un sénateur, il nous faudrait carrément plus de preuves.

— Pigé, dit Rodriguez en consultant son calepin. Je vais rappeler ma copine et lui demander de m'envoyer tout ce qu'elle peut trouver sur ces sociétés.

— Parfait. Pendant ce temps, je vais retourner discuter avec tes copains du bar.

— Tu leur passeras le bonjour. Et si possible, défonce-leur le crâne, d'accord ?

— Ce n'est pas mon style, tu sais.

Avec un sourire sarcastique, Kelly se leva et tapota maladroitement la jambe de Rodriguez.

— Essaie de te reposer. Tu as une mine atroce.

— Ça fait toujours plaisir.

Il s'adossa aux oreillers et ferma les yeux.

— Une sieste me ferait peut-être du bien, c'est vrai.

Kelly avait presque passé la porte quand il lança :

— Hé ! Jones ?

— Oui ?

— J'ai enfin l'impression d'avoir un coéquipier.

Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais il dormait déjà.

Randall était étendu sur le côté, les mains attachées dans le dos, les chevilles ligotées. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait. Sa tête était entourée d'un sac qui dégageait une puanteur atroce, comme s'il avait contenu avant des animaux morts. L'odeur lui donnait des haut-le-cœur, mais il avait réussi à se retenir de vomir. Ces crétins ne feraient pas un geste pour l'empêcher de s'étrangler dans son vomi. Ils lui avaient fait une piqûre pour l'assommer ; quand il avait repris connaissance, il avait senti la carlingue d'un avion vibrer autour de lui. A présent, il était ballotté sur un sol raboteux qui devait être celui d'une voiture ou d'un camion.

Malgré tout, il était vivant, ce qui n'était pas négligeable. Que pouvaient-ils bien lui vouloir ? Il leur avait déjà donné tout ce qu'ils avaient demandé, et ne pouvait évidemment pas continuer à fournir des informations depuis l'extérieur du labo.

Et Madison ? Sans doute l'avaient-ils tuée, pensa-t-il avec un élanement au cœur. Il n'avait pas réussi à la protéger. Il aurait dû s'adresser au FBI dès qu'elle avait été enlevée. Il aurait dû leur dire la vérité, et faire face aux conséquences. Par bêtise, il les avait condamnés tous les deux.

Il se mit à pleurer en étouffant ses sanglots contre la toile du sac. Au bout d'un moment, un violent grincement de métal le fit sursauter. De la lumière filtra par le tissu rêche et l'éblouit.

Quelqu'un aboya un ordre. Des mains soulevèrent Randall puis le reposèrent lourdement. Il atterrit sur un genou, et laissa échapper un cri de douleur quand on l'attrapa par le coude et le força à se relever. L'instant suivant, on arrachait le sac de son visage.

— Vous avez fait bon voyage ?

C'était l'homme au crâne rasé qui l'avait recruté au tout début. Il avait toujours le même sourire satisfait.

— C'est quoi, ce bordel ? demanda Randall d'une voix tremblante.

Il se trouvait au milieu d'un vaste hangar, assez grand pour abriter un avion. A quelques mètres devant lui, il distinguait un laboratoire de fortune, avec boîte de protection à gants et tableau de bord domotique. Une dizaine de mètres plus loin, trois grandes remorques de poids lourds attendaient. Des inconnus au crâne rasé se tenaient en cercle autour de lui, immenses et menaçants.

— On a encore du boulot pour toi, le scientifique.

— Allez vous faire foutre.

En dépit de sa rage, il ne réussit à s'exprimer que d'une voix faible.

— C'est fini. Je refuse de vous aider.

— On a toujours votre fille.

— Vous l'avez probablement tuée.

— Pourquoi est-ce qu'on l'aurait tuée alors qu'on a encore besoin d'elle ? dit l'homme en inclinant la tête sur le côté.

Il avait un sourire troublant, comme s'il se demandait quel goût aurait Randall s'il le mangeait.

— Je veux des preuves.

Une lueur passa dans les yeux de l'autre. Randall se redressa de toute sa hauteur.

— Si vous voulez que je vous aide, prouvez-moi que ma fille est encore vivante.

L'homme plissa les yeux. Un de ses acolytes fit mine de s'avancer, puis s'arrêta quand le premier lui fit signe de la main.

— O.K., dit-il. Aucun problème. En attendant, tu peux déjà te familiariser avec ton nouveau projet.

— D'abord, j'ai besoin de manger, rétorqua Randall.

Il était enhardi par la concession qu'on venait de lui faire.

— Je n'ai rien avalé depuis que vous m'avez enlevé. Et j'ai besoin de pisser.

L'homme le jaugea un moment du regard, l'air amusé par sa bravoure. Enfin, il dit :

— Hulk, emmène-le chez le patron.

Un blond avec une ridicule moustache blonde en guidon de vélo s'avança vers Randall et le poussa dans le dos. Le regard du chercheur s'arrêta sur un appareil accroché à la ceinture de Hulk : un dosimètre, utilisé pour mesurer les niveaux de radiation. Le premier anneau était coloré, indiquant une dose de 5 rads, ce qui restait dans une fourchette normale. En avançant vers une petite porte au fond du hangar, Randall regarda de nouveau les semi-remorques, et la lumière se fit en lui. Ils voulaient qu'il les aide à fabriquer une bombe sale. Et c'était lui qui leur avait procuré les matières radioactives. Correctement utilisées, il y en avait suffisamment pour rendre une grande ville inhabitable pendant des années, voire des décennies.

Les mâchoires de Randall se crispèrent. Quoi qu'il puisse leur arriver, à lui et à Madison, il refusait de collaborer. Et puisqu'il était certainement voué à mourir, il emmènerait ces connards dans sa tombe.

Jake serra les attaches de son gilet pare-balles en observant de biais le reste de l'équipe. Les quatre autres avaient tous le look Delta Force : crâne rasé, regard froid. Probablement des anciens des opérations spéciales qui avaient survécu aux combats en Irak et en Afghanistan, terminé leur période de service et décidé de réintégrer la vie civile. Son propre frère avait tenté l'expérience au bout d'une vingtaine d'années de service actif. Ce dont ces gars ne se rendaient pas compte, c'était que leurs expériences et la vie à laquelle ils s'étaient habitués laissaient une empreinte durable. La plupart finissaient par retourner dans le giron moins d'un an plus tard — soit en s'engageant de nouveau, soit en rejoignant une entreprise du secteur privé qui proposait une vraie paye à la fin du mois. Comme Blackwater, par exemple. Ou, apparemment, le Longhorn Group.

— Certains d'entre vous ont de l'expérience dans la libération d'otages ?

Tous les quatre levèrent les yeux à l'unisson. Il s'attendait presque à ce qu'ils se mettent au garde-à-vous.

Celui qui se tenait à côté de lui, un gamin d'une vingtaine d'années qui avait déjà l'air d'un vrai dur, prit la parole le premier.

— J'ai fait deux périodes de service en Afghanistan. Avec mon unité, on a fait dix opérations du genre.

— Ah ? Je croyais qu'on n'avait récupéré qu'un seul otage en Afghanistan.

Les autres échangèrent un regard.

— Les autres, on n'en a pas trop entendu parler.

— Combien de missions réussies, dans tout ça ? demanda Jake.

— Cent pour cent, rétorqua le jeune homme. Ça ne veut pas dire que tout le monde a survécu, évidemment.

Un de ses collègues gloussa, puis ils se remirent à vérifier leur matériel.

Jake s'assura que le chargeur de son HK USP chambré en .45 était plein, et qu'il avait deux recharges. Il n'était pas emballé par le

plan. Ils partaient à l'aveuglette, sans avoir fait de reconnaissance préalable. Madison pouvait être détenue aussi bien par deux anciens taulards que par une vingtaine de mercenaires armés jusqu'aux dents. Et ils n'avaient même pas le temps de tâter le terrain.

Vingt minutes auparavant, Syd était partie réquisitionner un bateau. A présent, Jake entendait un rugissement sourd au loin, et aperçut à la proue d'un Zodiac qui fendait les vagues. Au départ, elle avait l'intention d'approcher les bâtiments de guerre en combinaison de plongée, pour maintenir le silence et une part de surprise, mais Jake avait mis son veto. Ils auraient déjà suffisamment de mal à aborder ; ils n'allaient pas, en plus, se trimballer quinze kilos de matériel de plongée, sans parler du reste de leurs affaires. Quand Syd avait annoncé le changement de programme, les membres du commando lui avaient lancé des regards obliques. Mais il se fichait de ce qu'ils pensaient. Le plus important, c'était de sortir Madison vivante de cet endroit. Si toutefois elle n'était pas déjà morte.

Ils se trouvaient en périphérie de Benicia, à une quarantaine de kilomètres de San Francisco. Jake tourna son regard vers l'horizon. La baie de Suisun était un cimetière de bateaux, où les bâtiments désaffectés de la marine attendaient qu'on décide de leur sort. C'était une flotte fantôme, où des rangées de Liberty Ships s'alignaient aux côtés de destroyers, fiers guerriers des décennies passées, à présent rouillés et décolorés, presque oubliés. Apparemment, quelqu'un s'en était souvenu. C'était l'endroit parfait pour planquer un otage : à peine surveillé, à l'abri des regards car assez loin du rivage. Et une position éminemment défendable pour celui qui se trouvait à bord. Ce n'était sûrement pas un type comme Mack Krex qui avait trouvé ça tout seul. Une fois de plus, Jake se demanda à qui ils avaient affaire.

Syd leur fit signe d'embarquer. Un des membres du commando attrapa la bouline pendant que le reste de l'équipe chargeait le matériel à bord. Quand ils montèrent sur le Zodiac, l'embarcation tangua et s'enfonça quasiment jusqu'aux fargues. Syd était habillée comme eux : combinaison en camouflage gris, gilet pare-balles, une arme à chaque hanche et un étui de revolver à la cheville. Ses cheveux blonds étaient tirés en queue-de-cheval, ses joues rosies par l'excitation.

— Allons-y, dit-elle.

Ils avaient prévu d'approcher depuis l'extérieur de la baie pour réduire les chances de se faire repérer. Ils avaient hésité à embarquer en vêtements civils et à cacher leurs armes jusqu'à

l'abordage, mais s'étaient finalement ravisés. Personne n'allait croire qu'une équipe pareille effectuait une simple promenade en mer.

Jake attrapa une corde à bâbord et regarda les bâtiments grandir devant eux. Son appréhension ne faisait que croître, elle aussi, et il peinait à la maîtriser. Il la justifiait en partie par la tension nerveuse qui régnait toujours avant le début d'une opération, mais il avait aussi le sentiment que les événements lui échappaient. A présent, c'était Syd qui tenait les rênes. Même si, depuis le départ, c'était son affaire à elle, en raison de son lien personnel avec le client, Jake éprouvait un malaise. Elle semblait s'amuser un peu trop, surtout si on pensait à ce qui était en jeu.

Au total, quatre-vingt-quatre embarcations étaient amarrées dans la baie, divisées en rangées de neuf à dix-huit bâtiments. Or, ils n'avaient aucun moyen d'identifier celui où Madison était détenue. Si son signal GPS avait encore été actif, on aurait pu la localiser avec précision, mais, même d'ici, Syd ne captait plus rien. Il leur faudrait peut-être une journée entière pour inspecter tous les bateaux, en risquant d'être surpris par les garde-côtes qui patrouillaient épisodiquement. L'un dans l'autre, Jake estimait qu'il y avait environ une chance sur cent pour que tout se finisse bien.

Ils approchaient du premier groupe de bateaux. A bord du Zodiac, chacun se raidit et se redressa sur son siège. Ils étaient à presque un mile marin au large de la côte. La mer plate et grise semblait assortie aux coques des bâtiments énormes qui se dressaient autour d'eux, monolithes froids et impersonnels.

— Comment fait-on pour monter à bord ? demanda Jake.

— Je vais jeter l'ancre à l'autre bout de la rangée, expliqua Syd. Puis on va lancer une corde et monter en grimpant.

Les autres acquiescèrent tranquillement, comme s'ils en faisaient autant tous les jours. Jake réprima un grognement et se maudit d'avoir abandonné la salle de sport. Il n'était pas vraiment en forme pour grimper à la corde.

Syd contourna par bâbord le dernier bateau de la rangée, celui qui se trouvait le plus loin du rivage, en prenant soin de rester dans l'ombre. Jake devait reconnaître qu'elle se débrouillait bien. Elle était à la fois impulsive et prudente : drôle de mélange. A l'instant où ils passaient la pointe de la poupe, Jake vit quelque chose bouger. Il plissa des yeux, ébloui par le reflet du ciel dans l'eau, puis leva une main au-dessus des yeux.

— Nom de Dieu !

Syd suivit son regard vers la rangée de bâtiments voisine. Sur le pont d'un destroyer, une minuscule silhouette se déplaçait à toute vitesse. Une deuxième, plus grande et plus lourde, courait derrière elle. Syd colla une paire de jumelles sur ses yeux.

— C'est elle ! s'exclama-t-elle en mettant les gaz. On y va, les gars !

Madison avait l'impression que sa poitrine allait exploser. En sautant du bordage, elle s'était écrasée sur le bloc de bois qui séparait les bateaux, et avait failli tomber à la mer. Elle avait rampé jusqu'au bord, pris son élan et sauté par-dessus le vide d'un mètre qui la séparait du pont voisin. Elle avait mal atterri, et s'était tordu la cheville. La douleur était à couper le souffle. Moins de cinq mètres plus loin, la tête de Lurch était apparue au-dessus du bord. Son expression d'horreur avait laissé place à la rage. Il avait grimpé par-dessus le garde-corps, apparemment prêt à la suivre dans son saut au-dessus du vide. Madison s'était relevée tant bien que mal et remise à courir.

Elle avait répété l'opération à deux reprises déjà. Chaque fois, elle rassemblait son courage avant de sauter, en priant pour ne pas rater son coup, s'abîmer dans le gouffre entre les navires, et s'écraser dans l'eau glacée à des dizaines de mètres en dessous. Elle ne regardait pas en bas, mais fixait seulement l'endroit où elle voulait atterrir. Sa cheville l'élançait à chaque pas, mais elle n'en tenait pas compte. Elle ne s'autorisait pas non plus à penser à ce qu'elle ferait en arrivant au dernier bateau de la rangée. Le littoral semblait terriblement loin, et elle n'avait jamais été bonne nageuse. Mais au point où elle en était, elle n'allait pas baisser les bras.

Il y eut un bruit sourd derrière elle. Madison fit demi-tour en sautillant sur son pied valide. Lurch avait failli rater son dernier saut. Agrippé au bloc de bois, il pendait dans le vide : ses doigts crispés cherchaient désespérément une prise. Il leva vers elle un regard affolé.

— Madison ! Aide-moi !

Elle fit un pas vers lui, puis s'arrêta. Elle perdait la tête, ou quoi ? Si elle l'aidait à s'en sortir, il la tuerait. Déjà, il forçait pour hisser une jambe sur le bloc. Elle se détourna. Quatre ou cinq mètres la séparait du prochain saut. Elle inspira profondément et se remit à

courir.

Personne ne parlait. Le rugissement des moteurs aurait couvert leurs voix, de toute façon. Syd s'était rangée le long du bateau sur lequel ils avaient repéré Madison. Mais l'immense coque qui se dressait au-dessus d'eux les empêchait de voir ce qui se passait sur le pont.

Syd indiqua du doigt le troisième bâtiment devant eux.

— On va monter là-bas ! cria-t-elle. Elle va bientôt y arriver.

— Sauf si elle tombe, dit Jake en regardant les vides entre les bateaux.

La petite avait un sacré cran. Comment avait-elle réussi à leur échapper ? Ils n'avaient repéré qu'un poursuivant, pour l'instant ; peut-être était-il seul à la garder. C'était presque trop beau. Difficile de croire que la personne qui avait monté tout le reste de l'opération avec tant de soin n'avait affecté qu'un seul homme à la surveillance de l'otage.

Moins d'une minute plus tard, Syd positionnait le Zodiac contre le flanc de la cible. Les autres étaient prêts : un des commandos tenait à la main un grappin attaché au bout d'une corde. Quand Syd coupa les gaz, il se leva et chercha un instant son équilibre. Puis il fit voler deux fois le grappin en cercle autour de lui, pour lui donner de l'élan, et le relâcha. La corde fila vers le pont du navire en se déroulant et passa par-dessus bord. L'homme tira un coup sec pour s'assurer qu'elle n'avait pas de mou, s'inclina en arrière pour y faire peser le poids de son corps, puis lança un hochement de tête aux autres. Jake constata avec soulagement qu'il s'agissait d'une échelle en corde. Dieu merci, il n'allait pas devoir se hisser là-haut à la force de ses bras. Quelques secondes plus tard, les membres de l'équipe grimpaient les uns après les autres.

Madison avait de plus en plus de mal à sauter de pont en pont. Elle était fatiguée, et sa cheville vibrait de douleur. Quand elle courait, elle mettait le plus de poids possible sur son pied valide, et ne frôlait le sol que du bout de l'autre. Mais pour sauter, il lui fallait

les deux pieds, et il était difficile d'atterrir sans appuyer sur sa cheville blessée.

Elle aspira une grande bouffée d'air et se concentra sur le pont à quelques mètres devant elle. Puis elle fléchit les jambes et s'élança dans le vide. Une fois de plus, la terreur contracta son ventre tandis que les eaux glacées s'ouvraient sous elle, cinquante mètres plus bas. Les fractions de seconde lui parurent des minutes entières... puis elle passa par-dessus le bordage et s'écrasa sur la coque en métal. Elle tenta de se rattraper sur une seule jambe, cette fois, mais elle trébucha, et entendit un grand craquement. Son pied gauche pendait sur le côté, selon un angle bizarre. Furieuse, Madison tapa des poings sur le pont en s'interdisant de perdre connaissance.

Quand elle voulut se relever, la tête lui tournait, et elle fit maladroitement basculer son poids sur sa hanche. Puis elle se mit doucement à genoux et appuya le talon de son pied valide sur le sol. Elle se redressa lentement, mais, en dépit de ses précautions, sa cheville blessée pivota dans l'articulation et lui arracha un cri de douleur. Un rugissement emplit ses oreilles tandis qu'elle se forçait à se redresser en équilibre sur son pied droit. Elle fit un pas à cloche-pied, puis un deuxième. Son visage ruisselait de larmes, mais elle continuait à avancer en sautillant. Derrière elle, le bruit de pas ralentit. Elle réussit à faire un dernier mètre avant qu'un bras ne l'entoure par-derrière.

— Pauvre idiote, dit Lurch à son oreille.

— Elle n'y est pas arrivée, dit Jake en balayant le pont du regard.

Il n'avait pas entendu d'éclaboussement, mais l'eau était sacrément loin. Il scruta les ponts des bateaux voisins : rien.

— On va se déployer, dit Syd à voix basse. Je veux qu'on fouille chacun des ponts avant de passer au bateau suivant. Je vous rappelle que l'objectif est de ramener la fille vivante.

Les hommes se dispersèrent. Jake s'éloigna vers la proue du bateau, grimpa sur les câbles du gréement et contempla les eaux en dessous. Il ne vit que des mouettes et de petites vagues clapotant contre la coque. Il fit un signe de main à Syd pour lui dire qu'il passait au navire suivant. Elle secoua vigoureusement la tête, mais il l'ignora.

— Jake, attends-nous, dit-elle dans sa radio.

Il sursauta : il avait presque oublié qu'ils avaient chacun une radio accrochée à leur gilet pare-balles. Syd leur avait demandé de garder le silence jusqu'à ce qu'ils soient certains de la position de Madison. Jake décida de prendre cet ordre au pied de la lettre, et baissa le bouton du volume à fond.

Il franchit le vide d'un bond, atterrit sur la cale de bois, large d'un mètre, qui séparait les bateaux, puis sauta sur le pont suivant. Il se redressa lentement, son arme à la main, et pivota sur lui-même pour balayer l'espace du regard. C'était incroyable : l'entraînement qu'il avait subi des années auparavant était encore gravé en lui, et se déclenchait automatiquement quand la situation l'exigeait.

Il s'avança aussi silencieusement que possible, même s'il était fort probable que les kidnappeurs aient entendu le Zodiac approcher. Il passa la première tourelle et s'assura rapidement que personne n'était caché derrière. Le pont semblait désert. Mais, l'instant d'après, un bruit sourd résonna derrière lui. Jake lança un coup d'œil par-dessus son épaule : deux membres de son équipe se déployaient autour de lui en tenant leurs armes à hauteur de poitrine, prêts à faire feu.

Ils allaient passer au bateau suivant quand Jake entendit un bruit. C'était un murmure sourd et étouffé, mais il venait indéniablement des niveaux inférieurs. Il croisa le regard de Syd et fit un geste vers le bas. Elle hocha la tête et échangea avec les autres une série de signes de la main.

Le bâtiment sur lequel ils se trouvaient était un sous-marin Fulton. A l'adolescence, Jake avait été brièvement obsédé par les bateaux de guerre — sans doute parce qu'au milieu du Texas, l'océan semblait aussi lointain que la lune. Il avait caressé l'idée d'entrer dans la marine, peut-être même de devenir SEAL, comme son grand frère. Puis il avait découvert qu'il souffrait de claustrophobie sous l'eau.

Néanmoins, il était encore capable de visualiser un plan détaillé de ce modèle de bâtiment. Il comportait une douzaine d'accès différents au niveau inférieur. Avec un des hommes, Syd se dirigeait vers la poupe, tandis que deux autres s'éloignaient vers le milieu du pont. Le dernier membre de l'équipe apparut à côté de lui. Jake avait cru comprendre qu'il s'appelait Maltz.

— Tu veux passer le premier ? demanda Maltz à mi-voix.

Jake n'en avait aucune envie, mais sa fierté masculine l'obligea à relever le défi. Il ouvrit l'écouille d'un geste brusque. Une bouffée

d'air froid et humide assaillit ses narines. Sous son gilet pare-balles, sa transpiration se glaça et il réprima un frisson. Dans l'orifice de la trappe, il faisait nuit noire. Il alluma sa lampe de poche et la plaqua contre son arme, comme on le lui avait appris. Encore les bons vieux réflexes. Ces formations qui vous transformaient en robot n'avaient pas que du mauvais.

En repoussant de son esprit l'idée de la crypte qu'évoquaient le froid et l'odeur de moisi, il descendit les marches métalliques qui menaient au niveau des couchettes. Maltz était sur ses talons.

Au pied de l'escalier, il balaya le couloir du faisceau de sa lampe, faisant surgir et s'entrecroiser de grandes ombres noires. La torche de Maltz éclairait le mur du fond. Ils avaient débouché dans un long corridor étroit qui se terminait en cul-de-sac. A gauche, un embranchement ouvrait sur un autre couloir. Ils ne réussirent à en éclairer que les premiers mètres.

Jake sentit une petite tape sur son épaule : Maltz faisait des gestes en direction du deuxième couloir. Jake ne comprenait pas très bien le langage des signes qu'il employait, mais il semblait lui proposer de se séparer. Ce n'était pas une perspective alléchante, dans ce décor de film d'horreur, mais le bâtiment était tellement immense qu'il faudrait des heures pour l'explorer. Il acquiesça d'un signe de tête, et Maltz disparut dans l'obscurité, en direction de la poupe. Jake s'arma de courage et partit de son côté en avançant dans le couloir.

A quelques mètres, un deuxième embranchement ouvrait sur la gauche : c'était le couloir médian qui traversait le navire dans sa largeur. Il hésita un instant. Le couloir où il se trouvait ne desservait pas de cabines, il servait surtout à relier rapidement la proue à la poupe. Dans le passage à gauche, en revanche, des ouvertures apparaissaient à intervalles réguliers. De lourdes portes en acier gris, rongées par la rouille. *Les quartiers de l'équipage*, pensa Jake. Il inclina la tête sur le côté et tendit l'oreille. Si Madison s'était fait rattraper par le garde, ils étaient probablement planqués ici. La seule manière de le savoir, c'était de vérifier toutes les cabines.

Il se planta face à la première porte à gauche, prit trois rapides inspirations et décida d'en finir. Il ouvrit la porte d'un grand geste et cala son épaule contre l'encadrement. D'un coup d'œil rapide, il balaya la chambre de droite à gauche, puis regarda derrière la porte. Il n'y avait rien d'autre qu'une chaise cassée et des couchettes métalliques soudées au mur.

— Et d'un, marmonna-t-il à voix basse.

Il referma la porte et passa à la cabine d'en face, où il répéta la manœuvre. Là non plus, il n'y avait que des rebuts que l'armée n'avait pas daigné revendre comme ferraille.

Il était au milieu du couloir quand il entendit un cri. L'acoustique du navire déformait les sons et l'empêchait de savoir si la voix était masculine ou féminine. Il repartit en courant vers le couloir principal et tendit l'oreille. De nouveau, un cri étouffé s'éleva. Il se rappela subitement la radio qu'il portait sur lui, tourna le bouton du volume, et entendit Syd lancer des ordres.

— Syd ? Tu es où ?

Elle parlait à toute vitesse, et les autres membres de l'équipe lui répondaient en chœur. Jake était sur le point d'arracher sa radio pour l'écraser contre le mur quand des pas résonnèrent derrière lui. Il fit volte-face : Maltz courait en parlant dans sa radio. Quand il arriva à sa hauteur, Jake l'entendit dire :

— Opération tango objectif princesse localisée ? Répétez, s'il vous plaît.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Jake en lui emboîtant le pas.

Maltz secoua la tête et continua à courir. Jake peinait à le suivre.

Ils étaient presque arrivés sous la proue quand les coups de feu déchirèrent l'air.

Prostrée dans l'obscurité, les joues ruisselantes de larmes, Madison était accablée de désespoir. Elle était passée si près de l'évasion, et elle avait échoué. En plus, sa jambe gauche la mettait à l'agonie. Elle avait du mal à ne pas hurler de douleur.

Lurch l'avait attrapée et jetée sur son épaule comme si elle ne pesait rien. Elle l'avait criblé de coups de poing, puis il avait simplement posé la main sur sa cheville cassée, et elle avait failli s'évanouir.

— Tiens-toi tranquille, avait-il grogné, ou je recommence.

A cet instant, ils avaient tous les deux aperçu les silhouettes sur le navire voisin. Lurch avait émis un juron et s'était enfoncé dans les entrailles du bateau. A présent, ils étaient tapis dans une cabine encore plus petite et plus sombre que celle où ils l'avaient enfermée jusqu'ici.

Elle tenta de ravalier ses sanglots, mais sa cuisante déception et la douleur de sa cheville l'en empêchaient.

— Chut ! dit Lurch en respirant bruyamment dans son oreille.

Il resserra les doigts autour de son bras.

La poussière qu'ils avaient soulevée en entrant restait en suspension dans l'air et chatouillait la gorge. Madison émit un tousotement.

— Putain de merde ! siffla-t-il. Tu tiens vraiment à mourir ?

— Vous allez me tuer, de toute façon, dit-elle d'une voix étranglée.

— Si je voulais te tuer, tu serais déjà morte, objecta Lurch. J'aurais pu te balancer par-dessus bord ou te tirer une balle dans la tête.

Elle vit briller un reflet métallique et comprit qu'il lui montrait le canon de son arme.

— J'essaie de te sauver la vie, pauvre crétine.

— Mais l'autre...

— Ralph a toujours été un connard, marmonna-t-il. J'ai jamais pu le blairer.

— Il est où, maintenant ? demanda Madison au bout d'un moment.

— Mort.

Il avait prononcé ce mot d'une voix dure et monotone, mais il paraissait presque étonné, lui aussi.

— Comment ?

— Peu importe. En tout cas, les autres ne vont pas tarder à rappliquer. Si tu veux rester en vie, tu as intérêt à la fermer.

Madison tenta de rassembler ses idées.

— Pourquoi vous essayez de me sauver la vie ? dit-elle au bout d'un moment.

— Je me suis pas enrôlé pour tuer des gosses, répondit Lurch. Maintenant, boucle-la avant que je change d'avis.

Elle se tapit sur le sol, profondément perturbée par ces nouvelles informations. *Enrôlé ?* se demanda-t-elle. *Enrôlé dans quoi ?*

Des bruits de pas résonnèrent dans le couloir. Madison recula

pour s'enfoncer dans l'ombre. Elle entendit Lurch inspirer une bouffée d'air, puis son arme émit un petit cliquetis. *C'est trop bête*, pensa-t-elle. Après tous les risques qu'elle avait pris, elle allait mourir dans une fusillade.

La porte s'ouvrit de quelques centimètres. Un filet de lumière transperça l'obscurité. Le cœur de Madison battait si fort qu'on devait l'entendre jusqu'au rivage. Une seconde s'écoula. La porte se referma. Elle s'autorisa à expirer et entendit Lurch faire de même. Puis il se pencha vers elle pour lui dire quelque chose.

La porte se rouvrit brusquement, en grand cette fois. Madison tressaillit, aveuglée par la lumière. Lurch la força à se relever. Elle sentit un objet froid contre sa tempe, et son cœur se serra. Il n'avait jamais voulu la sauver ; il lui avait menti. Elle aurait dû s'en douter.

Le faisceau lumineux s'abaissa de quelques centimètres, et Madison distingua deux silhouettes.

— Lâchez votre arme ! ordonna une voix féminine.

— Putain de merde, dit Lurch sur un ton sincèrement surpris. Vous êtes qui, vous ?

Jake courait ventre à terre derrière Maltz, qui le distançait rapidement. Il semblait avoir des informations précises sur l'endroit où le coup était parti. Ils traversèrent encore un couloir, puis Maltz s'élança dans un passage latéral sur la gauche. Propulsé par une bouffée d'adrénaline, Jake réussit à accélérer pour le suivre. L'instant d'après, Maltz s'arrêta net. Des silhouettes barraient l'entrée d'une cabine. La torche de Jake éclaira une chevelure blonde et un dos couvert d'un motif de camouflage. A l'intérieur de la pièce, quelqu'un pleurait. Il avança d'un pas et tendit la tête pour mieux y voir.

— On est venus chercher Madison, dit l'inconnue.

Au son de son prénom, l'adolescente se raidit. Elle sentit Lurch changer de position, et détendre un peu le bras qui plaquait l'arme contre sa tempe.

— Qui vous envoie ?

— Son père. Lâchez-la sans faire d'histoires.

La femme semblait sûre d'elle et de son autorité. En entendant parler de son père, Madison cligna des yeux, perplexe.

— Vous êtes des fédéraux ?

— Non, des amis de la famille.

La réponse était tellement incongrue que Madison éclata de rire. Mauvaise réaction. Lurch se déplaça subitement en la traînant avec lui. Il y eut une explosion assourdissante. Madison se retourna juste à temps pour voir Lurch voler en arrière, comme sous l'effet d'un coup de poing. Ses bras se tendirent devant lui, et il s'écrasa contre le mur avant de s'affaïsser. Madison porta sa main à son propre visage et sentit quelque chose de poisseux.

Du sang, pensa-t-elle avant de perdre connaissance.

— C'est elle ? demanda Jake.

Il comprit aussitôt que sa question était idiote. Bien sûr que c'était elle. Qui cela pourrait-il être ?

— Elle n'a rien ? demanda-t-il.

— Elle va très bien, rétorqua Syd.

Elle s'accroupit à côté de la fille et essuya son visage du revers de sa manche.

Jake porta le regard vers la silhouette effondrée dans le coin. Un des hommes prenait son pouls.

— Il est mort, dit-il.

Madison pleurait ; elle devait être sous le choc. Jake se fraya un passage entre les deux hommes qui barraient la porte et s'agenouilla à côté d'elle.

— Madison, dit-il sur un ton qui se voulait apaisant, tout va bien se passer, maintenant... Tu es en sécurité.

La jeune fille s'effondra contre Syd et fut prise de sanglots convulsifs. Sa cheville faisait un angle bizarre par rapport à sa

jambe : sans doute une fracture. A part ça, elle paraissait sale et secouée, mais en bonne santé. Jake laissa échapper un soupir et s'affaissa à son tour en se prenant la tête entre les mains. Ils l'avaient retrouvée, et elle était vivante. Un point pour le Longhorn Group. Il attrapa son portable avec l'intention d'annoncer la bonne nouvelle à Randall.

A cet instant, un brouhaha confus s'éleva depuis l'entrée de la cabine. Jake leva les yeux : les membres de son équipe avaient disparu. Des voix résonnaient dans le couloir, une dispute était en cours. Jake se releva rapidement et sortit de la cabine.

— Qu'est-ce que vous foutez ici ? Vous êtes qui ?

La question était posée par un homme d'âge mûr, vêtu d'un uniforme détendu aux genoux, qui braquait une énorme torche devant lui, en levant l'autre main comme pour les dissuader d'approcher.

— Baissez vos armes ! s'exclama Jake à l'intention des commandos. Repos ! C'est un garde-côte, bon sang !

Il avait fallu dix bonnes minutes pour tirer la situation au clair, et vingt de plus avant l'arrivée des secours en hélico. Entre-temps, le garde-côte avait grommelé des revendications au sujet de sa juridiction et du poste qu'il risquait de perdre. Syd l'avait entraîné à l'écart et avait réussi à le calmer, sans doute en lui donnant de l'argent.

Puis elle était montée avec Madison dans l'hélicoptère à destination de l'hôpital le plus proche. Les urgentistes avaient administré un calmant à l'adolescente : ses joues ruisselaient encore de larmes, mais elle ne gémissait plus. Jake était troublé, cependant, par l'expression de son visage. Il se demandait bien ce que ces types avaient pu lui faire, depuis une semaine.

Quand il avait prévenu Audrey, elle s'était mise à pleurer. Malgré les bonnes nouvelles, elle semblait presque désespérée. Randall était injoignable : Jake lui avait laissé trois messages sur son portable et à son bureau, avant d'abandonner. Sur les ordres de Syd, le reste de l'équipe Delta avait profité de la panique initiale pour s'éclipser. Elle ne voulait pas les compromettre. Jake avait protesté : ils étaient déjà en position délicate, et le fait qu'ils aient autorisé leurs employés à quitter la scène de crime ne faisait qu'aggraver leur cas.

— J'ai réglé le problème, avait-elle expliqué avec un signe de tête en direction du garde-côte.

A présent, appuyé contre le bastingage, Jake regardait les bateaux de la police se presser autour du navire. Peu après, un essaim d'hommes en uniforme monta lentement le long de l'échelle en corde. Il y avait un mort sous le pont, et Jake avait sur lui trois armes à la légalité douteuse. *La poisse !* pensa-t-il en secouant la tête. Il avait imaginé que la plupart de leurs opérations se dérouleraient à l'étranger, dans des pays où quelques pots-de-vin bien sentis permettaient d'effacer tous les ennuis — un système dont il avait largement fait usage pendant toutes ces années au service de Christou.

Et maintenant, les autres lui avaient refilé le bébé, et il se retrouvait seul face aux flics de Benicia, qui exigeaient des explications plausibles quant à ce bordel. Il aurait de la chance s'il ne finissait pas en garde-à-vue. Syd lui avait laissé le numéro d'un avocat sur place, au cas où. Piètre consolation. Mais au moins, ils avaient récupéré Madison vivante.

Le portable de Jake sonna. Il vérifia l'écran et se mit à sourire.

— Salut, chérie, dit-il. Tu as passé une bonne journée ?

Kelly rangea son téléphone avec exaspération. Elle n'avait pas encore digéré tout ce que Jake lui avait raconté : il était question d'une otage adolescente, d'une flotte fantôme, d'un kidnappeur mort. Le tout couronné par une remarque désinvolte au sujet de la caution qu'elle devrait payer si les choses tournaient mal. Kelly ne pouvait s'empêcher de penser que ce n'était pas un début prometteur pour le Longhorn Group. Elle connaissait suffisamment Jake pour se douter qu'il avait passé sous silence les détails susceptibles de la choquer. Il était l'incarnation même du relativisme moral : de son point de vue, toute action était acceptable du moment qu'elle produisait le résultat voulu. Au-delà du faisceau de circonstances qui avait abouti à son renvoi du FBI, c'était avant tout cet aspect de sa personnalité qui l'avait empêché de trouver sa place au Bureau.

Il y avait bientôt un an, Jake l'avait accompagnée dans une enquête sur deux tueurs en série qui semaient la terreur dans la région des monts Berkshire. Les meurtriers avaient réussi à passer la frontière canadienne, et Jake les avait suivis. Il n'avait pas donné signe de vie pendant vingt-quatre heures, rendant Kelly presque folle d'inquiétude. Peu après le retour de Jake, on avait retrouvé un des tueurs, attaché avec du gros Scotch au capot d'une voiture. Le cadavre du deuxième avait été retrouvé quelques semaines plus tard, dans une forêt à la périphérie de Montréal. Le survivant du duo avait avoué le meurtre. Il purgeait actuellement une condamnation à perpétuité incompressible, et l'affaire avait été classée. C'était elle qui avait jeté la première ombre sur la carrière de Kelly, mais cette dernière avait dépassé depuis belle lurette le stade des regrets.

N'empêche qu'une question continuait à la travailler. Où était Jake au moment du meurtre ? Avait-il pu y assister sans intervenir ? S'il estimait que cela servait la justice, il en aurait été capable, d'après Kelly. Sur le moment, elle avait préféré ne pas le savoir. Après tout, elle venait juste d'accepter de l'épouser.

A présent que l'euphorie des fiançailles était loin derrière eux, Kelly avait envie de savoir précisément ce qui s'était passé. Pour l'instant, elle attendait dans un terminal d'aéroport que

l'embarquement commence. Rodriguez avait découvert toute une nébuleuse d'entreprises liées au même réseau fantôme, pour la plupart localisées au Texas. Ils avaient sélectionné celles qui paraissaient les plus intéressantes, et Kelly avait réservé un billet d'avion pour San Antonio. Son patron savait seulement qu'elle réglait quelques derniers détails avant de s'envoler pour Washington, le lendemain.

— Salut, coéquipière.

Kelly sursauta et leva les yeux. Devant elle, Rodriguez serrait les poignées de sa valise comme s'il s'appuyait dessus pour tenir debout. Il avait encore plus mauvaise mine que ce matin. Ses ecchymoses s'étaient assombries pour former un masque marbré de vert et de mauve, et les points de suture étaient étirés par ses traits gonflés.

— Bon sang, Rodriguez ! Qu'est-ce que tu fiches là ?

Kelly se leva d'un bond pour l'aider. Il refusa d'un geste agacé et se laissa tomber sur le siège à côté d'elle. Non loin d'eux, une femme leva les yeux de son iPod, les observa quelques instants, puis rassembla ses affaires et se décala d'une rangée.

— J'ai l'impression que je ne vais pas me faire d'amis sur cet avion, dit Rodriguez sur un ton de regret.

Kelly entendit une note de douleur vibrer dans sa voix.

— Tu étais censé passer quelques jours de plus à l'hôpital.

— Notre caisse de sécu n'est pas de ton avis. Et les médecins m'ont donné le feu vert. J'ai une sale tête, mais il n'y a rien à faire pour les côtes fêlées, et ils doivent attendre que mon nez dégonfle pour le remettre en place.

Il se tourna vers elle et ajouta sur un ton goguenard :

— J'ai envie de leur demander le même que Jude Law, qu'est-ce que tu en dis ?

— J'en dis que tu devrais être au lit.

Elle regarda le papier entre ses doigts.

— Dis-moi que ce n'est pas un billet pour San Antonio.

— Hé ! protesta-il sur un ton blessé. Je croyais qu'on était passés à un nouveau stade, dans notre relation professionnelle. En plus, c'est moi qui ai trouvé la piste !

— Tu as perdu la tête ? demanda Kelly. Tu ne peux pas

m'accompagner, Rodriguez ! Tu me ralentirais trop.

— Je t'assure que non.

Il étira prudemment une jambe et fit la grimace.

— Je vais très bien. J'ai suffisamment d'Advil pour tenir le coup. Tu sais quoi ? Je pourrais probablement courir un marathon, s'il le fallait.

— McLarty n'est pas au courant, c'est ça ? suggéra Kelly.

Le regard de Rodriguez le confirma.

— Je pourrais l'appeler pour lui dire que tu enfrens ses ordres, poursuivit-elle.

— Parce que toi, tu les respectes ? demanda Rodriguez d'un air malin. J'ai parlé à la police de Phoenix, tu sais. Pour eux, l'affaire Morris est résolue. J'en déduis que tu n'as pas informé notre patron des détails de ton escale au Texas.

Kelly crispa les mâchoires. Elle avait effectivement laissé croire à son supérieur que l'affaire était pratiquement bouclée, tout en l'incitant à retarder la conférence de presse à ce sujet. En ce moment précis, elle agissait autant que Rodriguez en électron libre. Un an auparavant, elle n'aurait pas imaginé ce scénario. Mais à présent qu'elle voyait sa carrière au sein du FBI comme un reflet dans le rétroviseur, elle n'avait pas hésité. Ce qui, même si elle ne l'aurait jamais admis, ressemblait beaucoup au comportement de Jake.

Rodriguez l'observait attentivement. Il dut interpréter son expression comme de la culpabilité, car il lui tendit la main.

— Ecoute, Kelly. Tu ne balances pas, je ne balance pas. D'accord ?

Kelly le jaugea du regard, étonnée par le choix de ses mots. Connaissait-il les rumeurs qui circulaient au sujet de son ancien coéquipier ? Au bout d'un moment, elle serra la main qu'il lui tendait.

— Parfait, dit Rodriguez en regardant autour d'eux. J'ai le temps de manger un bout de pizza ?

Randall travaillait prudemment, en tenant le chalumeau à bout de bras. Des gouttes de sueur ruisselaient sur son visage, dues au poids

de la combinaison de protection et du tablier en plomb, mais aussi au stress.

On avait désigné pour l'assister l'homme le plus costaud et le plus effrayant de la bande. Randall avait tenté de refuser, et avait vu le soulagement s'afficher sur le visage du colosse, avant qu'on ne les informe que la décision était irrévocable. Donc, Thor était chargé de veiller à ce que Randall fasse bien ce qu'on lui avait demandé. Evidemment, si ce n'était pas le cas, son surveillant n'aurait aucune chance de s'en apercevoir. Il avait visiblement autant d'expérience en matière de déchets radioactifs que d'étiquette de la cour d'Angleterre.

Thor se tenait à une distance qu'il devait croire prudente, six ou sept mètres environ, prêt à intervenir au cas où Randall essaierait de se faire la malle. Son surnom était tellement ridicule que, malgré les circonstances, Randall ne pouvait croiser son regard sans avoir envie de ricaner. C'était bien le seul aspect drôle de la situation.

En règle générale, les déchets faiblement radioactifs étaient issus de sources très diverses, dont le matériel hospitalier ou encore les jauges nucléaires utilisées dans le génie civil pour mesurer la densité des constructions. Si le grand public se doutait des doses de radioactivité auxquelles il était exposé au quotidien, il en serait sans doute été horrifié. Néanmoins, en ce qui concernait ce genre de déchets, un contact, même direct, n'aurait pas de conséquences immédiates. Pour cette raison, la régulation et la surveillance de leur traitement avaient été laissées, jusqu'aux attentats du 11 septembre, au bon vouloir des Etats.

Les déchets plus dangereux, comme le plutonium des crayons combustibles épuisés, étaient consolidés dans quelques sites au Nevada et au Texas. Le gouvernement fédéral s'assurait généralement qu'ils étaient stockés dans des bassins ou des enceintes de confinement conçue à cet usage, et les surveillait de près. Mais il lui arrivait aussi d'échouer dans sa mission de surveillance : certains déchets hautement radioactifs s'entassaient encore dans des piscines à quelques mètres des réacteurs qui les avaient produits.

Depuis le 11-Septembre, le gouvernement fédéral avait enfin compris que certains déchets, pourtant classés « faiblement radioactifs », pouvaient se révéler mortellement dangereux s'ils étaient utilisés dans une bombe sale. Ce qui expliquait la promotion de Randall : son travail consistait à suivre le transport de ces déchets jusqu'à quelques centres de traitement sécurisés. Il avait passé les deux dernières années à s'assurer que, pour la première

fois depuis l'époque du Projet Manhattan, tous les déchets radioactifs sur le territoire américain étaient localisables. Sauf les trois chargements qu'il avait détournés vers ici.

Avant le début de cette mission, la commission de régulation nucléaire des Etats-Unis estimait qu'en moyenne, une source de déchets faiblement radioactifs était perdue, abandonnée ou volée chaque jour. Rien qu'au Texas, plus de cent vingt-trois convois de ce type avaient disparu de la circulation entre 1995 et 2001. Les plus dangereux étaient issus de la radiographie industrielle, et pouvaient potentiellement émettre des rayons gamma. Dans une affaire très médiatisée, surnommée « l'incident de Larpen », trois caméras radiographiques industrielles avaient été volées après qu'un tribunal des faillites eut refusé d'allouer les fonds nécessaires à une évacuation dans les règles. Suite à un communiqué de presse du Bureau de contrôle des radiations, un des voleurs, craignant pour sa santé, s'était rendu aux autorités et leur avait indiqué l'endroit où étaient planquées les caméras.

En 1987, un incident bien plus grave avait eu lieu au Brésil : des pilliers de poubelles avaient récupéré une capsule de césium 137 dans un centre de radiothérapie abandonné. Fascinés par la lueur bleue qu'elle émettait, ils l'avaient revendu à un ferrailleur qui comptait utiliser le contenu de la capsule pour faire une bague à sa femme. Sa petite nièce s'était barbouillée de poudre bleue récupérée en grattant le métal. Des parents du ferrailleur s'en étaient servis pour dessiner des croix sur leur front. Au total, l'accident de Goiânia avait contaminé 249 personnes, dont vingt furent hospitalisées, et quatre trouvèrent la mort : la femme et la nièce du ferrailleur, et deux ouvriers qui avaient ouvert la capsule en plomb.

Les responsables des infrastructures médicales avaient tiré la leçon de cet accident ; depuis, le matériel obsolète faisait l'objet d'une surveillance renforcée. Cependant, un secteur de l'industrie était connu pour sa négligence en matière de gestion des déchets : la production pétrolière. Celle-ci utilisait des caméras radiographiques pour effectuer des tests de résistance sur les oléoducs et les gazoducs. Or, elle retirait régulièrement ces appareils de la circulation pour les remplacer par de nouvelles générations plus performantes. Au cœur de ces appareils, il y avait des matières qui émettaient des rayons gamma, en général de l'iridium-192 et du cobalt-60. Et si ces fameux rayons gamma étaient si dangereux, c'est que, contrairement aux autres, ils étaient capables de pénétrer la peau. Une irradiation, même courte, provoquait presque à coup sûr une mort douloureuse.

Voilà pourquoi Randall prenait tant de précautions. En plus de sa combinaison et de son tablier de protection, il portait des gants et des bottes de sécurité, ainsi qu'un masque à gaz. Thor avait une tenue similaire : par miracle, on avait réussi à lui en trouver une à sa taille. A l'aide du chalumeau, Randall retirait la matière fertile de la capsule en plomb de la caméra. Le convoi qu'il avait détourné transportait des Philips 160 kV, conçues pour examiner des conduits de pétrole et de gaz de taille importante. D'où les semi-remorques — les caméras étaient entourées de coques énormes afin d'isoler leurs opérateurs des rayons X.

La coque qui renfermait l'iridium n'était pas grosse, mais son enveloppe en plomb la rendait extraordinairement lourde. Quand il aurait réussi à l'ouvrir, il serait exposé aux radiations jusqu'à ce qu'il ait réussi à transférer la matière brute vers un autre contenant. Il n'arrêtait pas de regarder le dosimètre fixé à l'extérieur de sa combinaison. Le niveau de radioactivité était encore bas, même s'il dépassait de loin celui auquel un humain pouvait s'exposer quotidiennement sans danger. Les ronds gravés sur l'appareil allaient de 5 rads, le niveau de radiation le plus bas, à 100 rads, celui auquel la peau du corps se couvrait de cloques et se décollait. Pour l'instant, l'anneau des 5 rads était entièrement assombri. Heureusement, Randall n'avait pas prévu d'avoir d'autres enfants.

Cette pensée lui rappela Madison. Etait-elle encore en vie ? Sa ridicule tentative pour exiger des preuves en ce sens avait lamentablement échoué. Il se revit jouant le dur devant la glace fendue des toilettes, et eut envie de rentrer sous terre. L'espace de quelques instants, il avait cru prendre le dessus. Mais à la seconde où on l'avait ramené dans la grande salle, l'illusion s'était dissipée.

— Alors ? avait-il demandé. Elles sont où, les preuves ?

Il avait essayé de se rappeler tout ce que Jake lui avait dit. *Soyez ferme. Ils ont plus besoin de vous que l'inverse. Prenez le contrôle du processus de négociation, ne leur laissez pas dicter toutes les conditions.* « D'ailleurs, votre fille est sans doute déjà morte », pensait Jake sans le dire. Randall le savait.

— Quelqu'un veut vous parler, avait dit le grand chauve en lui tendant un téléphone.

— Professeur Grant ? dit une voix à l'autre bout du fil.

Elle était profonde et marquée par l'accent traînant du Sud.

— Je veux la preuve que ma fille est encore en vie.

Il y eut un petit silence.

— Ah, tiens...

— Si vous voulez mon aide, je veux des preuves.

Randall tenta de prendre un ton ferme et résolu, mais son assurance faiblissait de seconde en seconde.

— Laissez-moi vous expliquer une chose, professeur. A l'heure qu'il est, votre vie et celle de toute votre famille dépendent entièrement de mon bon vouloir. Y compris celles de Bree et d'Audrey.

— Elles sont en lieu sûr, vous ne pouvez rien leur faire.

— Vous voulez dire chez votre belle-maman, dans le Massachusetts ? Elle a de sacrés parterres de rosiers, dites-moi...

Le sang de Randall se glaça. Il n'aurait jamais dû écouter Jake et Syd. Il aurait dû cacher sa famille avec plus de soin. Les retrouver là-bas, c'était un jeu d'enfant, pour des gens en mesure de s'insérer dans le fonctionnement interne d'un labo de recherche top secret.

— Je suis en train de vous envoyer une photo, dit la personne au bout du fil.

Randall écarta l'appareil de son oreille et regarda l'image qui s'y affichait. Elle était pixellisée par l'écran du téléphone bon marché, mais il reconnaissait néanmoins la maison de sa belle-mère. La Volkswagen d'Audrey était garée dans l'allée.

Une larme roula sur sa joue tandis qu'il ramenait l'écouteur vers son oreille.

— J'ai des hommes postés à cinq minutes de chez elle. Sachez qu'ils prendront leur temps pour les tuer. Les gens avec qui vous vous trouvez maintenant sont très civilisés, comparés à ceux que j'ai envoyés là-bas.

L'inconnu s'éclaircit la gorge puis reprit.

— Bref, j' imagine que nous pouvons compter sur votre coopération.

— J'aurai besoin d'outils, répondit Randall avec lassitude.

— On vous fournira tout ce dont vous aurez besoin, professeur, soyez-en certain. Maintenant, repassez-moi Dante.

Dante. Le chef au crâne rasé avait maintenant un nom. Evidemment, s'ils ne prenaient pas la peine de lui dissimuler leur identité, cela voulait dire qu'il serait un homme mort dès l'instant où il aurait terminé sa mission.

Il lança un coup d'œil à Thor, qui se grattait d'un air distrait. Randall était chargé de transformer la matière brute en poudre radioactive destinée à constituer un nuage toxique quand les bombes sauteraient. Ailleurs, quelqu'un d'autre s'occupait de fabriquer les bombes ; lui n'avait aucune expertise en ce domaine. Les matières radioactives, en revanche, c'était son rayon. Il s'y consacrait depuis deux décennies. Il était capable de réciter les propriétés de chaque isotope, connaissait par cœur les demi-vies de toutes les matières brutes. Quant à Thor, il y avait fort à parier qu'il ne faisait pas la différence entre un isotope et un isobare. Randall ne pouvait sans doute pas protéger sa famille contre ces barbares, mais il avait une chance de réduire les retombées de leur projet terroriste.

Il se pencha de nouveau sur son chalumeau. Malgré l'hystérie médiatique déclenchée par l'incident Jose Padilla, accusé en 2002 d'avoir voulu fabriquer une bombe sale, il fallait un certain savoir-faire pour transformer des matières radioactives en arme dangereuse. Au départ, tout se passerait comme pour une bombe ordinaire : les personnes à proximité immédiate de la cible seraient anéanties par l'explosion. Mais ensuite, l'iridium se disperserait en formant un nuage toxique. Selon la vitesse du vent et d'autres conditions météorologiques, une zone plus ou moins vaste serait contaminée par les rayons gamma. On enregistrerait initialement peu de pertes humaines, mais, à long terme, les personnes irradiées risquaient de développer des cancers et des mutations génétiques. La zone irradiée serait déclarée inhabitable, et le coût de la décontamination se chiffrerait en millions.

C'était précisément ce qui rendait les bombes sales aussi efficaces. On les appelait des armes de « perturbation » plutôt que de destruction massive. Le plus grand danger, c'était la panique collective. Si la déflagration se produisait dans une agglomération importante, le confinement et la décontamination de milliers de victimes terrifiées représenterait un défi majeur. Les survivants de l'explosion risquaient fort de périr dans les troubles qui suivraient.

Pour ceux qui envisageaient d'organiser un attentat à la bombe sale, le plus grand obstacle était le transport. Si on avait beaucoup parlé de « bombes-valises » dans le cadre de l'affaire Padilla, un terroriste devait disposer d'un contenant spécialement isolé, s'il ne voulait pas mourir irradié avant d'avoir atteint sa cible. Or, ce contenant serait bien trop lourd pour être porté à la main. En plus, ce n'était pas le genre d'objet qu'on pouvait commander sur eBay.

A en juger par les préparatifs qui avaient lieu à l'autre bout de

l'entrepôt, Dante avait déjà réfléchi à ces problèmes. Les autres hommes transformaient des bidons métalliques en les doublant de plusieurs épaisseurs d'alliages métalliques. Cette isolation ne suffirait sans doute pas à bloquer les rayonnements, mais elle empêcherait les détecteurs de se déclencher dans tous les postes de police et casernes de pompiers qu'ils dépasseraient. Et au moment de la déflagration, ces feuilles de métal se transformeraient en éclats meurtriers. Ils avaient vraiment pensé à tout.

A présent, Randall télécommandait des pinces robotiques à l'intérieur de la capsule en plomb, en surveillant attentivement le moniteur. A l'aide d'une lime, une des mains métalliques grattait soigneusement la masse pour en dégager des pépites iridescentes. De toute sa vie, jamais il ne s'était senti aussi impuissant. De lui seul dépendait la survie non seulement de sa famille, mais de milliers d'autres. Il allait enfin atteindre la célébrité à laquelle il avait toujours aspiré. On se souviendrait de lui comme d'un rouage déterminant dans la journée la plus noire de l'histoire des Etats-Unis. Et il n'y pouvait absolument rien.

— Je ne savais pas que tu étais croyante, dit Jake en se glissant sur le banc derrière Syd.

Elle se retourna à moitié en souriant.

— En fait, je me planque.

— Je m'en doutais un peu.

Il regarda ses mains. Audrey et Bree Grant étaient arrivées à l'hôpital une heure plus tôt, et on les avait aussitôt escortées vers la chambre de Madison. Il avait entrevu leurs retrouvailles en montant la garde devant la porte, flanqué de deux policiers du poste de Benicia. Jake avait l'impression qu'ils étaient plutôt chargés de sa surveillance à lui que de la protection de Madison. La police locale n'avait pas été satisfaite de sa version des événements, et la découverte d'un deuxième macchabée à bord du bateau n'avait rien arrangé. Pour l'instant, en tout cas, personne n'avait essayé de lui passer les menottes. Sans doute les huiles du département de police essayaient-elles encore de s'y retrouver.

Il se cala contre le dossier du banc et croisa ses mains derrière sa tête. La chapelle de l'hôpital était minuscule : trois rangées de bancs face à un crucifix. Dehors, les rayons du soleil couchant transperçaient la pollution et venaient teindre les murs en béton de mandarine et de rose vif.

— Toujours pas de nouvelles de Randall ? demanda Syd.

Jake peinait à déchiffrer son expression dans la pénombre.

— Rien, dit-il. J'ai parlé à son collègue, Barry. Il dit que Randall a quitté le bureau plus tôt que d'habitude, hier. Il a parlé d'une grippe. A mon avis, il ne tenait plus en place.

— C'est bizarre qu'il ne réponde pas au téléphone. Je commence à m'inquiéter.

Syd se pencha vers lui, et Jake distingua une lueur d'angoisse dans son regard.

— Je pensais passer chez lui, dit-il. Du moins, si tu es d'accord pour gérer la situation ici.

— Je t'accompagne, dit-elle en se levant.

Jake hésita.

— Les flics de Benicia m'ont clairement fait comprendre que l'un de nous devait rester sur place. Sinon, j'ai l'impression qu'ils risquent de nous inculper.

— Ça ne risque pas, dit Syd en balayant l'air de sa main. Un simple coup de fil, et plus rien n'y paraîtra.

— Tu crois vraiment ? Tu te rappelles que tu n'es plus employée par l'Agence ?

— Ça ne change rien. S'ils émettent un mandat à mon nom, quelqu'un s'occupera de le faire disparaître dans la minute qui suit.

— Et s'il est à mon nom ?

Syd haussa les épaules.

— Je serais curieuse de le savoir.

— Tu me rassures, dit Jake sur un ton refroidi. Je vais peut-être rester ici.

— Je plaisante, Jake. Tout va bien se passer, fais-moi confiance. On va aller prendre des nouvelles de Randall, et on reviendra tout de suite. Ils ne s'en apercevront même pas.

Jake hésita encore un moment, puis soupira.

— D'accord. Allons raconter à ton petit ami comment tu as sauvé sa fille.

— Ce n'est pas mon petit ami, grommela Syd en le suivant vers la sortie.

Ni l'un ni l'autre ne remarqua la berline cabossée garée au fond du parking. Tassés sur les sièges avant, deux hommes au crâne rasé les regardèrent partir à travers leurs jumelles.

— C'est vraiment n'importe quoi, dit Rodriguez.

— Pas du tout.

— On a pris un avion jusqu'au Texas pour rester plantés sans rien faire devant un entrepôt ?

— On ne rentre pas sans mandat, rétorqua Kelly. Et, pour

l'instant, aucun juge en possession de ses facultés mentales n'acceptera de nous en accorder un.

Rodriguez poussa un grognement et s'effondra contre l'appui-tête d'un air boudeur. Ils avaient réquisitionné la voiture banalisée à la cellule locale du FBI à San Antonio. Le véhicule était imprégné d'une odeur étrange, celle des sprays censés masquer l'odeur de la cigarette froide. C'était nauséabond quand les vitres étaient remontées, mais quand on les baissait et que la clim cessait de fonctionner, la chaleur était tout aussi étouffante. Il faisait encore plus chaud ici qu'à Phoenix, et l'air était encore plus poussiéreux. Le chemisier de Kelly était moite de sueur ; elle regrettait de n'avoir pas enlevé son blouson avant de monter dans la voiture.

Les chamailleries avec Rodriguez n'améliorait pas l'ambiance. En arrivant, ils avaient tourné autour de l'entrepôt. Les vitres étaient peintes en noir depuis l'intérieur, comme au bar, et les portes verrouillées. Rodriguez avait ramassé une pierre, mais Kelly l'avait arrêté à temps. Elle était d'accord pour faire quelques entorses au règlement, mais une effraction, c'était exclu.

Ils avaient donc regagné la voiture, garée dans une ruelle entre deux autres entrepôts qui offrait une vue dégagée sur le bâtiment qui les intéressait. Au bout d'une heure d'attente, Rodriguez avait commencé à s'impatienter.

— On est en train de perdre notre temps, marmonna-t-il, en se frottant l'œil qui était le moins gonflé.

Kelly était obligée de lui donner raison. Elle s'était attendue à trouver un centre d'activité criminelle évidente, par exemple un autre bar. L'amie de Rodriguez leur avait communiqué une simple liste d'adresses, sans indication du type d'entreprise concerné. C'était sans doute une monumentale perte de temps, en effet, pensa Kelly en regardant sa montre. 16 heures. L'affaire était presque classée, et il ne semblait rien y avoir de probant ici. Elle décida de se laisser encore une heure.

— On ferait mieux de passer à l'adresse suivante, dit Rodriguez en consultant la liste imprimée. C'est à une dizaine de kilomètres, grand maximum.

— Attendons encore un peu. S'il ne s'est rien passé à 17 heures, on y va.

— Et ensuite ? On a une vingtaine d'autres adresses à vérifier, Kelly. Tu comptes sauter d'avion en avion et te planter devant chacune d'entre elles ?

— Ça dépend.

— De quoi ?

— S'il se passe quelque chose ici. Auquel cas on pourra mettre d'autres unités sur le coup. Pour l'instant, comme tu l'as toi-même remarqué, il ne s'est absolument rien passé. Difficile d'obtenir des renforts interdépartementaux sans aucun élément à charge.

Rodriguez marmonna quelques mots incompréhensibles en espagnol.

— C'est le pied, la surveillance avec toi, remarqua Kelly.

— Je n'ai rien contre la surveillance, rétorqua Rodriguez, mais j'aime bien être prévenu. Si tu m'en avais parlé, j'aurais pris des sodas. Peut-être même quelques paquets de chips. Et une bouteille à pisser.

— C'est bon, Rodriguez ! Je te rappelle que je t'avais dissuadé de venir.

— Quoi, tu voulais que je laisse ma coéquipière partir sans renfort ?

Elle lui lança un regard perçant, et il se détourna.

— Je me suis fait avoir une fois, marmonna-t-il, ça ne veut pas dire que je suis inutile.

Kelly décida de ne pas répondre. Son silence plomba l'ambiance.

Franciscan Interiors, Makers of Fine Furniture, annonçaient les lettres écaillées peintes sur la façade, mais, à en juger par l'inertie ambiante, c'était jour de congé pour tous les employés. Kelly et Rodriguez faisaient face à la seule entrée du bâtiment, précédée par une volée de marches. A droite de la porte, une plate-forme de chargement était aménagée. On était à la périphérie de Laredo, dans l'Etat du Texas, à un jet de pierre de la frontière mexicaine. L'entrepôt s'élevait au milieu d'une zone industrielle qui regroupait des bâtiments massifs, couleur de sable, terrés les uns à côté des autres. La plupart portaient des panneaux *A louer*, qui expliquaient sans doute l'inactivité ambiante. Laredo faisait partie de ces endroits où les booms économiques n'arrivaient jamais.

— Tu sais qu'on s'était déjà croisés avant de faire équipe ? dit enfin Rodriguez.

— Ah ? répondit Kelly distraitement.

Elle tourna le bouton de la radio en cherchant désespérément une station qui ne passe ni de la country ni du rock mexicain. Encore

une chanson de Los Lobos, et elle s'arrachait les cheveux.

— Au moment de l'affaire sur le campus universitaire.

Kelly se redressa et regarda son coéquipier en cherchant dans ses souvenirs. Après l'enlèvement de la deuxième étudiante, une horde d'agents du FBI et de policiers avaient envahi les lieux pour participer aux recherches.

— Tu as travaillé avec Morrow ?

— Un peu. C'était un type super. Et j'étais avec Jake à la marina, quand il t'a retrouvée.

Malgré la chaleur qui régnait, Kelly fut parcourue d'un frisson.

— Tu devais tout juste sortir de l'Académie, dit-elle en luttant pour contrôler le ton de sa voix.

Elle ne l'aurait jamais admis, mais l'affaire en question lui donnait encore des cauchemars.

— C'était la fin de ma première année au Bureau, dit Rodriguez en ouvrant sa portière. Je vais aller jusqu'à la bodega qu'on a dépassée à l'intersection. Tu veux quelque chose ?

— Non, merci.

Kelly le regarda s'éloigner en boitillant.

L'instant d'après, elle se figeait sur place en entendant un bruit de moteur. Dans le rétro, elle vit Rodriguez se baisser derrière les buissons poussiéreux au bord du chemin. Elle se tassa sur son siège en espérant ne pas se faire repérer.

La camionnette était bleu marine, avec un plateau blanc. Aucune inscription sur le flanc, deux hommes sur la banquette avant. Kelly releva le numéro de la plaque tandis qu'ils se garaient devant l'entrepôt des Franciscains. Tous deux étaient vêtus à l'identique : chapeau de cow-boy, lunettes de soleil, jean et débardeur. Ils s'avancèrent vers l'entrée, tournèrent une clé dans la serrure et disparurent dans les bâtiments. Ils étaient aussi balèzes que les skinheads du bar. Ce pouvait être des menuisiers, bien sûr, mais Kelly avait du mal à le croire.

La portière du passager s'ouvrit et Rodriguez se glissa dans l'habitacle en fermant doucement la portière derrière lui.

— Déjà de retour ? demanda Kelly sur un ton sarcastique.

— Plus on attend une chose, plus elle se fait attendre. J'aurais dû partir à la bodega depuis un moment. On y va ?

— Tu as repéré des indices d'une activité illégale ? Moi, non.

Rodriguez tapota des doigts sur le tableau de bord.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ?

— On continue à attendre, répliqua Kelly calmement. On sait au moins que l'entrepôt est encore en service.

— Ils vont peut-être sortir avec des flingues, fit remarquer Rodriguez sur un ton d'espoir. Ou de la drogue.

— Ou une machette et un panneau avec marqué « On a tué Duke Morris », ajouta Kelly. Mais je n'y compte pas trop.

Dix minutes plus tard, quelque chose d'encore plus intéressant sortit de l'entrepôt. Le rideau métallique remonta devant la plateforme de chargement, puis les deux hommes reculèrent la camionnette et ouvrirent le hayon à l'arrière. Sous le regard de Kelly, ils en sortirent un énorme sac marin. Difficile de deviner ce qu'il contenait, mais cela ressemblait à un corps humain.

— Tout ça ne m'a pas l'air bien légal, commenta Rodriguez. On demande du renfort ?

Kelly hésita. Elle n'avait pas encore pris contact avec les policiers de Laredo, au cas où la piste ne donnerait rien. Mais la dernière chose dont ils avaient besoin, c'était d'un nouveau fiasco comme celui du bar.

— Passe-moi ton portable, dit-elle en tendant la main vers Rodriguez.

Elle composa le 911 et lui fit signe de garder le silence.

— J'aimerais signaler un cambriolage... 336, Muldoon Avenue. C'est ça. Merci.

Elle rendit le téléphone à son coéquipier et ajouta :

— Ils arrivent dans cinq minutes.

— Bien joué, dit-il avec mauvaise grâce. Maintenant, il nous reste à expliquer à un shérif adjoint à la gâchette facile pourquoi on intervient sur un cambriolage dans leur secteur.

— On passait par hasard dans le cadre d'une enquête.

— Et s'ils remontent jusqu'à nous ?

— Ça n'arrivera pas. Au pire, ils remonteront jusqu'à toi.

— Il ne manquait plus que...

— Détends-toi, Rodriguez. Je plaisantais. Je ne pense pas que le

poste de police de Laredo ait la technologie nécessaire pour identifier un appel de portable. De toute façon, si ça se conclut par une arrestation intéressante, ils ne vont pas venir se plaindre.

— Tu as intérêt à avoir raison.

Dix minutes plus tard, une voiture de patrouille s'arrêtait devant l'entrepôt. Deux policiers en sortirent, l'un jeune et svelte, l'autre plus âgé et plus trapu. *Abbot et Costello*, pensa Kelly. Ils se garèrent devant la plate-forme de chargement. Le plus jeune se dirigea nonchalamment vers l'entrée, y passa la tête et demanda en criant s'il y avait quelqu'un.

— La vache, dit Rodriguez. Une équipe de choc.

Kelly fronça les sourcils. Le comportement des policiers était certes troublant. Le plus âgé s'était adossé au capot de la voiture, les bras croisés sur la poitrine. Ce n'était pas l'attitude typique d'une unité réagissant à une effraction signalée.

Un des cow-boys sortit du bâtiment, le jeune policier sur ses talons, et se dirigea vers la voiture de patrouille. Le gros policier se redressa et lui tendit la main. Ils échangèrent quelques mots, puis le policier se plia subitement en deux. La main de Kelly se crispa autour de son arme, puis elle se rendit compte qu'il était plié de rire.

— Merde, dit Rodriguez. Ils nous ont repérés.

Le jeune policier se dirigeait droit vers eux, la main sur son étui de revolver. Les deux autres le suivaient du regard.

— Jones ! s'exclama Rodriguez.

Le policier se baissa pour regarder à travers le pare-brise. Ses yeux étaient cachés par les verres de ses Ray-Ban.

— Vous pouvez descendre du véhicule, s'il vous plaît ?

Kelly ouvrit sa portière et se glissa dehors en gardant ses mains en vue.

— Je suis du FBI, dit-elle. Je vais attraper mon badge.

Le policier hocha lentement la tête sans la quitter des yeux. Rodriguez gardait ses mains en l'air.

Elle lui tendit son badge et sa pièce d'identité, qu'il examina

attentivement.

— Vous êtes loin de chez vous, agent Jones, dit-il en les lui rendant.

— On est sur place pour une enquête.

— Marrant, à l'appel ce matin, personne ne nous en a parlé.

Le policier n'avait plus la main sur son arme, mais il paraissait encore méfiant.

— Je ne voulais pas déranger vos services avant de savoir si c'était une piste solide, dit Kelly.

Elle repéra le nom inscrit sur sa plaque et ajouta :

— Officier Rowe.

— Bref, vous n'êtes pas au courant d'un appel au 911, dit-il sans trop y croire.

— Non, répondit Rodriguez.

Le regard du policier se reporta sur lui.

— Je suppose que vous êtes du Bureau, vous aussi ?

Rodriguez fit mine de sortir ses justificatifs, mais l'autre l'arrêta d'un geste.

— La piste en question, elle a quelque chose à voir avec ce qui est arrivé à votre visage ?

— Pas directement, grommela Rodriguez.

— Elle a quelque chose à voir avec l'endroit où vous êtes garés ?

— Avec cet entrepôt, en fait, dit Kelly en l'indiquant d'un signe de tête.

— Ah ouais ? Ecoutez, Travis et moi, on patrouille tout le temps par ici. Il n'y a rien à signaler. Je viens de jeter un coup d'œil à l'intérieur.

— Ah oui ? Parce qu'on a vu deux hommes décharger un objet suspect il y a une dizaine de minutes.

Rowe se retourna et fit signe au cow-boy de les rejoindre. Ce dernier s'approcha lentement en mastiquant du tabac à chiquer. Son regard glissa sur Kelly et Rodriguez avant de s'arrêter sur le policier.

— Hé ! Jim ! dit celui-ci sur le ton de la plaisanterie. On a ici des agents fédéraux qui te soupçonnent de mijoter un mauvais coup.

Jim eut un petit rire.

— Sans blague ?

— Si, si, c'est vrai.

— Qu'est-ce qu'il y avait dans le grand sac ? demanda Kelly.

— Des outils, dit Jim en haussant les épaules.

— Quel genre d'outils ?

Il lança un regard à Rowe, comme pour lui demander l'autorisation de répondre.

— Des outils de charpente. Avec mon frère, on a une entreprise de construction. On utilise ce local pour stocker notre matériel.

— Ce n'est pas un peu grand pour ranger des clous et des marteaux ?

Rowe et Jim échangèrent un regard. Le cow-boy haussa les épaules.

— Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce qu'on jette un œil à l'intérieur ? poursuivit Kelly.

Jim ouvrit et referma la bouche à plusieurs reprises, puis il cracha un ruisseau de jus de tabac sur le sol à leurs pieds. Kelly s'avança vers le hangar.

— Jones ! protesta Rodriguez.

Kelly ne se retourna pas. Au bout d'un moment, son coéquipier lui emboîta le pas.

— Tu es sûre que c'est une bonne idée ? demanda-t-il à voix basse.

Kelly entendit les pas de Rowe et Jim résonner derrière eux.

— Tu en as une meilleure ?

— Ils sont quatre, et les deux flics sont armés. Je propose qu'on revienne à la voiture et qu'on fiche le camp. On peut aller jeter un coup d'œil aux autres adresses.

— Ils nous ont repérés, de toute façon, dit Kelly. Couvre mes arrières et tout ira bien.

Rodriguez marmonna qu'ils allaient se retrouver enterrés dans le désert de l'autre côté de la frontière, mais elle fit comme si elle n'avait pas entendu. Même des policiers véreux ne prendraient pas le risque de tuer deux agents du FBI. Pour ce que Rowe en savait, leur supérieur connaissait précisément leur position en ce moment.

Arrivée devant l'entrepôt, elle posa les mains à plat sur la plateforme de chargement et se hissa dessus. Rodriguez grommela quelque chose au sujet de ses blessures, et Jim alla ouvrir la porte latérale. Kelly les attendit à l'intérieur en clignant des yeux pour s'habituer à la pénombre. Le hangar était assez grand pour accueillir un 747. Toute la pièce était vide, à l'exception de quelques chaises posées en cercle et de deux petites baraques militaires préfabriquées, montées contre le mur du fond.

— Les bureaux, dit Jim en suivant son regard.

— Vous êtes seuls à utiliser cet espace ? demanda-t-elle.

— Ça ne coûte rien, répondit Jim en la suivant tandis qu'elle traversait la salle en longueur.

— Il y a beaucoup de locaux vides par ici, expliqua Rowe.

— Vous connaissez le propriétaire ?

Jim haussa de nouveau les épaules. Sa tête était penchée en avant, le rebord de son chapeau cachait ses yeux. Kelly pénétra dans le premier préfabriqué. Les murs étaient couverts de posters de filles à poil. Un calendrier montrait une femme aux seins nus perchée sur un tas de pneus à flancs blancs. Pas de bureau, mais plusieurs matelas posés à même le sol. Kelly plissa le nez. L'odeur d'urine était impossible à rater.

— Des fois, on dort ici, expliqua Jim sans conviction.

— Vous y pissez, aussi ? demanda Rodriguez.

Kelly perçut la tension dans sa voix et comprit qu'il pensait la même chose qu'elle. Ce n'étaient sûrement pas les cow-boys qui avaient passé la nuit ici.

— Où est votre frère ? demanda-t-elle.

— Dans l'autre bureau. Il a des papiers à faire. Je suis sorti voir ce que Luke voulait.

Rowe se raidit visiblement en l'entendant prononcer son prénom.

— Vous êtes amis, alors, dit Kelly.

— Je patrouille souvent dans le coin, murmura Rowe en haussant les épaules.

Kelly fit un signe de tête, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, et partit vers le deuxième préfabriqué. La porte s'ouvrit alors qu'elle était à mi-chemin, et le deuxième cow-boy se découpa dans l'embrasure. *Ils n'ont pas vraiment un air de famille,*

pensa-t-elle. Celui-ci était plus costaud, plus large d'épaules. Lui non plus n'avait pas enlevé son chapeau.

— Agent Kelly Jones, dit-elle en lui tendant la main.

Il la serra avec réticence.

— Jethro Henderson.

— Je peux jeter un œil derrière vous ?

L'homme s'écarta en enfonçant ses mains dans ses poches. La deuxième baraque était semblable à la première, sauf qu'il n'y avait pas de matelas. Kelly regarda les posters aux murs et le bureau cabossé.

— Je ne vois pas beaucoup d'outils, commenta-t-elle.

— On les laisse dans la voiture, pour la plupart.

Rowe apparut derrière elle.

— On dirait qu'on a fait le tour de la question, dit-il fermement.

— Je vais juste jeter un œil dans la camionnette, répondit Kelly.

Jethro et Rowe échangèrent un regard. Il se passa quelque chose entre eux ; Kelly crut discerner un minuscule hochement de tête.

— Ça vous pose un problème, Jethro ? demanda Rowe lentement.

— Faites-vous plaisir, mademoiselle.

Jethro lança un jeu de clés à Kelly. Elle déverrouilla l'arrière de la camionnette et abaissa maladroitement le hayon. Elle rougit un peu en sentant les regards amusés dans son dos, mais elle attrapa le sac de voyage et le tira vers elle. Il était lourd ; elle ne put le déplacer que de quelques centimètres.

— Vous voulez un coup de main ? demanda Jethro.

— Je vais me débrouiller.

Elle ouvrit la fermeture à glissière : le sac contenait effectivement des outils. Elle les déplaça pour voir s'ils cachaient autre chose, mais ne vit que d'autres objets métalliques. Elle sortit une paire de pinces du sac et les tendit devant elle.

— Les charpentiers se servent de pinces ?

Jethro se crispa visiblement, puis il émit un petit rire.

— Allez, on vous dit tout. Après une longue journée de boulot, on aime bien se détendre en faisant un barbecue.

Il tendit les mains devant lui.

— Vous voulez me passer les menottes tout de suite ?

Il se mit à rire. Rowe en fit autant.

— Non, merci, dit Kelly en plissant les yeux. Je vais attendre un peu.

— Je plaisantais, mademoiselle, glissa Jethro d'un air narquois. Pas la peine de vous énerver.

Rowe les raccompagna jusqu'à leur voiture. L'autre policier les regarda passer sans les saluer. Rowe ouvrit la porte du passager devant Kelly, puis la referma quand elle fut montée.

— Merci de votre aide, officier.

Il hocha la tête en silence et les regarda s'éloigner. Kelly contourna lentement la voiture de patrouille et reprit la direction de la rocade.

A côté d'elle, Rodriguez fulminait visiblement.

— C'était quoi, ça ? demanda-t-il enfin.

— Pardon ?

— Tu ne leur as pas parlé de la société-écran. Tu n'as même pas posé de questions au sujet des matelas !

— Je pensais qu'ils ne diraient pas la vérité, même si on leur demandait gentiment.

— Quand même...

— On était tout seuls au milieu de nulle part, sans mandat, à deux contre quatre.

— N'empêche qu'il se passe un truc louche, là-dedans.

— Clairement, confirma Kelly en s'engageant sur la bretelle d'accès au périphérique. Mais quoi ?

— Des *coyotes* qui font passer des clandestins ? Il y a bien quelqu'un qui dort sur ces matelas.

Rodriguez eut une grimace de douleur et ajusta la lanière de sa ceinture de sécurité.

— On est tout près de la frontière, ajouta-t-il.

— Mais alors, pourquoi seraient-ils en cheville avec les flics ? Ça ne colle pas.

Rodriguez scruta le paysage en silence.

— Ça ne colle pas non plus avec l'affiche dans le bureau, ajouta-t-

il enfin.

— Tu parles des posters de pin-ups ? demanda Kelly en roulant les yeux.

— Non, de l’affiche dans le bureau de Jethro. La statue de la Liberté entourée de barbelés.

— Pas remarqué.

— Je l’ai tout de suite reconnue. C’est un truc des Minutemen.

— Tu parles de cette milice armée qui patrouille à la frontière ?

— Les soi-disant « Vrais Américains », ouais.

— Mais pourquoi logeraient-ils des gens dans l’entrepôt ? demanda Kelly en fronçant les sourcils. Et quel est le lien avec les skins du bar ?

— Des intérêts communs, peut-être. Tu sais que les groupes haineux ont doublé leurs effectifs, ces dix dernières années ? J’ai assisté à un symposium là-dessus l’année dernière. Grâce à internet, ils se contactent et s’associent plus facilement, et ils se rallient autour du thème de l’immigration.

Il leva le poing et ajouta :

— Ils ont bien raison. Qu’on les renvoie chez eux !

Kelly lui lança un regard rapide.

— Je n’arrive pas à savoir si tu plaisantes.

— Tu dis ça parce que je suis mexicain ?

— Oui.

Elle déboîta pour doubler un camion, et ajouta :

— J’ai eu l’impression qu’Emilio et sa grand-mère te dérangent.

— Parce qu’ils font partie du problème. D’abord, ils se lient avec un gang qui détruit des vies et des communautés entières. Ensuite, ils refusent de coopérer avec une enquête policière, et même de signaler un crime. Ça, ça me gonfle, ouais.

— Difficile de leur en vouloir, s’ils se font déporter dès qu’ils ouvrent la bouche.

— Peut-être. Mais ce ne sont pas non plus des citoyens modèles.

Rodriguez examina une croûte sur ses doigts avant de continuer.

— Moi, la régulation de l’immigration, je suis pour. Trop de

clandestins meurent chaque année en essayant de passer la frontière.

— Alors tu es pour la construction du mur ?

— Je le serais si je pensais que ça marcherait. Mais s'il y a des gens qui croient que les Mexicains ne savent pas se servir d'une échelle, c'est qu'ils n'ont pas embauché de peintres en bâtiment depuis un moment.

Kelly réfléchit à la manière de formuler la question qu'elle se posait. Dans ce genre de conversation, elle marchait toujours sur des œufs, redoutant de dire quelque chose qui puisse être perçu comme raciste.

— Mais toi, tu es de la deuxième génération, non ?

La phalange de Rodriguez s'était remise à saigner, et il cala son poing contre sa bouche.

— Tu me trouves hypocrite parce que je soutiens la réforme de l'immigration alors que ma famille a réussi à s'installer ici. Mais depuis, les choses ont changé. Dans les années 80, moins de deux cent mille sans papiers arrivaient aux Etats-Unis chaque année. Maintenant, ils sont près d'un million. La plupart viennent du Mexique. C'est trop pour un pays aux ressources limitées. Et la vague récente ne s'intègre pas. Moi, je suis américain. Toute ma famille se considère comme américaine. Mais il y a des gens qui veulent le beurre et l'argent du beurre.

Kelly retourna cette réponse dans sa tête. Avant cette affaire, elle n'avait jamais trop réfléchi au problème. Ses ancêtres à elle étaient arrivés aux Etats-Unis au début du vingtième siècle — c'était assez lointain pour lui conférer un solide sentiment d'appartenance. Quelqu'un dont les racines étaient moins profondes pouvait sans doute percevoir les nouveaux arrivants comme une menace.

— Quoi qu'il en soit, reprit-elle, l'immigration semble être le fil conducteur de l'affaire. Le meurtre de Duke Morris, ton agression, l'utilisation de l'entrepôt pour des activités illégales avec la connivence de la police...

— Ça se tient.

— Tu trouves ? J'allais dire qu'il s'agit surtout de présomptions.

Ce serait plus facile de faire porter le chapeau à un gang salvadorien et de passer à autre chose, pensa Kelly en réprimant un bâillement. L'épisode du hangar l'avait vidée ; elle avait l'impression d'avoir couru un marathon.

— Et maintenant, on fait quoi ? demanda Rodriguez.

Si elle s'était écoutée, Kelly aurait pris une chambre au premier hôtel sur la route, tiré les rideaux et dormi pendant trois jours. Elle dépassa justement un Holiday Inn, et, à regret, le regarda s'éloigner dans le rétroviseur.

— On va jeter un coup d'œil à l'adresse suivante. Peut-être qu'elle nous en dira plus sur ce qui se trame ici.

— O.K., dit Rodriguez d'un air ravi. Et cette fois, le mandat, on se le met aux fesses. On rentre et puis c'est tout.

Kelly ne répondit pas, mais elle songea que, cette fois, elle le laisserait peut-être faire.

Madison voulut hurler, mais une main se plaqua sur sa bouche et étouffa son cri. Le visage d'un homme apparut devant ses yeux. Elle se débattit de toutes ses forces et réussit à lui décocher un coup de poing, puis un coup de pied. Les larmes roulaient sur son visage. Elle ne s'était pas échappée du bateau pour se faire agresser à l'hôpital ! *C'est quoi, ce bordel ? Ils sont où, ceux qui sont censés nous protéger ?*

Sa mère se découpa au-dessus de l'épaule de l'homme, et Madison se rendit compte avec soulagement qu'il faisait partie de ceux qui l'avaient secourue sur le bateau. Sa mère écarta l'homme d'un geste brusque.

— N'aie pas peur, ma chérie. Tu es en sécurité. Mais il faut qu'on parte.

— Quoi ? Pourquoi ? Pour aller où ?

Madison tordit le cou en cherchant sa sœur du regard. Tout à l'heure, Bree était assise sur une chaise à côté du lit. Maintenant, elle avait disparu.

— Où est Bree ?

— Elle nous attend dehors, ma chérie. S'il te plaît... M. Maltz dit qu'il faut faire vite.

Sa mère jeta un coup d'œil anxieux au garde qui se tenait devant la porte et surveillait le couloir.

— Je ne comprends pas. On n'est pas en sécurité ici ?

Madison se mit à trembler. Sa mère lui caressa le bras.

— C'est juste une précaution. Tout ira bien, je te le promets.

— C'est l'heure de la relève, dit Maltz d'une voix monotone. On y va.

— Il faut y aller, Mady.

Sa mère tendit devant elle un jogging apporté de la maison, comme à un enfant qui a besoin d'aide pour s'habiller. Madison jeta un regard au garde, passa la main dans son dos pour empêcher sa blouse de s'ouvrir, et laissa sa mère lui enfiler le jogging. Elle avait découpé la jambe gauche du vêtement pour que le plâtre de Madison puisse passer.

— Et mes médicaments ?

— J'ai des cachets dans mon sac, dit sa mère avec un faible sourire.

Elle essayait visiblement de se montrer rassurante.

— Tu devais sortir de l'hôpital demain, de toute façon.

— Mais je croyais que la police...

— On y va, dit Maltz.

Il avança un fauteuil roulant et, sans réfléchir, Madison s'y laissa tomber et emporter. Le couloir était désert et faiblement éclairé. Des bribes de conversation filtrèrent du bureau des infirmières au coin, puis un éclat de rire. Elle se rendit compte que Maltz se dirigeait vers l'escalier plutôt que l'ascenseur.

— Ma cheville. Je ne peux pas...

— Je te porterai.

— Quoi ? Non !

— Madison, tais-toi, je t'en supplie !

La voix de sa mère était basse mais pressante. Madison se rendit subitement compte qu'elle n'avait pas l'air d'avoir bu. Elle ne l'avait pas entendue parler d'une voix aussi lucide depuis des mois.

Sans un bruit, Maltz ouvrit la porte de l'escalier et, d'une main, fit pivoter le fauteuil vers le palier. Puis il enclencha le frein et prit Madison dans ses bras. Elle se sentit embarrassée, mal à l'aise. Que devait-elle faire de ses bras ? Les passer autour du cou de Maltz ? Non, trop bizarre. Elle décida de les croiser sur sa poitrine.

A la sortie de l'escalier, ils se retrouvèrent au bout du parking, à

l'opposé de la plate-forme de déchargement pour les ambulances. Un van blanc attendait au bord du trottoir. La porte coulissante s'ouvrit, et un autre type tendit les bras vers Madison. Il y avait quelque chose qui n'allait pas dans tout ça. Comment sa mère pouvait-elle leur faire aveuglément confiance ? Si vraiment son père les avait envoyés, pourquoi n'était-il pas là ? Bree était déjà à l'intérieur, coincée entre deux hommes, le visage crispé par la peur. Madison déglutit et se laissa hisser à bord. On la déposa sur une longue banquette à l'arrière. Maltz aida sa mère à monter, puis il referma la porte. Le conducteur attendit d'avoir quitté le parking pour allumer les phares.

— Où on va ? demanda-t-elle dix minutes plus tard

— En lieu sûr, répondit Maltz.

— Mon père va nous retrouver là-bas ?

Sa mère échangea un regard avec Maltz.

— Quoi ?

— Rien, ma chérie. C'est juste que...

— Papa a disparu, lança Bree. C'est pour ça qu'on est parties comme ça.

— Alors ce n'est pas fini, dit Madison.

La peur resserra son étreinte autour de sa gorge. Elle peinait à respirer.

— Calme-toi, ma chérie, dit sa mère.

Elle se pencha vers Madison et lui caressa maladroitement les cheveux.

— Je suis persuadée qu'il va bien. On doit être très prudents, en ce moment, voilà tout.

C'était faux, Madison le savait. Elle repoussa la main de sa mère et laissa les larmes couler sur ses joues tandis que les lumières de la ville disparaissaient au loin.

A huit cents mètres derrière, une berline les prit en filature.

— C'est ridicule. Il n'y a rien du tout.

Jake laissa tomber une liasse de papiers sur la table. Ils avaient passé les heures précédentes à mettre l'appartement de Randall sens dessus dessous. Plus le temps passait, plus une évidence s'imposait : Randall ne l'avait pas quitté de son plein gré. Ils le savaient tous les deux, mais ni l'un ni l'autre ne l'avait formulé à voix haute.

— Il a bien dû te dire quelque chose. Vous viviez presque ensemble, ces derniers jours.

— Détrompe-toi. Je passais le plus clair de mon temps à me balader dans la cambrousse à la recherche de Mack Krex.

Jake se laissa tomber sur le canapé en regrettant qu'il soit trop tard pour aller chercher un café à emporter. Il avait passé la cuisine au peigne fin, et n'avait trouvé que du thé.

— Un type qui ne boit pas de café, c'est louche, grommela-t-il en regardant sa montre.

Déjà minuit. Une colère injuste montait en lui à l'égard de Randall. Ils avaient sauvé sa fille, et cet idiot ne trouvait rien de mieux à faire que de disparaître ! En fait, Jake savait que c'était leur faute. Ils auraient dû penser à le surveiller de plus près. N'empêche que ce type portait la poisse.

— Il en boit, dit Syd, mais il ne le prépare pas chez lui. Il est accro aux cafés latte.

Un déclic se produisit dans le cerveau de Jake. Il se précipita vers la cuisine et commença à fouiller dans les placards.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Syd en calant ses mains sur ses hanches.

— Les tasses isothermes. C'est avec ça qu'il faisait sortir les infos du labo.

Randall possédait tout en trois exemplaires — assiettes, verres, fourchettes et couteaux. Apparemment, il ne recevait pas beaucoup. Sur une étagère au-dessus des assiettes, trois tasses de voyage isothermes étaient alignées. Jake en attrapa une et tenta d'en

dévisser le fond. Rien à faire.

— Peut-être avec un couteau...

— Ou un peu de délicatesse, dit Syd. Randall n'était pas vraiment un Musclor.

Elle lui prit l'objet des mains et le tendit à la lumière pour l'examiner. Elle dévissa le capuchon, examina l'intérieur de la tasse, la retourna dans ses mains. Puis elle appuya sous la poignée du bout de l'index. Le fond se détacha.

— Waouh ! dit Jake.

— C'est mon boulot, fit remarquer Syd avec un sourire. La mauvaise nouvelle, c'est qu'il n'y a rien à l'intérieur.

Jake prit les deux autres tasses et répéta l'opération. Elles étaient tout aussi vides.

— Il y a peut-être un deuxième compartiment secret, dit-il en tapotant une tasse contre le plan de travail.

— C'est une tasse à café, Jake, pas un cryptex.

— O.K. Il m'a dit qu'il utilisait des clés USB pour leur passer les infos. Vérifions-les.

— C'est déjà fait, deux fois. Elles sont vides. S'il y avait quelque chose dessus, il l'a effacé.

Jake posa la tasse sur le plan de travail et regarda Syd.

— Tu le connais mieux que moi. Où a-t-il pu aller ?

— Alors que sa fille a été enlevée ? Nulle part. Ceux qui ont pris Madison doivent le détenir lui aussi.

— Pourquoi ne pas l'avoir enlevé dès le départ ? Ça leur aurait évité pas mal d'ennuis.

— Pour qu'il puisse continuer à accéder au labo. Apparemment, ils n'en ont plus besoin. Il a dû leur fournir tout ce dont ils avaient besoin.

— Merde, dit Jake.

Il se rappela sa dernière conversation avec Randall. Il revit son regard devant la vidéo où on voyait Madison se faire torturer.

— Ils ont dû le tuer.

— C'est probable. A moins qu'ils n'aient besoin de lui pour faire autre chose.

Jake la regarda attentivement.

— Tu n’as pas l’air trop bouleversée.

Syd soutint son regard sans ciller.

— Je ne fais plus le deuil de personne, Jake. Une fois qu’ils sont partis, il n’y a plus rien à faire.

— Tu es drôlement...

Jake chercha un adjectif qui ne la vexerait pas.

— « Froide » ? proposa Syd. Peut-être. Dans mon travail, j’ai appris à prendre mes distances.

Elle haussa les épaules, imperturbable.

— D’ailleurs, si ça se trouve, Randall va très bien. C’est un type intelligent, on ne sait jamais.

Jake balaya l’appartement du regard. La présence de Syd dans cet appartement commençait à lui glacer le sang. Son ton de voix le perturbait : monotone, sans émotion, comme celui d’une répliquante dans un film de science-fiction. Plus que tout au monde, il aurait aimé être au lit avec Kelly, les bras autour de sa taille. De préférence nus.

— Ça suffit pour aujourd’hui, tu ne crois pas ? demanda-t-il. On rentre à Benicia, maintenant ? Depuis le temps, ils ont dû s’apercevoir qu’on avait disparu.

— Surtout pas, répondit Syd. On n’a fait qu’effleurer le problème.

Elle fixa les murs d’un air passionné.

— Il reste des tonnes d’endroits où il a pu planquer des trucs.

— Tu as besoin d’aide ?

— Laisse tomber. Tu n’as qu’à piquer une sieste sur le canapé. Si tu me gênes, je te réveillerai.

Jake ne se le fit pas répéter. Il enleva ses chaussures, étendit ses jambes devant lui et se couvrit les yeux avec le bras. Une minute plus tard, il dormait profondément.

Syd le regarda faire en se frottant la nuque. Elle soupira, puis fouilla dans son sac à main pour y récupérer ses outils.

Randall jeta un coup d'œil en direction de Thor. Ce dernier somnolait par intermittence depuis le début de la journée. Honnêtement, il le comprenait. Passer des heures à regarder quelqu'un râper des déchets radioactifs, ce n'était vraiment pas drôle. Au départ, Thor avait essayé d'être vigilant : il le fixait avec méfiance pendant qu'il procédait à l'extraction de la matière brute, traversait l'entrepôt d'un pas lourd et la déposait dans la boîte en plomb. Mais une fois que le vrai boulot avait commencé, il s'était rapidement déconcentré.

Cela convenait parfaitement au plan de Randall. Il attendit que la tête de Thor retombe contre sa poitrine, puis il laissa passer cinq minutes. Tous les autres jouaient au poker à l'autre bout de l'entrepôt. Par moments, les esprits s'échauffaient et Dante devait intervenir, mais, dans l'ensemble, les hommes étaient livrés à eux-mêmes.

Randall prit quelques grandes inspirations. Pour que son plan fonctionne, il ne devait commettre aucune erreur. L'espace d'une seconde, il pensa à ses filles et, malgré lui, à Audrey. Il se rappela leurs dernières vacances ensemble, à Hawaï. Leur couple était déjà à l'agonie, et la plus majeure partie du voyage avait été gâchée par des engueulades et des reproches mutuels. Puis, un soir, leur voiture était tombée en panne sur la route du retour à l'hôtel. Au départ, tout s'était passé comme d'habitude : Audrey enrageait, comme si le problème mécanique pouvait être la faute de Randall. A l'arrière, Madison et Bree restaient raides et silencieuses. Mais le chauffeur de la dépanneuse les avait déposés à un restaurant pendant que la voiture était en réparation, et, finalement, c'était une des meilleures soirées qu'ils aient jamais passées en famille. Le dîner était servi sur une terrasse perchée sur la plage, si près de l'eau que les filles craignaient d'être emportées par une vague. Avec Audrey, ils avaient bu des *mai tai*, et elle avait fini par attraper un fou rire. Ils avaient regardé le soleil se coucher en mangeant des crevettes à la noix de coco, pendant que Madison et Bree gigotaient et bavardaient entre elles comme le font toutes les adolescentes. C'était une soirée merveilleuse à tous points de vue. A vrai dire, c'était le dernier moment parfait qu'il avait vécu.

Eh bien, c'était suffisant. Il n'avait pas accompli tout ce qu'il espérait dans la vie ; il n'avait pas remporté le prix Nobel, aucune théorie ne porterait son nom. Le plus marrant, c'était de constater à quel point tout cela lui était égal. Il regrettait simplement de ne pouvoir réunir une dernière fois sa famille autour de lui.

Thor remua dans son sommeil ; une petite secousse agita sa tête.

Randall attendit qu'il s'apaise, puis il remplit une dernière fois ses poumons d'air. D'un grand coup de pied, il fit tomber la capsule en plomb.

Elle s'écrasa dans un bruit sourd. Une nuée de fine poussière chatoyante s'éparpilla sur le sol et se déposa sur les stries du béton comme de la poussière de craie.

— Merde ! dit-il à forte voix.

Thor bondit sur ses pieds. La vitesse à laquelle il s'était réveillé était proprement stupéfiante.

— Quoi ?

Il vit la poussière au sol, le petit nuage qui flottait au-dessus, et ses yeux s'écarrillèrent. D'instinct, il recula d'un pas.

— Ça s'est renversé, expliqua Randall.

Il leva les mains en signe d'impuissance.

— Nom de Dieu ! s'écria Thor.

Son exclamation éveilla l'attention des joueurs de cartes. Deux d'entre eux se levèrent, un troisième s'avança nonchalamment.

Randall décrocha son dosimètre et le tendit devant lui.

— Il est noir, dit-il sur un ton sans appel.

Thor arracha l'appareil à sa ceinture et le lâcha en constatant la même chose.

— Non, non, non ! gémit-il en s'éloignant à reculons. Qu'est ce que t'as fait, bordel ?

— Quel est le problème ?

Dante se dressait devant eux, le regard froid. Thor semblait avoir perdu l'usage de la parole. Dante enregistra son expression choquée et lança un regard à Randall, qui tenait toujours son dosimètre à la main.

— La capsule s'est renversée, dit Randall.

— Sans blague ?

Dante se croisa les bras sur la poitrine.

Randall haussa les épaules en essayant de se donner un air blasé alors que toutes les cellules de son corps lui intimaient l'ordre de s'enfuir en courant. Cela ne changerait rien, de toute façon : le mal était fait. En ouvrant la capsule, il les avait condamnés, Thor et lui, à une mort certaine. Il en emmènerait au moins un dans la tombe

avec lui.

Par curiosité, les autres les rejoignirent. Quand ils virent la poudre renversée, un murmure s'éleva de leurs rangs. Ils s'éloignèrent à reculons en restant à sept ou huit mètres de l'accident, assez près toutefois pour entendre ce qui se disait.

Bande d'idiots, pensa Randall. Ils ne mourraient pas forcément, mais ils avaient été contaminés.

— Je t'avais dit de le surveiller, grogna Dante.

Thor n'en était plus là. Apercevant une traînée de poudre bleue sur son pantalon, il arracha ses vêtements et resta en caleçon.

— Il faut nous emmener dans une unité de décontamination, dit Randall sur un ton calme.

— Pas question.

— Thor, reprit Randall, on a besoin de se faire décontaminer. Ils peuvent encore te sauver.

Ses mots pénétrèrent l'esprit de Thor, qui fit volte-face en direction de Dante.

— Je veux y aller.

— Non.

— Sans ça, dit Randall, tu vas mourir d'ici quelques jours.

Il haussa la voix pour se faire entendre de tous.

— Vous allez tous mourir si vous ne vous faites pas décontaminer.

Un bourdonnement de voix s'éleva. Randall les entendit répéter ses paroles, vit la peur s'afficher dans leurs yeux. Enhardi par leur réaction, il redressa les épaules et se tourna vers Dante.

— Vous savez qu'il est encore temps de les sauver.

— Ils connaissaient les risques, répondit Dante avec force.

Mais il lança tout de même un regard par-dessus son épaule.

— Bordel de merde, grogna Thor. Il est où, le centre le plus proche ?

— Où sommes-nous ? demanda Randall rapidement, en espérant qu'il lui répondrait sans réfléchir.

— En banlieue de Houston.

Les yeux de Dante se fermèrent à moitié, et il émit un juron à voix basse.

— Il y a le Texas Medical Center. Tout près de l'université, au sud du centre-ville.

— Hors de question, dit Dante.

— Je m'en fous, dit Thor. Tous ceux qui veulent pas mourir, montez dans le van avec moi.

Il prit ses bottes à la main et se dirigea vers le véhicule près de l'entrée.

— Tu es déjà mort, dit Dante. Ils ne pourront rien faire pour toi.

Thor s'arrêta net et reporta son regard sur Randall.

— C'est moi, l'expert, déclara ce dernier. Crois-moi, Thor, ils peuvent te sauver.

Une explosion se produisit tout près de son oreille. Randall tressaillit et, sans réfléchir, leva les mains. Tous les autres se figèrent sur place. Sauf Thor, qui chancela en avant comme s'il avait trébuché. La deuxième balle le cueillit à l'arrière du crâne. Il s'écrasa lourdement sur le sol, et une flaque de sang s'épanouit autour de lui.

Dante avait déjà fait volte-face en tenant son arme à deux mains, à hauteur d'épaules, dans une posture militaire.

— Les autres, vous étiez trop loin pour avoir été contaminés. Déshabillez-vous, on va se doucher les uns après les autres. Tout ira bien.

— Il n'en sait absolument rien, affirma Randall. Il ment.

Les hommes les regardaient tour à tour en essayant de décider à qui se fier. Dante pointa son arme vers Randall.

— Maintenant, tu la boucles, grogna-t-il.

— Vas-y, dit Randall en haussant les épaules. Ça me fera quelques jours de moins à souffrir.

— Je ne plaisante pas, Grant. Je ferai venir ta famille ici pour que tu puisses les voir souffrir avant de mourir.

A cet instant, deux silhouettes se détachèrent du groupe et s'élancèrent vers le bout du hangar. Dante les regarda s'éloigner. Devant l'entrée, les deux hommes se retournèrent rapidement, comme surpris par son absence de réaction. Dante gardait son arme pointée sur les hommes à l'intérieur. La porte se referma derrière les fuyards. La seconde d'après, deux puissantes détonations déchirèrent l'air, suivies d'un hurlement. Un dernier coup de feu

résonna, puis le silence s'installa.

— Personne ne sort d'ici, déclara fermement Dante.

— Ton dosimètre, dit Randall en le montrant du doigt.

Les cercles inférieurs s'étaient noircis ; il n'en restait plus qu'un avant d'atteindre le niveau de Randall.

Dante le regarda rapidement, et eut un petit sourire.

— Je suis comme toi, Grant. Je n'ai jamais espéré m'en sortir vivant.

Il retourna vers les autres d'un pas décidé et prononça quelques mots. L'un des hommes hocha la tête, les autres fixaient le sol. Au bout d'un moment, ils s'éloignèrent vers les sanitaires. Dante les regarda partir, puis il remit son arme dans son étui.

— Bien tenté, mais rien ne fera dérailler cette mission. Retourne au boulot.

— Mais...

— Ramasse la poussière qui est tombée et remets-la dans la capsule. Et je veux que tu finisses l'extraction des autres noyaux pour demain. Encore un accident, et c'est ta famille qui trinque. Pigé ?

— Quoi, je n'ai pas droit à la douche ? demanda Randall sur un ton de bravade.

A vrai dire, il était au bord des larmes. Son plan avait échoué, et il serait mort d'ici une semaine. Il avait espéré que les hommes paniqueraient, se rebelleraient contre Dante, et lui permettraient de s'échapper. Il aurait au moins pu sauver sa famille et prévenir le FBI du complot.

— On sait tous les deux que ça ne servirait à rien. Tu es foutu. C'est toi l'expert, non ?

Dante s'éloigna de quelques pas, puis se retourna et ajouta :

— Je ne plaisante pas, Grant. Encore un problème comme ça et on tue ta femme et tes enfants.

Kelly commençait à regretter sérieusement sa décision. Rodriguez se démenait pour ouvrir le verrou en jurant à voix basse.

— Avant, j'étais capable de le faire en moins d'une minute, dit-il avec un sourire d'excuse.

— Vraiment ? demanda Kelly en levant un sourcil. J'ai dû rater le stage de formation à l'Académie.

— J'ai eu une jeunesse difficile. Et là, je suis rouillé.

— On ferait peut-être mieux de demander un mandat, dit Kelly en regardant autour d'elle.

Cette deuxième zone industrielle était moins déserte que la précédente. Malgré l'heure tardive, quelques camions étaient encore garés sur les parkings. Elle n'avait vu personne circuler dans les parages, mais on ne savait jamais. Une arrestation pour effraction précipiterait certainement son départ du bureau. Cherchait-elle inconsciemment à forcer le destin ?

Elle entendit un cliquetis. Rodriguez cala les clés à crocheter dans la serrure, tourna la poignée et ouvrit la porte. Kelly passa devant lui en posant la main sur l'étui de son Glock.

— Reste derrière moi, dit-elle à voix basse.

Il faisait nuit noire à l'intérieur ; le seul éclairage était celui des rayons de lune qui filtraient par les petites fenêtres situées en hauteur. Kelly alluma une lampe de poche et dirigea le faisceau vers le sol. L'aménagement du hangar était semblable à celui du précédent : deux baraquements au fond, un grand espace dégagé devant. Sauf que, cette fois, l'espace n'était pas vide.

— Merde alors, chuchota Rodriguez.

Sur un plateau de camion trônait un immense char de carnaval aux couleurs du drapeau américain, surmonté d'un aigle et de banderoles.

Kelly ne répondit pas, mais lui fit signe de rester derrière elle pendant qu'ils exploraient l'entrepôt. La porte du premier baraquement s'ouvrit sur une rangée de toilettes portables qui dégageaient une odeur fétide. Les portes des cabines avaient été enlevées, et Kelly se boucha le nez en les balayant du regard. Toutes vides.

Elle se tourna vers Rodriguez. Il avait l'air aussi médusé qu'elle.

— Qu'est-ce que tu...

Un petit bruit s'éleva du deuxième baraquement. Kelly fit signe à son coéquipier de se taire. Elle traversa l'entrepôt dans le sens de la largeur, en restant à gauche de l'entrée du baraquement, hors de

portée de tir. Puis elle attendit Rodriguez. Il respirait bruyamment et, malgré l'obscurité, elle voyait qu'il était pâle. Il se surmenait, pensa Kelly. Il n'aurait jamais dû quitter l'hôpital.

Son arme à la main, Rodriguez lui fit un signe de tête affirmatif.

— FBI ! lança Kelly. Ouvrez la porte et mettez les mains en l'air !

— Jones..., souffla Rodriguez.

D'un geste de son Glock, il lui indiqua la porte du baraquement. Elle était cadenassée. Les gens à l'intérieur du préfabriqué ne s'y trouvaient pas de leur plein gré.

— Tu peux l'ouvrir ? demanda-t-elle.

— Recule.

Kelly se glissa derrière Rodriguez. Il tendit son arme vers le cadenas et tira.

— Nom de Dieu ! lança Kelly. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— C'est un Master, rétorqua son coéquipier en haussant les épaules. Super difficile à crocheter. On en aurait eu pour des plombes.

Les mâchoires crispées, elle retira le cadenas brisé et ouvrit la porte d'un grand geste, puis recula d'un pas. Des dizaines de personnes la fixaient du regard ; le blanc de leurs yeux luisait dans la pénombre. Kelly avança d'un premier pas hésitant, puis d'un deuxième. La lumière de sa torche les éblouissait ; certains se protégeaient les yeux d'une main. L'odeur qui régnait ici était cent fois pire que celle des toilettes dans l'autre préfabriqué. Kelly réprima une puissante nausée.

Rodriguez lança quelques mots en espagnol, et des voix s'élevèrent en chœur pour lui répondre. Ils parlaient tous en même temps, tant ils avaient envie d'être entendus. Ils se levèrent comme un seul homme et certains se pressèrent vers la porte.

— *Alto !* s'écria Kelly sans baisser son arme.

Elle espérait que c'était le mot qui convenait.

— Dis-leur de ne pas bouger.

Rodriguez débita un nouveau torrent d'espagnol d'une voix lourde d'autorité. Il y eut quelques grommellements, mais la foule recula.

— Essaie de trouver l'interrupteur, dit Kelly.

Rodriguez disparut. Kelly continua à braquer son arme sur le

groupe devant elle. Que ferait-elle s'ils se ruaient sur elle ? Ils étaient trop nombreux pour qu'elle puisse les arrêter. En revanche, aucun d'entre eux ne semblait armé.

La lumière inonda la pièce. Kelly cligna des yeux, éblouie comme les autres. Le baraquement ne mesurait guère plus de trois mètres sur trois, mais plus de vingt personnes s'y entassaient. La plupart avaient une vingtaine ou une trentaine d'années, quelques-uns paraissaient encore adolescents. Tous étaient couverts d'une couche de crasse qui les rendait presque impossibles à distinguer.

— Bon Dieu ! dit Rodriguez en réapparaissant à son côté.

— Demande-leur comment ils sont arrivés ici.

Une sensation de souffrance presque tangible émanait de cet endroit, à croire que les murs en resteraient imprégnés longtemps après le départ de ces pauvres gens. Kelly n'arrivait même pas à imaginer ce qui pouvait les motiver à se soumettre à de telles conditions.

Son coéquipier posa une question en espagnol. Un homme lui répondit. Rodriguez lui fit signe d'approcher, et ils conversèrent à voix basse pendant une minute. Puis l'homme les regarda d'un air implorant pendant que Rodriguez s'avançait vers Kelly pour lui traduire l'explication.

— C'est un coyote qui les a emmenés ici, un blanc. Il leur a promis qu'ils ne se feraient pas coincer par la *migra* ni par les Minutemen. Mais quand ils sont arrivés ici, on leur a dit qu'ils devaient y rester. Que les coyotes avaient prévu de les faire sortir pendant un défilé. Que sinon, ce serait trop dangereux. Une fois par jour, quelqu'un vient les nourrir et les emmener aux toilettes.

— Un défilé ? Ils attendent de sortir d'ici sur ce char ? C'est ridicule !

— Le 4 juillet approche, dit Rodriguez en haussant les épaules. Leur coyote doit penser qu'il leur sera plus facile de se mêler à la population dans une foule.

— Il suffit de les déposer dans n'importe quel quartier latino de la ville. Ça ne tient pas debout.

— Tu as raison, dit Rodriguez en fronçant les sourcils. En plus, je ne vois pas le lien avec les cow-boys de tout à l'heure. Comment des Minutemen peuvent-ils jouer aux coyotes ?

— Ils seraient idéalement placés, remarqua Kelly. Ils connaissent la frontière mieux que personne.

— D'accord, mais la plupart de ces types paieraient pour tirer sur un Mexicain. Ce sont des fanatiques, Kelly.

— J'avoue que c'est curieux.

Kelly éclaira le char avec sa torche. Ses couleurs criardes détonnaient dans ce lieu austère. Quel bazar ! Elle était censée régler des points de détail du dossier, et elle ne faisait qu'y apporter des complications inextricables.

— Qu'est-ce qu'on en fait ? demanda Rodriguez.

Quelques personnes s'étaient entassées dans l'encadrement de la porte et les observaient en silence.

Kelly répugnait à dire ce qu'elle allait dire, mais elle n'avait pas le choix.

— Explique-leur qu'on va les enfermer là-dedans jusqu'à ce que leurs surveillants arrivent. Dès qu'ils entendent les portes du hangar s'ouvrir, je veux qu'ils fassent un maximum de bruit.

— Tu veux invoquer un cas de force majeure, dit Rodriguez.

— C'est la seule façon légale d'entrer, surtout si la police de Laredo est de mèche avec les coyotes.

— Tu es sûre qu'ils vont venir ? S'ils croient que leur opération a été compromise, ils risquent plutôt de disparaître dans la nature.

— A mon avis, l'alerte a été donnée. Quelqu'un va venir jeter un œil aux lieux, peut-être avec l'intention de déplacer ces gens vers un autre site. Et je suis prête à parier que nos frères Minutemen seront de la partie.

— Et si tu te trompes ? demanda Rodriguez d'une voix dure.

— On appelle les services de l'immigration.

Son coéquipier garda le silence, les yeux fixés sur le sol. Kelly le jaugea du regard.

— On représente quand même la loi, Rodriguez.

— Ouais, ouais, dit-il au bout d'un moment. Je sais.

Kelly faillit lui rappeler son discours au sujet de l'afflux d'immigrants et des ressources américaines limitées, mais elle n'en eut finalement pas le cœur. Des idées qui paraissaient justes en théorie avaient tendance à changer face à plusieurs dizaines de visages affamés et désespérés. L'idée de les faire déporter ne lui plaisait pas plus qu'à son coéquipier, mais elle n'avait pas le choix. Elle devait les utiliser pour piéger les coyotes et tirer ce bazar au

clair.

— Je vais leur expliquer, dit Rodriguez.

Il évita son regard en se retournant vers le préfabriqué.

— Mais il va falloir être convaincants. Je te conseille de ne pas ranger ton arme.

Dante n'arrêtait pas de se gratter le bras. Il aurait juré qu'une éruption s'y formait. Pour la centième fois, il vérifia son dosimètre. Toujours la même chose : tous les cercles, sauf un, étaient noircis. Il s'était douché deux fois en se récurant avec une telle force que sa peau le brûlait. Ça n'avait rien changé.

Ce salopard de Grant ! pensa-t-il en plissant les lèvres. Le crétin s'était senti obligé de jouer les héros. A vrai dire, Dante n'avait jamais été emballé par cette phase du plan. Il avait même répété à de multiples reprises que la marge d'erreur était trop grande.

La journée avait été mauvaise. D'abord, ils avaient perdu la fille, et deux de ses meilleurs hommes. Ensuite, la rafle dans le bar et l'entrepôt contaminé ; pour couronner le tout, il avait dû descendre Thor et les deux fuyards. Et les autres étaient maintenant trop flippés pour être fiables. Son armée avait été décimée. Il pouvait, bien sûr, faire appel à des remplaçants, car le réseau était vaste ; un simple coup de fil suffirait à mobiliser des renforts. Mais il avait personnellement choisi les hommes qui seraient au cœur de l'opération, et il avait envie de s'y tenir, en utilisant la peur pour les faire marcher droit. *C'est l'inconvénient des taulards*, pensa-t-il avec irritation. *Aucun sens de l'honneur*. Jackson avait raison, ils n'étaient que de la chair à canon.

Son téléphone sonna. Il regarda le numéro, puis décrocha.

— Quoi ?

— On les a retrouvés. Dans une maison près de Winters, en Californie. Qu'est-ce qu'on en fait ?

Dante réfléchit un instant. Le visage de Grant, effronté et satisfait après son opération de sabotage, lui passa devant les yeux.

— Descends-les.

— Tu es sûr ?

— Ouais. Et la fille, la plus jeune, tu t'en occupes en priorité.

Il y eut un long silence.

— Il y a un problème ? grogna Dante en se grattant le bras.

— Eh bien... il y a quatre gardes, chef. Et ils ont l'air...

— Quoi ?

— Ils ont l'air de savoir ce qu'ils font, chef. Je dis ça, je dis rien... Mais nous, on est que tous les deux.

Dante se frotta les yeux et réfléchit.

— O.K. J'ai des gars dans le coin.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Presque 3 heures du matin.

— Je te préviendrai de leur arrivée. Gardez vos positions. Et s'ils reprennent la route, appelle-moi.

— Compris, chef.

— Vous n'avez pas intérêt à foirer, déclara Dante. Et quand vous tuerez la fille, filmez-la. J'ai quelqu'un ici qui aura envie de le voir.

Il raccrocha, envahi par un sentiment de satisfaction. Il aurait sans doute dû prévenir Jackson du changement de plan, mais son patron avait horreur qu'on le dérange pour des broutilles. Et après le sale tour que Grant venait de lui jouer, il méritait des représailles. Dante sourit en imaginant le moment où il lui montrerait la vidéo. Il verrait qui était le plus malin. Si les gars lui faisaient honneur, ce serait une mort à laquelle aucun père ne voudrait assister.

2 JUILLET

Jake cligna des yeux, à moitié endormi. Il fronça les sourcils. Au-dessus de sa tête, le plafonnier ne pendait plus qu'à un fil, et se balançait doucement dans la brise qui entrait par la fenêtre ouverte. Des cache-prises s'éparpillaient sur la table basse. Dans la cuisine, le ventilateur était incliné selon un angle bizarre. Assise en tailleur sur le sol du séjour, Syd était entourée de papiers.

— Bonjour, mon rayon de soleil ! dit-elle sans lever les yeux.

— J'ai dormi comme une souche ! Quelle heure est-il ?

— 9 heures passées.

— Vraiment ?

Jake écarta les objets autour de lui, à la recherche de sa montre.

— Merci de m'avoir laissé dormir. Tu n'as quand même pas passé une nuit blanche ?

— Je me suis reposée quelques heures.

Les sourcils froncés, elle parcourait avec attention des papiers qu'elle tenait à la main. Jake la regarda un moment, et étouffa un bâillement.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Ouais...

— Super !

Il posa ses pieds sur le sol et se pencha vers elle en posant ses coudes sur ses genoux.

— C'était planqué où ?

D'un geste penaud, Syd lui indiqua un classeur métallique à côté du bureau.

— Là-dedans.

— Waouh ! s'exclama Jake. Vous êtes vraiment fortiches, vous, les espions...

— Ferme ton bec, d'accord ?

De grands cernes ombrayaient les yeux de la jeune femme, mais la froideur qui l'avait habitée la veille au soir semblait s'être dissipée. Elle était redevenue la Syd souriante et insouciante de toujours.

— J'avais perdu de vue le fait que c'était un civil. Je l'avais surestimé.

C'était un peu sévère, vu les circonstances, mais Jake décida de ne pas relever.

— C'est quoi, les papiers ?

— Ses relevés de banque. Randall a fait quatre gros versements en liquide sur son compte cette année.

— Gros comment ?

— Suffisamment pour payer la note de son avocat et s'acheter ce taudis, répondit Syd en regardant autour d'elle. En laissant du rab.

— L'enfoiré. Il était impliqué.

— On dirait bien.

— Est-ce que ça va ? demanda Jake en la regardant attentivement.

— Tu plaisantes ? Je suis furax ! A la suite de ses conneries, ce salopard se fait enlever sa fille et m'appelle à la rescousse ! J'ai à moitié envie de dire à mes gars de laisser tomber.

— Ne fais pas ça, Syd.

Jake pensa à Madison. Elle lui avait semblé tellement petite, dans son lit d'hôpital !

— Je ne le ferai pas. Mais pour ce qui est de continuer à travailler gratos, c'est exclu. Je vais de ce pas transférer les fonds qui restent sur notre compte.

— Tu peux faire ça ?

— D'un simple coup de fil.

Elle lui adressa un clin d'œil et ajouta :

— T'inquiète, Jake. Je ne te le ferai jamais à toi.

— Fais-moi penser à mettre mes économies sur un compte offshore, dès qu'on rentre chez nous.

— Ça me ralentirait, dit Syd avec un petit air malin, mais ça ne m'arrêterait pas.

Jake réfléchit à l'argent qu'elle avait apporté à leur entreprise, la

moitié du capital initial. Au fond, il préférait ne pas savoir d'où il venait.

— Tu crois que tu peux remonter la piste des versements ?

— Personnellement, non, mais je vais demander à quelqu'un de m'aider. Avec un peu de chance, il aura les infos d'ici cet après-midi.

— Parfait.

Jake bâilla et s'étira.

— Je sors prendre un café.

— Super. Ne fais pas de bruit en rentrant. Je vais m'écrouler un peu dans la chambre.

Madison fit tourner la croûte de son sandwich sur le bord de son assiette jusqu'à ce que sa mère la foudroie du regard. Elle soupira et prit son menton en coupe. Dire que vingt-quatre heures plus tôt, elle aurait fait n'importe quoi pour avoir de la compagnie ! Quand sa mère et sa sœur étaient entrées dans sa chambre d'hôpital, elles s'étaient cramponnées les unes aux autres, pleurant et parlant toutes en même temps. A leur arrivée dans cette maison de ferme, la nuit précédente, elles s'étaient serrées dans le même grand lit. Malgré leur présence, Madison n'avait dormi que par intermittence. Au moindre bruit, elle se dressait dans le lit, le cœur battant à tout rompre. Sa mère lui caressait les cheveux et essuyait son visage couvert de larmes. Madison se rendormait lentement, puis se réveillait de nouveau une heure plus tard.

Mais ce matin, elles étaient retombées dans leur silence habituel. Assise au coin du feu, Bree lisait un livre. Et leur mère la suivait partout. Madison savait que c'était parce qu'elle l'aimait et qu'elle avait peur de la reperdre... mais elles étaient enfermées dans une petite maison à deux chambres ! Où pouvait-elle aller ? Les hommes refusaient de la laisser mettre le nez dehors. Sa mère continuait pourtant à la traquer comme si elle risquait de disparaître dans une fente du plancher. Ça commençait taper sur les nerfs de Madison. La télé ne captait que trois chaînes. Elle avait trouvé des cassettes VHS, mais que des films super vieux et chiants. Il n'y avait absolument rien à faire, ici. Elle aurait donné n'importe quoi pour récupérer sa DS Lite.

— Combien de temps on va rester ici ? demanda-t-elle de nouveau.

Sa mère lui lança un regard d'avertissement, mais elle l'ignora. Il y avait quelque chose qui clochait dans cette histoire. Une armée de flics les entourait, à l'hôpital... Ne suffisaient-ils pas à les protéger ? La police pouvait les emmener dans une résidence protégée, elle avait vu comment ça se passait à la télé.

— Comment peux-tu être sûre que c'est papa qui les a embauchés ? avait-elle demandé.

— Je le sais, c'est tout, avait répondu sa mère en détournant le regard.

Même si son père avait embauché ces types, rien n'empêchait quelqu'un d'autre de leur proposer plus d'argent pour changer de camp, non ? Par précaution, elle avait pris un couteau à steak dans un tiroir de la cuisine et l'avait discrètement glissé à l'intérieur de son plâtre. La dureté du métal contre sa peau nue était désagréable, mais rassurante. Elle était mieux préparée que la dernière fois, en tout cas.

Celui qui semblait diriger les opérations, Maltz, s'avança dans le séjour et rangea son téléphone dans sa poche en évitant leurs regards. Une heure plus tôt, un de ses copains était revenu, visiblement agité, d'un tour à l'extérieur. Depuis, il y avait eu beaucoup de conversations chuchotées.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Madison.

— Rien.

Cinq minutes plus tard, ils déplaçaient les meubles pour bloquer les fenêtres. Maltz disparut puis revint les bras pleins d'armes, qu'il fit tomber sur le sol au milieu du séjour.

— Doux Jésus..., souffla la mère de Madison.

Toutes deux le fixèrent du regard tandis qu'il examinait chaque article de la pile en vérifiant Dieu seul savait quoi.

Madison entendit un moteur vrombir. Par la fenêtre, elle vit le van s'approcher de la porte en marche arrière.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle en boitillant vers Maltz.

Il lui avait donné une paire de béquilles, mais elle avait horreur de les utiliser.

— Dites-moi la vérité !

Son interlocuteur la dévisagea. Il n'était manifestement pas à l'aise avec les adolescents, ni même avec les êtres humains en général. Il n'était pas beaucoup plus grand qu'elle, mais carrément plus costaud, avec des muscles sinueux. Ses yeux étaient bleu clair, ses cheveux blonds coupés ras. En d'autres circonstances, Madison l'aurait sans doute trouvé mignon. Il semblait commencer à comprendre qu'elle ne lui ficherait pas la paix tant qu'il ne répondrait pas.

— On a de la visite, dit-il simplement.

Les poumons de Madison se vidèrent. Une fois de plus, elle revit les pinces électriques fixées à son soutien-gorge, et elle se mit à trembler.

— Les mêmes qu'avant ? demanda-t-elle.

— Je crois.

Maltz lui tapota maladroitement l'épaule.

— Ne t'en fais pas. On ne va pas les laisser te reprendre.

Madison ne trouva rien à répondre. Elle alla se pelotonner contre sa mère sur le canapé. Audrey l'entoura de ses bras et Madison se laissa bercer tout en observant les préparatifs à travers un torrent de larmes. Un des hommes avait ramené des planches et les clouait sur les fenêtres. Les coups de marteau firent enfin comprendre à Madison toute l'horreur de la situation. Les choses n'allaient pas s'arranger. Ils avaient son père, et bientôt ils auraient tout le reste de sa famille. Pour s'empêcher de hurler, elle enfouit son visage contre la poitrine de sa mère. Tandis qu'Audrey fredonnait un air discordant, les hommes barricadèrent les fenêtres l'une après l'autre, plongeant la pièce dans la pénombre.

— Tu veux des chips ?

Kelly secoua la tête. Son coéquipier mastiquait bruyamment.

— Je n'en avais pas mangé de cette marque depuis que je suis petit ! dit-il d'un air ravi, en lui montrant le sac. Je ne savais même pas qu'ils en fabriquaient encore !

— Super nouvelle.

— J'essayais juste de détendre l'atmosphère.

Kelly s'étira sur son siège. Elle avait envie de retourner aux toilettes, mais la station-service la plus proche était au moins à un kilomètre. Midi approchait, et un flot de véhicules défilait devant les rampes de chargement des entrepôts voisins. Personne ne semblait faire attention à leur voiture, mais Kelly était à cran. Les autres entrepôts pouvaient abriter des activités illicites, eux aussi. Pour ce qu'elle en savait, une bande de voyous se réunissait en ce moment même pour les lyncher, et il n'y aurait personne pour leur venir en aide. D'heure en heure, ses doutes au sujet de son plan s'accroissaient. Et le bavardage incessant de Rodriguez n'était pas pour l'apaiser.

Pour l'instant, les cow-boys ne s'étaient pas empressés de contrôler le deuxième entrepôt. Avec Rodriguez, ils avaient passé la nuit dans la voiture, en se relayant pour dormir. Personne n'était apparu. Rodriguez avait peut-être raison, après tout : les deux Minutemen l'avaient échappé de justesse, hier, et ils se terraient. Kelly lui avait promis que si personne ne venait avant midi, elle appellerait les services de l'immigration. Rodriguez avait parié cinquante dollars qu'elle serait obligée de le faire, et elle avait topé. À présent, elle se sentait surtout coupable de laisser ces gens à l'intérieur sans eau ni nourriture. Au moment de prendre cette décision, elle pensait attendre quelques heures, grand maximum.

Du coin de l'œil, elle examina Rodriguez. Sur son visage, de nouvelles couleurs apparaissaient d'heure en heure. Kelly était forcée d'admettre que son comportement l'impressionnait. L'épisode du bar avait été un désastre, mais, depuis, il s'était montré acharné à résoudre l'enquête. A sa place, elle serait sans doute restée dans sa

chambre d'hôpital.

— Tu es sûre que tu ne veux pas goûter ?

Il lui tendit de nouveau le sac. Cette fois, elle prit une poignée de chips.

— Merci.

Elle mit une chips dans sa bouche, et eut aussitôt un haut-le-cœur.

— Nom de Dieu ! s'étrangla-t-elle.

Rodriguez éclata de rire et lui tendit un soda. Kelly prit une grande goulée, se rinça la bouche et cracha par la vitre.

— C'est quoi, ce truc ?

— Du porc.

— Ça n'a pas un goût de porc, protesta-t-elle en posant un regard suspicieux sur les chips dans sa main.

— Ça dépend quelle partie du porc tu as l'habitude de manger.

Face à la consternation de Kelly, Rodriguez éclata de rire.

— Détends-toi, Jones. Je plaisante.

— Je ne te referai plus jamais confiance, dit-elle en faisant la grimace.

— Comme si tu me faisais confiance, avant.

Avant qu'elle ait pu trouver une réponse, il secoua la tête et regarda par la fenêtre.

— T'inquiète. Je suis au courant des rumeurs qui circulent.

— Alors... elles sont vraies ?

— Lesquelles ?

— Est-ce que tu as balancé ton ancien coéquipier ? demanda Kelly.

Rodriguez secoua la tête et replongea la main dans son sac de chips.

— Allez, dit Kelly en lui tapotant l'épaule. Il doit y avoir plein de rumeurs sur mon compte aussi.

— Tu m'étonnes !

Kelly ne s'était pas attendue à une réponse aussi affirmative. Malgré elle, sa curiosité était éveillée.

— Si je dois te faire confiance, j'ai besoin de savoir la vérité.

— C'est si difficile de croire que je suis monté en grade parce que j'ai fait du super boulot ? grommela Rodriguez.

— Tu as vingt-sept ans, lui rappela Kelly. Pour avoir ce genre de promotion à ton âge, il faudrait que tu aies retrouvé Jimmy Hoffa.

— Qui te dit que ce n'est pas le cas ?

Kelly fit une moue dubitative. Son coéquipier la fusilla du regard.

— D'accord, dit-il enfin. J'ai balancé quelqu'un, mais pas mon coéquipier.

— Qui ?

— Mon patron. Il avait enterré des preuves dans une affaire. Je m'en suis aperçu et je l'ai dit à son supérieur. Ça a été toute une histoire, mais au bout du compte, le FBI ne pouvait pas se permettre un nouveau scandale. Il est parti en retraite anticipée. Moi, j'ai pu choisir la division qui me plaisait.

— Hum...

C'était plausible, après tout. Le Bureau n'avait sûrement pas envie de voir un autre de ses gradés traîné dans la boue. Ils avaient dû être prêts à tout pour apaiser Rodriguez. Au bout d'une décennie au sein de l'organisation, elle savait que les coups bas et les intrigues politiques y étaient monnaie courante, au même titre que dans une grande entreprise. Cela ne l'empêchait pas de faire son travail le mieux qu'elle pouvait. Parfois, elle avait même l'impression de servir la justice. De moins en moins, au fil des années, mais cela lui arrivait encore.

— D'accord, dit-elle.

— Tu veux savoir autre chose ? demanda Rodriguez sur un ton agressif.

— C'est vrai que tu es hermaphrodite ?

— Quoi ? Ils ne racontent quand même pas ça !

Kelly éclata de rire devant son expression.

— Non, mais ça ferait un tabac. Tu veux que je m'occupe de lancer la rumeur ?

— Je te promets que si tu le fais, ma fiancée viendra te régler ton compte. Et crois-moi, elle est flippante. Ces types du bar n'auraient pas eu l'ombre d'une chance face à elle.

— Je suis surprise d'apprendre que tu es fiancé.

— Quoi, je ne suis pas un bon parti ?

— Tu fais tellement jeune...

Son coéquipier eut l'air médusé.

— Tu devrais en parler à ma mère. Elle me casse les pieds pour que je me marie depuis ma sortie du lycée. Toi aussi, tu es fiancée, non ?

— Plus ou moins, marmonna Kelly.

— Vous avez déjà fixé une date ?

— Pas encore. On a des... euh... des problèmes techniques à régler.

— N'attendez pas trop longtemps. On a dû s'y prendre un an à l'avance pour réserver la salle de bal. C'est le 31 août à LA, ça va être mortel. Vous devriez venir, ton fiancé et toi.

Kelly recroisa les jambes, mal à l'aise.

— C'est quoi, les rumeurs qui courent sur moi ?

— Rien, *chica*. Je te faisais marcher.

Kelly était sur le point de répondre quand un pick-up bleu et blanc apparut en cahotant sur les ornières de la route et entra dans le parking vide devant l'entrepôt.

Rodriguez lui décocha un coup de coude.

— Tu avais raison.

Elle regarda sa montre. 11 h 59. Elle avait gagné son pari de justesse.

— Et toi, tu me dois cinquante dollars.

— Comment est-ce que tu veux procéder ?

— Ils n'étaient pas armés, hier, mais ça ne veut rien dire. J'ai envie de les éloigner du pick-up. Ils ont peut-être un fusil dans le coffre. On sait qu'il n'y a pas d'armes à l'avant de l'entrepôt. Je propose de les laisser entrer, puis de frapper vite et fort.

— Ça marche, chef.

Kelly le jaugea du regard.

— Tu es sûr que tu es en état ?

— Je me sens mieux que je n'en ai l'air. Profitons-en, d'habitude

c'est le contraire.

Kelly décida de risquer le coup. Jethro, le plus grand des cow-boys, s'avavançait déjà vers l'entrée du hangar. Jim était sur ses talons.

— Allons-y. Je ne veux pas qu'ils aient le temps de se barricader à l'intérieur avec des otages.

Elle sortit de la voiture, se plia en deux et traversa le parking devant l'entrepôt en restant baissée, son arme à la main. En s'approchant, elle entendit des bribes de conversation au sujet de la saison des Texas Rangers. Jethro cherchait une clé dans son trousseau. Les deux hommes lui tournaient le dos. Le sable étouffait le bruit des pas de Kelly, et elle évitait les zones de gravier qui émaillaient le sol.

La porte du hangar s'ouvrit. Jethro disparut à l'intérieur. Kelly attendit que Jim l'ait suivi, puis elle monta les marches en courant et rattrapa la porte à l'instant où elle allait se fermer. Elle lança un coup d'œil derrière son épaule : Rodriguez était tout près d'elle, les yeux dilatés par l'excitation. Elle lui fit un signe de la tête, ouvrit la porte d'un geste brusque et se glissa à l'intérieur.

Sentant leur présence, les cow-boys pivotèrent sur leurs talons. Jethro porta sa main vers sa ceinture.

— FBI ! s'écria Kelly. Les mains en l'air, bien en évidence !

La main de Jethro se figea. Voyant qu'il hésitait, Kelly s'avança rapidement en pointant son arme vers sa poitrine.

— Je préférerais vous arrêter vivants, dit-elle, mais c'est vous qui décidez.

Son frère Jim avait déjà les mains en l'air. Jethro lui lança un regard, puis l'imita.

— Allongez-vous par terre, lentement.

— Putain de conneries ! cracha Jim. On n'a rien fait de mal !

— Tais-toi, Jim, dit son frère.

— Tu plaisantes ? Ecoute, connasse. Dans cette ville, personne va nous inculper. Tu crois sérieusement que Luke va nous mettre derrière les barreaux ? Les gens d'ici trouvent qu'on mérite une médaille, et ils ne savent pas la moitié de ce...

— Boucle-la, nom de Dieu ! grogna Jethro.

— Je ne vais pas faire appel à votre copain Rowe, dit Kelly.

Elle enfonça son genou au creux du dos de Jethro et lui passa une paire de menottes.

— Ce qu'on a ici, c'est une violation des lois fédérales.

— Va te faire foutre ! dit Jim en décochant un coup de pied à Rodriguez. Ne me touche pas !

Kelly échangea un regard avec Rodriguez.

— Ne m'obligez pas à ajouter l'agression d'un agent fédéral, dit-elle. Ça vous ajouterait vingt-cinq ans.

Rodriguez s'accroupit et joignit les mains devant lui.

— Dites-moi, les garçons... Ça fait combien de temps que vous êtes coyotes ?

Jim eut un rire de gorge.

— Putain de mariachi ! On n'est pas des coyotes.

Jethro décocha un vif coup de pied au tibia de son frère. Jim émit un glapissement de douleur et se tut.

— Ton frère a pas mal de trucs à dire, remarqua Rodriguez.

Kelly perçut une amertume sous-jacente dans sa voix, et comprit que l'injure raciste l'avait touché malgré lui.

— Et toi ? poursuivit-il. Toi aussi, tu trouves que je suis un sale bouffeur de fayots ?

— Jethro Henderson. Colonel. TX-47928878.

— Quoi ? demanda Kelly.

— Jethro Henderson. Colonel. TX-47928878.

Son frère se mit à réciter à son tour son nom, son grade et son numéro de matricule. Il avait un léger cheveu sur la langue. Kelly et Rodriguez se regardèrent.

— T'as pas une impression de déjà-vu, Jones ?

Jake sortit son téléphone en se dirigeant vers le café au coin de la rue. Dehors, c'était la canicule. Difficile de croire qu'on était déjà en juillet. Il s'était attendu à être déjà marié, peut-être même à

attendre un enfant. Kelly et lui n'étant plus tout jeunes et, n'ayant ni l'un ni l'autre beaucoup de famille, il avait pensé à un simple mariage civil. Peut-être avait-il encore ses chances. Peut-être les mois de séparation avaient-ils permis à Kelly de faire le point sur ses sentiments. Peut-être était-elle enfin décidée à construire un avenir ensemble. Mais il n'y croyait plus trop.

Il la rappela et tomba de nouveau sur sa boîte vocale. Aucun appel en absence, seulement un SMS indiquant qu'elle remontait une piste et qu'elle l'appellerait dès que possible. Jake hésita à laisser un message, puis il répondit « OK » par SMS et rangea son téléphone.

Pendant qu'on préparait son café, il regarda les pâtisseries. Rien ne lui faisait envie, et pourtant son estomac grognait. En fait, il n'avait rien mangé depuis un sandwich farineux à la cafétéria de l'hôpital, la veille au soir. Il acheta trois sandwiches au poulet à emporter. Quand Syd se réveillerait, elle serait sûrement affamée.

Sur le chemin du retour, il se rappela sa dernière conversation avec Kelly, et la réprobation qu'il avait perçue dans sa voix. Ils avaient des philosophies divergentes quant à la manière de mener une enquête. Si un jour elle rejoignait le Longhorn Group, leurs divergences pourraient devenir problématiques. Elles pourraient même finir par élargir le fossé qui s'était creusé entre eux. Mais y avait-il une autre solution ? Kelly était malheureuse depuis des mois, hésitante au sujet de son avenir au sein du Bureau. Et, même si elle décidait d'y rester, elle n'était pas du genre à se satisfaire d'un emploi de bureau. Elle était intelligente et douée, et excellerait sans doute à n'importe quel poste. Mais une fois qu'on avait travaillé sur le terrain, les journées passées à envoyer des fax et à classer des rapports vous broyaient l'âme.

S'ils ne se retrouvaient pas bientôt dans la même ville, la distance qui les séparait allait devenir bien plus qu'un obstacle matériel. Lentement mais sûrement, il était en train de la perdre ; il l'avait pressenti avant même de lui faire sa demande en mariage. Pour être tout à fait honnête, il n'était plus certain que ce soit une mauvaise chose.

Le café et les sandwiches en équilibre dans une main, il tenta d'ouvrir la porte de chez Randall. Il émit un petit juron quand le café déborda du gobelet et lui brûla la main. Levant les yeux, il vit Syd qui se tenait devant lui en souriant. Elle ne portait qu'un caraco et un slip bleu ciel, qui se détachaient avec bonheur sur sa peau bronzée.

— Je n'arrivais pas à dormir, expliqua-t-elle.

Jake voulut dire quelque chose, mais le sac des sandwiches lui échappa des mains, et il plongea en avant pour le rattraper en renversant de nouveau du café.

— Attends, laisse-moi t'aider.

Syd prit le sac en laissant sa main s'attarder un instant sur celle de Jake. Elle s'éloigna nonchalamment vers la cuisine, posa les provisions sur le plan de travail et se pencha pour sortir un torchon d'un tiroir. Puis elle le lui tendit en le regardant droit dans les yeux.

Jake s'essuya les mains, dont la moiteur n'était pas seulement due au café renversé.

— Si j'avais su que tu étais réveillée, je t'aurais rapporté un café...

— Tu es un type adorable, Jake.

— Ouais, enfin...

Il s'éclaircit la gorge.

— Tu as eu des nouvelles de ton copain banquier ?

— Pas encore.

Elle s'avança d'un pas vers lui.

— On a un peu de temps à tuer.

Jake sortit son téléphone et regarda l'écran.

— Je ne l'ai pas entendu sonner, dit Syd en fronçant les sourcils.

— Non, mais, euh... j'attends un appel.

Bon sang, il bégayait carrément ! Depuis quand était-il devenu aussi empoté ? Il ne savait absolument plus comment se comporter dans ce genre de situation. Quelques années plus tôt, il aurait entraîné Syd dans la chambre à la seconde où il avait enregistré son invitation tacite.

— Je suis encore dopée à l'adrénaline, dit Syd.

Elle leva la main devant lui. Jake la regarda flotter en l'air à une vingtaine de centimètres de son visage.

— J'ai la tremblote. Je ne sais pas si j'arriverai à dormir si je ne...

Jake retrouva subitement ses moyens.

— Ce n'est sans doute pas une bonne idée, dit-il fermement.

Syd fit un pas supplémentaire vers lui. Il sentit des ondes de chaleur émaner de son corps. Encore un pas, et le peu de self-control qui lui restait allait passer par la fenêtre.

Un téléphone sonna. D'instinct, Jake fouilla dans sa poche.

— C'est le mien, dit Syd avec exaspération.

Elle attrapa son portable sur la table basse.

— Oui ?

Ses yeux se plissèrent, et son regard se porta sur Jake.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle leva un doigt pour lui faire signe d'attendre. Jake tenta vaillamment de ne pas remarquer ses seins qui pointaient sous le tissu vapoureux.

— Vous pouvez la défendre, ou vous préférez bouger ? demanda-t-elle calmement.

Ce n'est pas son copain banquier, pensa Jake. Il se percha sur l'accoudoir du canapé et sirota son café. D'après ce qu'il entendait de la conversation, il n'aurait peut-être pas le temps de faire une sieste. *Ni quoi que ce soit d'autre*, se dit-il en promenant malgré lui les yeux sur les rondeurs de son associée.

— Je crois que c'est la meilleure option.

Elle écouta un instant, puis secoua la tête.

— Impossible. Mais on sera là d'ici une heure.

Elle referma le téléphone et se tourna vers Jake.

— Des problèmes à l'hôpital ? devina-t-il.

— Les Grant ne sont plus à l'hôpital. Je les ai fait déplacer dans une maison sécurisée à Winters, la nuit dernière.

Jake fronça les sourcils.

— Je ne me rappelle pas avoir décidé ça.

— Je pensais que c'était plus sûr, au cas où les kidnappeurs essaieraient de s'en reprendre à Madison.

Devant l'expression de Jake, elle leva les mains.

— Ecoute, c'était l'idée de Maltz, elle m'a semblé bonne, je lui ai donné le feu vert. Ensuite, j'ai été prise par les recherches ici, et j'ai oublié de t'en parler.

Jake était mécontent, mais il décida de remettre le débat à plus

tard. A l'avenir, ils auraient un ensemble de règles strictes sur la manière de gérer les affaires. C'était sans doute aussi bien, finalement, qu'ils aient pu se faire la main sur celle-ci. En tout cas, cela lui avait certainement donné une idée plus précise de ce qu'impliquait un partenariat avec Syd.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— En patrouillant dans le périmètre de la maison, Jagerson a repéré deux hommes dans une voiture à l'arrêt, qui surveillaient la maison.

— Peut-être des gens du coin.

— Selon Maltz, ils font tache. Et ils avaient l'air d'attendre quelque chose.

— Des renforts. Merde.

Jake se passa la main dans ses cheveux encore poisseux de transpiration. Syd le frôla en s'éloignant vers la chambre.

— De toute façon, on n'a plus rien à faire ici. On va retrouver mes gars et leur donner un coup de main.

— Tu as d'autres hommes à proximité ?

— A part ces quatre-là, je n'ai personne en Californie. Il faudrait vingt-quatre heures pour mobiliser une autre unité. Je ne crois pas qu'on ait le temps.

— Ça ne me dit rien qui vaille, Syd. On ne sait pas à qui on a affaire.

Elle sortit de la chambre, vêtue d'un jean propre et d'un T-shirt, et se passa une brosse dans les cheveux.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— De prévenir les fédéraux.

— Jake...

— Je ne plaisante pas. Ces types ont une organisation et des ressources sérieuses. Ils sont capables de se mettre à cinquante pour récupérer la fille. Contre nous six, je le sens mal.

Syd s'assit sur le canapé, coinça un élastique entre ses lèvres et cambra le dos pour tirer ses cheveux en queue-de-cheval. Jake se surprit à noter que cette manœuvre mettait ses seins en valeur, et se maudit. Maintenant que ses pensées avaient pris ce chemin-là, elles ne voulaient plus en démordre.

— Je n'ai pas envie que les fédéraux débarquent en force et nous fassent tous flinguer, dit-elle en entortillant l'élastique autour de ses cheveux.

— Moi non plus. Mais si on se fait tous flinguer sans eux, ça revient au même.

Jake la sentit hésiter, et décida d'insister.

— Laisse-moi appeler quelques personnes de confiance. Ils pourront nous envoyer des renforts si ça tourne mal.

— Très bien, dit Syd.

Elle se leva et attrapa son sac à dos.

— En attendant, on y va. J'ai promis à Maltz qu'on y serait dans une heure. N'oublie pas les sandwichs.

Randall vomit de nouveau, secoué par des convulsions si violentes qu'il eut l'impression qu'on lui déchirait les entrailles.

Quand ce fut terminé, il se rassit et s'essuya la bouche en haletant. D'un point de vue purement rationnel, il savait que c'était largement psychosomatique. La dose de rayons à laquelle il avait été exposé provoquait des nausées au bout de trois à six heures, mais elle ne pouvait pas le rendre aussi malade. C'était le stress de la situation, conjugué au fait de savoir qu'il lui restait tout au plus quelques semaines à vivre.

Un coup résonna à la porte des sanitaires.

— Pas la peine d'atermoyer, Grant ! grogna Dante.

Randall se redressa en chancelant. Il se traîna jusqu'au lavabo, s'aspergea le visage et se rinça la bouche. La glace au-dessus des robinets, sillonnée de fêlures, reflétait son visage sous la forme de milliers de fragments. Ce qui correspondait assez précisément à son état d'esprit.

Il s'essuya le visage à l'aide d'un Sopalin et se dirigea d'un pas lourd vers la sortie. Dante avait été incapable de trouver un volontaire pour remplacer Thor ; aussi travaillait-il seul, à présent. Il était prévenu : s'il essayait de s'échapper, s'il traînait les pieds, il serait abattu, et sa famille violée et tuée. De toute façon, il n'avait plus besoin qu'on le lui répète, depuis les démonstrations de force au moment du renversement de la capsule.

Pendant qu'il travaillait, ses pensées se tournaient de plus en plus vers ce qui l'attendait dans les jours et les semaines à venir : la détérioration progressive de son corps par le syndrome d'irradiation aiguë. Les vomissements étaient le premier symptôme, suivis de brûlures superficielles sur les parties irradiées de la peau. Ensuite, une phase latente de cinq à dix jours avant de commencer à perdre ses cheveux. La perte massive de globules blancs affaiblirait son système immunitaire, le fatiguerait et le prédisposerait aux infections. S'il survivait à cette phase, la vraie partie de plaisir commencerait : saignements incontrôlables dans la bouche, sous la peau et au niveau des reins ; hémorragies internes ; destruction totale de la moelle osseuse ; détérioration des tissus gastriques et intestinaux. Au bout de quatorze jours, le taux de mortalité frôlait les cent pour cent. Evidemment, il y avait des chances pour qu'il prenne une balle dans la tête bien avant d'y arriver.

A présent, il enfilait sa combinaison en sachant parfaitement que cela ne servait à rien. Il aurait aussi bien pu se mettre à poil et s'entourer de film plastique. Il faisait chaud dans le hangar, même sans tenir compte de la chaleur qui émanait de la capsule source. Des ruisselets de sueur coulaient le long de son dos et renforçaient son impression de malaise. Il s'imagina Audrey et Bree, dans la maison de sa belle-mère, assises sur le canapé à regarder la télévision, sans se douter de la présence des tueurs qui les guettaient au bout de la rue. Madison, sa fille chérie, était sans doute déjà morte. Il avait tout foutu en l'air, et pour quoi ? Pour un peu d'argent. Il avait troqué sa vie, celle de sa famille, et celle d'innombrables autres personnes contre un total de 160 000 dollars. C'était pitoyable.

Ses membres lui parurent lourds tandis qu'il manipulait les bras articulés du robot, en essayant d'y voir malgré les larmes qui inondaient son masque.

Jake serrait les mâchoires en regardant Syd louvoyer entre les voitures. Ils avaient quitté l'autoroute pour une deux-voies à la chaussée étroite. Son associée semblait considérer la double ligne blanche continue comme un conseil amical plutôt qu'une prescription. L'arrière d'un poids lourds grossissait à toute vitesse devant eux. D'instinct, Jake s'agrippa au tableau de bord, tandis que Syd déboîtait à l'aveugle puis se déportait en dérapant sur la bande d'arrêt d'urgence face à une berline qui fonçait sur eux. Sans se laisser perturber, elle retraversa les deux voies en diagonale, indifférente au concert de Klaxon.

— Ce serait sympa d'arriver en un seul morceau, fit-il remarquer d'une voix tendue.

— J'ai été formée à la conduite à la CIA, dit Syd en lui lançant un regard. La meilleure auto-école du monde.

— Je suis prêt à parier que ton assureur n'est pas du même avis.

— Détends-toi. On y est presque.

Syd lança un regard à l'appareil GPS et mit les gaz. L'instant d'après, elle s'élançait dans un virage à 110 kilomètres à l'heure.

Dix minutes plus tard, à un kilomètre de leur destination, elle ralentit brusquement. Une odeur acre filtrait par les aérations de l'habitacle.

— Quelqu'un fait peut-être brûler des ordures, dit Jake.

Syd ne répondit pas. Elle engagea la voiture sur un chemin en terre, rebondissant sur des nids de poule et faisant voler des gravillons dans son sillage. L'odeur de fumée s'intensifiait. Au loin, un grand objet flou brillait au soleil. En s'approchant, Jake reconnut le van blanc du commando. L'avant du véhicule était broyé, le pare-chocs tordu autour d'un poteau de clôture, le pare-brise fracassé. Une fine traînée de fumée montait de la vitre en s'enroulant dans l'air.

Syd s'arrêta à quinze mètres. Jake dégaina son arme et sortit de la voiture en courant à petites foulées, plié vers l'avant, Syd courant devant lui. Arrivés près du véhicule, ils ralentirent. L'odeur y était

atroce, à la fois âpre et acide, mélange de garniture de sièges brûlée et d'autre chose.

Jake se redressa rapidement, le temps de jeter un coup d'œil par la vitre. Rien. Il fit le tour du véhicule, ouvrit brusquement la portière du conducteur et resta hors de portée pendant qu'elle pivotait sur ses gonds. Il compta jusqu'à trois et passa la tête à l'intérieur. Tout y avait brûlé. Du verre brisé s'empilait sur le siège du passager. Une odeur encore plus insupportable assaillit les narines de Jake et le fit frémir.

— Ils les ont fait sortir du van avec un cocktail Molotov, dit Syd.

Elle s'éloigna de quelques pas en balayant le sol du regard.

— Des traces de dérapage et des cartouches vides. On dirait qu'on a raté la fête.

— Tu crois qu'ils les ont eus ?

— Celui-là, en tout cas.

Syd se tenait à cinq ou six mètres et regardait un tas de broussailles. Jake se pressa vers elle. Un des hommes de leur équipe reposait sur un lit de feuilles pourries. La moitié de son visage était roussie, le reste de son corps était méconnaissable. Il serrait encore un fusil d'assaut entre ses mains.

— Brûlé vif, murmura Jake. Nom de Dieu...

— Il en a emporté plusieurs avec lui, dit Syd à voix basse. Un brave gars.

Jake suivit son regard. Une dizaine de mètres plus loin, deux corps s'épalaient à plat ventre à l'endroit où ils étaient tombés. Il s'avança prudemment vers eux en surveillant leurs mains. A mi-chemin, il distingua les flaques de sang brun coagulé qui les entouraient, et leurs blousons de cuir criblés de balles. Derrière eux, deux motos gisaient sur le flanc au milieu du chemin.

— Où sont les autres ? demanda Jake.

Il pivota sur lui-même en balayant le paysage du regard. Un calme inquiétant régnait. Une odeur de brûlé continuait à picoter ses narines.

— Allons voir la maison, dit brusquement Syd.

Puis elle se figea sur place.

— Ecoute.

Jake tendit l'oreille.

— Du tonnerre ?

Syd était déjà repartie en courant. Elle attendit à peine que Jake ait sauté dans la voiture pour faire vrombir le moteur.

— On ne peut pas se précipiter là-bas sans aucun plan.

— Pas le temps de dresser un plan. On arrive sans doute trop tard, de toute façon.

Jake ouvrit la bouche pour protester, puis resta cloué sur son siège, le souffle coupé. A la sortie du virage, une allée étroite apparut devant eux, qui traversait un bosquet d'arbres. Elle finissait en cul-de-sac devant un bâtiment dévoré par de hautes flammes, consumé par une chaleur vibrante qui produisait le ronflement qu'ils avaient entendu.

— Oh ! mon Dieu..., murmura Jake. Faites qu'ils ne soient pas là-dedans !

Vers midi, la tension qui régnait la maison était à son comble. Les gars du commando étaient nerveux, ils ne cessaient de reconstruire des choses qu'ils avaient vérifiées la minute d'avant. L'un d'entre eux arpenta la pièce jusqu'à ce que son acolyte lui décoche un regard noir, en indiquant Madison et sa famille d'un sourcil levé. Il s'assit alors et se mit à taper du pied. Madison avait envie de hurler.

— On pourrait partir, dit-elle de nouveau.

Sa mère lui lança un regard lourd de sens. Elle l'ignora.

— Il faut être complètement dingue pour rester ici. S'ils ne sont que deux, on n'a qu'à monter dans le van et s'en aller.

— Ils nous suivraient, dit Maltz. On est en position défendable, ici. Sur la route, on serait plus vulnérables.

— Alors, on va voir la police et on leur explique ce qui se passe. Ils doivent nous rechercher, de toute façon, non ?

Madison regarda les hommes à tour de rôle.

— Ils nous protégeront !

— On n'est pas sûrs de pouvoir leur faire confiance, expliqua Maltz au bout d'un long moment.

— De faire confiance à la police ? Vous êtes fous ?

Madison se croisa les bras sur la poitrine et se tourna vers sa mère.

— Dis-leur, maman !

— Ils ont l'air de savoir ce qu'ils font, répliqua Audrey d'une voix incertaine.

Elle jaugea du regard celui qui nettoyait son arme pour la millième fois.

— Je crois qu'il faut faire ce qu'ils nous disent.

Avec un grognement incrédule, Madison attrapa ses béquilles et partit en clopinant vers la chambre. Assise sur le lit, Bree écrivait à toute vitesse dans un carnet posé sur ses genoux. Elle leva les yeux vers sa sœur, mais ne dit rien.

— Quoi ? explosa Madison. Ce n'est pas ma faute !

— Je n'ai pas dit ça.

La voix de Bree était d'un calme presque surnaturel.

— C'est plutôt lié à papa, je crois.

— Je sais, murmura Madison.

Elle s'affala sur l'autre lit et laissa ses béquilles tomber bruyamment sur le sol.

— Comment est-ce que maman peut faire confiance à ces types ?

Bree reporta son attention sur ce qu'elle était en train d'écrire. Elle tenait depuis des années un journal, qu'elle cachait précieusement, comme s'il était bourré de secrets d'Etat. Mais quand elles avaient déménagé dans le nouvel appartement, elles avaient dû partager une chambre, et Madison n'avait eu aucun mal à le trouver. Le contenu l'avait déçue — beaucoup de considérations sur les garçons et les trucs que Bree et ses copines faisaient au jour le jour.

— Ces types t'ont sauvée, non ? reprit enfin sa sœur. Ils ont de l'expérience. Contrairement à nous.

C'était dit sur un ton sans appel. Mais Madison en avait assez que tout le monde lui fasse la leçon. C'était elle, après tout, qui avait été kidnappée et détenue pendant des jours. Elle savait de quoi ces gens étaient capables. Au souvenir de ce qu'ils lui avaient fait, sa main se porta instinctivement vers sa poitrine, et elle déglutit pour se retenir de pleurer. Elle se pencha vers sa sœur et dit à voix basse :

— D'accord, mais s'ils ne font ça que pour l'argent, les gens qui

m'ont enlevée peuvent leur en proposer davantage. Papa n'est pas riche. Qu'est-ce qui les empêche de nous livrer à eux ?

— Ne t'inquiète pas, dit Bree.

Elle secoua la tête avec impatience, comme si Madison avait dit quelque chose d'absurde. Ses cheveux courts s'agitèrent autour de son visage avant de se remettre en place.

— Tu te rappelles la femme qui les commande, celle qu'on a vue à l'hôpital ? Elle a un intérêt personnel dans tout ça.

Elle prononça le mot *personnel* comme si c'était une cochonnerie. Madison plissa les yeux, médusée.

— Comment ça ?

— Elle sort avec papa, répondit Bree en évitant son regard.

Madison eut l'impression d'avoir encaissé un coup de poing. Ses parents étaient divorcés, d'accord, mais l'idée que son père sorte avec une autre femme lui faisait horreur. Elle essaya de se rappeler la femme en question, mais ne trouva que l'image d'une jolie blonde à l'air coriace. Si seulement elle avait fait plus attention !

Au loin, un grondement résonna, semblable à celui du tonnerre. Bree se redressa et écarquilla les yeux. Madison se figea sur place, le cœur battant dans la gorge.

— C'était quoi, ça ?

La porte de la chambre s'ouvrit brusquement. Maltz portait un gilet pare-balles et un fusil en bandoulière.

— C'est l'heure.

— L'heure de quoi ? demanda Bree d'une voix effrayée.

La respiration de Madison s'accéléra. Elle se revit dans sa petite cabine, attendant que cet homme vienne la chercher...

— Mettez ça.

Il leur lança des gilets pare-balles. Bree les attrapa et en tendit un à Madison. Il était lourd, et difficile à enfiler. Elle serra autant que possible les sangles en scratch, mais le gilet était trop grand ; il dépassait de ses épaules, comme une paire d'ailes. Celui de Bree descendait bien en dessous de sa taille. Maltz les jaugea du regard.

— Ça ira. Venez, il faut qu'on soit prêts.

Prêts à quoi ? voulut demander Madison.

Mais la peur l'empêchait de parler.

Bree lui tendit les béquilles et l'accompagna jusqu'au séjour en lui tenant le bras. Leur mère les attendait, ridicule, elle aussi, dans son gilet trop grand. Ses yeux étaient dilatés, et la vue de son visage effrayé ne fit qu'intensifier la terreur de Madison. Le rugissement s'amplifiait : on aurait dit qu'un essaim de guêpes géantes volait autour de la maison. *Des motos*. Ils étaient barricadés dans une ferme au beau milieu de nulle part et, à en croire les bruits assourdissants, encerclés par une centaine de motos.

Un des hommes colla son œil à une fente entre les planches clouées aux fenêtres.

— J'en compte au moins huit.

Maltz étouffa un juron.

— Ton analyse ? demanda-t-il.

— Ça ressemble à un gang. Des armes à main, quelques fusils. Pas de carabines ni d'automatiques. De la puissance de feu, mais rien de trop lourd.

— O.K. Avec un peu de chance, on a affaire à des amateurs.

Maltz se retourna vers les femmes.

— Je vous explique. Dangel va partir dans le van pour essayer de les éloigner. Pendant ce temps, on va sortir par-derrière en coupant à travers champs. Il y a une rivière en bordure de la propriété, puis quelques kilomètres à faire avant l'habitation la plus proche. S'ils nous suivent, on engagera le combat, mais j'espère qu'on n'en viendra pas là.

— Quoi ? s'exclama Madison, incrédule. C'est ça, votre plan ? Vous croyez que je vais faire comment pour courir à travers champs ? J'ai une jambe dans le plâtre, vous n'avez pas remarqué ?

— Je vais vous porter, mademoiselle, répondit Maltz.

— Non, protesta Madison. Dites-moi que ce n'est pas vrai !

Elle se tourna vers sa mère.

— Maman, ne me dis pas que tu vas accepter ?

Sa mère continuait à baisser les yeux.

— Des questions ? demanda Maltz.

Bree s'avança d'un pas.

— On est prêtes, dit-elle d'une voix assurée.

Une minute plus tard, quelque chose s'écrasa contre l'extérieur de la maison. Des éclats de verre volèrent ; une odeur de fumée envahit la pièce. La mère de Madison se mit à hurler. Maltz se figea une seconde, puis il fit un signe de tête à Dangel, qui sauta à l'arrière du van et grimpa vers le siège avant. L'instant d'après, il faisait rugir le moteur. Tandis que le van démarrait en trombe, Maltz referma d'un claquement la porte à l'avant de la maison.

— Tout le monde à l'arrière ! ordonna-t-il.

Madison traversa la cuisine en boitillant. Sa mère et sa sœur attendaient déjà devant la porte arrière, blotties l'une contre l'autre, les yeux dilatés par la terreur. Elles évitèrent son regard. Maltz les rejoignit une seconde plus tard. Un nouveau bruit sourd résonna près des chambres, puis une traînée de fumée flotta dans la pièce et monta vers le plafond.

— On va brûler vifs, murmura sa mère d'une voix étrangement calme.

— Je vais faire tout mon possible pour que ça n'arrive pas, déclara Maltz.

Il semblait attendre quelque chose. Il y eut une dernière explosion contre le mur de la cuisine, puis on entendit des moteurs s'éloigner vers l'horizon.

— Ils s'en vont, dit Bree.

Maltz leur fit signe de s'écarter. Il entrouvrit la porte arrière, passa la tête dehors et balaya le paysage du regard. Apparemment satisfait, il se glissa à l'extérieur.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Bree.

Un des hommes lui fit signe de se taire. La porte se rouvrit brusquement et Maltz réapparut.

— On y va. Vite, vite, vite !

Le premier homme s'élança de la maison en courant. Bree et sa mère le suivirent. Audrey trébucha sur le pas de la porte, mais un autre homme la rattrapa et l'aida à se relever. Madison se sentit subitement décoller du sol.

— Hé !

Ses béquilles tombèrent bruyamment à terre. Maltz l'avait hissée sur son épaule. A présent, il partait en courant en direction des bois.

Madison serra les dents ; elle se cognait contre son dos à chaque pas. Elle réussit à relever la tête, et vit les flammes lécher le pourtour de la maison. Elles grimpaient à toute vitesse le long des murs, comme si elles étaient vivantes. Elle entendit une autre vitre exploser, puis ils s'enfoncèrent dans un ravin et la maison disparut à leurs regards.

— Ils refusent de parler, dit l'agent Taylor en tendant une tasse de café à Kelly.

— Je m'en doutais un peu, répondit-elle avec un sourire.

— On en a vu plusieurs du même style, ces derniers jours, commenta Rodriguez.

Ils étaient assis sur la plate-forme de chargement de l'entrepôt. Derrière eux, le bâtiment grouillait d'activité. Des agents de la cellule de San Antonio interrogeaient les clandestins. Jethro et Jim attendaient d'être transférés vers un centre de détention fédéral. Face aux multiples tentatives pour les faire parler, ils répétaient inlassablement la même réponse.

— Ah bon ? dit Taylor en secouant la tête. Moi, j'ai jamais vu ça. C'était qui, les autres ?

— Une bande de skins en Arizona.

— En Arizona ? Ils sont impliqués dans la mort de Morris ?

Taylor les regarda en fronçant les sourcils. Il avait une quarantaine d'années, des cheveux sombres lissés au gel, un costume qui avait connu des jours meilleurs.

— C'est possible.

— Et le char de carnaval ? Qu'est-ce qu'il fout là ?

— Selon les Mexicains, ils étaient censés monter à bord et se glisser dans la foule au moment du défilé, la semaine prochaine.

Taylor secoua de nouveau la tête.

— Ces deux-là sont des Minutemen, c'est écrit en toutes lettres sur leur figure. Je ne comprends pas pourquoi ils auraient fait passer des clandos.

— Nous non plus, dit Kelly. Vous avez déjà eu des problèmes avec ces gens-là ?

— Les services de l'immigration vont bientôt arriver, ils pourront peut-être vous en dire plus. De temps en temps, on retrouve des corps dans le désert, on entend des rumeurs comme quoi certains se

mettraient à zigouiller les clandestins. Rien de vraiment probant.

— Pour autant que vous vous y soyez intéressés, dit Rodriguez.

L'agent plissa les yeux.

— Comme je vous l'ai dit, c'est le boulot des gars de l'immigration. Mais vous savez comment ça se passe, ici. Les gens du coin se plaignent que le mur ne suffit pas à les arrêter. N'empêche que c'est plus difficile de passer la frontière, et qu'il y en a davantage qui essaient de passer par le désert. Le nombre de morts est monté en flèche. Rien que cette semaine, on a retrouvé une dizaine de jeunes filles. Elles étaient mortes depuis quelques jours, il n'en restait pas grand-chose. Et on a de moins en moins d'argent à consacrer au problème. J'ai un copain qui travaille à la frontière, il est censé faire des patrouilles de quatre cents kilomètres par nuit. Il ne veut plus conduire un quad, il a failli se faire décapiter par un fil que les coyotes avaient tendu en travers de la route. Et s'il attrape des clandos, il est censé les arrêter tout seul. La plupart du temps, ils s'éparpillent ou ils lui lancent des pierres. Il arrive à en interpellé peut-être un ou deux chaque fois.

— Moi qui croyais qu'on avait un boulot de merde, dit Rodriguez.

Taylor hocha la tête.

— Sans blague, ils devaient toucher la même paye que les gars en zone de combat. Et s'ils tombent sur des trafiquants, ils n'ont plus qu'à prier Dieu. Certains de ces gangs se trimballetent des Uzi. Bref, les gens d'ici ferment les yeux sur ceux qui prennent les choses en main eux-mêmes. Les Minutemen se présentent comme des patriotes au service des vrais Américains.

Il fit un signe de tête en direction des deux cow-boys.

— A mon avis, nos gars font partie de cette catégorie.

— Et pour se faire des à-côtés, ils jouent les passeurs ? demanda Kelly. Ça ne tient pas debout.

— Non, confirma Taylor, vous avez raison. Quel est le lien avec l'affaire Morris ?

Ni elle ni Rodriguez ne répondirent. Il les jaugea du regard, puis reprit :

— Vous avez prévu quoi, s'ils ne parlent pas ?

— On a une troisième adresse à vérifier au Texas, répondit Kelly. Aux alentours de Houston.

— Vous avez de quoi demander un mandat ?

— Avec ce qu'on a trouvé ici, peut-être. On pourrait dire qu'on soupçonne des activités criminelles similaires, vu que les deux locaux appartiennent à la même société.

— Je connais un juge sympa dans ce district, remarqua Taylor. Vous voulez que je lui en touche deux mots ?

— Ce serait génial, répondit Kelly.

— Je parie que vous allez avoir besoin de renforts, aussi.

Taylor lança un regard à Rodriguez et ajouta :

— Vous avez sacrément mauvaise mine, je dois dire.

— Merci, rétorqua Rodriguez avec ironie.

— Il y a des gens bien au bureau de Houston. Je vais leur demander de vous donner un coup de main.

Taylor jeta un coup d'œil à sa montre.

— Si vous attrapez le prochain vol, vous y serez dans quelques heures. Je vais essayer de vous arranger le coup, entre-temps.

— Merci du fond du cœur, dit Kelly en se relevant précipitamment. Vous êtes sûr que vous n'avez plus besoin de nous ?

— C'est bon, tout est en ordre, à part la paperasse. Par contre, la prochaine fois que vous viendrez foutre le bordel dans mon secteur, vous serez gentils de me prévenir avant.

— Sans faute.

Kelly négligea de lui dire qu'avec un peu de chance, il n'y aurait pas de prochaine fois, du moins pas pour sa part.

— Si vous pouviez attendre quelques heures pour traiter les dossiers de nos deux amis, vous nous rendriez un grand service.

— Vous avez peur qu'ils préviennent leurs copains à Houston ? demanda Taylor avec un grand sourire. Vous en faites pas. Ils vont attendre un bon moment avant de voir un téléphone.

— Parfait, dit Kelly.

Taylor lui serra la main avant de rentrer dans le hangar.

Rodriguez étira les bras au-dessus de sa tête et eut un énorme bâillement.

— Si j'ai bien compris, on n'a pas le temps de dormir, ni de manger un vrai repas.

— Plus tard, dit Kelly. Il faut qu'on fonce là-bas avant qu'ils aient vent de ce qui est arrivé ici.

Elle sentit une bouffée d'adrénaline monter en elle. Ils étaient sur la bonne piste, elle le sentait. Ce qu'ils trouveraient à Houston serait peut-être la pièce qui permettrait de reconstituer le puzzle.

— Le devoir nous appelle, c'est ça ?

— Tu n'es pas obligé de venir, Rodriguez.

Kelly l'examina du regard. En dépit de son ton blagueur, il avait l'air épuisé, et elle entendait à sa voix que ses blessures le faisaient souffrir.

— J'aurai des renforts, tu sais.

— Tu veux que je rate la visite de Houston ? Pour rien au monde.

Il se leva en tressaillant. Kelly le suivit à l'intérieur, en songeant qu'il boitait encore plus que la veille.

En passant devant la table que les policiers avaient dressée au milieu du hangar pour prendre les dépositions, Kelly évita les regards suppliants des Mexicains. Ils seraient transportés dans un centre de détention, puis vraisemblablement réexpédiés de l'autre côté de la frontière.

— ¡ *Señora !* lança un des clandestins. ¡ *Por favor !*

Kelly continua à avancer comme si elle n'avait pas entendu. Elle tenta de ne pas penser aux corps retrouvés dans le désert, à tous ceux qui avaient échoué. D'ici à quelques semaines, certaines de ces personnes risquaient d'affronter de nouveau les mêmes obstacles, d'entreprendre la longue et périlleuse randonnée à travers le désert. En la voyant passer, Jethro la fusilla du regard. Lui et son frère étaient menottés à des chaises, et surveillés par plusieurs agents.

Le téléphone de Kelly sonna. *McLarty*, annonça l'affichage. Elle refusa l'appel d'une pression du pouce. Elle devrait bientôt appeler son patron pour demander l'autorisation de mobiliser les agents de la cellule de Houston et de faire une perquisition. Elle ne s'en réjouissait pas. A vrai dire, à la même heure, demain, il y avait de bonnes chances pour qu'elle soit officiellement au chômage.

— Des motos, dit Jake d'une voix étouffée.

Il avait remonté sa chemise sur sa bouche pour se protéger de la fumée. Ils étaient encore à une trentaine de mètres de la maison, mais de lourds nuages de suie filaient entre les arbres, piquaient le nez et contractaient les poumons. Une série de motos était garée en ligne à quelques mètres devant eux.

— Peut-être le fameux gang de Stockton avec qui Dante traînait. Tu crois que la famille Grant était à l'intérieur, quand ça a flambé ?

— M'étonnerait, dit Syd en tripotant sa radio. Sinon, il n'y aurait plus les motos. Dangel a dû les éloigner avec le van pour que Maltz puisse évacuer les autres.

— J'espère que tu as raison, dit Jake en regardant les flammes attaquer des arbres tout près d'eux. Si les pompiers n'arrivent pas bientôt, il restera plus rien du tout.

— Dans ce genre de coin, c'est tous des bénévoles. Il leur faudra une heure au bas mot.

Syd porta la radio à sa bouche.

— Maltz, c'est Syd. Tu me reçois ?

Ils se turent tous deux. L'émetteur cracha des parasites. Puis la voix de Maltz, étranglée et brouillée.

— Tu comprends ce qu'il dit ? demanda Jake.

— Non. Ils doivent avoir passé la crête.

Les yeux plissés, elle regarda en direction de la rivière. Sur l'autre rive, des collines ondulantes se découpaient contre le ciel.

— Le côté positif, c'est qu'ils sont encore vivants.

— Maltz, en tout cas.

Syd repartit vers la voiture d'un pas vif.

— Il faut qu'on trouve une route pour les rejoindre, quand ils sortiront des bois. On va regarder la carte.

L'instant d'après, elle vola au sol. Jake n'entendit le coup de feu qu'une fraction de seconde plus tard. D'instinct, il plongea à terre et se mit précipitamment à couvert derrière un arbre. A trois mètres de lui, Syd gisait face contre terre. Elle ne bougeait pas.

— Syd ! s'écria-t-il.

Une deuxième balle souleva une motte de terre à un mètre d'elle. Visiblement, les motards n'avaient pas tous suivi Maltz dans les

bois. Et parmi ceux qui restaient, il y avait un sacré bon tireur. Jake s'assura que la sécurité de son HK était retirée et que le chargeur était plein. Les flammes et la fumée rendaient la visibilité mauvaise, et la chaleur lui faisait venir des larmes aux yeux.

Il vit le pied de Syd bouger, et fut submergé par un intense soulagement. Le tireur avait dû le remarquer également, car les feuilles sursautèrent près de la cheville de la jeune femme. Jake serra les dents. Syd portait un gilet pare-balles, et, à plat ventre sur le sol, elle constituait une cible difficile. S'il se précipitait à découvert pour essayer de la sauver, il avait de bonnes chances de prendre une balle à sa place. Mais l'alternative consistait à laisser le sniper tirer au jugé jusqu'à ce qu'il la touche.

Sa décision était prise. Il tira une volée de coups, compta jusqu'à cinq, puis fit pleuvoir les balles dans la direction du tireur. Sans hésiter, il s'élança de derrière les arbres, se rua vers Syd et l'attrapa par la cheville. Il sentit quelque chose s'écraser contre son mollet. Dans un accès d'énergie presque surhumain, il fit décrire au corps de Syd un arc de cercle pour la jeter derrière un grand arbre. Il se laissa tomber à côté d'elle en haletant et en se tenant la jambe. Il la tapota de haut en bas, puis remonta son pantalon. Rien. La balle l'avait frôlé. Il remercia en silence son ange gardien et tourna son attention vers Syd. Elle était étendue par terre, inconsciente.

— Syd, bon Dieu ! marmonna-t-il en l'examinant pour voir si elle saignait.

Maltz largua Madison à côté de sa mère et de Bree, et partit s'entretenir avec les autres. Madison avait l'impression d'avoir parcouru des dizaines de kilomètres. Ils avaient déjà franchi trois lignes de crête. Ils restaient autant que possible dans les vergers, et, quand ils devaient traverser des champs à découvert, tous ceux qui pouvaient courir se pliaient en deux. Ils avaient passé quelques maisons, mais Maltz restait toujours à bonne distance. Madison lui avait demandé des explications, et il lui avait dit qu'ils ne connaissaient pas assez bien la région pour savoir à qui ils pouvaient faire confiance. Certaines de ces maisons pouvaient même appartenir aux motards. Cette pensée faisait encore frissonner Madison. Elle commençait à avoir le sentiment que le monde entier la traquait, qu'elle ne serait plus jamais en sécurité. Qu'ils passeraient le reste de leur vie à fuir.

— Ça va, ma chérie ?

Sa mère passa la main sur sa joue. Ses doigts étaient froids et elle claquait des dents. Depuis qu'elles avaient arrêté d'avancer, Bree et elle étaient comme congelées. Seule Madison n'avait pas eu besoin de s'enfoncer dans l'eau pour traverser la rivière. Elle se demanda quelle heure il était : son ventre gargouillait. Si seulement elle avait mangé davantage, au petit déjeuner !

— Ça va, maman.

Elle se blottit près de sa mère, qui l'entoura d'un bras.

Maltz revint.

— Ils nous suivent toujours, dit-il d'une voix sombre. Quelques-uns ont fait demi-tour, mais Fribush a vu les autres à un ou deux kilomètres en arrière. Ils ont l'air de connaître le coin et d'avoir de l'expérience en pistage. On ferait mieux de se bouger.

— Je suis tellement fatiguée..., dit Audrey d'une voix grêle.

Elle n'avait pas bonne mine : ses yeux étaient creusés, sa peau cireuse. Sans doute n'avait-elle pas beaucoup dormi depuis la disparition de Madison, et à présent, elle affrontait cette nouvelle épreuve.

— On espère s'arrêter bientôt, dit Maltz. J'essaie de joindre Syd Clement par radio. Avec Riley, ils vont nous rejoindre.

— Et puis ? demanda Madison. Ils ne sont que deux. Qu'est-ce que ça va changer ?

Maltz s'accroupit à côté d'elle.

— Prête ?

Madison soupira en se laissant hisser sur son épaule. Sa mère et sa sœur se relevèrent avec difficulté, visiblement épuisées. Ils repartirent en suivant le même schéma : un membre du commando devant, suivi de sa sœur et de sa mère, puis de Maltz. Jagerson fermait la marche.

Une cinquantaine de mètres plus loin, Madison entendit un cri. Elle releva la tête et vit un éclat lumineux entre les arbres, à l'endroit où ils venaient de se reposer. Il y eut un nouveau cri, puis un coup de feu claqua dans l'air. Sans prévenir, Maltz la laissa tomber à terre.

— On dirait qu'on va devoir se défendre.

Totalement démoralisé, Randall regardait les hommes charger le dernier baril dans le semi-remorque. Il était enfermé dans une grande caisse de bois, en apparence identique aux dizaines d'autres qui la rejoindraient. Un chariot élévateur à fourche la hissa sur le camion, puis la poussa au fond de la remorque.

— Ça part où, tout ça ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Dante surveillait le chargement afin de s'assurer que la caisse contenant le baril était dissimulée de toutes parts. A l'entrée du hangar, deux autres poids lourds attendaient déjà de prendre la route.

Randall se gratta le bras. Il avait fini par admettre l'inéluctable et enlever sa combinaison de protection. Une longue brûlure rouge était apparue sur son bras ; difficile de savoir, toutefois, si c'était une éruption ou seulement une irritation due au fait qu'il se grattait sans arrêt.

— Vous allez me tuer, de toute façon, dit-il avec détachement. Vous n'avez aucune raison de me le cacher.

— Aucune raison de vous le dire, non plus.

— Je me doute que vous allez tuer ma famille, aussi.

Dante haussa les épaules d'un air indéchiffrable.

— On n'est pas des brutes.

Randall éclata de rire. Dante pivota vers lui, l'air mécontent.

— Tuer des Américains, ce n'est pas notre truc, Grant. Ceux qui sont morts ont été sacrifiés pour l'intérêt général.

— L'intérêt général ? Laisse-moi rire !

Randall secoua la tête.

— Tu répètes des discours que tu ne comprends même pas. Je me fiche de savoir où vous allez avec ces caisses. De toute façon, votre bombe ne marchera jamais.

— Pardon ?

— Ça ne marchera pas, répéta Randall en secouant la tête. Vous croyiez vraiment que j'allais vous aider, en sachant que vous tueriez ma famille quoi qu'il arrive ?

— Qu'est-ce que tu as foutu ? grogna Dante en plissant les yeux.

— Je t'emmerde ! s'exclama Randall.

Sans répondre, Dante sortit un revolver, s'avança d'un pas et tira deux coups. Randall s'effondra sur le sol.

Dante regarda la flaque de sang s'étaler autour de la tête du scientifique. Dans un grondement, le premier camion descendit le long de la rampe et quitta l'entrepôt. Son instinct lui disait que Grant mentait. Il n'aurait pas osé jouer au con ; il savait de quoi ils étaient capables. Il bluffait. C'était sûr.

N'empêche... si jamais ça foirait, Jackson lui ferait payer le prix fort.

Il rattrapa le dernier camion et se hissa dans la cabine à l'instant où il quittait le hangar. En s'éloignant, il jeta un dernier coup d'œil au corps sans vie de Grant, qui apparaissait dans le rétroviseur. Ce type était un imbécile, mais Dante était forcé de reconnaître qu'il avait un certain cran. La question était de savoir jusqu'où il avait osé aller.

— Syd ?

Jake vérifia le pouls de la jeune femme. Son cœur battait normalement. Un filet de sang coulait le long de sa tempe. Il examina la blessure : elle semblait superficielle. Sans doute une égratignure due à sa chute. La poitrine de Syd se soulevait et retombait à un rythme régulier. Avec précaution, il glissa la main sous son épaule et la fit basculer sur le flanc. Si elle avait pris une balle, c'était dans le dos. C'était peu probable, cependant : ils portaient tous deux des gilets pare-balles. A moins qu'il ne s'agisse d'une balle perforante, le projectile ne pouvait normalement pas pénétrer dans la chair. Il n'y avait aucune trace de sang sur le T-shirt de Syd. Jake lui palpa le dos et sentit les contours rigides de son gilet.

Elle bougea subitement.

— Syd, est-ce que ça va ?

Jake tenta de la recoucher sur le dos, mais elle chassa sa main d'une petite tape.

— Ça, dit-elle d'une voix étranglée, c'est le pire sauvetage que j'aie jamais vu, toutes catégories confondues.

Puis, avec raideur, elle se redressa en position assise. Jake faillit pleurer de soulagement.

— Bon Dieu, Syd, tu m'as fait peur...

— Béni soit l'inventeur du Kevlar !

Elle tapota du bout des doigts son gilet de protection, et tressaillit de douleur.

— C'est bizarre, j'ai quand même l'impression d'avoir une balle dans le dos. Je ne saigne pas ?

— Non. Tu veux te déshabiller pour que je regarde mieux ?

— En toute autre circonstance, je dirais oui. Mais j'ai peur qu'on doive remettre ça à plus tard.

Syd étira sa nuque en faisant pivoter sa tête.

— Notre copain est encore dans les parages ?

Comme en réponse à sa question, des éclats d'écorce volèrent du tronc d'arbre derrière lequel ils étaient réfugiés.

— Il nous a dans le collimateur, confirma Jake.

— Génial. Tu as eu des nouvelles des autres ?

Jake se rappela subitement l'existence de la radio. Il balaya du regard les alentours, en vain.

— Elle a dû se décrocher quand tu es tombée, dit-il.

Syd posa sur lui un regard appuyé.

— Tu ne l'as pas récupérée ?

— J'ai décidé de te récupérer, toi, répondit Jake. La radio aurait sans doute été plus reconnaissante.

— Plus utile, en tout cas.

Syd se redressa péniblement et s'adossa à l'arbre.

— Il s'est déplacé ?

— Je ne crois pas.

— Ça ne va pas tarder. Il sait qu'on est coincés, il va chercher un meilleur angle de ce côté de l'arbre. Il faut qu'on le force à bouger pour le distraire.

— J'ai l'impression qu'il a une visée laser. Il tire un peu trop bien.

— Il te reste combien de cartouches ?

Jake vérifia.

— Suffisamment. Sauf si on passe plusieurs jours ici.

— Parfait.

Avec des gestes brusques, Syd vérifia sa propre arme.

— On y va, dit-elle.

Jake la dévisagea avec inquiétude.

— Tu en es capable ?

— Tu plaisantes ? Un jour, j'ai fait sept kilomètres avec une balle dans le flanc. Evidemment que j'en suis capable !

Elle se mit en position accroupie, son arme à la main.

— On se dirige vers la rivière. Là-bas, on se sépare et on le prend en étau.

— Ça nous éloigne de la voiture.

— Une fois qu'on s'est occupés de lui, on revient chercher la radio. Ensuite, on appelle Maltz depuis la voiture.

Le sentant dubitatif, elle ajouta, posant la main sur son bras :

— Crois-moi, Jake, j'ai vu bien pire.

Jake, pour sa part, avait du mal à imaginer une situation plus dangereuse. Malgré son passage au FBI et ses nombreuses années de travail dans la sécurité privée, il n'avait jamais vécu d'expériences aussi angoissantes que celles des derniers jours. Peut-être n'était-il pas taillé pour ce boulot, après tout. Mais il n'avait aucune envie de l'admettre devant Syd, qui, sauf erreur de sa part, s'amusait follement.

— A trois, dit-elle. Un... deux...

Un coup de fusil déchira l'air, suivi d'un glapissement de douleur. Syd et Jake échangèrent un regard.

— C'était quoi, ça ? demanda Jake.

L'instant d'après, une voix forte et brouillée s'éleva. Il fallut un moment à Jake pour comprendre qu'elle était diffusée par un mégaphone. Il se tassa un peu dans l'ombre de l'arbre.

— D'autres ennemis ? siffla Syd à son oreille.

— Je ne crois pas.

Une voix aboyait maintenant des ordres. Il y eut un nouvel échange de tirs, puis le silence s'installa.

— Je dis qu'on part quand même vers la rivière, déclara Syd.

Une silhouette s'avavançait entre les arbres, entourée d'un halo de fumée bleu gris. Jake se raidit et resserra sa prise autour de son revolver.

— Jake Riley, dit une voix tonitruante, ramène tes fesses !

— Nom de Dieu, dit Syd dans un souffle. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Son visage exprimait la stupéfaction. Celui de Jake se fendit d'une oreille à l'autre.

— Alléluia ! dit-il en se redressant pour sortir de l'ombre. C'est la cavalerie.

— Merci d'être venu, dit Jake.

Il serra la main de George Fong tout en s'imprégnant de son apparence. Les années écoulées n'étaient pas à son désavantage. Il avait toujours sa silhouette dégingandée de surfeur, et ses cheveux noirs, coupés un peu plus long que ne le préconisaient les recommandations du Bureau. Il était né à Hawaïi, d'une mère japonaise et d'un père autochtone.

— Tu plaisantes ? lança George. Ma vie est super ennuyeuse. Rien de tel qu'un peu d'animation.

Il hocha la tête en direction de la maison enflammée.

— En train de faire des bêtises, comme d'habitude, hein ? On a trouvé deux ou trois braves garçons qui jouaient avec un fusil de précision. Tu n'es pas au courant de ce qu'ils trafiquent, par hasard ?

Jake haussa les épaules, et George plissa les yeux.

— Ce n'est pas ce que tu crois, répondit Jake sur le ton de la défensive. Les méchants, c'est eux.

— La police de Benicia n'est pas de ton avis. Ils te recherchent pour une sombre histoire de macchabées sur un bateau, avec un kidnapping en prime.

— Ce n'est pas aussi craignos que ça en a l'air.

— C'est ça.

George se croisa les bras sur la poitrine. Une poutre de la maison en feu s'écroula dans un craquement assourdissant.

— Joli travail, Jake.

— Ce n'est pas le mien.

— Tu me rassures. Il y a des corps, là-dedans ?

— Pas que je sache, mais on n'a pas eu le temps de vérifier.

— « On » ? répéta George en levant un sourcil

Jake lança un regard par-dessus son épaule. Syd était enfin sortie de derrière l'arbre et approchait lentement, prête à déguerpir à la moindre provocation.

— Je te présente mon associée, Syd.

George l'évalua d'un regard approbateur.

— Ça me revient. L'ex-espionne. Dis-moi, ton entreprise commence sérieusement à m'intéresser.

— On ne recrute pas pour l'instant, répliqua Syd en le jaugeant du regard, mais je vous incite à faire une candidature spontanée.

— Parfait, dit Jake en roulant des yeux. Il ne nous manque plus qu'un procès pour harcèlement sexuel.

Il répugnait à l'admettre, mais le ton badin de leur échange le dérangeait. George avait toujours eu du succès avec les femmes. C'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles ils s'étaient liés : ils étaient capables d'entrer ensemble dans n'importe quel bar de Georgetown et d'en repartir tous deux avec la femme de leur choix. Ils avaient étudié ensemble à l'Académie, puis intégré des détachements différents, l'un à Seattle, l'autre à San Francisco. George était l'une des rares personnes avec qui Jake était resté en contact après son renvoi du Bureau.

— Je ne ferai jamais de procès à une dame aussi charmante, protesta George.

— Pitié, marmonna Jake. Tu as combien de gars avec toi ?

— Trois agents de mon détachement, répondit George en reprenant subitement son sérieux. Au pied levé, je n'ai pas pu faire mieux. Autant que tu sois prévenu, ils croient qu'on est là pour t'arrêter.

Jake leva un sourcil.

— C'était le seul moyen pour avoir le feu vert des grands chefs, expliqua George. Et encore, j'ai dû leur tirer les larmes avec l'histoire de la gamine kidnappée.

Il lança un regard alentour.

— Elle est planquée derrière un arbre, elle aussi ?

— On pense qu'ils sont partis de la maison à pied, dit Syd, et qu'ils ont traversé la rivière. Elle est avec sa mère, sa sœur et trois gars à moi.

En parlant, elle tripotait les boutons de la radio, qu'elle venait de récupérer.

— Maltz, tu me reçois ?

Un flux de bruits parasites sortit de l'appareil.

— A moins que la petite n'ait rejoint un gang de motards, il semblerait que vous amis soient suivis, dit George.

— C'est clair. Mais on ne sait pas combien ils sont.

— La vache... On peut toujours compter sur toi pour les mauvais plans.

George se frotta le menton d'un air songeur.

— Bon. On va prendre la route 128 vers le nord et traverser la rivière. Avec un peu de chance, on captera mieux vos collègues. Pendant ce temps, je vais essayer d'appeler les flics d'Etat à la rescousse.

— Vous êtes sûr qu'ils ne font pas partie du problème ? demanda Syd d'un air sceptique.

— Vous êtes un peu parano, hein ? dit George avec un grand sourire. Ça prouve que vous êtes une vraie barbouze. J'ai travaillé sur une affaire dans le coin il y a quelques années. Si le shérif n'a pas changé, c'est un type bien.

— C'est un risque à prendre, Syd, dit Jake en regardant la rivière au loin. Madison n'est pas en état de marcher, elle doit les ralentir.

A mon avis, ils n'en ont plus pour très longtemps.

Madison plaqua ses mains sur ses oreilles. Elle avait l'impression de se retrouver au milieu d'un film de guerre, mais en carrément plus bruyant. Elle ne s'était pas douté que les armes faisaient un vacarme pareil. Comment les gens pouvaient-ils supporter de les utiliser ?

Le commando les avait planquées toutes les trois derrière une remise branlante aux abords d'un ranch. La maison se dressait à une centaine de mètres plus loin, mais elle devait être vide, car personne n'était apparu aux fenêtres, en dépit du boucan. Ils se dirigeaient vers cette habitation dans l'espoir de trouver un téléphone en état de marche, quand tout était parti en sucette. Maltz leur avait ordonné de rester tranquilles pendant qu'il réglait la situation avec ses copains. C'était le mot qu'il avait employé, « la situation », comme s'il s'agissait d'un gros malentendu plutôt que d'une question de vie ou de mort. Elle n'avait aucune idée du nombre d'attaquants, mais elle avait l'impression, au bruit, qu'il y en avait des centaines. Audrey, Bree et elle se blottissaient les unes contre les autres, les mains sur les oreilles, les yeux pleins de terreur.

— Ils sont trop nombreux ! hurla leur mère quand une salve fit voler des éclats de bois de l'appentis situé devant elles.

La bouche de Bree remua, mais ses paroles furent rendues inaudibles par un pilonnage qui laboura le sol à six ou sept mètres de leur refuge.

— Il faut qu'on se sauve, reprit leur mère d'un air égaré. Qu'on parte en courant jusqu'à la maison pour appeler de l'aide.

— Je ne peux pas courir, maman !

Des torrents de larmes coulaient sur le visage de Madison.

— Je vais y aller, dit Bree.

Il fallut une seconde à Madison pour percuter. Elle regarda sa sœur et vit qu'elle était sérieuse.

— Non, ma chérie... trop risqué...

La voix de sa mère fut submergée par une nouvelle explosion.

Madison reconnut l'expression grave de sa sœur, son regard intensément concentré qui terrorisait ses adversaires sur le terrain de hockey. Elle tendit la main pour l'arrêter, mais Bree lui échappa et s'élança vers la maison.

Elle zigzagua follement entre les balles qui soulevaient des mottes de terre tout autour d'elle. Où avait-elle appris à slalomer comme ça ? se demanda Madison, épatée. Sa sœur avait déjà parcouru la moitié du chemin. Madison avait oublié qu'elle était si rapide : en Californie, elle était la vedette de son équipe, mais elle avait laissé tomber après le déménagement. Soi-disant que l'équipe de leur nouveau lycée était nulle et n'avait aucune chance de gagner, mais elle devait avoir une autre raison. A la voir voler d'un pas rapide et assuré, Madison avait l'impression que sa sœur aurait dominé tous les matchs.

— Tu crois qu'elle va y arriver ?

A l'instant où sa mère posa cette question, il y eut une brève accalmie, et sa voix résonna trop fortement dans l'air. Elle semblait pleine d'espoir, mais effrayée.

Madison ne répondit pas. Son regard était rivé sur Bree, qui venait de disparaître dans un nouveau bouquet d'arbres. Elle était plus à couvert, maintenant ; elle avait traversé le champ et n'avait plus que quelques mètres à franchir.

— Oui, murmura Madison d'une voix éberluée. Elle va y arriver.

A cet instant, une silhouette surgit de l'ombre à la gauche de Bree. Madison ouvrit la bouche pour hurler un avertissement, mais c'était trop tard. L'homme se jeta sur sa sœur, la saisit à bras-le-corps et la fit basculer sur le côté. Madison sentit sa mère lui attraper la main et l'entendit hurler tandis que Bree disparaissait sous le corps de son attaquant.

— Je commence à en avoir ma claque, des entrepôts, dit Rodriguez à voix basse.

Kelly ne répondit pas, mais elle était du même avis. Cette zone industrielle à la périphérie de Houston était presque impossible à distinguer de celle de Laredo. Elle pensa à ce que Jake lui avait dit l'autre jour : qu'il avait l'impression de sortir toujours au même endroit de l'autoroute.

Il était bientôt 16 heures. Ils avaient réussi à réserver les deux dernières places à bord d'un vol au départ de San Antonio, et avaient atterri une demi-heure auparavant. Fidèle à sa promesse, l'agent Taylor avait convaincu une unité tactique de Houston de participer aux recherches. Cela n'avait pas empêché Kelly de se faire passer un savon par McLarty. Le procureur de Phoenix avait apparemment donné une conférence de presse où il annonçait des arrestations dans le cadre de l'affaire Morris, et le Bureau était ravi de cette résolution rapide. McLarty n'avait pas été content d'entendre que non seulement Kelly pensait que les Salvadoriens étaient innocents, mais qu'elle soupçonnait également un des hommes d'affaires les plus en vue du moment d'être impliqué dans l'assassinat. Il lui avait très clairement conseillé d'y aller doucement.

— Si tu ne trouves rien avant ce soir, avait-il tonné, je veux que tu remontes dans l'avion et que tu rentres à la maison !

— Et si je trouve quelque chose ? avait rétorqué Kelly sur le ton du défi.

Il avait déjà raccroché. Quoi qu'il arrive, elle ne pourrait sans doute plus compter sur son chef pour lui fournir de bonnes références. Dommage : c'était pour travailler avec lui qu'elle avait demandé son transfert dans cette unité. Mais quand son enquête dans les Berkshires avait mal tourné, elle avait rapidement appris que McLarty ne s'intéressait à la protection que d'un seul poste : le sien. Il n'y avait pas vraiment de quoi s'étonner. Au fil des années, elle avait connu de nombreux chefs de cellule semblables. Elle avait cru que McLarty était différent, voilà tout. La désillusion avait été cruelle, et démoralisante.

A présent, elle se tenait à l'écart pour laisser passer l'unité tactique. Ils allaient entrer les premiers, ce qui constituait pour elle un secret soulagement. Au cours des derniers jours, elle avait enfoncé suffisamment de portes pour le restant de sa vie. Rodriguez avait fait une courte sieste dans l'avion, et avait un peu moins une tête de déterré. Kelly, pour sa part, était en piteux état, et n'avait toujours pas réussi à joindre Jake en Californie. Elle détestait ces moments où ils perdaient le contact. Le pire, c'était de reconnaître qu'au bout de quelques jours, elle devait se forcer pour penser à le rappeler. Ce n'était sans doute pas bon signe.

Elle refoula ces réflexions et tenta de se donner un air courageux et enjoué. L'unité d'intervention entra en masse dans l'entrepôt. Une série d'appels résonna d'un bout à l'autre du hangar.

— Alors, madame Jones ? dit Rodriguez sur un ton enjoué. Vous

êtes prête à découvrir ce qui se cache derrière la porte numéro 3 ?

— Une voiture neuve, ça me dirait bien.

— La voie est libre ! s'écria quelqu'un à l'intérieur.

En passant la porte d'entrée, Kelly rangea son Glock dans son étui. Le hangar était plongé dans la pénombre : une unique ampoule brillait faiblement à l'autre bout de la grande salle. D'un coup, l'espace fut inondé de lumière — quelqu'un avait dû trouver les interrupteurs. Cet entrepôt était environ deux fois plus grand que les deux précédents. Vers l'entrée, des tables bancales étaient rassemblées et entourées de chaises pliantes. Des bouteilles de bière, des emballages de chips et des cartes à jouer jonchaient la surface des tables et le sol alentour.

— Des traces de pneus, nota Rodriguez. Un gros véhicule est passé par ici.

— C'est clair.

Au centre du hangar, il y avait un tas de vêtements. Deux officiers de l'équipe d'intervention s'agenouillèrent pour l'examiner. Le reste de l'espace était vide.

— Houlà..., dit Rodriguez.

Kelly s'avança rapidement vers eux. A mesure qu'elle s'approchait, les vêtements se métamorphosèrent en un corps entouré d'une flaque de sang coagulé. Elle fit deux pas de plus, et vit ce qui restait de son visage. Il avait quarante-cinq ou cinquante ans, un grand corps dégingandé. Il portait un jean et une chemise.

— Il est mort, dit un des officiers en levant les yeux. Vous le connaissiez ?

— Non. Il n'a pas de papiers ?

— Pas sur lui. On va chercher, mais franchement...

Il haussa les épaules d'un geste impuissant.

— Vous devriez voir les pièces à l'arrière. Un vrai foutoir. On dirait qu'une petite armée a campé là-dedans.

— Il ne ressemble pas à un skinhead, fit remarquer Rodriguez, et ce n'est sûrement pas un Mexicain.

— Un Minuteman, peut-être ? suggéra Kelly. Il a pu y avoir une altercation.

— On va appeler les gars du labo pour qu'ils viennent relever les empreintes. Et le légiste. Il nous donnera une idée de l'heure de la

mort.

— Pas de rigidité cadavérique, dit Kelly. Il n'est pas mort depuis longtemps.

— A moins que ce ne soit déjà passé, remarqua Rodriguez.

— Il est en trop bon état pour ça. Avec cette chaleur, et sans clim, il serait nettement plus abîmé.

Kelly n'était pas médecin, mais elle avait vu suffisamment de macchabées dans sa vie pour sentir ce genre de chose. Qui était ce nouveau mort, et pourquoi l'avait-on tué ? Elle secoua la tête dans un mouvement de frustration. Cette affaire ne cessait de soulever de nouvelles questions, sans jamais offrir la moindre réponse.

— Je veux qu'on compare sa photo avec les avis de recherche de personnes disparues lancés depuis une semaine.

— Rien qu'à Houston ? demanda l'agent.

— Commençons par là. Si ça ne donne rien, on élargira les recherches à l'ensemble de l'Etat.

— Le côté positif, dit Rodriguez, c'est qu'on a largement justifié notre mandat de perquisition. McLarty devrait arrêter de t'embêter pendant un petit moment.

— Peut-être, répondit Kelly sur un ton distrait.

Son regard était attiré par quelque chose de lumineux au fond de l'entrepôt.

— C'est quoi, ça ?

Rodriguez la suivit vers le fond du bâtiment. Kelly s'agenouilla pour examiner la source de la lumière : une poudre bleu électrique qui luisait d'un éclat presque vivant.

Rodriguez tendit le doigt vers le sol. Kelly lui attrapa la main.

— Touche pas !

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne sait pas ce que c'est ! Ta mère ne te l'a pas appris ?

Kelly fit signe au chef de l'unité d'intervention d'approcher. Il s'avança d'un pas énergique, puis ralentit subitement en apercevant la poudre.

— Nom de Dieu..., dit-il à voix basse.

Il s'arrêta net à quelques pas d'eux.

— On pourrait demander à...

— Dehors ! s'écria-t-il en pivotant sur ses talons. Tout le monde ! Vite !

En entendant son ton de voix, les autres membres de l'unité se figèrent sur place, puis se pressèrent vers les sorties.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Rodriguez sur un ton un peu effrayé.

Il recula de quelques pas. Les semelles de ses chaussures étaient couvertes de poudre, et ses traces de pas luisaient d'un éclat phosphorescent.

— Je vais vous demander d'enlever vos chaussures sans les toucher, dit le chef de la cellule d'intervention. Ensuite, on va sortir attendre une équipe spécialisée dans le traitement des matières dangereuses.

— Merde, dit Rodriguez sur un ton de panique. Elles sont foutues ? J'adore ces chaussures.

— Vous avez une idée de ce que ça peut-être ? demanda Kelly au commandant de l'unité.

Ils attendaient à dix mètres pendant que Rodriguez ôtait précautionneusement une chaussure en la poussant avec la pointe de l'autre, répétait l'opération, puis avançait vers eux en chaussettes, en évitant les petites flaques de bleu.

— Pas exactement. Tout ce que je sais, c'est que si ça brille dans le noir, on évacue. C'est la règle.

— Combien de temps faudra-t-il attendre l'équipe du labo ?

Le commandant secoua la tête d'un air sombre.

— J'ai l'impression que tout ça va aller bien au-delà d'un simple macchabée à identifier.

Maltz avait le dos plaqué contre un arbre. Fribush et Jagerson se trouvaient derrière un tracteur, à trois ou quatre mètres sur la gauche. Jagerson avait pris une balle. Il se tenait la jambe à deux mains pendant que Fribush l'examinait. Ils étaient coincés. Il avait repéré deux, peut-être trois ennemis à une vingtaine de mètres à midi. Les autres avaient été distancés, ou se retenaient de tirer, même si Maltz doutait que des amateurs soient assez malins pour ça. Pour l'instant, ils s'étaient montrés relativement timides : une bonne grêle de balles suffisait à les faire plonger à couvert. Mais Maltz commençait à être à court de munitions, et ils le savaient. Ils devenaient plus effrontés et avançaient progressivement. Dangel n'était pas réapparu depuis sa mission dans le van, ce qui voulait probablement dire qu'il était tombé. Et si Jagerson était immobilisé, leur mission commençait décidément à sentir le roussi. Se faire descendre par cette bande de blaireaux serait l'insulte suprême. Il préférerait nettement se flinguer. Mais l'idée que ces beaufs mettent leurs sales pattes sur la mère et les deux filles lui était encore plus insupportable, même si c'étaient les pires emmerdeuses qu'il ait jamais rencontrées.

Où est Syd, bordel ? Il vérifia de nouveau sa radio. Elle cracha un flot de bruits parasites, et Maltz jura à voix basse. S'il s'en sortait vivant, il se jurait de trouver un autre boulot. Ces conneries en civil ne valaient rien. Il tenta de nouveau de transmettre leur position en morse en écrasant le bouton du haut-parleur sous son pouce. Il pria pour que quelqu'un, quelque part, capte son message.

— On l'a eue ! s'écria une voix.

L'accablement s'empara de Maltz. Il sortit la tête de derrière l'arbre en prenant garde de ne pas se retrouver dans la ligne de mire. Un type échevelé, portant un blouson en cuir, traînait une des filles derrière lui — la plus âgée, celle qui n'avait pas de plâtre. *Merde.* Où étaient passées les deux autres ? Avaient-elles été assez malignes pour se cacher ?

— Arrêtez de tirer ou je la bute ! hurla le type en cuir.

Maltz se cala contre le tronc d'arbre. Son fusil était spécialement équipé d'une visée laser infrarouge qui lui permettait de déterminer

la trajectoire exacte de la balle, même à plusieurs centaines de mètres. Il regarda dans le viseur : il avait un angle de tir parfait sur la tête du type — sauf que Bree empiétait de quelques centimètres. Maltz serra les dents en l'adjuvant intérieurement de baisser la tête, de se pousser sur le côté, de faire quelque chose. L'instant d'après, elle trébucha légèrement. Le doigt de Maltz se crispa sur la détente, mais l'homme en cuir la redressa d'un geste brusque. Ils étaient à cinq mètres de lui. S'il avait une ouverture, c'était inratable. La fille chancela de nouveau. Le type était en pleine ligne de mire. Maltz stabilisa sa visée et se prépara à appuyer sur la détente.

— Attendez ! Ne lui faites pas de mal, je vous en supplie !

Maltz ferma les yeux une fraction de seconde, tant il était frustré. La mère des deux filles sortit de l'ombre, les mains en l'air. *Bon Dieu !* pensa-t-il en secouant la tête. *Putains de civils !*

Le type mal peigné fit pivoter sa tête et sortit de la ligne de mire. Maltz soupira. Une autre silhouette apparut en sautillant sur une jambe. L'autre fille. *Bordel de merde ! C'est vraiment le moment parfait pour une réunion de famille !*

Il jeta un coup d'œil à Jagerson et Fribush. Ce dernier haussa les épaules pour lui dire qu'il n'avait pas de ligne de mire dégagée. Les mâchoires crispées, Maltz regarda le type en cuir rassembler les femmes devant lui.

— Arrêtez de tirer, bande de connards, ou je les descends !

Ni Maltz ni ses hommes n'avaient tiré une seule balle depuis plusieurs minutes, mais il décida de ne pas relever. Un professionnel aurait exigé qu'ils jettent leurs armes et se montrent. Le fait qu'ils n'y aient pas pensé indiquait que Maltz et les siens avaient encore une chance. Il fit signe à Fribush de garder l'homme en ligne de feu. Si Maltz arrivait à l'attirer à l'écart des femmes, à un endroit où Fribush aurait un bon angle de tir...

— Je sors ! s'écria Maltz en appuyant son fusil contre l'arbre. Ne tirez pas !

L'homme en cuir tourna la tête, cherchant d'où venait sa voix. Maltz s'avança d'un pas sans quitter l'ombre des arbres. Il avait un Glock 19 mm dans un étui derrière son épaule, auquel il pouvait accéder rapidement en cas de besoin.

Il entendit des voix approcher et s'avança d'un pas supplémentaire, la respiration coincée dans sa poitrine. Il espérait que les autres motards seraient encore assez méfiants pour garder

leurs distances. Sinon, ils étaient foutus.

— Vous nous avez sacrément fait chier, ronchonna le type échevelé. A traverser la rivière et tout.

— Oui, ben...

Maltz s'écarta d'un pas sur le côté. L'autre le suivit. Les amateurs avaient tendance à suivre leur adversaire non seulement des yeux, mais avec leur corps tout entier. Un réflexe qui n'était utile que s'ils avaient affaire à d'autres amateurs. Encore un pas sur la gauche, et Fribush pourrait l'abattre sans risquer de toucher les femmes.

— Je faisais juste mon boulot.

— Qui vous paie ?

Maltz fit un pas supplémentaire, et son adversaire fit basculer le poids de son corps pour le suivre. *Parfait. Encore quelques centimètres...*

Subitement, un bruit en provenance de la maison déchira l'air. Chacun se figea sur place. Une fraction de seconde plus tard, l'homme en cuir pivota sur ses talons en direction du bruit et se plaça en plein dans la ligne de mire de Fribush.

Finalement, ils n'eurent pas besoin de la radio pour retrouver Maltz et les autres : il leur suffit de suivre le bruit de la fusillade. Les coups de feu résonnaient de colline en colline et les égarèrent à plusieurs reprises. Ils venaient justement de faire marche arrière pour retrouver la route principale quand une voiture de police les dépassa en trombe, gyrophare allumé et sirène hurlante.

— Quelqu'un a dû appeler les flics, dit Jake.

— On dirait la Troisième Guerre mondiale, là-bas, commenta Syd. J'espère que Maltz et ses gars ont fait le plein de minutions.

Jake l'espérait aussi. La sérénité de Syd le déroutait un peu. Plus la situation devenait stressante, plus elle paraissait heureuse et à l'aise. Cela commençait à lui foutre les chocottes. George était à l'arrière de la voiture, soi-disant pour les surveiller.

— Ouais, garde-le à l'œil, dit-il à sa radio. Et mettez les gilets pare-balles avant de sortir de la voiture.

Syd enfonça la pédale pour talonner la voiture de police.

— Le shérif est prévenu qu'on va arriver ? demanda Jake.

— Normalement, répondit George en haussant les épaules. Mais ce serait peut-être une bonne idée de garder vos mains en vue quand vous descendrez de voiture.

— Dites-lui de couper cette foutue sirène, ordonna Syd. Faut qu'on arrive discrétos.

George lança un regard interrogateur à Jake.

— Fais ce que te dit la dame, répondit-il.

— O.K., patron.

George transmit le message au reste de son équipe et à la voiture du shérif. Les sirènes se turent abruptement. Une deuxième voiture de police apparut derrière eux.

Ils traversèrent un pont au-dessus de la rivière et rebondirent sur un passage anti-bétail. La voiture du shérif vira à droite pour s'engager sur une route étroite qui se révéla être une allée privée. A une trentaine de mètres de la maison, il quitta brusquement le chemin pour s'arrêter sur le bas-côté. Syd se rangea à côté de lui, et les autres la suivirent.

Un homme dégingandé sortit de la voiture et cala son fusil sur son épaule avant de s'avancer vers eux. Il portait un uniforme et un chapeau de shérif. En les voyant apparaître derrière George, il plissa les yeux.

— Ravi de vous revoir, agent Fong.

Son regard se fixa sur Jake, puis sur Syd.

— C'est eux qui sont responsables de ce merdier ?

— C'est nous, confirma Syd. On a une famille là-bas. Une mère et deux adolescentes.

— Seules ?

— Trois de mes gars sont avec eux.

Les autres agents du FBI, deux hommes et une femme, les rejoignirent. Tous avaient un gilet pare-balles et une expression tendue que Jake reconnaissait, mélange de peur et d'excitation. L'air était chargé d'adrénaline, comme toujours dans les instants qui précèdent ce genre d'affrontement.

— C'est vous qui dirigez les opérations ? demanda le shérif à George.

Celui lança un regard oblique à Syd, puis s'avança d'un pas.

— J'en ai bien peur. Il semble que ces femmes soient poursuivies par un gang de motards.

— Ouais... Les Rogues. J'essaie de les faire déguerpir depuis que je suis arrivé dans le coin. Si vous voulez m'en débarrasser, vous avez ma bénédiction.

— Ils sont combien ? demanda Syd.

— Huit ou neuf, je dirais. Ils étaient plus, mais j'en ai fait tomber quelques-uns. Ils avaient monté un labo de méthamphétamines, et ils ont écopé de la prison ferme.

— A Corcoran ? demanda Jake.

— Aucune idée, rétorqua le shérif. Et ça ne m'intéresse pas plus que ça.

Les coups de feu cessèrent brusquement. Devant l'accalmie, chacun inclina la tête.

— Je crois qu'il faut y aller, dit George. Je passe le premier, déployez-vous derrière moi.

Il se retourna et regarda Jake droit dans les yeux.

— Je rappelle qu'on n'ouvre le feu qu'en cas de danger immédiat.

Jake avait envie de lui dire qu'il ferait mieux d'adresser son avertissement à Syd, mais quand il se retourna pour voir si elle avait enregistré le message, son associée était déjà partie. Il entra aperçut sa chevelure blonde qui disparaissait entre les arbres.

— Bon..., reprit George en secouant la tête. On se dirige vers la maison. C'est là-bas que ça semble être le pire.

Un claquement violent déchira l'air. D'instinct, Maltz tomba accroupi et attrapa son arme de réserve dans son dos. Un deuxième coup retentit ; l'arme du type échevelé fit feu à l'instant où le côté gauche de sa tête explosait. Il fit quelques pas chancelants avant de s'effondrer. L'instant d'après, une pluie de balles surgissait des bois.

— Baissez-vous, nom de Dieu !

Maltz adressa des signes frénétiques aux trois femmes, qui s'étaient figées sur place, sous le choc. La plus âgée des deux sœurs

réagit la première : elle se laissa tomber à plat ventre, suivie par sa mère et l'autre fille. Toutes trois se couvrirent la tête avec les mains. Par-dessus le bruit du tir de barrage, il les entendit hurler.

Un homme se dressa à côté de la maison. Maltz leva son arme, prêt à l'abattre. Quelque chose dans sa silhouette l'en empêcha : le type portait un coupe-vent trop ample. C'était forcément un fédéral. Syd avait tenu ses promesses, en fin de compte.

Le bruit des détonations allait en décroissant. Regonflé, Maltz pivota sur ses talons et s'enfonça entre les arbres en suivant les coups de feu. Au loin, devant lui, des silhouettes floues s'esquivaient, en pleine déroute. Quelqu'un courait à toute vitesse derrière lui. Il fit brusquement demi-tour et se retrouva face à Syd.

— Pas trop tôt, dit-il sévèrement.

Elle lui répondit par un grand sourire, puis elle tomba à genoux et lâcha quelques balles en direction du rondouillard qui cavalait devant eux.

Celui-ci laissa tomber son arme et se mit à agiter les mains de part et d'autre de sa tête.

— Je me rends ! glapit-il.

— Nom de Dieu, soupira Syd en regardant Maltz. Des civils, c'est ça ?

Madison était assise à côté de sa sœur. Debout au-dessus de Bree, leur mère se tordait les mains en geignant. Bree était tellement pâle, et sa respiration sortait par petites bouffées râpeuses ! Madison n'avait jamais eu aussi peur de toute sa vie. Sa sœur allait peut-être mourir, et c'était entièrement sa faute à elle.

— Ça fait mal, articula Bree en haletant.

— Essaie de te détendre, dit l'homme d'une voix apaisante.

Madison se rappelait l'avoir vu à l'hôpital : il s'appelait John ou Jay, ou quelque chose comme ça. Il tenait le bras blessé de Bree dans ses mains et le faisait pivoter doucement. Il releva sa manche, en tirant avec précaution à l'endroit où le sang avait collé le tissu contre la plaie. Elle tressaillit et émit un sifflement de douleur.

A la vue du trou dans le bras de sa sœur, Madison dut détourner les yeux : la chair était entaillée jusqu'à l'os. Luttant contre un haut-

le-cœur, elle entendit la voix de sa mère dans son dos.

— Mon Dieu, oh ! mon Dieu ! Mon Dieu...

Madison fixa son attention sur le mort à cinq mètres d'elle. Bizarrement, son cadavre sanglant ne la dérangeait pas : il lui faisait à peu près le même effet qu'un zombie de pacotille dans une maison hantée de fête foraine. *Tant mieux qu'il soit mort !* pensa-t-elle dans un accès de colère. *Qu'ils crèvent tous !* Tous ceux qui l'avaient traquée, poursuivie, trompée avec leurs foutus mails pour lui faire croire qu'elle discutait avec un garçon sympa. Elle voulait les voir tous morts, rayés de la carte. Peut-être qu'elle pourrait alors reprendre une vie normale et faire comme si rien n'était arrivé.

— La balle a traversé de part en part, dit l'inconnu. C'est plutôt une bonne nouvelle.

Il jaugea sa mère du regard et se tourna vers Madison. C'est alors que celle-ci se rendit compte qu'elle pleurait. L'homme prit ses larmes de colère pour de la tristesse.

— Ne t'inquiète pas, ma grande. Tout va s'arranger.

Madison ne répondit pas. Il lui mit quelque chose dans la main. Un bout de tissu.

— Continue à compresser la plaie, d'accord ? Je vais voir si le shérif a une trousse de secours dans sa voiture. L'ambulance devrait arriver d'une minute à l'autre.

Il prit la main de Madison et la plaça sur le bras de sa sœur. Elle se laissa faire, les yeux détournés pour ne pas voir le ruisseau de sang qui continuait à couler autour du tissu. Quelques secondes plus tard, l'homme revenait vers elle, une boîte blanche à la main.

— Trouvée, dit-il en s'agenouillant de nouveau à côté d'elle.

Il sortit quelques objets de la boîte, puis ôta délicatement sa main de la blessure.

— Ça va brûler un peu...

Quand les hurlements de Bree éclatèrent, Madison ferma les yeux et plaqua ses mains contre ses oreilles pour s'empêcher de hurler elle aussi.

Jake se sentait presque flageolant. La dernière fois qu'il avait

administré des soins médicaux à quelqu'un, cela remontait à loin, et ça n'avait pas été un franc succès. Mais cette fois, la petite allait s'en sortir. La balle avait traversé net. Avec tout ce sang, difficile d'être sûr, mais elle ne semblait même pas avoir ébréché l'os. Sans doute était-ce un ricochet du dernier tir de barrage. Par chance, la balle avait déjà ralenti et dissipé sa force avant de la toucher. N'empêche que les gémissements de la mère et l'expression à vif de Madison l'avaient secoué. Il aspira une grande bouffée d'air et lança un regard dans leur direction. L'ambulance était enfin arrivée, et elles montaient à l'arrière, derrière le brancard. George allait les suivre pour prendre leur déposition. Il avait demandé à Jake et à Syd de le retrouver à l'hôpital. « Au cas où je devrais vous arrêter », avait-il expliqué. Il ne plaisantait qu'à moitié.

Jake se sentait épuisé. Tout ce qu'il voulait, c'était s'allonger à l'arrière de la voiture et dormir pendant deux ou trois jours. Son téléphone sonna ; il décrocha sans regarder l'affichage.

— Te voilà enfin, dit Kelly d'une voix chaleureuse.

Au son de sa voix, les yeux de Jake se remplirent de larmes brûlantes. Ce devait être la fatigue.

— Oui..., dit-il. Désolé d'être resté si longtemps injoignable.

Il jeta un coup d'œil autour de lui. Des policiers enfermaient le mort dans un sac à glissière. Assis par terre en demi-cercle, les mains attachées dans le dos, les autres motards attendaient l'arrivée du panier à salade. Le sol était émaillé de balles et de cartouches. Un résumé de la situation lui paraissait difficile.

— Comment tu vas ? demanda-t-il simplement.

— Ce n'est pas la meilleure journée de ma vie.

— Ah non ?

Jake vit Syd sortir d'entre les arbres, Maltz sur ses talons. Ils parlaient à voix basse en lançant des regards aux fédéraux. Jake plissa les yeux. Syd n'avait pas l'air décidée à se mettre à la disposition des autorités.

— ... et maintenant, ils ne veulent pas laisser rentrer les gars du labo, même pour prendre ses empreintes.

— Les empreintes de qui ? demanda Jake en reportant son attention sur la conversation.

Il y eut un long silence.

— Tu es occupé ? demanda froidement Kelly.

— Non. Je veux dire... Un peu, oui.

Il chercha un moyen de lui expliquer ce qui s'était passé au cours des dernières heures.

— Mais je t'écoute, Kelly. Tu me manques, tu sais.

Ses paroles sonnèrent faux, même à ses propres oreilles.

— Ici aussi, on est un peu débordés, dit Kelly avec raideur. Et maintenant, j'ai un deuxième mort sur les bras, mais McLarty ne veut toujours pas nous laisser perquisitionner chez Burke. Apparemment, il vient juste de reprendre le siège de Morris au Sénat, et ce ne serait pas « politiquement approprié » de l'interroger.

— Jackson Burke, le P.-D.G. ? demanda Jake avec étonnement. Tu le soupçonnes d'avoir tué quelqu'un ?

— Je le soupçonne d'être impliqué. Toutes les sociétés-écrans lui appartiennent de près ou de loin. Là, je suis devant un hangar plein de poudre luisante sur le sol. Ils nous ont fait évacuer, et les spécialistes des matières dangereuses refusent de me laisser rentrer pour voir le corps. Dieu seul sait combien de temps il me faudra pour l'identifier, dans ces circonstances.

Syd termina sa conversation avec Maltz et se dirigea vers Jake. Elle s'arrêta à quelques pas de lui et se croisa les bras sur la poitrine, visiblement impatiente.

— Ecoute, Kelly, il faut que je te laisse.

— D'accord, dit-elle sur un ton presque soulagé. Tu rentres bientôt à New York ?

— Je ne sais pas encore. Il nous reste des petites choses à régler, ici.

Il hésita un instant à lui dire que la prochaine fois qu'ils se parleraient, il serait peut-être dans une cellule, puis il décida qu'il s'occuperait de ce problème en temps et en heure.

— Bonne chance pour l'identification.

— Merci.

En entendant l'impuissance dans la voix de Kelly, Jake eut subitement envie de la prendre dans ses bras. Il voulut le lui dire, mais elle avait raccroché. Il remit le téléphone dans sa poche avec un pincement de culpabilité, et affronta le regard de Syd.

— Laisse-moi deviner, dit-il. Tu ne nous accompagnes pas à l'hôpital.

— Non, non, je viens. Mais Maltz et les autres ne tiennent pas à donner leurs empreintes.

— Tiens, tiens...

Jake tourna le regard vers les membres du commando, qui chargeaient leur ami blessé à l'arrière de la voiture de location de Syd.

— Ce jeune a besoin de soins médicaux, tu ne crois pas ?

— Maltz dit qu'ils s'en chargent. Ça leur vaut un bonus, malheureusement.

Elle fronça les sourcils et ajouta :

— J'espère qu'il va s'en tirer, sinon on leur devra un sacré paquet de fric. La mort de Dangel nous met déjà dans le rouge.

— Hou là..., dit Jake.

Il n'arrivait même pas à trouver un début de réponse appropriée.

— Puisque le van est HS, reprit-il, on est un peu à court de véhicules, non ?

— Je sais. Je pensais déposer les garçons. Tu peux monter avec George ?

— Tu nous retrouves là-bas ?

— Mais oui ! dit-elle en lui décochant un coup de poing amical. Aie un peu confiance, Riley. On est dans la même galère, tous les deux.

— O.K. L'hôpital est à Sacramento. Tu as l'adresse ?

— Je trouverai, lança-t-elle sur un ton désinvolte. A plus tard.

Jake regarda la berline s'éloigner. Autour de lui, les agents fédéraux étaient distraits par le chaos de la scène et la difficulté de reconstituer les faits. Le panier à salade arriva enfin, et l'un des agents y fit entrer les motards. Au bout d'un moment, Jake se retourna et vit George qui l'observait, adossé au capot de la voiture.

— Elle t'a laissé en plan, constata-t-il.

— Elle va nous retrouver à l'hôpital, dit Jake sur un ton défensif.

— Mais bien sûr, répliqua George en souriant et en secouant la tête. On ne peut pas faire confiance à l'Agence, Riley, ni à personne qui en sort. Tu le sais très bien.

— Si j'en crois mon expérience, rétorqua Jake, on ne peut pas tellement se fier au Bureau non plus.

— J'ai pourtant entendu dire que tu étais fiancé à une fille de l'unité des sciences du comportement.

— Je le suis, soupira Jake. Du moins j'espère.

— Holà ! s'exclama George en souriant. A t'entendre, la vie dans le secteur privé est un rêve. Je peux m'engager, moi aussi ?

— Ça dépend. Tu vas vraiment m'arrêter ?

George haussa les épaules en balayant du regard l'espace autour d'eux.

— Si tu arrives à me convaincre que les choses sont telles qu'elles le paraissent, et que la famille appuie ta version, on pourra sans doute passer l'éponge. Le shérif est ravi de pouvoir épingler ces connards, c'est un point en ta faveur. Par contre, je ne peux pas répondre de la police de Benicia. Ils risquent d'être encore à cran à cause de la disparition de leur témoin numéro un.

— A ce propos, dit Jake en baissant la voix, je ne suis pas sûr que ce soit terminé.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Au départ, c'est le père qui a fait appel à nous. Maintenant, il a disparu, lui aussi. On n'a toujours pas compris qui avait enlevé la fille et, chaque fois qu'on la récupère, quelqu'un essaie de nous la reprendre.

— Merde, dit George en se frottant les yeux. Moi qui croyais pouvoir rentrer tranquillement chez moi... Tu vas tout me raconter en commençant par le début. Et sans rien omettre, O.K. ?

Kelly se retourna de nouveau et donna un coup de poing à son oreiller. Comme d'habitude dans les motels miteux, le duvet se creusait sous sa tête, au point qu'elle ne reposait plus que sur la taie. Même plié en deux, l'oreiller n'offrait qu'un léger rehaussement par rapport à la surface du matelas. Elle soupira. Des rayons de soleil perçaient encore entre les rideaux et par les fentes de la porte. Il n'était que 20 heures ; elle s'était couchée tôt pour essayer de rattraper la nuit précédente. Malheureusement, son horloge biologique était décalée par le voyage, et le sommeil lui échappait.

Rodriguez ne semblait pas avoir ce problème : elle l'entendait ronfler à travers le mur. Ils étaient logés dans un motel à quelques kilomètres des locaux de la cellule du FBI, à Houston. A mesure que l'après-midi avançait, on les avait progressivement éloignés du hangar. Des unités d'intervention spécialisées dans la gestion des matières dangereuses avaient envahi les lieux, puis étendu le périmètre de sécurité. Un certain Leonard, responsable de l'unité des armes de destruction massive, avait débarqué, l'air grave. Pendant une heure, il avait cuisiné Kelly au sujet des détails de l'enquête. Il avait manifestement de gros doutes au sujet de l'implication de Jackson Burke, mais il avait dûment noté les soupçons de Kelly. En revanche, personne ne savait quand le corps anonyme serait traité par le labo. C'était franchement frustrant. En théorie, il s'agissait de sa scène de crime ; en pratique, elle avait été repoussée en coulisses. A vrai dire, ils la traitaient presque comme une civile.

Finalement, lasse des réponses vagues ou carrément désobligeantes, Kelly s'était avouée vaincue. Après un passage par le Denny's le plus proche, où elle avait grignoté un sandwich pendant que Rodriguez engloutissait une montagne de pancakes, ils s'étaient dirigés vers le motel. Leonard avait promis de les appeler dès qu'il y aurait du nouveau. Kelly regarda pour la centième fois son portable, et se retint de le balancer contre le mur.

L'échange guindé qu'elle avait eu avec Jake continuait à la perturber. Ils étaient censés se marier bientôt, mais ces dernières semaines, ils peinaient à soutenir la conversation plus de cinq minutes. Kelly essayait de se dire que beaucoup de couples étaient

nuls au téléphone. Mais à vrai dire, depuis un an et demi, ils avaient passé plus de temps au téléphone qu'en tête à tête, et cela n'avait jamais été aussi difficile.

La faute en était peut-être à leurs enquêtes respectives. Cette affaire commençait à l'atteindre personnellement, ce qui était toujours difficile à affronter. Et il semblait que Jake soit en train de vivre la même chose. D'habitude, il lui confiait tous les détails de ses activités quotidiennes. Il avait cessé de le faire du jour au lendemain, ce qui était plutôt troublant. Elle sentait qu'il se creusait la tête pour trouver des choses à dire sans empiéter sur la vie privée de ses clients. Était-ce ainsi que les choses allaient se passer, maintenant qu'il avait sa propre entreprise ? Elle s'imagina dînant avec lui tous les soirs dans un silence total, ponctué seulement par des « passe-moi le sel ». La seconde suivante, elle se rendit compte qu'après le meurtre de son frère, quand elle avait huit ans, c'était ainsi que se passaient tous les repas dans sa famille. La perspective de revivre une telle épreuve était terrifiante.

Kelly repoussa les couvertures, alluma la télé et mit CNN. Le visage de Jackson Burke apparut à l'écran. Elle monta le volume.

— ... honoré qu'on me demande de servir l'Etat de l'Arizona en cette heure difficile. Le meurtre de mon ami Duke Morris par une organisation criminelle d'immigrants clandestins prouve toute la gravité du danger qu'il a combattu tout au long de sa carrière. Nos frontières sont poreuses, à cause d'un président et d'un Congrès qui refusent d'endiguer le flot de délinquants violents qui en ont fait une plaque tournante du trafic d'armes, de drogues et de prostituées. Ce sont eux qui mettent des seringues entre les mains de vos enfants. Ce sont eux qui détruisent nos communautés avec leurs guerres des gangs, avec leurs fusillades en voiture. Ils nous prennent nos emplois, ils nous volent notre pays. Je fais le vœu de poursuivre le travail de Duke, de me dévouer entièrement à...

Kelly coupa le son, exaspérée par ce discours tendancieux. A quoi jouait Burke ? Pouvait-il vraiment être impliqué dans le meurtre de Morris ? La mort de ce dernier l'avait certes mis en position idéale pour hériter du siège de sénateur. Si Burke s'était présenté contre Duke Morris lors d'une élection, leurs positions auraient été assez proches pour diviser le vote conservateur, au grand dam du parti républicain. N'empêche qu'assassiner un ami pour lui piquer son boulot exigeait d'avoir l'estomac solidement accroché. Et rien ne garantissait que Burke serait nommé à sa place. L'épouse de Morris aurait pu lui succéder jusqu'aux prochaines élections.

Kelly se remémora la personne en question, une femme anxieuse

dont les mains tremblaient pendant qu'elle parlait, et se rendit compte que c'était exclu. Mme Morris ne semblait même pas assez stable pour diriger une association de parents d'élèves. En outre, tous les groupes que Kelly avait croisés ces derniers jours, des skins aux Minutemen, avaient en commun leur virulence à l'égard des immigrés. En rejetant la responsabilité du meurtre de Morris sur une cellule du MS-13, on avait replacé la question de l'immigration au centre de la conscience collective.

Kelly alluma son ordinateur portable et lança une recherche sur Jackson Burke. De nombreuses photos apparurent : on le voyait lors de galas, bras dessus, bras dessous avec des célébrités, des politiques, des magnats du monde des affaires. Elle trouva aussi le texte de quelques discours d'ouverture prononcés dans son ancienne université ou à des congrès d'affaires. Tous étaient relativement banals, axés sur l'avenir d'une industrie ou de l'autre ; aucun ne mentionnait explicitement sa position par rapport à l'immigration. C'était tout de même curieux que le parti républicain l'ait choisi pour occuper le siège de sénateur. Certes, c'était un important collecteur de fonds, qui organisait des réceptions au bénéfice de nombreux candidats politiques, y compris Duke Morris, dans sa propriété « d'une splendeur palatiale », si l'on en croyait la presse people. Mais Burke n'avait jamais occupé de poste au sein du parti, et ne s'était présenté à aucune élection.

Kelly se cala contre la tête de lit et réfléchit. Son ventre grogna : il lui reprochait de ne pas avoir dîné davantage. Elle rappela Leonard, tomba directement sur sa boîte vocale et raccrocha sans laisser de message. Elle envisagea d'appeler Jake, puis y renonça. C'était sans doute enfantin de sa part, mais vu la manière dont il s'était comporté au téléphone, distrait, l'écoutant à peine... c'était à lui de la rappeler pour s'excuser.

Elle referma son ordinateur et étendit ses bras derrière sa tête pour essayer d'assouplir sa nuque. Après le rythme des derniers jours, c'était bizarre de n'avoir rien à faire. Elle fit défiler mentalement les éléments de l'enquête et décida de passer un dernier coup de fil.

Son ami Mark avait quitté le FBI quelques années auparavant pour rejoindre une association d'aide juridique aux plus démunis, dans le sud des Etats-Unis. Il disait vouloir quitter le Bureau avant de perdre toute velléité d'idéalisme et de foi en l'espèce humaine. A l'époque, Kelly trouvait qu'il versait dans le mélodrame ; à présent, elle se demandait s'il n'avait pas eu raison, après tout. Peut-être, de son côté, n'aurait-elle pas dû s'attarder au Bureau.

Au bout de quelques tentatives infructueuses, la standardiste la mit en relation avec le répondeur du bureau de Mark. Elle lui laissa un message et raccrocha. A sa grande surprise, son téléphone sonna quelques secondes plus tard.

— Kelly ! Je n'y crois pas, ça fait des années !

Kelly sourit. Pour une fois, quelqu'un semblait content d'entendre sa voix.

— Salut, Mark. Ecoute, je suis sur une enquête coton, je me disais que tu pourrais peut-être m'aider.

Il y eut un petit silence à l'autre bout du fil.

— Pour ce qui est de rattraper le temps perdu, on verra une autre fois, hein ?

— Ce n'est pas ce que je... Comment vas-tu ? demanda-t-elle maladroitement.

Mark se mit à rire.

— Ne t'inquiète pas, Kelly. Appeler pour prendre des nouvelles, ce n'est pas ton genre, j'aurais dû m'en rendre compte.

Kelly voulut protester mais, au fond, elle savait qu'il avait raison. Depuis que Mark avait quitté le Bureau, elle avait à peine pensé à lui. Or, non seulement ils avaient été des amis proches, mais ils étaient brièvement sortis ensemble. Quel genre de personne était-elle donc devenue ?

— Je suis vraiment désolée, Mark.

— Aucun problème. Que se passe-t-il ?

— J'ai besoin d'en savoir plus sur certains groupes anti-immigrés. Les skinheads, la Confrérie aryenne, les Minutemen.

— Les « groupes haineux », pour employer le terme consacré. Tu dis que c'est pour une enquête ?

— Oui. Pourquoi ?

— Parce que j'ai vu passer des rumeurs intéressantes sur le Web, ces derniers temps. Rien de vraiment solide, mais les discussions se sont nettement intensifiées sur certains forums qu'on surveille. Un commentateur a fait allusion à un gros événement qui se préparait, et il s'est aussitôt fait incendier par les autres.

— Et alors ? Rien d'inhabituel, non ?

— Les prédictions apocalyptiques, on en voit tout le temps. Mais

les insultes, c'est plus surprenant.

Mark avait pris un ton songeur.

— En général, ils adorent s'exciter mutuellement, ils se nourrissent de la haine en circulation. Mais là, ils ont bâillonné le type et ils l'ont même traité de menteur et de fauteur de troubles. Du coup, je me suis demandé si quelque chose ne se tramait pas pour de bon.

Kelly revit la poudre bleue éparpillée sur le sol du hangar.

— Parmi les groupes que vous surveillez, il y en a qui auraient les moyens d'organiser quelque chose d'important ?

— Difficile à dire. Dans les années 90, une bande d'imbéciles du Ku Klux Klan a failli réussir à faire exploser une centrale de gaz naturel au Texas. Un des gars s'est dégonflé et a alerté le FBI, sinon l'explosion aurait fait des centaines de morts. Peut-être des milliers.

Elle l'entendit pianoter sur son clavier.

— Tu peux me dire pourquoi tu as cité ces groupes-là en particulier ? demanda-t-il.

Kelly pesa ses mots afin de ne pas compromettre la confidentialité de l'enquête.

— Il y a peut-être un lien entre des ex-détenus de la Confrérie aryenne et certaines milices qui patrouillent à la frontière.

— La vache ! Ce n'est pas une bonne nouvelle. Ce dont personne ne se rend compte, c'est que ces groupes ont doublé leurs effectifs au cours de la décennie écoulée. Et que vous, vous avez complètement raté le coche.

— Attends, protesta Kelly. Je suis sûre que ce n'est pas...

— Si. Après le 11-Septembre, il y a eu une redistribution générale des ressources. Aujourd'hui, vous faites semblant de ne pas voir les milices locales qui nous faisaient tous flipper dans les années 90. Vous êtes obsédés par les ressortissants étrangers sur le territoire. La vérité, c'est qu'on a de bonnes chances de voir un nouvel Oklahoma City plutôt qu'un nouveau Twin Towers.

— Pourquoi leurs effectifs ont doublé ? demanda Kelly pour essayer de le recadrer.

Elle avait oublié sa faculté à passer de l'indolence à l'indignation violente en quelques secondes.

— Le rejet de l'immigration est un grand fédérateur, dit Mark en

se reprenant. Et grâce à internet, il est plus facile aujourd'hui de trouver des recrues aux mêmes sensibilités. La bonne nouvelle, c'est que globalement, tous ces gens ne font que déplacer de l'air. Ils passent leur temps à déblatérer, mais ils n'ont pas l'organisation nécessaire pour passer à l'action.

— Et la mauvaise nouvelle ?

— Ce qui nous inquiète, c'est la possibilité qu'une personnalité intelligente et charismatique réunisse ces groupes disparates et les organise.

— Une sorte de Ben Laden américain ?

— Exactement, dit Mark sur un ton d'excitation. Imagine une concentration de survivalistes, de skinheads et de Minutemen, tous armés jusqu'aux dents et prêts à se battre. Si quelqu'un de malin, avec de l'argent pour assurer ses arrières, prenait leur tête, il aurait à sa disposition une armée personnelle de mercenaires. Et là...

— Quoi ?

— Disons juste que ce serait très grave. Les gens croient que la stabilité de notre pays est acquise pour toujours, mais la vérité, c'est qu'aucune nation de la planète n'est totalement à l'abri d'un coup d'Etat. A la faveur des bonnes circonstances, quelqu'un pourrait très bien s'emparer du pouvoir et renverser la constitution.

— Ça paraît un peu tiré par les cheveux, dit Kelly.

— Tu trouves ? Rien qu'au cours des dix dernières années, il y a eu plus de trente tentatives de coup d'Etat à travers le monde. Treize d'entre elles ont abouti. Notre gouvernement n'est au pouvoir que depuis deux cents ans, c'est-à-dire des broutilles. Les Romains ont régné sous une forme ou une autre pendant près de mille ans ; regarde ce qui leur est arrivé. En plus, les gens qui sont chargés de nous défendre, la garde nationale et la plupart de nos unités militaires, sont actuellement à l'étranger. En ce moment précis, les Etats-Unis disposent de moyens très limités pour défendre la sécurité nationale.

— Quand même...

Kelly tenta de trouver une objection plausible. Les propos de Mark semblaient logiques, mais l'idée qu'une bande de skins s'emparent du pouvoir semblait absurde.

— Quand même quoi ? rétorqua Mark. Il suffirait d'un événement catalyseur pour rassembler les gens. Le 11-Septembre, par exemple, aurait pu avoir des répercussions très différentes. Au lieu de se

rallier au président, l'opinion publique aurait pu lui reprocher de n'avoir pas su protéger la nation. Imagine, si c'était arrivé et si tout le monde était descendu dans la rue.

— Tu es né à la mauvaise époque, Mark, dit Kelly en souriant. Tu aurais dû être un militant radical des années 60.

— Peut-être, répondit-il d'une voix moins enthousiaste. Je sais que tu ne peux pas me révéler grand-chose, mais s'il te plaît, si tu apprends quoi que ce soit...

— Je t'appellerai. Ecoute, Mark, ça reste entre nous, d'accord ?

Il hésita un instant.

— D'accord. Mais si j'ai raison, tu me préviens.

— Promis.

Kelly raccrocha et réfléchit un moment. Puis elle rouvrit son ordinateur et zooma sur une photo de Jackson Burke. En smoking noir, il était l'image même de la satisfaction repue. Un rire fendait le bas de son visage.

— Un Ben Laden américain, hein ? dit-elle en le contemplant. Tu ne me fais pas l'effet d'un gars qui apprécie de passer du temps dans une grotte.

Assise à côté du lit d'hôpital de Bree, Madison s'arrachait les petites peaux autour des ongles. C'était drôle : vingt-quatre heures plus tôt, c'était Bree qui était à son chevet. Le type qui lui avait donné les premiers soins avait eu raison, sa sœur allait s'en tirer. Elle s'était endormie pendant qu'on lui plâtrait le bras. Madison l'enviait. Elle n'avait jamais été aussi épuisée de sa vie, mais chaque fois qu'elle commençait à dodeliner de la tête, elle se réveillait en sursaut. Il allait sans doute lui falloir un moment avant de passer une nuit de sommeil ininterrompu. Si elle y arrivait un jour.

Les médecins avaient examiné sa jambe et changé son plâtre, qui avait été abîmé dans leur fuite. Elle avait mal aux poumons à force de respirer de la fumée, mais d'après les radios, tout allait bien.

Madison lança un regard vers la porte. Sa mère parlait avec un des agents du FBI. Finalement, elle se sentait moins en sécurité depuis qu'ils assuraient leur protection. Les gars du commando étaient flippants, d'accord, mais ils semblaient d'autant plus

efficaces. Les bras croisés sur la poitrine, sa mère fixait du regard le carrelage en hochant la tête de temps en temps pendant que l'agent lui expliquait quelque chose. Madison mesura soudain à quel point elle avait l'air vieille. Elle était si jolie, avant, du temps où elle vivait avec leur père !

L'agent disparut. Sa mère resta un moment appuyée contre l'encadrement de la porte. Enfin, elle se retourna, vit Madison qui la regardait, et se redressa subitement avec un sourire forcé.

— Des nouvelles de papa ? demanda Madison tandis que sa mère se tournait vers Bree.

— Pas encore, ma chérie. Mais ils sont en train de vérifier tous les avions et les trains pour essayer de le retrouver. Je suis sûre qu'il va bien.

C'est ça, pensa Madison, absolument pas convaincue. Sa mère avait le même ton que le jour où elle avait dit qu'elle ne divorcerait jamais. Trois mois plus tard, boum !

— Et ses cartes de crédit ? Ils les ont vérifiées ?

— Oui. Enfin, je crois...

Sa mère s'affaissa dans l'autre fauteuil.

— Ils savent ce qu'ils font, Maddy. Ils le retrouveront, si tant est que...

— Que quoi ?

— Qu'il ait envie d'être retrouvé.

Madison assimila cette dernière phrase. Sa mère semblait insinuer que son père n'avait pas forcément été enlevé. Qu'il avait pu disparaître de son plein gré. Mais il ne serait jamais parti sans elles. Sans leur mère, à la limite. Mais il aurait emmené Bree et elle avec lui, non ?

— On devrait essayer de dormir un peu, suggéra sa mère. D'après l'infirmière, la chambre d'à côté est libre. Tu veux t'allonger ?

— Je n'arriverai pas à dormir.

— Eh bien, moi, je vais essayer.

Sa mère repoussa les accoudoirs de son fauteuil pour se lever.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, un des agents ira te le chercher, d'accord ?

— D'accord.

En partant, elle posa sa main sur la tête de sa fille, puis se pencha pour l'embrasser. Il y avait longtemps qu'elle n'avait plus fait ce geste ; les yeux de Madison se remplirent de larmes.

— Tout va s'arranger, ma chérie, je te le promets, dit-elle à voix basse avant de quitter la pièce.

Madison se tassa au fond du fauteuil. La seule chose dont elle était sûre, c'était qu'à partir de maintenant, rien n'allait jamais s'arranger.

3 JUILLET

Jake se réveilla en sursaut. Il s'était assoupi dans un fauteuil de bureau, les pieds calés sur une table de réunion, et ils venaient de glisser à terre. Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées. A l'autre bout de la table, Syd le regardait avec un sourire narquois.

— Tu es bien, là ?

— Ces chaises ont été dessinées par des sadiques, maugréa-t-il en faisant pivoter sa nuque.

George s'était approprié ce bureau du détachement de Sacramento, et les avait parqués là pendant qu'il cherchait des infos sur Randall Grant. Jake avait plaidé pour une chambre dans un motel, mais George lui avait clairement fait comprendre que c'était soit le bureau, soit la garde à vue. Avec, dans les yeux, une lueur qui avait fait sérieusement réfléchir Jake.

— Tu as dormi un peu ? demanda-t-il.

— Je me suis allongée par terre.

— Vraiment ?

Jake fixa d'un œil dubitatif le tapis crasseux couvert de taches de café.

— C'est toujours mieux qu'une grotte chauffée à la bouse au Pakistan.

— Sans doute.

Il jeta un œil à sa montre. 5 heures du matin. Il y avait presque douze heures qu'ils attendaient ici. Son estomac gargouillait. Il avait tellement faim qu'il était prêt à manger de la nourriture de cafétéria. Il avait besoin de rappeler Kelly, aussi, maintenant que les choses s'étaient calmées. Il était 7 heures au Texas. Elle était sans doute réveillée. Cela dit, mieux valait attendre d'avoir l'estomac plein pour le faire.

— Un tour au mess, ça te dirait ?

— D'après ce que j'ai compris, on n'est pas censés quitter cette pièce, remarqua Syd en levant un sourcil.

— Depuis quand est-ce que tu te laisses arrêter par ce genre de considérations ?

— Très juste. Allons-y.

George ouvrit la porte à l'instant où ils allaient quitter la pièce.

— On essaie de se faire la malle ?

— Plutôt de manger un morceau, répondit Jake. On dépérit, ici.

— Ça ne te tuerait pas de sauter un repas, lança George avec un regard appuyé en direction du ventre de Jake. Tu m'as l'air d'avoir des réserves.

— Foutaises, dit Jake sur la défensive. Je suis pile à mon poids de forme.

— Vous, ma chère, vous êtes parfaite, dit George à Syd en lui adressant un clin d'œil. Quoi qu'il en soit, vous devriez peut-être reporter votre évasion. J'ai des nouvelles de votre gars.

— Alors ? demanda Jake, le cœur serré.

L'humour de George lui paraissait forcé, et Syd avait l'air de le sentir aussi.

— De mauvaises nouvelles, dit-elle sur un ton impassible.

— Ouais.

George sortit une photo d'un dossier.

— C'est lui ?

Syd regarda l'image la première. Sans faire aucun commentaire, elle hocha la tête et la fit passer à Jake. C'était une photo de morgue typique, avec cet éclairage cru qui donnait l'impression du noir et blanc. C'était bien Randall Grant. Il avait pris une balle dans la tempe, à bout portant. Sa mort avait dû être rapide et relativement indolore.

— Merde, dit Jake en rendant la photo. Il est où ?

— Au Texas. En demandant ses empreintes au labo, j'ai vu qu'un autre détachement du Bureau les avait identifiées ce matin. J'ai passé quelques coups de fil, mais ils ne veulent rien lâcher pour l'instant.

— Ça veut dire quoi ? Qu'ils ne savent pas qui l'a tué ?

— J'ai eu l'impression qu'il est lié à une grosse affaire là-bas. Ils ont fait venir des unités mobiles, et le niveau d'alerte officiel va passer à l'orange, peut-être même au rouge.

— A cause de la mort d'un scientifique ? demanda Syd d'un air perplexe.

— Ce type était physicien, c'est bien ça ? Et vous le soupçonnez d'avoir transmis des secrets nucléaires à des gens mal intentionnés ?

— C'est une possibilité, répondit Syd d'un air songeur. Comment est-ce qu'il a atterri au Texas ?

— Aucune idée. Je ne l'ai pas repéré sur les listings des compagnies aériennes.

— Il a pu monter dans un avion privé, dit Jake. On a une idée de ce qu'il faisait là-bas ?

— Comme je viens de le dire, mes *compadres* au Texas font bouche cousue.

George jeta un regard sur Jake et ajouta :

— Mais j'ai l'impression que tu pourrais avoir tes entrées là-bas.

— Pourquoi ? demanda Syd. Jake n'a jamais travaillé au Texas.

— Non, mais c'est sa fiancée qui a retrouvé le corps.

— Quoi ?

Jake reprit le formulaire et balaya rapidement le texte sous la photo. C'était un rapport classique de type FD302. Cette fois, le nom de Kelly lui sauta aux yeux. Il se rappela subitement leur dernière conversation téléphonique. Elle avait dit quelque chose au sujet de Jackson Burke et d'une poudre bleue bizarre.

— Merde, merde..., répéta-t-il.

— Appelle ta petite amie, dit George en indiquant le combiné sur le bureau. Histoire d'essayer de comprendre ce que c'est, ce bazar.

Dante regardait la bombe entourée de son baril doublé en plomb descendre lentement vers le centre du char. Celle qui était destinée à San Antonio avait merdé — les crétins chargés de l'entrepôt s'étaient fait piéger par le FBI. Il secoua la tête. Il devenait de plus en plus difficile de trouver des gens de confiance. Le pire, c'était que la responsabilité de leurs conneries lui retombait dessus, du moins aux yeux de Jackson. A partir de maintenant, il fallait que tout marche comme sur des roulettes.

Il n'arrivait toujours pas à croire que le FBI avait repéré l'entrepôt de Laredo. Il allait être obligé de ramasser une nouvelle bande de clandestins pour conduire le char. Sur ce point, Jackson avait été catégorique : il fallait que des immigrés, en particulier des Mexicains, soient accusés de la première explosion. Ce n'était pas un gros problème, en soi. Dante avait encore des Minutemen à disposition pour jouer les coyotes. Le plus délicat serait de fabriquer un nouveau char dans les temps. Dieu merci, il avait fait stocker les matériaux de construction dans un autre entrepôt.

A présent, ses gars entouraïent la structure en grillage de serpentins verts, rouges et blancs. Malgré lui, un sourire retroussa ses lèvres. Qui aurait pu deviner que l'atelier d'artisanat de Corcoran lui serait un jour si utile ?

Son téléphone sonna. Dante jeta un œil à l'écran avant de répondre.

— Vous les avez eues ?

— Chef, c'est Curtis Clay à l'appareil.

Dante fronça les sourcils en fouillant dans sa mémoire. Un petit aux yeux de fouine lui vint à l'esprit. Le copain d'un de ses gars en Californie.

— Tu n'es pas censé avoir ce numéro.

— Je sais, mais... Jonas m'a dit d'appeler si jamais ça tournait mal.

Une moue retroussa les lèvres de Dante. Evidemment, tout le monde se tapait tout le monde en prison, mais il avait du mal à encaisser ceux qui continuaient une fois sortis. S'il tolérait Jonas, c'était uniquement parce qu'il était malin et qu'il savait obéir aux ordres sans la ramener.

— Et alors ?

— Eh bien...

Curtis s'éclaircit la gorge.

— Jonas n'est pas rentré hier soir. Et à la télé, ils parlent d'un gros coup de filet à Winters. Les flics ont arrêté une bande de motards, tout près de l'endroit où vous les aviez envoyés.

Une note d'accusation perçait dans sa voix.

— Il avait dit qu'il serait rentré avant la nuit.

Dante crut entendre un reniflement à l'autre bout du fil.

— Ouais, dit-il. Peut-être qu'il a enfin eu les couilles de te plaquer pour une nana.

Il y eut un silence, puis Curtis reprit d'une voix geignarde :

— Ils disent qu'il y a des morts, aussi. Mais ils refusent de donner des noms.

— Et les filles ?

— Quelles filles ?

— Celles que Jonas était censé récupérer.

Dante ferma les yeux et se retint de fracasser le téléphone contre le mur. Merde ! Si c'était vrai, il venait de perdre d'autres hommes. Et Jonas était censé intervenir dans la phase suivante. Il n'avait pas d'autres hommes de confiance dans la région. Quelle connerie d'avoir fait appel aux Rogues ! Dante n'avait jamais trop aimé travailler avec les motards : ils avaient une organisation trop anarchique et, quand ils se faisaient arrêter, ils avaient tendance à tout balancer. Ils devaient être en train de se mettre à table en ce moment même. Il se repassa rapidement les informations qu'il leur avait données, se demandant si elles permettaient de remonter jusqu'à lui ou, pire, jusqu'à Jackson.

— Ils en ont pas parlé à la télé.

— Je me fous de la télé, espèce de crétin ! Je veux que tu prennes ton téléphone et que tu te renseignes sur ce bordel. Je veux savoir où on les a emmenés et ce qui est arrivé aux femmes dans la maison.

Dante commença à faire une liste dans sa tête. D'abord, contacter un de ses soldats à l'ombre, histoire de faire comprendre à ces connards de motards qu'ils n'avaient pas intérêt à parler. La police de Winters n'avait sans doute pas de cellule de détention ; de toute façon, ils ne prendraient pas le risque d'y enfermer autant de gars du coin. Ils avaient probablement été transférés à Vacaville ou à Davis. Vacaville serait le mieux ; il avait encore un réseau solide, là-bas. Au pire, ils se trouvaient à la prison fédérale de Sacramento. Là-bas, il serait plus difficile de les toucher, mais pas impossible.

Si l'info était passée à la télé, les fédéraux avaient dû planquer les filles dans une maison sécurisée. Dante pesa le pour et le contre, et décida de ne plus s'emmerder avec elles. Ces nanas portaient la poisse : depuis l'enlèvement de la petite, tout allait à vau-l'eau. Ils étaient si près du but, maintenant, qu'il ne pouvait prendre le risque d'aggraver la situation. En plus, depuis la mort de Grant, il n'avait plus vraiment de raison de s'en prendre à sa famille, sauf pour se

venger d'un cadavre. Ça pouvait attendre. Les fédéraux ne les surveilleraient pas jusqu'à la fin des temps.

Creeper sortit du bureau en faisant signe qu'il devait lui parler. Dante leva la main pour le faire patienter.

— C'est bien compris, Curtis ? D'ici une heure, grand maximum, je veux que tu me rappelles, et pas avec des infos bidon de la télé.

Il raccrocha sans dire au revoir et leva les yeux vers Creeper.

— Quoi ?

— Ils ont retrouvé le mec.

— Quel mec ?

Je suis entouré de débiles, pensa-t-il.

— Le type, là, le scientifique, quoi..., marmonna Creeper en basculant d'un pied sur l'autre.

— Quoi, à Houston ?

— Ouais. Les fédéraux ont débarqué et tout. Je pensais que vous voudriez être au courant.

Il battit en retraite vers le bureau, manifestement effrayé par l'expression de Dante.

Ce dernier serrait de toutes ses forces le portable entre ses doigts. Il voyait à peine ses hommes s'activer autour du char. Il reconnut le pressentiment qui montait en lui : il signifiait que l'affaire était sur le point de lui péter à la gueule. Il l'avait ressenti ce fameux jour à la banque, juste avant que le flic en congé dégage son calibre. Résultat, il s'était retrouvé à Corcoran pour complicité de meurtre. Si les fédéraux avaient repéré l'entrepôt, à la seconde où ils verraient la poudre bleue, ils comprendraient qu'il se tramait quelque chose d'important. Ils allaient fermer à la circulation tous les grands axes routiers et tous les ponts. Dante secoua la tête. La veille du grand jour. Ils étaient si près du but...

Il avait besoin d'appeler les autres chauffeurs pour faire le point. Au pire, il modifierait le plan d'action. Selon Jackson, la différence entre un grand général et un général médiocre, c'était la capacité à s'adapter aux circonstances fluctuantes sur le champ de bataille. Dante inspira profondément. Au final, tout irait bien. Il allait s'en assurer, même s'il devait conduire lui-même un de ces putains de chars.

Kelly fut réveillée par des coups de poing à la porte. Elle roula sur le flanc et posa un regard trouble sur le réveil. 8 heures. Elle avait fini par s'endormir bien après minuit. Son portable était encore ouvert sur le lit, et affichait les volutes vertes de l'économiseur d'écran. A côté de l'ordinateur, il y avait un bloc-notes orné du logo du motel, couvert de notes griffonnées au sujet de Jackson Burke.

— Qu'est-ce que tu fiches, Jones ? Tu es encore vivante ?

C'était Rodriguez. Kelly se redressa lentement en position assise et regretta de s'être endormie tout habillée. Sa dernière chemise propre était dans un état épouvantable.

— Un instant.

En s'avançant vers la porte, elle se regarda dans la glace et fronça les sourcils.

— Pas trop tôt, dit Rodriguez en la jaugeant du regard. J'allais défoncer la porte. Tu as enfin réussi à dormir, hein ?

— Pas suffisamment. Qu'est-ce qui se passe ?

— Ils ont identifié le macchabée.

— Ah ?

Kelly parcourut rapidement les fax qu'il lui tendait. Le mort était un ingénieur nucléaire employé dans un labo géré par le ministère de la Défense. Rien à voir avec les marginaux extrémistes sur lesquels ils étaient tombés jusqu'à présent. Mais pour la poudre bleue, c'était de mauvais augure.

— J'ai parlé à un gars de la cellule des matières dangereuses, reprit Rodriguez en lisant dans ses pensées. Il a dit qu'on ferait mieux de faire des analyses pour savoir si on a été irradiés. McLarty a mis un truc en place à l'hosto du centre-ville, on est censés y aller dès que possible. Mais comme on n'a été en contact que pendant quelques minutes, et qu'ils nous ont fait enlever nos vêtements et nos chaussures, il y a des chances pour que ce ne soit pas trop grave.

— Quoi, on va juste perdre tous nos cheveux ?

Kelly tenta de prendre un ton désinvolte, mais elle se rendait subitement compte de la gravité de la situation. Elle pensa à Jake. Comment réagirait-il ? Une part d'elle-même se demandait si cela lui ferait quelque chose.

— Si jamais c'est le cas, je demande une pension d'invalidité totale, déclara Rodriguez en essayant de répondre sur le même ton.

Il passa la main dans ses cheveux coupés en brosse.

— Il y a des gens qui s'entretueraient pour avoir ma chevelure. Et je veux qu'on me rembourse mes pompes. Cette affaire a été infernale pour ma garde-robe.

— Leonard a une idée des raisons pour lesquelles ce Grant s'est fait tuer ?

— Sûrement pas pour lui piquer ses vêtements, en tout cas.

Elle leva un sourcil sévère et il reprit son sérieux.

— O.K., ça ne rigole plus, j'ai compris. Leonard n'a pas daigné m'adresser la parole. Mais après notre visite à l'hôpital, je repasserais bien à l'entrepôt, histoire de voir ce qu'on peut dégotter.

— Histoire de te faire irradier de nouveau ?

— Je veux juste savoir ce que c'est, tout ce bordel. C'est notre affaire, après tout. C'est grâce à nous que les autres sont ici. Je dis qu'il faut se battre pour essayer de reprendre la main. Demande à McLarty de nous appuyer.

— Je peux essayer, mais son enfant chéri, c'est toi.

— Arrête, rétorqua Rodriguez avec un grand sourire. Tout le monde sait que tu es sa préférée.

Kelly se sentit rougir.

— Si c'est vrai, il a une manière bizarre de le montrer. Laisse-moi une minute pour me préparer.

— Un coup de peigne ne serait pas du luxe non plus, dit Rodriguez en posant un regard appuyé sur son crâne.

Une heure plus tard, Kelly tressaillit dans un fauteuil tandis qu'une infirmière lui plantait une seringue dans le bras.

— Je ne savais pas qu'on pouvait analyser l'irradiation avec une

prise de sang.

L'infirmière gardait son attention fixée sur la seringue.

— C'est une procédure relativement récente, mais c'est sans doute la plus rapide.

— Et si j'ai été exposée à une grosse dose ?

— Le docteur va arriver dans un instant, il vous expliquera.

La jeune femme évita le regard de Kelly en la raccompagnant jusqu'à la salle d'attente. Celle-ci l'interpréta comme un mauvais signe.

Avachi sur une chaise, Rodriguez buvait une canette de jus de pomme. Il la brandit en l'air pour accueillir Kelly d'un geste las.

— Ils t'ont donné du jus ? C'est gratuit.

— Non, dit Kelly en se tournant vers l'infirmière. J'aurais dû en recevoir ?

— En général, on le réserve à ceux qui risquent de s'évanouir, mais si vous en voulez...

— Laissez tomber.

Kelly prit une chaise à côté de Rodriguez.

— Peur des aiguilles ?

C'était au tour de son coéquipier de rougir. Les ecchymoses sur son visage commençaient enfin à s'estomper ; son nez, en revanche, restait visiblement de guingois.

— Après la semaine que j'ai passée, je ne suis plus vraiment en état de perdre du sang. Ils t'ont dit qu'il faudrait au moins 24 heures pour avoir les résultats ?

Kelly confirma d'un hochement de tête.

— Le médecin est censé venir nous parler de nos options possibles.

— Antibiotiques, antiémétiques, iodure de potassium. Une greffe de moelle osseuse dans le pire des cas.

— Qui te l'a dit ?

— Je me suis renseigné sur internet, hier soir. La pilule qu'ils t'ont donnée, tout à l'heure, c'est de l'iodure de potassium. Ça empêche la thyroïde de fixer l'iode radioactif. Evidemment, si on a été exposé à une autre forme de rayonnement, on est cuits. Mais ils ne peuvent rien faire de plus avant d'avoir les résultats.

Rodriguez se leva et ajouta :

— On y va ?

Kelly le regarda un instant. La détermination lui faisait serrer les mâchoires. Il avait probablement raison. Le médecin leur demanderait d'attendre les résultats du labo. Autant se préoccuper du problème à ce moment-là.

— D'accord.

— Tu as parlé à McLarty ? demanda Rodriguez tandis qu'ils regagnaient leur voiture.

— J'avais l'intention de l'appeler en route. La batterie de mon téléphone est morte hier soir, je l'ai mise à recharger.

Une fois installée dans la voiture, elle décrocha l'appareil du chargeur. L'instant d'après, il se mit à sonner. C'était Jake.

— Salut, dit-elle.

— Kelly, bon sang, est-ce que ça va ?

Enfin, il s'inquiète ! pensa-t-elle.

— Très bien, merci. On vient de quitter l'hôpital. Ils devraient avoir les résultats des analyses d'ici demain.

— O.K. Tu te diriges vers l'entrepôt, maintenant ?

— Euh... oui, répondit Kelly sur un ton perplexe.

— Super. Je te retrouve là-bas.

— Quoi ? Tu es où, là ?

— A Houston. C'est une longue histoire, mais on dirait que nos affaires se recourent.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Kelly essayait vainement d'assimiler les propos de Jake. Comment une affaire de kidnapping en Californie pouvait-elle recouper l'enquête sur le meurtre de Morris ?

— Ecoute, je t'expliquerai. A tout à l'heure.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Rodriguez.

— Aucune idée. Mon fiancé est ici et il semble dire que son enquête recoupe la nôtre.

— Tant mieux, dit Rodriguez. J'ai hâte de revoir Jake.

Il engagea la voiture sur la rocade et fit vrombir le moteur.

— Lui, il pourra peut-être nous expliquer ce que c'est, ce bordel.

Assis devant une rangée de glaces, Jackson Burke observait son reflet. L'événement était important : une interview pour un magazine politique national, au lendemain de sa nomination au Sénat. Il avait choisi sa tenue en conséquence : un costume bleu marine classique, bien coupé mais pas trop luxueux, pour éviter de s'aliéner sa base. Une cravate rouge, sans rayures, un peu plus large que ne le prescrivait la mode actuelle. Et, bien sûr, le fameux pin's aux couleurs du drapeau américain. Il avait demandé à la maquilleuse de faire disparaître les poches sous ses yeux et d'unifier son teint, sans pour autant lui donner l'air d'un dandy. Il savait exactement ce que les gens attendaient de leurs représentants politiques. L'attention au détail était primordiale. Si vous aviez *l'air* digne de confiance, ils vous faisaient confiance. Eviter d'avoir l'air trop raffiné sous peine de passer pour un baratineur, lâcher deux ou trois expressions du cru, et ils vous mangeaient dans la main. Il avait passé sa vie entière à parfaire son image et à consolider sa position en tant que donateur majeur et porte-étendard de l'antenne locale du parti. Quand le moment était venu de désigner le successeur de Duke, une seule option s'était imposée. Certes, il y avait eu quelques heures de flottement, et des rumeurs selon lesquelles le gouverneur envisageait de nommer un basané du Sénat local. Un simple coup de fil avait suffi à lui rappeler d'où était venu l'argent de ses innombrables campagnes. Aujourd'hui, c'était l'heure pour Jackson de récolter les fruits de ses efforts.

Evidemment, il aurait pu se présenter contre Duke aux prochaines élections. Mais il y avait le risque de diviser le vote du parti, sans parler de se mettre à dos Duke et ses sympathisants. La solution qu'il avait retenue était décidément plus élégante. Duke était consacré comme martyr de la cause, il laissait ses idées en héritage et ses sympathisants à Burke. Tout le monde y gagnait. Et à partir de demain, il prendrait en main les rênes non seulement de l'Arizona, mais de la nation tout entière. Tout ce qu'il avait dit la veille, lors de la cérémonie d'investiture, semblerait chargé de prescience. Lui, et lui seulement, savait comment protéger le peuple américain du danger qui rôdait à ses frontières. Il avait déjà rédigé le discours qu'il prononcerait dans le sillage du désastre, où il épinglait l'administration actuelle pour son échec à endiguer les flux de terroristes, de criminels et de prostituées qui détruisaient le

mode de vie américain.

Le public aurait peur. Il serait sans doute encore plus effrayé qu'il ne l'avait été par le 11-Septembre. Or, Burke s'était préparé à tirer pleinement profit de cette peur. A en juger par ce qui s'était passé pour le Patriot Act, le Congrès était capable d'avaliser en quelques semaines des législations douteuses, dont les effets se feraient ressentir pendant de longues années. Le président, déjà confronté à un électorat désabusé, se retrouverait en chute libre dans les sondages, à la veille des élections. Et si tout se passait comme prévu, il aurait en face de lui un adversaire de poids, un homme réputé pour sa fermeté et sa force, les qualités dont l'Amérique aurait le plus besoin à ce moment précis. Un peu sur le modèle de Giuliani, mais sans les liaisons sordides.

Son téléphone sonna, et il fronça les sourcils en regardant l'écran. Quelle déception, ce Dante ! Il était infiniment plus compétent que la racaille avec laquelle il traînait, et il avait su mobiliser des partisans issus de milieux auxquels Burke n'aurait jamais pu accéder. Mais depuis peu, il accumulait les échecs. Voilà qui prouvait ce dont Burke s'était toujours douté. Les perdants restaient des perdants.

Il répondit à la quatrième sonnerie.

— Oui.

Il écouta un moment, puis fronça encore plus les sourcils. Une assistante de production apparut à l'entrée de la loge et leva les cinq doigts de la main. Jackson indiqua d'un signe de tête qu'il avait compris, et attendit que la fille s'éloigne pour parler.

— C'est une très mauvaise nouvelle, dit-il. Comment l'ont-ils trouvé ?

En écoutant la réponse de Dante, il sentit un flux de sang remonter le long de son cou et teinter son visage.

— Tu as raison. Dans les circonstances, il faut redéfinir les cibles. On se rabat sur les sites alternatifs. Débrouille-toi.

Burke raccrocha et tambourina des doigts sur l'accoudoir de son fauteuil. Il sentait sa tension artérielle grimper. Fouillant dans la poche de sa veste, il trouva le flacon de comprimés et en avala un. Tandis que son pouls se stabilisait, il ferma les yeux et se concentra sur sa respiration. Tout allait bien se passer. Il avait pris toutes les précautions possibles, et il espérait que Dante en avait fait autant. Aucun élément ne le liait à l'entrepôt découvert par le FBI, et, selon Dante, il leur faudrait des jours pour arriver à comprendre

quoi que ce soit. A ce moment-là, il serait déjà trop tard.

L'assistante réapparut. Jackson se leva de son fauteuil et la suivit dans un long couloir. En route, il répéta le sourire détendu qu'il arborerait en montant sur le plateau. Dans un sens, ce contretemps était peut-être bénéfique. Les nouvelles cibles étaient moins évidentes que les premières, ce qui voulait dire qu'il n'avait pas à s'inquiéter de mesures de sécurité prises à la dernière minute. Et quand tout serait terminé, il enverrait Dante prendre des vacances bien méritées, dont il ne reviendrait jamais.

Jackson fit rouler ses épaules en arrière et attendit le début des applaudissements pour bondir sur scène et serrer la main du présentateur. *Rien ne peut m'arrêter dans mon élan*, pensa-t-il en levant les deux bras vers la foule pour laisser son approbation déferler sur lui.

Kelly balaya la scène du regard. Le périmètre de sécurité s'étendait maintenant sur un rayon de sept cents mètres autour de l'entrepôt. Pour arriver à une centaine de mètres du bâtiment, ils avaient dû passer deux postes de contrôle. L'entrepôt était entièrement recouvert de bâches en plastique. Sur le parking, les laboratoires et les unités mobiles étaient garés à touche-touche. On aurait dit qu'une petite ville avait poussé au cours des dernières heures. Des dizaines de personnes se pressaient de mobile home en mobile home, la plupart dissimulées sous des combinaisons et des masques de protection contre les matières dangereuses, comme des papillons de nuit blancs voltigeant autour d'une lampe. C'était de la folie furieuse, pensa Kelly en les observant.

— La vache..., dit Rodriguez avec une sorte de déférence.

Kelly se douta qu'elle devait avoir le même air de respect teinté d'ahurissement. Durant toutes ces années au sein du Bureau, elle n'avait jamais rien vu de cette envergure. L'énormité de leur découverte, faite plus ou moins par hasard, lui apparaissait pleinement.

On les aiguilla rapidement vers un des mobile homes. Sur le seuil de la porte, Kelly hésita un instant avant d'entrer. Le bureau était bondé. Au fond de la pièce, Leonard était encadré de deux autres agents, vêtus comme lui de pantalons de costume et de coupe-vent. La cinquantaine, un peu plus grand que la moyenne, il avait un nez qui ressemblait à un bec d'oiseau et les cheveux teints. Face à lui, adossé au mur, il y avait Jake.

Kelly fut surprise par l'émotion qui monta brusquement en elle. Toute la tension nerveuse de la semaine écoulée la rattrapa, et elle dut se retenir de se jeter dans ses bras. Comme s'il avait senti sa présence, il se tourna vers elle. Un grand sourire s'épanouit lentement sur son visage, puis il traversa la pièce en deux grandes enjambées, en jouant des coudes pour se frayer un chemin jusqu'à elle. Il l'attrapa dans ses bras et embrassa ses cheveux.

— Salut, ma belle, chuchota-t-il. Tu m'as manqué.

Kelly se laissa aller contre lui pendant un moment, puis elle se

rendit compte que tous les regards étaient fixés sur elle. Elle se raidit et s'écarta avec un faible sourire.

— Alors, vous vous connaissez, dit sèchement Leonard.

— Jake est mon fiancé, expliqua-t-elle en se passant la main dans les cheveux.

— Nous étions justement en train de nous étonner de cette coïncidence.

Le visage de son supérieur se durcit. Kelly eut l'impression que rien ne lui aurait fait plus plaisir que de lui coller une paire de menottes.

— Il y a eu du nouveau dans l'affaire ? demanda Rodriguez en se pressant derrière elle.

Kelly avança pour lui faire de la place, tout en jaugeant le reste de l'assemblée. Elle reconnut Syd, qui la salua de son habituel signe de tête dédaigneux. Un deuxième agent, d'origine asiatique, se tenait à côté d'elle. L'ambiance n'était pas à la convivialité.

— On pourrait dire ça, expliqua Leonard. Le mort avait apparemment fait appel à ces gens pour retrouver sa fille. Entre-temps, il a lui-même disparu.

— Où est la fille ? demanda Kelly en se tournant vers Jake.

— Elle va bien. Elle est à l'hôpital de Sacramento avec sa mère et sa sœur.

Le portable de Leonard sonna. Il fit mine de se détourner, comme s'il était possible, dans de telles circonstances, d'avoir une conversation privée.

— Agent Leonard.

Chacun resta figé sur place, attendant en silence la fin de la conversation. Kelly sentit le bras de Jake entourer sa taille. Du bout du pouce, il caressa son flanc à travers sa chemise, et elle réprima un frisson de plaisir. A présent qu'il était ici, tous ses doutes au sujet de leur avenir lui semblaient ridicules.

Leonard raccrocha.

— Eh bien ? demanda Syd.

— Dans cette enquête, répondit Leonard sur un ton catégorique, nous sommes contraints de ne divulguer les informations qu'aux personnes strictement concernées.

— C'est *mon* enquête, fit remarquer Kelly sur un ton farouche.

— Ça l'était, rectifia Leonard tranquillement. Elle est à présent dirigée par un groupe d'intervention sous l'égide du Homeland Security. Si vous n'êtes pas contente, parlez-en à votre chef. Il a nous donné son feu vert.

— Les amis, intervint l'agent asiatique, si on baissait le ton ? On fait tous partie de la même équipe.

— Pas vraiment, rétorqua Leonard.

Il tendit le doigt vers Syd et Jake et ajouta :

— Sauf erreur, ces deux-là sont des civils.

— Des civils qui ont des infos sur votre victime et qui peuvent peut-être faire la lumière sur ce qui s'est passé, poursuivit l'agent calmement. J'imagine que le temps presse. Si on se la joue cool, on a tous à y gagner.

Leonard ouvrit la bouche pour répondre, mais Syd lui coupa la parole.

— Je sais sur quoi Randall travaillait. J'ai une idée de ce qu'il a pu leur livrer.

Jake tourna brusquement la tête. Intéressant, pensa Kelly. Syd n'avait pas informé son nouvel associé de ce qu'elle savait.

— On est déjà en train de...

— Poser la question au labo ? ricana Syd. Bonne chance ! A mon avis, ils sont tellement occupés à essayer de se couvrir qu'ils vont vous enterrer sous les paperasses.

Leonard haussa les épaules d'un air irrité.

— Et alors ? demanda-t-il. Quelle est votre hypothèse ?

— Randall était chargé de surveiller le transport de déchets faiblement radioactifs vers des centres de traitement sécurisés. D'après moi, on l'a payé pour modifier la trajectoire de certains convois.

D'un signe de tête, elle désigna l'entrepôt et ajouta :

— Ça collerait avec ce que vous avez trouvé là-bas ?

— Peut-être, dit Leonard sur un ton évasif.

— Randall était physicien de formation. Si les gars qui l'ont enlevé voulaient fabriquer, disons, une bombe sale...

Leonard se raidit visiblement, et Syd lui fit un sourire satisfait.

— ... Ils auraient besoin de quelqu'un dans son genre pour leur

permettre d'accéder à des matières radioactives. Donc, ils l'ont laissé continuer à travailler au labo, et quand l'argent n'a plus suffi à le convaincre, ils ont pris sa fille. Ensuite, ils l'ont kidnappé à son tour pour la deuxième phase du projet, le traitement de la matière première. C'est raccord ?

Leonard se balançait d'un pied sur l'autre et regarda les hommes autour de lui avant de répondre.

— C'est raccord, dit-il enfin.

Kelly observait Jake à la dérobée. C'était seulement la deuxième fois qu'elle le voyait aussi furieux.

— Et tu as compris tout ça quand ? demanda-t-il d'une voix posée mais accusatrice.

Syd balaya l'air de la main.

— Détends-toi, Jake. Ça m'est venu dans l'avion, une fois que George nous a expliqué ce s'était passé ici.

— Merci de nous avoir fait part de vos idées, dit Leonard. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai du travail.

— Attendez, dit l'agent asiatique. Ne me dites pas qu'elle ne vous a pas aidés.

— Si, bien sûr. Mais savoir comment la matière première est arrivée ici, ce n'est pas notre priorité immédiate.

— Vous voulez savoir où elle est partie ! dit Kelly.

Elle venait subitement de comprendre quelque chose. Tous les éléments défilèrent dans sa tête, depuis le début : les clandestins, Jackson Burke, le char décoré de banderoles.

— Je crois que je le sais.

Tous les regards se tournèrent vers elle.

— Vous plaisantez ? gronda Leonard. Je trouve que vous en savez un peu trop long sur cette affaire, agent Jones.

— Peut-être parce qu'elle fait bien son travail, dit Jake en s'avançant d'un air menaçant.

Kelly lui lança un regard d'avertissement qui le fit reculer.

— Comme je vous l'ai dit, j'enquête sur cette affaire depuis le début. Seulement, jusqu'ici, je ne savais pas ce que je cherchais. Mais là...

Une idée lui vint à l'esprit et la figea sur place.

— Eh bien ? demanda Leonard avec impatience.

— On est le combien, demain ? dit-elle en se tournant vers Rodriguez.

— Le 4.

Ses yeux s'écarquillèrent et il ajouta :

— Merde ! Le 4 juillet. Les défilés de l'Independence Day.

— Exactement, dit Kelly. Voilà qui explique l'histoire du char.

— Cela nous est déjà venu à l'esprit, dit sèchement Leonard. C'est la date la plus logique pour un attentat.

— Alors... vous êtes en train de vérifier les sites des défilés ? demanda Kelly, un peu démontée.

Leonard laissa échapper un rire amer.

— Lesquels ? On sait que plusieurs semi-remorques sont passés dans l'entrepôt. Ils ont pu transporter les bombes à des centaines de kilomètres d'ici. D'après l'heure de la mort du macchabée, on peut penser qu'ils ont quitté les lieux il y a vingt-quatre heures. Ce qui fait un rayon de deux mille kilomètres dans lequel chercher.

— La vache ! dit Jake. En gros, ils peuvent être n'importe où aux Etats-Unis.

— Attendez, coupa Syd. Vous avez bien dit *les* bombes ?

Leonard lança un regard à la ronde et parut prendre une décision.

— Oui, répondit-il. Dans l'entrepôt, on a trouvé de l'iridium, qui est la principale composante des caméras radiographiques. Elles sont utilisées par certaines branches de l'industrie, en particulier pour l'inspection des oléoducs. Quand on a su ce qu'on cherchait, on a vérifié l'historique des transports de ce type, et on s'est aperçus que notre victime a modifié l'itinéraire de trois convois prévus pour le 29 juin. Chacun des convois transportait une caméra, qui renferme suffisamment de matière première pour fabriquer une bombe sale. Si on se fie aux traces de pneus, on cherche trois semi-remorques, et peut-être autant de bombes. Mais ils ont aussi bien pu concentrer les matières radioactives dans une seule bombe, ou les disperser pour en fabriquer une dizaine. On n'a aucun moyen de le savoir.

— Bon sang ! murmura Jake. Ça peut faire combien de victimes, une bombe comme ça ?

— Ça dépend. La déflagration initiale ne serait pas comparable à

celle d'une bombe nucléaire. Mais si une bombe explose dans une grande ville et que les habitants entendent parler de radiations...

Son visage s'assombrit et il ajouta :

— On risque une panique générale. En plus, toute la région serait contaminée par les retombées radioactives. Ce serait une opération énorme pour la décontaminer.

— Cela pourrait paralyser le pays tout entier, dit Kelly.

— Le 11-Septembre, à côté, ce ne serait pas grand-chose, confirma Leonard.

— En gros, vous cherchez des cibles potentielles, dit Syd.

Leonard hocha positivement la tête.

— Malheureusement, il y a un défilé prévu pour demain dans toutes les grandes villes et dans un bon paquet de moins grandes. Certaines municipalités exigent que les chars soient enregistrés à l'avance, d'autres non. Il nous est absolument impossible de couvrir tous les défilés.

Un silence lugubre s'installa.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? demanda enfin Jake.

— On fait déjà tout ce qui est en notre pouvoir, dit Leonard en les raccompagnant vers la porte. Merci de votre aide, en tout cas. On reste en...

— J'ai une piste que vous pourriez suivre, dit Kelly. Mais en échange, je veux rester sur l'affaire.

Dante se tendit en approchant du barrage policier. On aurait dit un banal contrôle de routine, mais depuis que les fédéraux avaient découvert l'entrepôt, tout était possible. Creeper était au volant, et lui lança un regard.

— Reste cool, lui conseilla ce dernier.

Creeper était connu pour son flegme imperturbable. Un jour, il avait tué une famille de cinq personnes, puis il s'était préparé un sandwich et avait regardé la télévision avant de partir. Sur une mission comme celle-ci, Dante s'était dit que l'essentiel était d'avoir

un chauffeur qui ne craquerait pas s'il se faisait arrêter pour excès de vitesse. En plus, Creeper avait le permis poids lourd.

Un des flics laissa passer une Toyota blanche et agita la main pour qu'ils avancent. Creeper engagea le dix-huit roues entre les cônes de signalisation. Le flic lui fit signe de baisser sa vitre.

Dante se mordit l'intérieur de la lèvre, contrarié par l'attitude du flic. *Ces connards de la garde mobile*, pensa-t-il. *Faut toujours qu'ils jouent les petits chefs*. Un deuxième policier apparut de son côté à lui. Dante lui fit un grand sourire et agita même la main.

— Bonjour, officier.

— Vous allez où, les gars ?

— San Diego.

— Ah ouais ? Vous venez d'où ? Vous m'avez l'air d'être chargés à bloc.

— Des mèches de perceuse, expliqua Dante. Elles vont partir en Chine.

De fait, les caisses extérieures contenaient des mèches métalliques — mais elles n'étaient remplies qu'à moitié, pour compenser le poids supplémentaire du baril doublé de plomb qui renfermait la bombe.

Le flic les regarda pendant un moment. Dante pouvait presque voir les rouages tourner dans sa tête. Creeper et lui n'étaient manifestement pas des citoyens honnêtes et disciplinés ; n'importe quel flic qui se respectait était capable de le sentir. Mais les routiers étaient nombreux à avoir fait de la taule. Ce n'était pas une raison suffisante pour les arrêter.

Faites qu'il n'inspecte pas la remorque ! se répétait-il dans sa tête comme une litanie.

— Ça vous dérangerait de vous ranger sur le bas-côté ? dit le flic du côté de Creeper. On va jeter un coup d'œil à l'intérieur.

— Aucun problème, répondit le chauffeur.

Il s'avança vers l'accotement, où attendait un troisième flic muni d'un bloc-notes à pince. Le poulx de Dante s'accéléra, mais il s'efforça de garder une expression détendue. Il lança un regard oblique à Creeper, qui arborait toujours son masque impénétrable. Ses mains, par contre, étaient crispées si fort autour du volant que ses articulations en étaient blanches. Ils étaient si près du but ! Ce véhicule était le dernier d'une caravane partie de Houston. Au cours

des deux derniers jours, ils avaient avalé du bitume, en mettant le cap d'abord sur le nord, puis sur l'ouest : plus de mille cinq cents kilomètres au total. Ils s'étaient arrêtés à chacun des sites pour vérifier l'avancement des préparatifs, puis avaient repris la route, chaque fois de moins en moins nombreux, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Creeper et lui. Aux alentours de Tucson, Dante s'était rendu compte qu'au cours des derniers jours, il avait vu plus de pays que dans tout le reste de sa vie. La majeure partie du voyage s'était déroulée de nuit, bien sûr, mais n'empêche... C'était quand même un sacré truc.

Tout ça pour ça, pensa-t-il. Un banal contrôle routier risquait de ruiner leur projet et de l'envoyer dans le couloir de la mort ou, pire, à Guantanamo. Les fédéraux prétendaient avoir fermé la prison, mais ils mentaient sûrement, comme d'habitude. *Merde...* Se retrouver enfermé avec une bande d'enturbannés serait pire que la mort.

Calme-toi, s'ordonna-t-il. Pour trouver quelque chose, il leur faudrait soulever trois rangées de caisses. Et comme la plupart des flics, c'étaient sans doute des flemmards.

Creeper se pencha en avant pour attraper le calibre sous son siège. Dante lui empoigna la main et secoua négativement la tête. C'était trop risqué. Si ça tournait mal, Dante générerait la situation depuis la cabine. Auquel cas il laisserait probablement son chauffeur en plan — mais ce dernier n'avait pas besoin de le savoir.

Creeper descendit de la cabine et fit le tour du camion pour ouvrir la remorque. Dante resta à gigoter sur son siège. Il entendit la porte de la remorque s'ouvrir, puis un grincement de bois. Ils avaient ouvert une caisse. Elles étaient extrêmement lourdes, il y avait veillé. Il s'imagina les flics pointant leur torche au-dessus des rangées pour essayer de voir le fond de la remorque. *Bonne chance*, pensa-t-il. *Maintenant, laissez-nous partir.*

La porte se refermait de nouveau. Il entendit le bruit métallique de la clenche. Alors, il expira lentement. Creeper dit quelque chose, et un des flics se mit à rire. La seconde d'après, son coéquipier remontait dans la cabine. Un grand sourire fendit le visage du flic tandis qu'il leur faisait signe de démarrer. Dante regarda le barrage routier disparaître dans son rétroviseur, puis ils passèrent une légère montée et il disparut tout à fait.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? demanda enfin Dante.

— A qui ?

— Au flic. Pourquoi il s'est mis à rire ?

— Je lui ai dit qu'il était grand temps que les Chinois voient débarquer un truc *Made in Texas*.

C'était la phrase la plus longue que Creeper avait prononcée depuis quatre ans que Dante le connaissait. En soi, c'était un événement. Mais quand on tenait compte du fait qu'il avait raconté une blague, à *un flic*, en plus... Dante resta un moment interdit, puis il éclata de rire.

— La vache, Creeper ! Je ne me doutais pas que tu en étais capable.

— Bon sang..., grommela Rodriguez. Autant chercher un camion dans une montagne de camions.

Il parcourait une feuille imprimée, un surligneur à la main.

— M'en parle pas, dit George en se frottant les tempes. Ça me donne mal à la tête, je me demande s'il me faut des lunettes. Tu en portes, Jake ?

— Non, grommela l'intéressé. Je ne suis pas encore un vieillard.

— Va te faire foutre, rétorqua George aimablement.

Installés dans le mobile home adjacent à celui de Leonard, tous trois parcouraient les déclarations d'impôts des sociétés-écrans liées à Jackson Burke. On avait déjà perquisitionné les autres entrepôts sur la liste de Rodriguez et de Kelly — c'était la piste qu'elle avait utilisée pour rester sur l'affaire. Malheureusement, ça n'avait rien donné. Pas de poudre bizarre ni de traces de radioactivité. Leonard avait chargé une deuxième équipe de revérifier les avoirs immobiliers des sociétés en question mais, pour l'instant, rien de nouveau de ce côté-là non plus. L'amie de Rodriguez au fisc avait bien fait son boulot.

Restait à creuser l'aspect logistique et à essayer de retrouver la piste des semi-remorques. Seul problème, la société de Burke était propriétaire de nombreuses entreprises légitimes, qui utilisaient des poids lourds pour transporter des biens et des matériaux à travers le pays. N'importe lequel de leurs véhicules pouvait avoir été dévié de son itinéraire normal pour livrer les bombes.

En partant du principe qu'un achat important, comme un camion, ferait l'objet d'une déduction fiscale, Jake, George et Rodriguez épluchaient des liasses de formulaires d'amortissement accumulés depuis des années. Ils avaient déjà une cinquantaine de poids lourds déclarés au fisc, et ils n'en étaient qu'à la moitié du tas. Il était impensable de faire rechercher tous les véhicules par la police, surtout sans que Burke s'en aperçoive. Or, le Bureau insistait pour étouffer l'affaire jusqu'à ce qu'on ait davantage de preuves concrètes. Jake avait l'impression que, pour les convaincre, il faudrait que le nouveau sénateur se pointe devant le Congrès avec

une ceinture d'explosifs autour de la taille.

Leonard avait accepté de mauvaise grâce les conditions posées par Kelly, qui exigeait notamment que Jake reste sur le coup. En échange, Syd s'était vue reconduire à l'extérieur des rubalises. De l'avis de Jake, si Leonard n'avait pas tapé du poing sur la table, c'était parce qu'il prévoyait de leur refiler à tous les trois un travail de larbin. Ils y étaient depuis des heures, et, même s'il ne l'avouerait jamais devant George, ses yeux étaient noyés de larmes à force de parcourir les rangées et les cases des formulaires du fisc. Il fallait noter la marque et le modèle de chaque véhicule, le nom de l'entreprise qui l'avait acheté, puis introduire ces données dans la base du DMV pour retrouver le numéro d'immatriculation. Sauf que, comme l'avait fait remarquer Jake, les camions qu'ils recherchaient ne portaient sûrement pas leur plaque d'origine. Leonard n'avait rien voulu savoir, ce qui avait confirmé les soupçons de Jake.

— Je crois qu'on s'y prend mal, dit Rodriguez en repoussant brusquement la table.

— Ouais ? soupira George. Tu veux changer de poste ? Je peux te refiler les recherches DMV, si tu préfères.

— Surtout pas, merci. Ecoutez, si Burke se donne tant de mal pour effacer ses traces et faire porter le chapeau à des clandos, pourquoi ne prendrait-il pas toutes les précautions pour qu'on ne puisse remonter jusqu'à lui à partir des camions ?

— Sauf qu'il les a achetés par le biais de sociétés-écrans, et qu'il est difficile de prouver son implication avec elles.

— Difficile, mais pas impossible. Mon contact au fisc y est arrivé en moins de douze heures. Elle est forte, d'accord, mais si le pire arrive, des équipes entières vont passer tout ça au crible pendant des mois.

— Exact, dit George. Et à ce moment-là, le moindre soupçon de lien avec l'attentat suffira à le détruire.

— Aucun politique ne prendrait ce risque, renchérit Jake. Mais comment il a pu faire ? Louer les poids lourds et payer la location en cash ?

— C'est possible, ça ? demanda George. Je croyais qu'il fallait déjà un permis spécial pour conduire ce genre de truc.

— En effet, dit Rodriguez lentement. Mais il n'a sans doute pas utilisé des chauffeurs liés à sa société, non plus.

Il tambourina des doigts sur la table.

— Il a pris l'habitude d'utiliser des ex-taulards et des skins pour faire le sale boulot. Il a pu faire appel à eux pour conduire les camions.

— Ça se tient, lança George. Il doit forcément y avoir des routiers dans ces groupes-là. La question est de savoir comment on les retrouve.

— Dante, dit Jake brusquement.

— Quoi ?

— Dante Parrish. La directrice de Corcoran m'avait dit qu'il faisait partie des chefs de la Confrérie, mais on n'a pas eu le temps de le localiser.

Jake fouilla dans un tas de papiers.

— Syd faisait des recherches sur lui, puis on a retrouvé la trace de Madison, ensuite Randall a disparu, et je l'ai complètement oublié.

— D'accord, dit Rodriguez. Mais si Syd n'a rien trouvé, tu crois qu'on aura plus de chance ?

George haussa les épaules.

— On a les ressources de tout le gouvernement américain à notre disposition. Ça vaut le coup d'essayer. Si tu appelais Syd ? Peut-être qu'elle sait quelque chose dont elle a oublié de te parler.

— Peut-être.

Jake composa le numéro de son associée. Il devait prendre de ses nouvelles, de toute façon. Se faire congédier de cette manière n'avait pas dû lui plaire. Syd n'avait pas l'habitude de s'entendre dire qu'elle n'était pas habilitée au secret défense.

Elle décrocha à la troisième sonnerie.

— Je n'ai que quelques secondes, Jake. Mon avion est sur le point de décoller.

— Quoi ? demanda Jake. Quel avion ? Je croyais que tu étais rentrée te reposer à l'hôtel.

— Difficile de trouver le sommeil quand on a un attentat nucléaire à empêcher.

— Syd...

— Détends-toi, je ne vais pas te causer d'ennuis. Tu diras à ta petite amie que je suis rentrée bouter à New York.

— C'est vrai ? Tu rentres au bureau ?

— Pas exactement.

Jake ferma les yeux. Pourquoi toutes les femmes, dans sa vie, étaient-elles si impétueuses ?

— Syd, c'est de la folie. Si tu sais quelque chose, dis-le-moi, je ferai passer le message. On a des hordes d'agents sur l'affaire.

— Les hordes, c'est pas mon truc. Je travaille mieux en solitaire. Tu es bien placé pour le savoir.

— Merde !

Ses chances de la faire changer d'avis étaient quasiment nulles. Il pouvait la dénoncer à Leonard et la faire rechercher sur les listes d'embarquement, mais l'idée ne lui disait rien. Ils étaient associés, même s'il était le seul à comprendre ce que cela signifiait. En plus, elle disposait sûrement par son ancien travail d'une foule d'identités différentes. Il y avait peu de chances pour qu'elle voyage sous son vrai nom. Soudain, il se demanda même s'il le connaissait. Quel genre de parents appelaient leur fille « Sydney » ?

— O.K., soupira-t-il enfin. Je voulais te demander si tu avais trouvé quelque chose au sujet de Dante Parrish.

Il y eut un long silence.

— Joli, dit-elle enfin. Je l'avais complètement oublié, celui-là. Si on arrivait à remettre la main dessus...

— On est presque sûrs qu'il était impliqué dans l'enlèvement, non ? Et s'il est mêlé au grand complot...

— Il pourrait connaître la destination des camions. C'est un peu tiré par les cheveux, mais pourquoi pas ? J'aimerais t'aider, mais mes contacts n'ont rien trouvé.

— Espérons qu'on ait plus de chance. Ecoute, Syd...

— Oui ?

— Fais attention à toi, d'accord ?

— Tu me connais, mon chou.

— C'est bien ce qui m'inquiète, grommela Jake.

Mais elle avait déjà raccroché.

— Alors, on essaie de retrouver Dante Parrish ? demanda George.

— Oui. Syd n'a rien trouvé ; espérons que le gouvernement américain aura le bras plus long.

Après tout, pensa Jake, le FBI devait posséder des bases de

données auxquelles elle ne pouvait pas toucher.

— Et tant qu'on y est, voyons si on peut accéder aux archives de la prison. Je veux les noms de tous les membres de la Confrérie aryenne qui ont purgé une peine en même temps que Mack Krex et Dante Parrish. Surtout ceux qui ont le permis poids lourd.

— A mon avis, il va y en avoir beaucoup, dit George. C'est un boulot assez courant, pour les anciens détenus. Les patrons de ces boîtes se fichent de savoir si vous avez tué quelqu'un, du moment que vous ne l'avez pas tué en conduisant.

— On peut quand même essayer, non ? demanda Jake.

Rodriguez hocha la tête.

— Quitte à troquer une recherche assommante contre une autre... Au moins, on n'aura plus besoin d'éplucher des paperasses du fisc. Ça m'a rappelé que j'avais oublié de remplir ma déclaration, cette année.

— Et ça se prétend au service du gouvernement ! ironisa George.

— Avec ce qu'ils nous paient, franchement, on ne devrait même pas être imposables.

— Là, tu me parles, mon frère, répliqua George en lui tapant dans la main.

— Bon, dit Jake. Je vais appeler la prison, la directrice me connaît déjà. Vous deux, chargez-vous de Dante. Tout ce que vous pourrez trouver à son sujet nous sera utile.

— Y compris son adresse postale ?

— Et ses coordonnées GPS, ricana Rodriguez. C'est parti.

Jake les regarda se remettre au travail avec une énergie renouvelée. Ce n'était pas fameux, comme piste, c'était peut-être même complètement vain. Mais au moins, c'était leur piste à eux. Et s'ils dénichaient quelque chose, il ne se priverait pas du plaisir de faire la nique à Leonard.

— Non, j'ai bien compris qu'il n'y avait pas d'organisateur officiel. Mais vous devez bien avoir un moyen de...

A l'autre bout du fil, une voix agitée se répandit en un nouveau torrent d'accusations. Kelly tressaillit et éloigna le combiné de son

oreille.

— Je crois que vous avez mal compris, dit-elle quand l'homme marqua enfin une pause. Nous ne voulons surtout pas aller à l'encontre de la liberté de réunion. Nous essayons juste de savoir si vous avez une liste de participants...

Une nouvelle tirade s'ensuivit au sujet du maccarthysme et des chasses aux sorcières. Quand son interlocuteur invoqua Abraham Lincoln, Kelly le remercia poliment et raccrocha.

Leonard lui lança un regard.

— Pas de chance, hein ?

— Pareil que les autres, dit Kelly en renversant la tête en arrière.

Elle venait de passer des heures à appeler les responsables des défilés dans toutes les villes qui relevaient de la juridiction de Houston, pour leur demander les noms des personnes auxquelles on avait accordé la permission de conduire un char. Malheureusement, la majorité de ces événements étaient très mal organisés. Parfois, il était même difficile d'identifier un responsable.

Kelly devait admettre qu'elle était soulagée que Jake et les autres soient relégués dans l'autre mobile home. Ici, il l'aurait empêchée de se concentrer. Si elle s'était battue pour qu'il reste, c'était surtout parce qu'elle tenait à le garder à l'œil. Surtout quand elle pensait à la manière dont il s'était comporté dans les monts Berkshire, l'année dernière. Le séparer de Syd, qui avait un sens moral encore plus atrophié, était un élément clé de son plan. Le meilleur moyen de s'assurer qu'il ne déraile pas, c'était de le garder près d'elle. Idéalement, dans le mobile home voisin.

Avec Leonard et trois autres agents, ils étaient pendus au téléphone depuis des heures. D'un bout à l'autre des Etats-Unis, toutes les cellules locales du FBI en faisaient autant pour essayer de se procurer les listes des participants aux défilés de la fête nationale.

Malheureusement, ils rencontraient un certain nombre d'obstacles. Certaines municipalités délivraient un seul permis pour l'ensemble du défilé. D'autres faisaient des permis individuels, mais étaient ravies d'inclure à la dernière minute tout char qui se présentait au départ. Et les organisateurs connaissaient rarement leur provenance : les chars étaient construits et décorés sur un coin de trottoir, dans une allée privée ou en pleine rue, le matin même. C'était n'importe quoi.

— Ils seraient sans doute beaucoup plus coopératifs si on leur expliquait pourquoi on a besoin de ces informations, fit remarquer

Kelly.

— Tu veux déclencher une panique générale, c'est ça ?

— On pourrait simplement conseiller aux gens d'éviter les défilés.

— Si on leur dit ça, ils voudront savoir pourquoi. En gros, ça reviendrait à conseiller à toutes les villes américaines d'annuler la fête nationale.

— Pourquoi pas, si ça peut sauver des vies ?

— Parce que ça ne changera rien. Si les terroristes s'aperçoivent qu'on a compris leur plan, ils risquent de faire sauter les bombes cet après-midi même, dans n'importe quelle zone peuplée. Il ne faut surtout pas leur indiquer qu'on est sur leur piste.

— Je n'ai pas l'impression qu'on progresse vraiment.

— Ecoutez, agent Jones, dit Leonard en lui lançant un regard sombre. On a des agents sur le terrain en train de répertorier tous les chars possibles, d'autres qui tournent en voiture dans toutes les grandes villes avec des compteurs Geiger. On a mobilisé la garde nationale et toutes les forces de l'ordre possibles. Demain, ils se présenteront au départ des défilés avec l'ordre de contrôler tous les participants. Il y a des années qu'on se prépare à ça. On gère.

— Comme vous avez géré Katrina ? ne put s'empêcher de demander Kelly.

— Ne confondez pas tout, dit Leonard d'une voix irritée. Katrina ne relevait pas des responsabilités de ma cellule. Et ce n'est pas notre première alerte à la bombe depuis le 11 septembre. On a déjà été confrontés à ce genre de tentative, et on a empêché le pire. Par ailleurs, je vous rappelle que vous pouvez partir quand vous voulez. Je ne vous retiens pas.

Kelly crispa les mâchoires. Leonard avait pris un ton de voix qu'elle détestait, celui qui signifiait : « Tu ne sais pas de quoi tu parles, pauvre femme ». Son agacement réveilla quelque chose dans sa mémoire.

— Où est Burke en ce moment ?

— Il est encore à Washington. Mais on nous a clairement demandé de garder nos distances avec lui. La cellule juridique est en train d'examiner les traces papier qui le relie aux sociétés-écrans. S'ils trouvent une preuve inattaquable, ils l'arrêteront. En attendant, il n'est pas considéré comme suspect, c'est officiel.

— Phoenix, dit Kelly en écarquillant les yeux.

— Pardon ?

Leonard se penchait de nouveau sur ses dossiers.

— Phoenix est une des cibles. C'est obligé.

Elle se serait presque giflée de ne pas y avoir pensé avant. Si Burke espérait utiliser l'attentat comme tremplin vers les échelons supérieurs du pouvoir politique, il aurait besoin d'une source d'indignation justifiée. Si le désastre avait lieu dans sa circonscription, il serait en position de l'exploiter au maximum.

— Vous croyez qu'il s'en prendrait aux habitants de sa propre ville ? demanda Leonard.

Ses gros sourcils se rejoignaient presque au milieu de son front ; il était tout ouïe.

— Pour en revenir à Katrina...

Leonard roula les yeux mais ne la coupa pas.

— Qui, en dehors de la Louisiane, connaissait le nom du maire de La Nouvelle-Orléans ou du gouverneur de l'Etat avant l'ouragan ? Et puis d'un seul coup, on ne voyait plus qu'eux à la télé. C'est ce que cherche Burke, pour rallier les gens autour de sa cause. Or, si un des attentats cible son port d'attache...

— Ce serait idéal pour lui, articula Leonard.

Tout en soulevant le combiné téléphonique, il leva l'index en guise d'avertissement.

— Attention, hein. On n'est pas en train de dire qu'il est impliqué.

— Bien sûr que non, rétorqua Kelly en haussant les épaules. On a peut-être reçu un tuyau anonyme.

Leonard se mit à sourire en composant le numéro du bureau de Phoenix.

— Vous êtes sacrément pénible, agent Jones, mais je dois reconnaître que vous pouvez vous rendre utile.

Syd se dirigea vers la station de taxis en tirant son sac à roulettes. Moins d'une minute plus tard, un grand 4x4 noir se rangea au bord du trottoir. Maltz était au volant. Elle lança son sac dans le coffre et s'installa à côté de lui.

— Merci d'être descendu jusqu'ici.

Maltz haussa les épaules.

— C'est toi le chef. Jagerson se remet encore, alors j'ai pris Fribush et Kane.

Syd leur lança un regard par-dessus l'épaule. Elle avait déjà travaillé avec Fribush. Kane, elle ne le connaissait pas, mais il avait un air compétent. Mis à part de petites variations dans la taille et la couleur des cheveux, tous ces gars des opérations spéciales étaient plus ou moins des clones. Même morphologie, même mâchoire carrée, mêmes vêtements issus des surplus de l'armée et de la marine.

— Kane est du coin, reprit Maltz. Il pense que la plupart des chars sont assemblés dans une zone industrielle au sud de la ville. On s'est dit qu'on commencerait par là.

— Ça me va.

Syd se laissa aller au fond du siège et ferma les yeux. Elle avait été entraînée à tenir une semaine d'affilée avec moins d'une heure de sommeil par jour. Depuis, elle était capable de s'assoupir n'importe où, à n'importe quel moment. Elle avait fermé les yeux au décollage et s'était réveillée à l'instant où les roues touchaient la piste, mais elle était encore sonnée. En être capable, c'était une chose, trouver ça agréable, c'en était une autre.

— Comment vont les Grant ? demanda Maltz.

Il est drôlement bavard, aujourd'hui, pensa Syd avec étonnement.

— Aucune idée.

Elle ne mentait pas. A vrai dire, elle les avait totalement oubliées à l'instant où le FBI lui avait fait comprendre qu'il n'avait plus besoin de ses services. Et, depuis la mort de Randall, le lien était brisé.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Maltz haussa les épaules. C'était difficile d'en être sûre, à cause de son bronzage perpétuel, mais Syd avait bien l'impression qu'il rougissait.

— C'est des filles sympa, dit-il. Une famille sympa.

— Oui, oui..., répondit Syd d'un ton dubitatif, en pensant à Audrey.

Le mot « sympa » n'était pas le premier qui lui venait à l'esprit,

mais elle ne les connaissait pas très bien. C'était peut-être sympa de fuir avec elles sous les balles, en pleine cambrousse ?

— Tu as tout ce qu'il faut ?

— Presque. Kane a une bonne base d'approvisionnement.

— Parfait, dit Syd.

Elle renversa la tête et regarda le paysage passer en envisageant différents scénarios et plans d'action possibles. Dehors, le soleil du désert brillait de sa lumière aveuglante, qui lui rappelait les nombreuses autres villes brûlées par le soleil qu'elle avait traversées en voiture au fil des années. Celle-ci était sensiblement moins exotique que les autres : Phoenix, Arizona.

Bizarre que les autres n'y aient pas pensé. Cela lui était venu à la seconde où elle avait entendu le nom de Burke. Evidemment qu'il allait cibler sa ville natale — c'était un choix naturel. Elle avait attendu en vain, tout à l'heure, que les fédéraux percutent. Ils manquaient clairement d'expérience en matière de chefs guerriers et de généraux putschistes, parce qu'ils n'arrêtaient pas de rabâcher leurs histoires d'entrepôts et de rayons de déplacement. Elle avait failli les tuyauteur, mais vu le râteau qu'elle s'était pris, elle avait changé d'avis. N'empêche qu'elle savait comment faire pour empêcher un des attentats. Et, paradoxalement, elle avait décidé d'agir. Était-ce par esprit de contradiction, suite à son renvoi, ou pour une autre raison ? En tant qu'agent de la CIA, elle avait souvent été contrainte d'assister sans rien faire à des atrocités, puisque « des affaires plus importantes étaient en jeu ». Cette expression lui était toujours restée en travers de la gorge : elle signifiait généralement qu'une foule d'innocents était sur le point de se faire massacrer, et que tout le monde s'en foutait.

Et voilà comment elle en était arrivée là. Syd Clement, ex-barbouze, partait en mission pour empêcher Phoenix de se transformer en désert encore plus aride et infernal qu'il ne l'était déjà.

— Vérifie-les tous, dit-elle à Maltz. Je rentrerai en premier. Si j'ai besoin de vous, je vous donnerai le signal.

— Tu es sûre ? On pourrait se diviser en plusieurs équipes, ça irait plus vite.

— Si tu as ce que je t'ai demandé, ça ne prendra pas longtemps.

Elle jeta un œil à sa montre. Bientôt 15 h 30. En fermant les yeux, elle dit à son compagnon :

— Réveille-moi juste avant qu'on n'arrive.

— Bingo ! dit Rodriguez.

— Tu as trouvé quelque chose ?

Jake traversa la pièce et se pencha pour regarder l'image affichée à l'écran.

— Ça, c'est Burke, lança George avec dépit.

— Sans blague, Sherlock ? rétorqua Rodriguez. Mais regarde qui est derrière lui.

La photo avait été prise lors d'un gala par un journaliste de la presse people. Burke passait le bras autour des épaules d'un homme qualifié par la légende d'important lobbyiste, et qui ne semblait pas avoir peur du Botox. A l'arrière-plan, au bord de l'image, il y avait un type immense qui ressemblait à une bête sauvage. Il était difficile à reconnaître à cause de l'angle de la prise de vue, mais il y avait bien quelque chose... Jake compara l'image avec la photo d'identité judiciaire de Dante. C'était bien lui. Tête carrée comme celle d'un pitbull, crâne rasé, extrêmement mal à l'aise dans un costume trop petit.

— Elle a été prise quand, cette photo ?

— Il y a un an, à une réception donnée par le parti républicain.

— Et Dante, qu'est-ce qu'il fichait là ?

— On pourrait appeler le lobbyiste pour lui poser la question.

— On pourrait faxer la photo à son bureau et demander à son secrétaire d'y jeter un coup d'œil.

— Pour autant qu'on sache, lança Jake, son secrétaire, c'est Dante. Et les grands pontes ne veulent pas que Burke se sente surveillé. On demande à Leonard ?

— Leonard peut aller se faire foutre, dit Rodriguez avec fermeté. Ce qu'il y a de bien avec les lobbyistes, c'est qu'ils adorent recevoir des coups de fil, jour et nuit.

— Je savais bien que tu me plaisais, Rodriguez.

Jake eut un sourire et ajouta :

— Désolé, George. Ce n'est plus toi, mon agent chéri.

— Tu me fends le cœur, répondit l'intéressé en roulant les yeux. Mais promettez-moi d'y aller doucement. Je ne suis pas taillé pour le secteur privé, moi.

Il fallut à peine dix minutes pour trouver les coordonnées du bureau du lobbyiste, cinq de plus pour convaincre un employé stressé qu'ils avaient besoin de le joindre immédiatement son patron. Quand on lui eut expliqué ce que pensait le gouvernement des lobbyistes qui ne collaboraient pas avec le FBI en matière de sécurité nationale, et les conséquences qui s'ensuivraient pour le financement des intérêts spéciaux de leurs clients, il fournit un numéro de portable.

— Qui veut l'appeler ? demanda Rodriguez, le combiné à la main.

— Moi, dit George.

Il activa le haut-parleur. Le lobbyiste décrocha à la troisième sonnerie. A en croire les bruits de fond, la fête battait son plein.

— Monsieur Jeffers, je suis l'agent spécial George Fong, du FBI. Nous sommes tombés sur votre nom dans le cadre d'une enquête, et nous nous demandions si vous pouviez nous aider.

— Quoi ? bégaya Jeffers. Une enquête ?

Il se ressaisit aussitôt et prit un ton mielleux.

— Il doit sûrement y avoir une erreur. Je vais vous donner le numéro de mon avocat...

— En fait, l'enquête concerne une tierce personne. Nous aurions simplement besoin que vous nous aidiez à identifier quelqu'un sur une photo.

Il y eut un long silence.

— Eh bien, j'imagine que...

— Nous vous en serions vraiment très reconnaissants, monsieur Jeffers. Je suis en train de vous envoyer la photo sur votre téléphone.

Rodriguez envoya la photo, et ils attendirent. Jeffers débita un monologue ininterrompu qui tournait principalement autour de la difficulté d'utiliser ces fichus portables. Rodriguez leva les yeux au ciel, mais Jake lui fit signe de ne pas rire.

— Ah... c'est... c'est Jack Burke, dit enfin le lobbyiste. Il vient d'être nommé sénateur, vous savez, après cette tragédie dans...

— Oui, nous sommes au courant. En réalité, nous cherchons à identifier la personne derrière M. Burke, à sa gauche.

— Ah, d'accord...

Jeffers semblait particulièrement soulagé d'apprendre que l'enquête ne ciblait pas le nouveau sénateur, en qui il plaçait sans doute de grands espoirs.

— Je vois, dit-il. Mais je ne me souviens pas de son nom. C'est le garde du corps de Jack, voilà tout.

— Je ne savais pas que M. Burke avait besoin d'un garde du corps, dit George calmement.

— Oh ! je suis sûr qu'il n'en a pas vraiment besoin ! Avec ma femme, nous nous sommes dit que c'était une des excentricités de Jack. C'est un personnage, vous savez. Mais enfin, vous avez raison. Comme je dis toujours, dans ce genre de soirée, on ne se fait agresser que par des gens comme moi.

Et le lobbyiste se mit à rire de bon cœur.

— Merci du temps que vous m'avez consacré, monsieur Jeffers. Je peux vous demander de ne parler à personne de cette conversation, pour le moment ?

— Absolument, aucun problème.

Il ajouta dans un chuchotement complice :

— Je dois dire que je ne suis pas étonné d'apprendre que ce garde du corps s'est attiré des ennuis. Il semblait... mal dégrossi, si vous voyez ce que je veux dire. Je ne sais pas pourquoi Jack l'a embauché, il a généralement très bon goût, en ce qui concerne les gens.

— Manifestement, dit George avant de raccrocher.

— Bon travail, lança Jake en lui décochant une tape sur l'épaule.

— Son garde du corps..., dit Rodriguez sur un ton songeur. Je me demande s'il est officiellement salarié par Burke.

— Si oui, c'est sous un autre nom. J'ai épluché toutes les fiches de paye, je n'ai vu aucun Dante, même dans les entreprises bidon.

— Vous croyez que c'est suffisant pour en parler à Leonard ? demanda Rodriguez. C'est du solide, mais s'ils ont peur de toucher à Burke, ils ne voudront peut-être rien entendre.

— Quelque chose me dit qu'ils n'auront aucun scrupule à jeter un type comme Dante aux oubliettes.

— Même si Burke doit se douter de quelque chose ?

— On s'en fout, de Burke, répondit âprement Jake. Au point où on en est, on ferait mieux de lui faire comprendre qu'on le talonne. Moi, je dis qu'on fait placarder la photo de Dante Parrish sur tous les réseaux.

Les deux autres échangèrent un regard.

— Quoi ?

— Euh..., commença Rodriguez d'un air mal à l'aise, je pense qu'on devrait demander au Bureau comment ils veulent procéder.

— Rodriguez a raison, Jake. Ils voudront peut-être faire rechercher Dante plus discrètement. Si Burke se sent acculé, il risque d'avancer la date des attentats.

— Toi aussi, mon fils ? dit Jake sur un ton tragique.

George haussa les épaules.

— J'ai un boulot à préserver, mec. Et personne n'a envie de voir ces bombes sauter.

— D'accord, d'accord, soupira Jake. On va faire un tour dans le mobile home des chefs.

Kelly ouvrit la porte et, à sa grande surprise, trouva Jake sur le point de frapper. George et Rodriguez étaient derrière son épaule.

— Salut, dit-il. Comment ça se passe ?

— Plus ou moins bien, dit-elle avec précaution. La recherche sur les camions a donné quelque chose ?

— Euh... on a décidé de chercher dans une autre direction.

— Jake...

— Ça va te plaire, crois-moi.

Il regarda par-dessus l'épaule de Kelly et vit Leonard ranger son ordinateur dans une mallette.

— Vous partez ?

— On va à Phoenix. Comme c'est la ville de Burke, on se dit que...

— Bordel de merde ! dit George. Vous avez raison, c'est la cible idéale. Comment n'y ai-je pas pensé ?

Rodriguez émit un grognement de dépit en entendant le mot « Phoenix ».

Jake posa un regard appuyé sur sa fiancée.

— Laisse-moi deviner : on n'est pas invités.

Kelly bascula d'un pied sur l'autre, gênée par son ton blessé.

— Tu as dit que tu avais trouvé quelque chose ?

— On peut entrer ?

Leonard marmonna quelques mots à voix basse, puis leur fit signe d'avancer.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il sur un ton irrité.

— Tiens, tiens, dit Jake en souriant. Vous ne vous attendiez surtout pas à ce qu'on trouve quoi que ce soit. Ça fait toujours plaisir.

— Je n'ai pas le temps pour ces bêtises, Riley. Notre avion décolle dans une demi-heure. Si vous avez quelque chose à dire, crachez le morceau.

Jake lui lança un regard furieux. Kelly se demanda s'il allait partir en claquant la porte. Au bout d'un moment, il tendit une liasse de photos à Leonard.

— Soit dit en passant, votre imprimante est nulle. Impossible d'avoir une meilleure résolution.

— C'est qui, ça ? demanda Leonard en brandissant la première photo.

Kelly l'examina à son tour. C'était la photo d'identité judiciaire d'un skinhead. *A priori*, il ne faisait pas partie de ceux qu'elle avait arrêtés dans l'Arizona, mais ils se ressemblaient tous tellement...

— Dante Parrish, dit Jake. Le garde du corps de Burke.

— Et pourquoi est-ce que ça m'intéresserait ?

— On est quasiment sûrs qu'il est impliqué dans l'enlèvement de la fille Grant. Et maintenant, on a un lien avec Burke.

Jake haussa les épaules et ajouta :

— Mais vous savez, si on vous dérange, on peut retourner à la table des enfants.

— Ça colle, dit Kelly en réfléchissant. Pour s'assurer l'aide de la Confrérie aryenne, Burke a eu besoin de quelqu'un pour combler le fossé. Il n'a pas pu établir les relations tout seul.

— Si vous cherchez, dit Jake, je parie que vous dégotterez des photos de Burke avec des types liés aux Minutemen, et sans doute à un gang de motards, aussi. Mais pour l'instant, on n'a que ce gars-là.

Leonard feuilleta rapidement la liasse et sélectionna la photo où Burke apparaissait au premier plan.

— O.K., dit-il enfin. Ça se tient. Je vais faire diffuser la photo.

— Quoi ? dit Jake. C'est tout ?

— Oui. J'ai un avion à prendre.

Leonard se tourna vers Kelly.

— Vous venez, Jones ?

— Une minute.

— D'accord, mais pas plus, sinon on part sans vous.

En passant devant Jake, Leonard lui décocha un regard mauvais. Kelly vit Jake serrer les mâchoires, et elle posa la main sur son bras.

— Ne fais pas ça.

— Quoi ?

— Je connais ce regard.

— Il l'aurait bien mérité, dit Jake en souriant.

Mais son regard restait grave.

— Je ne suis pas ravi de te voir décoller pour une ville qui a une grande cible rouge marquée dessus.

— Voilà pourquoi je comptais t'appeler depuis l'avion, dit Kelly.

En voyant l'expression de Jake, elle fit machine arrière.

— C'était une blague, reprit-elle. Une mauvaise blague.

— Tu aurais dû te méfier. Les blagues, ce n'est pas ton fort.

— Apparemment, murmura-t-elle en remontant la main vers l'épaule de Jake.

George et Rodriguez reculèrent de quelques pas pour leur laisser un peu d'intimité.

— Leonard n'est pas trop du genre à sortir des sentiers battus. Et je veux empêcher au moins un de ces attentats, si je peux. Si on

arrive à coincer le responsable de Phoenix, il saura peut-être où sont les autres bombes.

— Ça m'étonnerait, dit Jake en secouant la tête. Tu sais comment ça marche, ces structures cellulaires. Il n'y a sans doute pas beaucoup de gens qui connaissent le plan d'ensemble. Et encore moins qui seraient capables de remonter jusqu'à Burke. Il a pris son temps pour mettre tout ça en place.

— Je suis quand même obligée d'essayer.

— Pour une dernière affaire, dit-il en évitant son regard, c'est une sacrée affaire.

— M'en parle pas.

Sans prévenir, il l'attira contre sa poitrine et la serra de toutes ses forces.

— Je t'aime, Kelly, chuchota-t-il à son oreille. Fais attention à toi.

Puis il la relâcha doucement.

— Moi aussi, je t'aime.

Elle réussit à lui adresser un faible sourire avant de se hâter vers la voiture qui l'attendait.

— Arrête-toi ! s'écria Syd.

Maltz se gara sur le bas-côté dans un crissement de pneus. Fribush et Kane furent précipités vers l'avant, mais ne protestèrent pas. Syd balaya du regard un bâtiment tout en longueur. Ils se trouvaient au sud de Phoenix, dans une zone d'entrepôts abandonnés et d'usines qui avaient connu des jours meilleurs. Les trois premières visites n'avaient rien donné, à part des bandes de gens qui grimpaient sur des chars bringuebalants couverts de petites bannières bleu-blanc-rouge minables. Les décors en papier mâché rendaient hommage aux agriculteurs du coin, avec des orangers en plastique, ou à la Déclaration d'indépendance. Syd trouvait tout ça singulièrement dépourvu d'imagination, mais abreuvait les bricoleurs de compliments, avant de passer au hangar suivant. Ils y étaient depuis presque deux heures, et elle sentait le moral des troupes chuter. A vrai dire, elle était sur le point d'interrompre les recherches pour déjeuner. Il fallait que ses gars soient en forme, en cas de pépin.

Mais d'abord, il leur restait un dernier endroit à vérifier. Un vieux bonhomme sur le dernier site avait aperçu en passant un char en construction, un peu plus loin au sud. Et bingo ! A une centaine de mètres du hangar, le dosimètre avait crevé le plafond.

Fribush et Kane se redressèrent en entendant son ton de voix.

— Tu veux faire quoi ? demanda Maltz.

— Fais le tour de l'entrepôt. Pas trop doucement.

Maltz bifurqua vers les portes grandes ouvertes, puis continua vers l'arrière. Syd examina le bâtiment en s'efforçant de garder un visage détendu. Le capot d'un camion rouge dépassait de l'entrée. Autour de la cabine, les mêmes banderoles patriotiques ; sur le radiateur, un drapeau américain flambant neuf. Un seul homme visible à l'entrée : il devait monter la garde. Impossible de savoir combien il y en avait à l'intérieur. La sortie principale était partiellement bloquée par le camion. Une ruelle étroite séparait le flanc de l'entrepôt de son voisin ; il ne semblait pas y avoir de sorties de ce côté-là. Au fond, une porte se découpait à côté d'une benne à ordures cabossée. Sans doute une sortie de secours. Pas

fameux, ça : il pouvait y avoir une alarme. Syd ne voyait pas non plus de fenêtres. Celui qui avait choisi le site était un pro. Tout cela ne laissait pas beaucoup de choix à son équipe. Il n'y avait pas de caméras apparentes, c'était déjà un bon point. Elle fit signe à Maltz de s'éloigner vers le bout de la rue pendant qu'elle réfléchissait.

— Qu'est-ce que tu en dis ? demanda-t-il enfin.

— On entre à l'avant, en utilisant la couverture dont on a parlé. Fribush et Kane font le tour par-derrrière, pour voir s'ils peuvent entrer discrètement. S'ils y arrivent, ils m'envoient un signal sur mon portable, et on utilise les grenades incapacitantes pour les maîtriser.

— Et si la porte de derrière est fermée à clé ?

— Même plan, mais à mon signal, on fait péter la porte. Je ne veux pas qu'ils puissent filer par-derrrière. Il y a d'autres cellules en activité, on ne veut pas qu'elles sachent qu'une cible a été détectée.

— Un deuxième tour de reconnaissance ne nous ferait pas de mal, fit remarquer Maltz sur un ton hésitant.

— Je ne crois pas qu'on ait le temps. Si ça se trouve, ils sont déjà sur leurs gardes, à cause du premier.

Fribush et Kane descendirent du 4x4, sortirent deux sacs marins du coffre et partirent en courant vers le fond du hangar. Syd attendit qu'ils soient en place pour faire un signe de tête à Maltz. Ce dernier abaissa la visière de sa casquette et refit le tour vers l'entrée du bâtiment. En les voyant approcher, l'homme devant la porte s'avança vers eux. Maltz se gara en travers, de manière à bloquer discrètement le camion, le capot un peu sorti au cas où ils auraient besoin de partir vite. Syd détacha sa queue-de-cheval et se passa la main dans les cheveux. En descendant de la voiture, elle lança un sourire éblouissant au guetteur.

Il était jeune, pas plus de vingt-cinq ans, plutôt filiforme, l'air dur. Il ne faisait certainement pas partie de l'équipe première, pensa Syd — c'était un médiocre joueur de réserve, ça sautait aux yeux. Celui qui l'avait affecté à la vigie s'était dit que là, au moins, il ne ferait pas de bêtises. Syd était sur le point de lui donner tort.

— Bonjour ! dit-elle sur un ton enjoué, en faisant chanter son accent du Sud.

Elle lui tendit la main. Il la prit sans réfléchir, un peu étonné. Maltz était sur ses talons. Son HK était rangé dans sa veste de photographe multi-poches, et il portait autour de son cou un reflex numérique qui dissimulait un 9 mm et un énorme flash conçu pour

aveugler et désorienter.

— Gail Jones, journaliste à l'*Arizona Republic*. On fait un papier sur le défilé de demain. Vous savez, les préparatifs, ce que la fête signifie pour vous...

Elle posa une main sur son bras.

— La dimension humaine, quoi. On a pris des photos de presque tous les autres chars, et on serait ravis d'avoir le vôtre. Vous êtes partis sur le thème rouge, bleu et blanc, ou bien autre chose ?

— Euh...

Syd passa la porte en frôlant le guetteur. A l'intérieur, il faisait deux cents degrés : le toit en tôle ondulée piégeait la chaleur et l'air semblait ondoyer. Elle s'éventa d'une main en inspectant les lieux à toute vitesse. Dans la benne du camion, un autre type bricolait quelque chose. En l'apercevant, il se redressa et fronça les sourcils. Personne d'autre n'était visible, mais il était difficile de percevoir la pénombre au fond de l'entrepôt. Elle distingua un mouvement flou près de la porte arrière — Fribush et Kane.

— Hé ! madame, vous êtes pas censée...

Syd pivota vers le gamin de l'entrée, qui arborait un air de plus en plus alarmé.

— J'adore ce que vous avez fait, dit-elle. L'idée du melting-pot, c'est vraiment original. Ça ne vous dérange pas si on prend quelques photos ?

— Pas de photos !

L'autre homme sauta du char et se rua vers eux en agitant les bras de toutes ses forces. *Le chef de la cellule*, pensa Syd. Maltz leva son appareil photo.

Elle prit un air stupéfait.

— Franchement, c'est génial, ce que vous avez fait ! Si vous vous mettiez tous devant le char ? Une seule photo et on vous laisse tranquilles. Vous pourriez faire la une du...

— Dégagez ! grogna l'homme qui était descendu du char.

Il était de taille moyenne, mais il avait quelque chose de dur — la prison ou l'armée, pensa Syd. Il était manifestement le cerveau de cette opération.

Il lui décocha un regard furieux, puis se tourna vers Maltz. Ses yeux se plissèrent, et Syd comprit qu'il les avait percés à jour.

— Action ! s'écria-t-elle.

Un chaos indescriptible s'abattit sur l'entrepôt. Un flash aveuglant, suivi d'un crachement de balles. Quelque chose explosa sur la droite ; Syd plongeait instinctivement en direction du camion et rampa dessous, à la manière des commandos. Elle se réfugia derrière une roue juste à temps pour voir le gamin tomber, abattu par Maltz. L'autre avait disparu.

Des cris s'élevèrent depuis le fond de l'entrepôt. Syd balaya la pénombre en regardant à travers le viseur de son HK. Le brouhaha venait de derrière la porte d'un sas. Celle-ci s'ouvrit brusquement et une volée de balles s'encastra dans le sol et les murs. Il y eut un éclair de lumière, un bruit perçant. Syd détourna vivement la tête en regrettant de ne pas pouvoir se boucher les oreilles. La grenade incapacitante, c'était un cauchemar, dans un espace aussi confiné.

Tout était assourdi, comme si les bruits devaient se frayer un chemin à travers une atmosphère collante. A cinq mètres d'elle, Maltz visait quelque chose qu'elle ne voyait pas. Elle était rouillée : après avoir plongé sous le camion, il lui avait fallu trente bonnes secondes pour analyser les événements et réagir. Heureusement qu'elle n'était plus à l'Agence, sinon ce délai aurait suffi à la faire renvoyer.

Il y eut un grondement de tonnerre, puis le sol trembla. L'espace d'une seconde, Syd fut déconcertée : l'entrepôt semblait s'éloigner. Puis elle comprit que c'étaient les pneus qui tournaient. Le camion se dirigeait vers la sortie. Elle se dégagea en roulant pour éviter d'être écrasée, et resta allongée à plat ventre, en regardant les feux arrière s'éloigner en clignotant. Il y eut une collision, un froissement de ferraille estompé par sa surdité passagère : le camion écarta leur 4x4 comme si c'était un jouet. Elle bondit sur ses pieds. Maltz était déjà au volant quand elle arriva à la voiture. Le flanc du véhicule était éraflé et enfoncé, mais il semblait être en état de marche.

— Fribush et Kane ? demanda-t-elle en haletant.

— Ils ont l'air de s'en sortir.

Maltz démarra en trombe en suivant le camion.

— Le salopard a failli me toucher, expliqua Maltz. Il avait un 9 mm compact dans son jean. Le temps que je recharge, il était monté dans la cabine.

— Il faut qu'on l'arrête, dit Syd.

Elle regarda le camion virer de bord en faisant décrire un large arc de cercle à la remorque et s'engager sur la route principale.

— On peut essayer, répondit Maltz en crispant la mâchoire. Mais pour être honnête, en voiture contre un semi, on n'a pas beaucoup de chances.

Il lui lança un regard et ajouta :

— Tu veux appeler les flics ?

Syd se mordit la lèvre inférieure. Elle n'en avait aucune envie. Mais si ce camion parvenait au centre-ville... Elle fouilla dans son sac à la recherche de son portable.

— Colle-le de près, marmonna-t-elle en cherchant un numéro.

Jake décrocha à la deuxième sonnerie.

— Salut, collègue, dit-elle.

— Hé ! répondit-il. Quoi de neuf, à Phoenix ?

— Comment tu sais ?

— Disons que j'ai deviné. Tu as trouvé ?

— Eh bien oui.

Devant eux, le camion vira vers la gauche en manquant écraser une Honda Civic, et s'engagea sur la bretelle d'accès à la route 10, en direction du centre-ville.

— Il y a un petit problème. Il a pris la route avec la bombe.

— Nom de Dieu, Syd...

— Je me disais que tu aurais plus de chances d'arriver à faire réagir les flics. Venant de moi, ça risque de passer pour une mauvaise plaisanterie.

Syd l'entendit parler à voix basse, puis une exclamation s'éleva derrière lui.

— O.K., reprit Jake. George s'en charge. Je reste en ligne pendant qu'il essaie de joindre la centrale. Tu es à quel endroit, exactement ?

— Il vient de dépasser la sortie 155.

Syd vit plusieurs petites voitures manœuvrer pour dégager la route en manquant s'encastrent les unes dans les autres. Maltz les contourna en slalomant et réussit à rester à cinq ou six mètres de la queue du camion. C'était un spectacle irréal que de voir le char virer de bord, sa statue de la Liberté renversée sur le flanc à cause de la vitesse, ses banderoles arrachées et emportées par le vent. Syd se demanda où était la bombe. A l'intérieur de la statue ? Bien possible, surtout si le concepteur du dispositif avait un sens de

l'humour tordu.

— Tu fais la tête, hein ? demanda-t-elle à Jake.

— Je ne fais pas la tête. Je me demande juste ce qui, chez moi, donne envie aux femmes de se jeter dans la gueule d'une bombe.

Syd décida de ne pas répondre à cette remarque énigmatique. Elle se contenta d'annoncer les numéros des sorties qu'ils dépassaient. Le camion prenait de la vitesse. Avec appréhension, elle vit l'aiguille de leur compteur frôler les cent vingt, puis les cent quarante.

— Hou là ! s'exclama Maltz.

Au loin, l'autoroute montait en pente douce vers un pont où brillaient des nuées de feux de stop. C'était l'heure de pointe.

— Merde...

— En effet, confirma Maltz.

— Jake, il roule à environ cent quarante et il fonce droit sur un embouteillage...

Il y eut un silence à l'autre bout du fil.

— L'unité la plus proche est encore à quelques minutes, dit enfin Jake. Ils sont en train de mettre en place des barrages filtrants à toutes les sorties, mais on dirait qu'il ne va pas aller jusque-là.

— Sûrement pas. Ça va devenir moche.

Syd se tourna vers Maltz.

— Demi-tour. On se taille.

Maltz hocha la tête et freina fortement. Le camion continuait à filer à toute vitesse, comme si le chauffeur n'avait pas remarqué le danger devant lui.

— Arrête..., murmura Syd comme si elle pouvait raisonner le chauffeur du camion. Ralentis. Ne fais pas ça.

Ils avaient décéléré suffisamment pour faire demi-tour quand le camion s'engagea sur la montée du pont. Les deux premiers conducteurs ne réagirent pas à temps, et leurs voitures se percutèrent. Il y eut des grincements de freins, des crissemets métalliques. Un Klaxon hurla puis se tut abruptement : le camion venait de s'encaster dans un mur de véhicules plus lents au sommet de la bretelle, en les éparpillant comme autant d'osselets.

— Merde..., répéta Maltz.

En silence, ils contemplèrent l'avancée inexorable du camion, qui

ralentissait progressivement, comme un couteau dans une motte de beurre. Il heurta la barrière en béton sur l'accotement du pont. Pendant une seconde, elle sembla résister, puis la masse du véhicule en vint à bout. La cabine se déroba subitement à la vue tandis que la remorque s'envolait.

— Baisse-toi, Maltz ! dit Syd en plongeant sur le siège arrière.

Maltz tourna le volant à toute vitesse et réussit à faire demi-tour. Puis les pneus dérapèrent sur le gravier du bas-côté et la voiture se mit à tourner.

— Maltz, mets-toi ici ! C'est trop tard !

Syd attrapa son bras et tenta de l'entraîner sur le siège arrière, où le choc serait plus amorti.

Il ne répondit pas, mais continua à jouer sur l'accélérateur jusqu'à ce que le 4x4 se dégage et zigzague en crachant des cailloux derrière lui. Les dents serrées, il mit le pied au plancher. D'instinct, Syd s'accrocha à l'arrière du siège. Au fond d'elle-même, elle savait qu'il était trop tard.

Tout sembla brusquement ralentir. Maltz hurla quelque chose, son téléphone resté sur le siège avant émettait de petits bruits aigus, mais Syd n'arrivait à comprendre ni l'un ni l'autre. Les mains plaquées sur les oreilles, les yeux fermés, elle attendit pendant ce qui lui parut une éternité.

Puis il y eut un éclair si éblouissant qu'il pénétra ses paupières fermées, suivi d'un rugissement et d'une vague de chaleur. Et le monde disparut dans un nuage bouillonnant d'obscurité.

— Syd ? s'écria Jake dans le combiné. Syd !

Il pivota sur son fauteuil.

— On a été coupés. Je la rappelle, dis à la centrale de rester en ligne...

George et Rodriguez le fixaient d'un air abasourdi. Depuis quelques minutes, Jake relayait les infos de Syd à George, qui les transmettait au dispatcheur du poste de police de Phoenix. Des éclats de voix s'élevaient à présent du combiné que George tenait à la main : son bras était retombé le long de son corps quand Jake s'était mis à crier. Il ramena l'appareil vers son oreille. Une expression d'horreur envahit son visage. Au bout d'une minute, il ferma les yeux.

— D'accord, dit-il doucement. Bonne chance.

Puis il raccrocha.

Jake le regarda, bouche bée.

— Bon Dieu, George, pourquoi est-ce que tu as raccroché ? Syd va...

George secoua la tête.

— Ils ont fait sauter la bombe, Jake. Le dispatcheur ne pouvait plus parler, ils doivent mobiliser des équipes spéciales dans la zone de l'attentat.

Il était difficile de parler, mais Jake se força à articuler.

— C'est grave ?

George se laissa tomber sur sa chaise.

— Ils ne savent pas encore. Ils envoient une cellule spécialisée pour contrôler la radioactivité, mais...

Sa voix s'érailla. Jake secoua la tête.

— Bon sang, Syd... Qu'est-ce que tu as fait ?

Leonard fixait ses pieds d'un air furieux.

— Pourquoi est-ce qu'on ne commence pas la descente, nom de Dieu ?

Il fit signe à un des agents d'aller se renseigner. L'homme s'avança dans le couloir, tête baissée pour ne pas frôler le plafond de l'appareil, et entra dans le cockpit.

Kelly regardait Leonard taper du pied sur la moquette. Ils étaient à bord d'un jet privé, réquisitionné auprès d'un magnat du pétrole qui avait un service à rendre au gouvernement. Dommage que les circonstances l'empêchent de profiter du voyage. Contrairement à ce qui se passait dans les séries télé, les agents du FBI n'avaient pas une flotte d'avions privés à leur disposition. Ils voyageaient sur les lignes commerciales, en classe économique.

L'agent revint du cockpit.

— Eh bien ? demanda Leonard avec impatience.

L'autre se pencha vers lui en parlant à voix basse. Kelly tendit l'oreille mais ne réussit pas à comprendre ce qu'il disait. Leonard était devenu très pâle, ce qui était mauvais signe.

— Nom de Dieu..., murmura-t-il.

— Quoi ?

— Elle a explosé, dit-il sans ménagement.

Il sortit son téléphone.

— Ils ne laissent personne atterrir ni décoller. La ville et l'espace aérien sont verrouillés. Le gouverneur a mobilisé la garde nationale.

— Ô mon Dieu...

Kelly regarda par le hublot. La pollution était peut-être un peu plus dense au sud, mais elle formait de toute façon une couche impénétrable au-dessus de la ville. Elle imagina les rayons gamma se faufilant partout, invisibles mais mortels, glissant sur les façades des gratte-ciel, rasant les bancs des cours de récréation et des jardins publics.

— Combien de morts ? Ils évacuent la ville ?

— Je me renseigne.

Leonard appuya sur une touche de son téléphone, se carra dans son siège et tourna un regard absent vers le hublot. Kelly vit

d'autres avions tourner à différentes altitudes en attendant d'être redirigés. Elle se surprit en train de mâchouiller sa lèvre inférieure, vieille habitude d'enfance, et se força à arrêter.

Après un échange tendu, Leonard posa son téléphone sur ses genoux.

— L'explosion a été déclenchée par une collision sur la rocade. Par chance, ils étaient encore à la périphérie, ça a limité les dommages collatéraux. Pas beaucoup d'habitations, surtout des bureaux fermés pour le long week-end. Quant à la zone d'impact initiale...

Il leva les mains en signe d'impuissance.

— C'est difficile à dire pour l'instant. Selon les premières estimations, moins d'une centaine de morts au total. Une partie de la rocade est détruite, les secours attendent qu'on les laisse entrer.

— Et les radiations ? demanda Kelly.

— On devrait le savoir bientôt. Heureusement, on avait déjà une unité spécialisée sur place, et il y a quelques détecteurs installés sur des bâtiments officiels du centre. La garde nationale va ouvrir des centres de décontamination mobiles. On demande aux gens de rester chez eux, sauf dans la zone immédiate de l'explosion, qu'il va falloir évacuer. Il n'y a pas trop de vent, c'est déjà ça.

— Pourquoi est-ce qu'ils l'ont fait exploser ? se demanda Kelly à voix haute.

Le regard de Leonard se durcit.

— J'aimerais bien le savoir. Quelque chose leur a flanqué la trouille, mais quoi ?

Son ton était suspicieux. Kelly tenta de ne pas le prendre pour elle.

— Il va leur falloir un moment avant de remettre les choses en ordre, poursuivit-il. Leur priorité actuelle est de traiter les victimes et de maintenir le calme. Le reste, on s'en occupera plus tard.

— On va quand même atterrir ici ?

— Pour quoi faire ? Je doute qu'il ait prévu de concentrer toutes les bombes ici.

— Ça ne servirait à rien, confirma Kelly. S'il veut semer la panique, il vaudrait mieux étaler les attentats. Et si d'autres villes sont visées, le rapprochement avec Burke sera moins évident.

Elle se frotta les yeux, subitement épuisée. Ils étaient arrivés trop tard. Et quoi qu'en dise Leonard, les conséquences étaient tout de même graves. Une centaine de personnes, peut-être plus, étaient mortes.

— Burke a fait un communiqué ?

— Aucune idée. Même si c'était prévu dans le plan d'origine, il est obligé d'attendre quelques heures pour faire bon effet.

Il lui décocha un petit coup d'index au bras.

— En supposant qu'il soit impliqué, ce dont je doute toujours.

— Il l'est, affirma sèchement Kelly.

— Très bien. Vous avez une idée de l'endroit où il a envoyé les autres bombes ?

— Personne n'a rien trouvé ?

Leonard secoua négativement la tête.

— Burke possède des biens immobiliers d'Albuquerque à Little Rock. Des défilés sont prévus dans toutes les grandes villes. On envoie des équipes contrôler tous les points de départ, mais comme vous l'avez dit...

— De toute façon, le bâtiment qu'ils utilisent pour monter le char n'est pas forcément à son nom. Ils n'en ont besoin que pour quelques jours ; il a pu le louer, ou même s'infiltrer dans un local vide.

D'un seul coup, Kelly ressentit un immense soulagement à la pensée que Jake était resté à Houston. Vu la concentration sur place d'agents de tout poil, c'était sans doute la seule ville qui soit à l'abri d'un attentat.

— Il pourrait même viser New York ou Chicago, fit remarquer Leonard.

— Je ne crois pas. S'il veut galvaniser sa base politique, il ciblera des gens qui se sentent concernés par le problème de l'immigration. Ce n'est pas le cas de ces autres villes.

Le téléphone de Leonard sonna. Il décrocha et écouta une voix débiter des paroles à toute vitesse.

— Il en est sûr ? demanda-t-il au bout d'un moment.

Difficile de deviner si c'était une bonne ou une mauvaise nouvelle.

— D'accord. On les retrouve là-bas.

Il referma son téléphone dans un claquement.

— Un garde mobile a reconnu la photo qu'on a diffusée.

— Dante Parrish ?

— Oui. Ils faisaient un contrôle de routine sur la route 8. Dante était passager dans un semi. Le flic s'est rappelé sa tête parce qu'il avait contrôlé le chargement. Il a dit qu'il avait senti un truc louche.

— Mais ils n'ont rien vu de louche ?

Leonard secoua la tête.

— Là, je parlais à quelqu'un de la cellule de San Diego. Il a l'impression qu'ils n'ont pas cherché très fort.

— Vous croyez que Dante se dirige vers San Diego avec une des bombes ?

Leonard la dévisagea.

— Ça collerait avec votre théorie. San Diego a de gros problèmes au niveau du contrôle des frontières.

— Et il y a plein de bases militaires, là-bas, ce qui en fait une cible encore plus intéressante. On aurait l'impression d'une attaque contre l'armée.

— Si votre théorie est exacte.

— Si elle ne l'est pas et que vous avez une autre idée, n'hésitez pas, rétorqua Kelly.

Il la regarda pendant quelques longues secondes.

— La cible pourrait être Los Angeles, aussi.

— Possible, mais alors pourquoi aurait-il quitté la route 10 en provenance du Texas ?

Elle vit Leonard soupeser les différentes possibilités : il n'avait pas envie de lui donner raison, mais il ne voyait pas d'alternative.

— Très bien, dit-il au bout d'un moment.

Il reporta son attention sur l'autre agent.

— Dites au pilote de nous emmener à San Diego.

Il se retourna vers Kelly.

— Mais je mets aussi Los Angeles en alerte maximale.

— Vous avez raison, dit-elle. Vous devriez en faire autant pour

toutes les grandes villes de tous les Etats frontaliers.

Tandis que Leonard passait une série d'appels, Kelly fut envahie par des souvenirs de la confusion qui avait régné le 11 septembre. Toutes sortes de rumeurs circulaient : d'autres avions étaient détournés, les Etats-Unis ripostaient contre l'Afghanistan, une invasion terrestre était imminente. A l'époque, elle était affectée à la cellule locale de New York, où ce n'était pas mieux qu'ailleurs. Peut-être avait-on raison d'éviter la panique générale en cachant la vérité aux gens. Mais à l'idée que tout le monde allait se rendre aux défilés le lendemain, avec parasols et chaises pliantes...

— Maintenant qu'une des bombes a sauté, on va prévenir les gens ?

— Ce n'est plus de mon ressort, répondit Leonard en regardant par le hublot. Le président en décidera.

L'avion pencha abruptement : le pilote modifiait sa trajectoire. Loin au-dessous d'eux, le paysage désertique et poussiéreux avait un air apocalyptique. Kelly regarda les montagnes s'élever puis disparaître, tandis que l'avion faisait la course aux ombres projetées par le soleil couchant. Puis le paysage s'obscurcit.

Ils gardèrent le silence pendant le reste du vol.

Jackson Burke peinait à garder son calme légendaire. Il avait l'impression d'être un gosse à Noël. Tout le monde voulait lui serrer la main et lui dire à quel point c'était agréable d'avoir du « sang nouveau » dans la maison — même s'ils ajoutaient rapidement à quel point ils étaient tristes, pour ce pauvre Duke. Jackson en convenait systématiquement, puis il prenait un ton de réflexion pondérée pour réitérer son engagement en faveur de la cause du défunt. Les gens avaient l'air d'adorer, ce qui permettait de faire la transition en douceur vers un sujet moins gênant. L'avenir s'annonçait décidément bien. Et il était sur le point de devenir encore plus brillant.

Il assistait à des réceptions de ce genre depuis des années, évidemment. Mais toujours en tant que donateur, passant la majeure partie de la soirée à échanger ce qu'il appelait des « banalités de riches ». La station de ski d'Aspen qui n'était plus ce qu'elle était, les nouvelles taxes honteuses sur les avions privés, les meilleures destinations actuelles pour un compte offshore. Bref, la

routine.

Ce soir, il vivait une expérience totalement différente. Même le poulet caoutchouteux lui paraissait plus savoureux. Toutes les personnes présentes cherchaient à lui parler pour l'inciter à canaliser l'argent du gouvernement vers les intérêts de leur groupe de pression. Jackson hochait la tête et faisait des promesses qu'il n'avait aucune intention de tenir — les événements du lendemain balaieraient toutes ces mesquineries. C'était *sa cause à lui* qui mobiliserait subitement l'opinion publique, *sa cause* que le Congrès se vouerait à servir. Et si le président refusait de suivre, s'il continuait à dorloter les envahisseurs en méprisant la volonté du peuple... eh bien, toutes sortes de choses pourraient arriver. On était à l'avant-veille d'une élection présidentielle.

Jackson était sur le point de quitter la salle pour rentrer chez lui, prendre un Stilnox et se revigorer par une bonne nuit de sommeil, histoire d'être frais pour les événements du lendemain matin, quand il fut interpellé par un énième raseur. Son visage lui parut familier, et il tenta de le remettre. Un lobbyiste, sans aucun doute ; en rapport avec les mines, peut-être ? Il se creusa le cerveau, et un nom lui vint aux lèvres à l'instant où l'autre lui tendait la main.

— Jeffers ! Un visage d'ami dans cette jungle, ça fait plaisir.

— Absolument, absolument. Toutes mes félicitations, mon vieux !

Jeffers se pencha vers lui sans lâcher sa main.

— Dites, vous n'allez pas nous oublier, nous, les petites gens ?

Jackson lui décocha une vigoureuse tape sur l'épaule, soulagé d'échapper à la danse des condoléances.

— Je ne pourrais jamais vous oublier, Jeffers ! Merci de continuer à me soutenir, en tout cas.

— Bien sûr, bien sûr, dit le lobbyiste sur un ton jovial. Après tout, vous venez à peine d'être nommé qu'il faut déjà repartir en campagne, hein ?

— Je n'ai pas encore décidé de me représenter, répondit Jackson sur un ton grave. Pour l'instant, je rends simplement service au gouverneur, par respect pour Duke.

— Bien sûr, bien sûr, répéta Jeffers.

D'un coup, Jackson se sentit exaspéré. Ce balourd se comportait comme s'il savait quelque chose de compromettant à son sujet, ce qui était tout à fait impossible.

— Si vous voulez bien m’excuser, la journée a été longue.

— Je n’en doute pas.

Jeffers baissa d’un ton.

— J’ai été soulagé de voir que vous aviez laissé votre garde du corps en Arizona. Surtout après le coup de fil que j’ai reçu tout à l’heure.

Jackson fronça les sourcils. Il avait emmené Dante à quelques soirées pour l’impressionner et gagner sa confiance, en le faisant passer pour un garde du corps. Mais après cette période de cour, il lui avait expliqué qu’ils ne pouvaient plus se montrer ensemble en public ; mieux valait adopter un profil bas. Comment Jeffers pouvait-il se souvenir de lui ?

— Excusez-moi, je ne vous suis pas, dit-il sur un ton neutre.

Le lobbyiste se pencha encore plus près ; Jackson pouvait presque goûter le bourbon qui flottait dans son haleine. On aurait dit qu’il avait repris plusieurs fois de la salade de crabe, aussi.

— Le FBI m’a appelé cet après-midi. Ils m’ont demandé de ne pas vous en parler, mais, après toutes ces années, je me suis dit que je devais vous prévenir. Entre originaires de l’Arizona, faut se serrer les coudes, pas vrai ?

Il se redressa et secoua la tête.

— Ils avaient une photo où vous étiez tous les deux, et ils ont dit qu’il était soupçonné de quelque chose. C’est tellement triste d’avoir des mauvaises surprises au sujet de ses employés ! De nos jours, même en vérifiant les CV, on ne peut jamais savoir sur qui on tombe, n’est-ce pas ?

— C’est malheureusement vrai, confirma Jackson avec raideur.

Pourvu que le choc qu’il éprouvait ne soit pas apparent sur son visage ! Le FBI avait donc réussi à remonter de l’entrepôt jusqu’à Dante... et de Dante jusqu’à lui ? Impossible. Il avait pris tellement de précautions, mis en place tellement d’intermédiaires !

Jeffers continuait à l’observer attentivement, avec un regard triomphant.

— Bref, je voulais vous en toucher deux mots. On reste en contact au sujet de cette nouvelle mine de cuivre.

Avec un dernier clin d’œil, il disparut enfin.

Jackson resta un moment sans bouger, en attendant que sa

respiration s'apaise. Il avait l'impression d'avoir pris un coup de poing en pleine poitrine. Cela pourrait être la fin de tout. S'ils arrivaient à établir un lien... Avaient-ils mis son téléphone sur écoute ? Il utilisait uniquement un jetable prépayé pour parler à Dante et aux autres capitaines, mais il savait par la télévision qu'ils étaient capables de les mettre sur écoute, s'ils le voulaient vraiment.

Il passa sa main sur son front : il était mouillé de sueur. N'étant plus d'humeur à parler à qui que ce soit, il se dirigea vers la sortie, mais s'immobilisa sur le seuil de la porte. Où devait-il aller ? Est-ce qu'ils l'attendraient devant la maison qu'il avait louée en ville ? Est-ce qu'ils traîneraient un sénateur américain menotté devant les caméras ? Tout s'écroulait, des années de travail et de planification étaient anéanties, tout ça parce qu'il avait emmené Dante à quelques fêtes. Toute la vaste et fragile coalition qu'il avait passé presque une décennie à construire, et dont l'idée lui était venue devant les images du procès de Timothy McVeigh. S'il avait été plus malin et qu'il avait eu de l'argent pour appuyer son projet... Au lieu de passer pour un dérangé, il aurait pu galvaniser les foules. Et Jackson avait entrepris de faire ce que McVeigh n'avait pas fait, en avançant lentement et prudemment, en effaçant toujours ses traces derrière lui.

Le voiturier s'arrêta devant lui et lui tendit ses clés. Jackson continuait à réfléchir aux différentes possibilités. Il possédait un ranch équestre en Virginie. C'était peut-être la meilleure destination. Il leur faudrait plus de temps pour le retrouver, là-bas ; ce serait déjà ça.

Sa décision était prise. Jackson s'engagea sur la rocade et prit la direction du sud. Il avait une heure de route devant lui : c'était amplement suffisant pour mûrir une stratégie. Dans le pire des cas, il avait trois bombes avec lesquelles marchander.

Quelque chose s'immisça dans sa conscience : un bruit répétitif agaçant. Il lui fallut quelques secondes pour l'identifier. Une alarme auto, voilà. Bon sang, pourquoi est-ce que personne ne la coupait ? Elle avait vraiment besoin de dormir !

Avec un grognement dépité, Syd ouvrit les yeux, prête à enfiler son peignoir, se précipiter dehors, retrouver le propriétaire de la voiture et le tuer. Ou, au moins, lui faire comprendre à quel point il était inacceptable, en société, de posséder une voiture équipée d'une alarme qui ne se coupait pas automatiquement. Surtout qu'elles constituaient un piètre moyen de dissuasion.

Mais elle n'était pas dans son lit. Et elle ne voyait pas bien : l'air était chargé de poussière et de fumée. Elle était dans une voiture qu'elle ne reconnaissait pas, coincée au pied de la banquette arrière. Le toit enfoncé frôlait presque sa tête. Elle n'arrivait pas à analyser la situation. Tel Aviv ? Karachi ? Elle toussa et tenta de retrouver ses repères. Cela lui revint d'un coup. Phoenix. La bombe. L'onde de choc avait envoyé valser le 4x4, et ils avaient fait une série de tonneaux. Il y avait eu du feu, une chaleur torride et...

Merde ! pensa-t-elle. *Pas juste une bombe, mais une bombe sale.* Autrement dit, il fallait qu'elle se tire d'ici le plus rapidement possible. Elle connaissait les risques. Plus elle passait de temps dans la zone contaminée, plus le danger augmentait.

Où était donc Maltz ? Elle leva la tête de quelques centimètres. Pas là. Bon. D'abord, parer au plus pressé. Elle changea de position et dégagea progressivement son bras droit, coincé sous le siège avant. Elle remua les doigts, plia le coude — un peu douloureux, mais rien ne semblait cassé. Même chose du côté gauche. En prenant une grande respiration, elle ramena son genou droit vers la poitrine. Ses orteils semblaient bouger, mais impossible d'en être sûre. Elle repoussa la carrosserie du bout du pied et tressaillit de douleur, mais elle ne voyait pas d'os qui dépassait.

Il lui fallut cinq bonnes minutes pour compléter le bilan. Des égratignures causées par les vitres brisées, une entaille au tibia droit, les oreilles qui sifflaient. A part ça, elle semblait indemne. Elle avait déjà vécu bien pire. A condition de ne pas se mettre en pièces

en essayant de sortir du véhicule, elle devait être en état de quitter à pied la zone de l'explosion. Elle se hissa en position assise, genoux plaqués contre la poitrine, à peine capable de remuer dans l'espace exigu entre le sol et le toit enfoncé du véhicule. A quelques centimètres près, un morceau de métal déchiqueté avait failli l'éventrer. Sa chance légendaire ne l'avait pas abandonnée.

On ne pouvait pas en dire autant de Maltz, hélas ! Syd fit basculer le poids de son corps sur ses jambes, se contorsionna pour se mettre à genoux et scruta le siège du conducteur. Vide. L'avant de la voiture était complètement écrasé, comme si un monstre géant l'avait broyé entre ses mâchoires. Du côté où elle se trouvait, le toit n'était aplati qu'à mi-hauteur des vitres. Quelques éclats de verre s'accrochaient encore à l'encadrement. Syd arracha un lambeau de cuir au siège, l'enroula autour de son poing et frappa les morceaux de verre pour les dégager. L'ouverture ne mesurait qu'une quinzaine de centimètres de hauteur — ce serait juste, mais elle y arriverait. Le seul danger, c'était une méchante pointe métallique qui pendait du toit comme une stalactite. Mais du moment qu'elle restait sur la droite, ça devrait aller. Soit elle en prenait le risque, soit elle se laissait irradier par les particules radioactives en attendant les secours. Or, elle n'avait jamais aimé attendre.

Elle respira profondément avant de s'avancer vers l'ouverture. Sa tête passa sans problème. Les ennuis commencèrent quand elle s'arc-bouta pour essayer de dégager son torse. A l'extérieur du véhicule, le nuage de poussière était encore plus dense, au point qu'on aurait dit une tempête figée. Quelque chose accrocha sa hanche et déclencha une douleur fulgurante. Elle avait touché la pointe. Elle tenta de se propulser vers l'avant, mais le métal acéré l'entailla davantage. Impossible de sortir sans s'empaler. Avec précaution, elle refit passer sa tête dans l'habitacle et examina sa hanche. Elle n'y voyait pas grand-chose dans la pénombre, mais l'entaille n'avait pas l'air trop grave. Elle appuya le morceau de cuir contre sa blessure et réfléchit. Que faire ? La nuit tombait, et l'idée de rester coincée ici, dans l'obscurité, lui faisait horreur. Elle y survivrait, car elle était formée pour faire face à n'importe quoi, mais tout de même... Elle avait l'impression d'être la dernière personne vivante sur terre.

Le pire, c'était que cette maudite alarme sonnait encore.

Les secours n'étaient pas encore arrivés. Pas très étonnant. On leur avait sans doute ordonné d'attendre les premières mesures des radiations. Mais c'était quand même bizarre de n'entendre personne. Combien de temps était-elle restée K.O. ?

— Hé, ho ! lança-t-elle.

Puis elle ajouta en criant :

— Il y a quelqu'un ?

Elle crut entendre un grognement dans les alentours, mais son ouïe était encore détraquée par l'explosion. Elle entoura ses genoux de son bras libre et les plaqua contre sa poitrine, prise d'une subite envie de pleurer. Elle ne se rappelait pas la dernière fois que cela lui était arrivé, peut-être à la mort de sa mère, il y avait une dizaine d'années.

— Reprends-toi, Syd ! se dit-elle.

Un bruit à l'extérieur la fit porter sa main à sa hanche, puis elle se rappela avoir enlevé son étui de revolver pour ressembler à une journaliste. Elle détestait être sans armes. Elle fouilla partout autour d'elle, tâtonna sous les sièges, en vain. Restait à espérer que la peur de la contamination dissuaderait les pillards. Et qu'elle n'était pas trop amochée pour pouvoir se battre, si nécessaire.

Un faisceau de lumière transperça la pénombre. Elle plissa les yeux et détourna le visage de la vitre.

— Vous êtes là, chef ? dit une voix à l'extérieur.

— Fribush ?

Elle arrivait à peine à y croire.

— Comment vous m'avez retrouvée ?

Il lui montra le petit appareil dans sa main.

— Grâce au GPS. Désolé d'avoir mis aussi longtemps, on a dû trouver un moyen de transport alternatif.

Syd faillit pleurer de soulagement. C'était précisément la raison pour laquelle elle avait placé Maltz à la tête de son équipe : il était capable de rassembler des hommes tellement dévoués qu'ils se précipiteraient dans un nuage radioactif pour le récupérer.

— Je suis coincée, dit-elle. Vous arrivez à ouvrir la porte ?

Fribush promena sa torche sur la structure du véhicule et s'éloigna. Elle entendit une conversation à voix basse, puis il réapparut.

— Bougez pas, chef. On a ce qu'il faut dans le camion.

Quelques minutes s'écoulèrent. Elle entendit des bruits de pas rapides. Une section de la porte s'écarta avec un grincement de

protestation. La minute suivante, le panneau inférieur sautait. Fribush lui tendit la main pour l'aider. Syd s'extirpa prudemment, les pieds d'abord, en évitant les rebords acérés. Une fois libre, elle étira ses bras au-dessus de sa tête.

— Je ne me rappelle pas la dernière fois que j'ai été aussi contente de me tenir debout. Merci, les gars.

Fribush tendit son pied-de-biche en direction du siège avant.

— Maltz est là-dedans, aussi ?

— Non. Je propose de regarder rapidement autour de la voiture.

Syd évita de dire ce qu'ils savaient tous : dans la mesure où Maltz avait été éjecté, ils allaient sans doute le retrouver en plusieurs morceaux.

Une lueur particulière s'afficha dans le regard de Fribush. Il hocha la tête et lui tendit une autre lampe torche.

Syd se couvrit la bouche avec sa chemise pour filtrer l'air chargé de sable. On y voyait à peine à vingt centimètres. Les particules en suspension réfractaient la lumière de la torche et rendaient le nuage encore plus impénétrable. La voiture avait fini sa course loin de la rocade — heureusement que Maltz s'était éloigné du pont avant l'explosion, sinon elle aurait été précipitée dans un vide de quinze mètres. La zone dans laquelle ils avaient atterri était plate. Son faisceau éclaira un cactus saguaro qui se dressait comme une sentinelle fantomatique, ses épines collectant de gros flocons de poussière. Des broussailles couvraient le sol et accrochaient ses pieds tandis qu'elle avançait en trébuchant. Des morceaux de métal s'éparpillaient à perte de vue. Elle vit se dresser devant elle une deuxième carcasse métallique, déformée au point d'être presque méconnaissable, et balaya l'intérieur à l'aide de sa lampe, mais, pour le conducteur, il était trop tard.

Elle entendit un cri et se pressa dans sa direction. Kane était agenouillé par terre, près du bitume. Devant lui gisait le corps mutilé de Michael Maltz.

— Est-ce qu'il est...

Syd se rendit subitement compte qu'elle allait être plus affectée que prévu. Elle avait rencontré Maltz en Syrie et ils avaient collaboré à plusieurs reprises. C'était triste à dire, mais plus que n'importe qui au monde, y compris Jake, il avait sans doute été son meilleur ami.

Sa jambe était inclinée selon un angle bizarre, et son visage était

écorché par le bitume, au point d'en être méconnaissable.

— Il respire, dit Kane en prenant son pouls. Mais il faut qu'on l'emmène vite. On y va.

Syd hocha la tête.

— Où est la voiture ?

Kane ne lui répondit pas. Avec Fribush, ils soulevaient déjà Maltz et portaient en courant. Le corps de leur camarade rebondissait légèrement entre leurs bras, et Syd peinait à les suivre. Un 4x4 vert était garé dans le parking d'un bâtiment de bureaux désert. La façade en acier bleuté paraissait d'une incongruité totale au milieu du nuage de poussière.

Ils partirent à toute vitesse, en louvoyant entre des voitures broyées qui gisaient sur le flanc ou le toit, comme soulevées par un raz-de-marée. Des gens se tenaient sur le bord de la route, l'air désorienté. L'un d'entre eux leva le bras pour les arrêter, mais ils ne ralentirent pas.

— La vache ! murmura Syd en regardant le paysage détruit. Ça continue sur combien ?

— Un kilomètre environ, dit Fribush. Ils sont en train de boucler le périmètre. Ils ne vont sans doute pas aider ces gens avant quelques heures. Ce qui compte, pour eux, c'est de contenir les dégâts.

— Comment est-ce que tu as fait pour entrer ?

Fribush ne répondit pas, mais, pour la première fois depuis qu'il l'avait retrouvée, il réussit à esquisser un sourire.

L'air commençait à s'éclaircir. Syd en aspira de grandes bouffées pour essayer de nettoyer ses poumons.

— On a entendu sur la fréquence des flics qu'ils mettaient un centre de décontamination en place à l'hôpital public. On va y déposer Maltz et en profiter pour te faire examiner.

Fribush secoua la tête.

— Tout leur blabla, depuis le 11 septembre, sur la capacité de réaction... Ils n'avaient rien prévu du tout.

— Ils n'ont jamais vraiment cru que ça pourrait arriver ici, fit remarquer Syd à voix basse. Pas comme ça. Ils ne comprennent jamais ce dont les gens sont capables.

Jake, George et Rodriguez étaient assis devant la télévision, hypnotisés par les images : des vues aériennes de Phoenix prises depuis un hélicoptère ; un énorme nuage qui recouvrait tout le sud de la ville ; des interviews de gens qui avaient réussi à sortir de la zone de déflagration. Les survivants étaient hébétés, manifestement en état de choc, et couverts d'une fine couche de poussière qui leur donnait une apparence bizarrement uniforme. Sous les cris des journalistes, ils se faisaient envelopper dans des couvertures de survie et s'éloignaient lourdement vers les ambulances qui attendaient. A l'arrière-plan, le personnel paramédical affichait une mine sombre. Des policiers faisaient barrière de leur corps pour repousser les journalistes. Par-dessus tout ça, un brouhaha de voix surexcitées. Selon les chaînes, c'était un attentat d'Al Qaida, un camion-citerne qui avait explosé, une catastrophe dans une usine chimique. Des images du nord de la ville montraient une armée de voitures avec des affaires personnelles débordant par les fenêtres et sanglées sur les galeries : les gens prenaient ce qu'ils pouvaient et fuyaient la ville. Les réseaux de portables étaient saturés, les serveurs internet lâchaient. Le gouverneur appelait au calme et affirmait que la situation était sous contrôle. Personne ne le croyait.

— Bon sang ! commenta George. Vu le bordel actuel, imaginez ce qui va se passer quand ils vont entendre parler de radiations.

— Ils attendent sans doute l'arrivée de la garde nationale pour l'annoncer, fit remarquer Rodriguez.

Jake ne dit rien. Il continuait à zapper en s'arrêtant dès qu'il y avait des gros plans sur des survivantes. Rodriguez et George échangèrent un regard.

— Riley, dit George, je suis convaincu que Syd s'en est sortie.

Il n'avait pas l'air convaincu du tout.

— Elle était à proximité immédiate de l'onde de choc, rétorqua Jake sur un ton impassible.

Ce qui signifiait que ses chances de survie étaient réduites ou inexistantes. Pourtant, il semblait inconcevable que Syd, qui paraissait imperméable au danger, puisse être éliminée par quoi que ce soit. Même une bombe sale.

— Tu n'en sais rien, dit Rodriguez. Ils étaient en train de s'en éloigner quand ça a sauté.

— On devrait y aller, suggéra Jake. Voir si on peut donner un

coup de main.

George secoua la tête.

— Pas possible. Les aéroports sont fermés, ils ne laissent personne entrer ni sortir. Même pas nous.

— Je ne peux pas rester ici à attendre, déclara Jake en se passant la main dans les cheveux.

Il ne se rappelait pas s'être déjà senti aussi impuissant. Syd se trouvait à Phoenix, morte ou mourante. Quant à Kelly, il n'en avait aucune nouvelle. L'aéroport n'étant qu'à quelques kilomètres du point zéro, elle avait pu atterrir juste avant l'explosion. Et lui, il restait là, comme une bûche, dans un mobile home à Houston.

— Y a rien à faire, mon vieux, insista George.

La porte s'ouvrit et ils se retournèrent tous en même temps. Un agent de la cellule locale de Houston apparut dans l'embrasure.

— Où est Leonard ? demanda-t-il.

— Pas là, répondit George. Pourquoi ?

— Dallas a trouvé quelque chose, ils demandent des renforts.

— Super, annonça George sur un ton d'autorité. Dites-leur qu'on est en route.

Il attrapa son coupe-vent sur le dossier de sa chaise.

— Je croyais qu'il fallait l'autorisation de Leonard pour...

— Ce n'est pas un problème. Trouvez-nous un transport, on emmène tous les gars que vous pouvez libérer.

L'agent avait l'air dubitatif.

— Je ferais peut-être mieux de vérifier auprès de mon...

— Allez-y. Dans les circonstances, il vous dira que plus on est de fous, plus on rigole.

George leva un sourcil.

— On fait tous partie de la même équipe, non ?

— Oui, bien sûr.

— Alors en route pour Dallas !

Dante contemplait le char au milieu du hangar. Même lui, il était capable de voir que la déco était surchargée. Evidemment, les bouffeurs de haricots n'étaient pas connus pour leur bon goût ; c'était sans doute aussi bien. Le baril qui contenait la bombe était caché dans une maquette en papier mâché de la Maison-Blanche, entourée d'un paysage de désert, orné de photos découpées de Latinos célèbres. Il secoua la tête. La rage montait en lui à la vue des visages basanés. Ses gars procédaient actuellement aux derniers contrôles : ils vérifiaient le détonateur et s'assuraient que le baril était complètement dissimulé. Le lendemain, ils embarqueraient les sombreros à bord, les conduiraient jusqu'au départ du défilé et leur diraient au revoir. Dante jeta un œil à sa montre et fut pris d'un frémissement d'excitation nerveuse. D'ici un peu plus de douze heures, l'Amérique serait remise sur les rails. Il envisagea de s'étendre quelques heures sur le lit de camp dans le bureau, mais il était trop remonté pour dormir.

Il voyait déjà les fédéraux examiner les enregistrements des caméras de sécurité et s'arrêter sur l'image du char qui était passé juste avant l'éclair éblouissant. Ils feraient le lien, c'était sûr. Et quand ils apprendraient que le camion avait été loué au Mexique et qu'il était arrivé au Texas une semaine plus tôt, l'affaire serait réglée. C'était du génie. Dans un grand discours, Jackson rapprocherait le meurtre de Morris de ce nouvel attentat contre l'Amérique, et le gouvernement serait enfin obligé de réagir contre l'envahisseur.

Son film préféré, quand il était gamin, c'était *L'Aube rouge*, qui racontait une invasion des Etats-Unis par les Russes. La vérité, c'était que l'Amérique était déjà attaquée de toutes parts. Lentement mais sûrement, elle se faisait envahir par des gens décidés à la dépouiller. Les femmes enceintes passaient la frontière juste avant de pondre leur marmaille pour qu'ils puissent avoir la nationalité américaine. Ensuite, elles réclamaient de l'aide sociale pour les élever et les nourrir. Et maintenant, certains se hissaient à des postes d'influence, de responsabilité politique. *C'est comme les fourmis*, disait toujours Jackson. *Tu leur donnes quelques miettes et tu les vois repartir avec ton frigo tout entier. On construit des clôtures, ils*

creusent des tunnels. On les renvoie chez eux, ils reviennent plus nombreux.

Dante l'avait bien remarqué, en prison : les gangs de basanés devenaient plus effrontés d'année en année. Pendant ce temps, dans sa ville natale, ils étendaient leur territoire ; jamais satisfaits de leurs pâtés de maisons, ils essayaient de faire couler tous les autres. Eh bien, avec Jackson, ils allaient mettre fin à tout ça. Rendre l'Amérique aux Américains.

Il regarda un de ses gars ajuster la petite clôture devant la Maison-Blanche et se mit à sourire. le lendemain serait le plus beau jour de sa vie.

Kelly balaya le hangar d'aviation de ses jumelles thermiques. Des silhouettes floues s'agglutinaient à plusieurs endroits. Certains, au centre de la pièce, devaient travailler sur le char. Le groupe le plus nombreux était rassemblé dans un coin au fond. En s'appuyant sur ce qu'ils avaient découvert à Laredo, elle était prête à parier qu'il s'agissait de nouveaux clandestins destinés à être sacrifiés pour la cause.

Elle abaissa les jumelles. En tournant dans le coin, des unités de détection lancées par Leonard avaient vu le niveau de leurs compteurs exploser, et ils avaient fait une reconnaissance autour du hangar. C'était bien ça : un groupe de skinheads montait un char pour le défilé.

Quelques mètres plus loin, Leonard était en grande conversation avec le commandant d'une unité d'élite spécialisée dans la libération d'otages. Trois unités du FBI entouraient par ailleurs le bâtiment. Ce dernier était malheureusement situé en pleine agglomération de San Diego, non loin de l'aéroport. Des évaluations rapides prévoyaient des milliers de morts si la bombe explosait sur place. Ils devaient faire tout ce qui était en leur pouvoir pour l'empêcher.

Le commandant de l'unité d'élite s'éloigna rapidement, et Leonard revint vers elle.

— Qu'est-ce qu'il en dit ?

— Difficile, mais pas impossible, répondit Leonard. Il semble y avoir une quinzaine de personnes à l'intérieur.

— Dont des clandestins, sans doute

— Je sais bien, rétorqua-t-il sur un ton exaspéré. Mais on ne connaît pas leur nombre. Et on ne peut pas prendre le risque que la bombe explose.

— Alors on va faire quoi ?

— Ils vont entrer en force et utiliser la tactique de choc et d'intimidation.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Leonard détourna le visage.

— Qu'il n'y aura sans doute pas de survivants.

— Oh ! mon Dieu..., dit Kelly en portant la main à la bouche.

— Quinze vies contre des milliers, agent Jones. Personne n'est prêt à prendre un tel risque.

Kelly était sur le point de le contredire, puis elle y renonça. Il avait raison. Ils ne pouvaient pas se permettre un nouveau Phoenix. N'empêche qu'elle était obligée de se poser une question : si les personnes innocentes dans le hangar avaient été des Américains, cela aurait-il changé quelque chose ?

— Quand ? demanda-t-elle.

— Dans environ une heure.

Leonard jeta un œil à sa montre.

— Il est 21 heures. On espère que certains seront endormis.

Kelly pensa aux Mexicains, à Laredo, qui l'avaient suppliée de les aider. Elle pensa à Emilio, à ses jambes maigrichonnes qui dépassaient de son short, aux sanglots de sa grand-mère.

— Et Burke ? demanda-t-elle abruptement.

— Il est en Virginie, répondit Leonard en la mesurant du regard. On le surveille, mais on ne peut pas l'interroger sans plus de preuves.

Traduction, pensa Kelly : Burke était riche et puissant, donc intouchable. On mettrait tout sur le dos de Dante Parrish et de quelques sous-fifres, et terminé. Une boule de rage se forma dans son ventre.

Leonard enfonça ses mains dans ses poches.

— Vous avez fait du bon travail sur cette affaire, Jones. Je n'oublierai pas de le dire à votre chef.

Sans répondre, Kelly pivota sur ses talons et s'éloigna vers la voiture.

Jackson Burke se servit un autre doigt de whisky. En général, il ne s'autorisait jamais plus d'un verre par jour. Son docteur l'avait mis en garde contre l'alcool, à cause de son traitement, et, de toute façon, il n'aimait pas émousser son acuité naturelle. Mais là, il était sous le choc. Dante faisait l'objet d'une enquête du FBI ! Tout au long du trajet en voiture depuis Washington, il avait passé en revue les preuves qui pouvaient les lier. Il avait appelé son bureau pour ordonner d'effacer des disques durs les archives des caméras de sécurité des dernières années. Quelques membres de son personnel avaient rencontré Dante, mais toujours dans son rôle de garde du corps. Leurs vraies réunions s'étaient toujours déroulées le soir ou le week-end, quand les locaux étaient vides.

Et les autres... si le FBI était également sur leur piste ? Seuls trois hommes au monde en savaient assez pour l'incriminer. Jackson secoua la tête. Il avait pris tant de précautions ! Il utilisait des téléphones jetables prépayés pour les appeler, il les retrouvait dans des endroits paumés, il les obligeait à réfréner leur regrettable tendance naturelle à la vantardise.

Et si Dante était déjà en état d'arrestation ? Si tout se passait comme prévu, il devait être dans le hangar de San Diego, en train de procéder aux dernières vérifications. Mais s'il était enfermé dans une salle d'interrogatoire, avec des flics qui le cuisinaient ? A cette idée, ses paumes se couvrirent de sueur. Il traversa le séjour et sortit un téléphone tout neuf du tiroir de son bureau. Puis il le soupesa un moment dans la main. Qui répondrait, s'il composait le numéro ?

J'aurais dû m'en douter, se dit-il. Une bande de voyous et de ploucs ne pourraient jamais être constitués en une force efficace. Ils en étaient tout simplement incapables.

Il abaissa son poing sur la table avec une telle violence que le verre tressaillit. Ils étaient si près du but, et voilà que sa vie entière était en péril. Il s'imagina dans une cellule de prison, vit les murs se refermer autour de lui. Non, c'était inimaginable. Ils le feraient passer pour un traître de la pire espèce. Encore qu'avec un bon jury, il aurait peut-être des chances de les convaincre...

Pour se changer les idées, il appuya sur la télécommande. Il lui

fallut un moment pour arriver à comprendre ce qu'il avait devant les yeux. Il crut d'abord que c'était un film de guerre. Puis il lut la bannière au bas de l'écran. ATTENTAT A LA BOMBE A PHOENIX. Des véhicules de l'armée passaient au ralenti. Jackson monta le volume et concentra son attention sur la jeune présentatrice blonde, dont la voix trahissait l'excitation.

— La garde nationale nous a demandé de reculer de nouveau d'un kilomètre, expliqua-t-elle. On ne nous dit pas pourquoi, mais les spéculations vont bon train au sujet des causes de l'explosion. Comme vous le voyez, il y a un gros nuage nocif au-dessus de la zone de déflagration, et plusieurs survivants se plaignent de difficultés à respirer. Les forces de l'ordre ont sécurisé et évacué une zone de plus de cinq kilomètres à la ronde...

— Hein ? dit Jackson en s'asseyant abruptement.

La bombe avait explosé un jour à l'avance. Que s'était-il passé ? Phoenix était sous la responsabilité de Jared. Une carte de la ville apparut à l'écran ; la zone d'évacuation était coloriée en rose. Si CNN ne s'était pas trompée, la bombe n'avait pas explosé à l'entrepôt. Dans le camion, alors. Et si Jared était au volant, au moins un des liens compromettants était éliminé.

Jackson avala une gorgée de whisky, un peu requinqué. A cet instant précis, son téléphone fixe sonna. Il le regarda comme s'il craignait que l'appareil le morde. A la troisième sonnerie, il décrocha.

— Sénateur Burke, dit-il en essayant de prendre un ton d'autorité.

Il y eut un petit silence.

— Sénateur ? dit une voix. C'est Chad.

Chad ? Il se creusa la cervelle et y repêcha l'image d'un gamin dégingandé, avec des cicatrices de varicelle, qui l'avait guidé à travers le bâtiment du Capitole, la veille. Chad Peterson, son nouvel assistant. Bien sûr.

— Oui, Chad ? Que puis-je faire pour vous ?

— Désolé de vous appeler si tard, sénateur, mais je n'ai pas réussi à vous joindre sur votre portable ni sur votre fixe à Georgetown, et nous... vous avez vu les informations ?

Le regard de Jackson revint vers l'écran.

— Je viens d'allumer la télé. Je n'arrive toujours pas à y croire.

C'était la vérité. Tous ces préparatifs minutieux pour qu'au

dernier moment, le planning soit foutu en l'air !

— Je sais que vous devez être sous le choc. J'espère que tous vos proches sont sains et saufs.

La question le prit au dépourvu. Evidemment qu'ils étaient sains et saufs ! La veille, il avait mis sa mère à l'abri dans un sauna à Santa Barbara, et personne d'autre ne comptait vraiment. Il tenta néanmoins de prendre le ton grave qui convenait.

— Merci beaucoup, Chad. Je prie pour que ce soit le cas.

— Je suis en train de prier, moi aussi. Mes parents... les antennes relais sont hors service, je n'arrive pas à les joindre.

— Je suis sûr qu'ils vont très bien, dit Jackson avec agacement.

Le ton pleurnichard de son interlocuteur le dégoûtait. S'il ne se faisait pas arrêter le lendemain matin, la première chose qu'il ferait serait de chercher un nouvel assistant. Ce Chad n'était manifestement pas fait pour résister à la pression.

Il l'entendit inspirer profondément avant de reprendre.

— Le problème, c'est que... euh... Les médias n'arrêtent pas d'appeler. Ils se demandent si vous voulez faire un communiqué. Comme il s'agit de notre circonscription...

— Ah.

Jackson ressentit une brève bouffée d'euphorie qui laissa rapidement place à la colère. Evidemment qu'il avait préparé un communiqué ! Il avait passé deux mois à le peaufiner : deux pages ciselées, concises, sur un ton qui dosait à la perfection la tristesse, l'empathie et l'énergie. Mais se risquerait-il à le lire maintenant, quand le FBI pouvait l'interrompre au beau milieu d'une phrase pour lui passer les menottes ?

— Attendons demain matin, déclara-t-il enfin.

— Entendu, sénateur, répondit Chad sur un ton de soulagement. Je vais le leur dire.

— Et, Chad...

— Oui, sénateur ?

— Ne m'appellez plus jamais sur cette ligne.

Le jeune homme bégaya des excuses avant de raccrocher. Jackson sirota le fond de son verre et regarda les différents correspondants défiler à l'écran sans apporter aucune réelle information supplémentaire. Dans sa tête, il passait en revue les différents

scénarios. S'ils n'avaient pas arrêté Dante, cela ne tarderait sûrement pas. L'explosion prématurée à Phoenix changeait toute la donne. A présent, même l'agent le plus attardé du FBI se serait aperçu de la disparition des déchets radioactifs et aurait deviné qu'il y avait d'autres bombes dans la nature. Et depuis la descente dans l'entrepôt, ils avaient dû faire le rapprochement avec les chars et le défilé du 4-Juillet. Jackson était obligé d'admettre qu'à cause de leur totale incompétence en matière de contrôle des frontières, il les avait sous-estimés. Réussir à remonter jusqu'à Dante, c'était quand même très fort.

C'était clairement le moment de passer à la vitesse supérieure. De leur balancer quelque chose auquel ils ne s'attendaient pas.

Il reprit le téléphone portable et composa le code d'activation. Dante décrocha à la troisième sonnerie. Jackson lui donna les nouveaux ordres, puis il appela Dallas. Après avoir raccroché, il vida son verre et se carra sur les coussins du canapé. L'ombre d'un sourire éclaira son visage tandis qu'il regardait les scènes de terreur et de confusion se dérouler à l'écran.

Syd déglutit avec difficulté. La solution d'iode avait un goût répugnant, mais elle était censée bloquer les effets nocifs des rayonnements. Elle était aussi restée cinq minutes sous une douce glacée, avant de donner ses vêtements à détruire. A présent, elle frissonnait dans une blouse d'hôpital propre. Ses blessures avaient été nettoyées et pansées, puis on l'avait écartée pour s'occuper des blessés plus graves qui arrivaient.

A présent, elle se frayait un chemin dans un labyrinthe de tentes qui ressemblait à tous les autres hôpitaux de campagne qu'elle avait connus. Celui-ci avait été installé dans le parking d'un hôpital pour contenir le trop-plein de patients et réduire le risque de contamination.

— Ça ramène en arrière, hein ? dit une voix.

Elle tourna la tête : Fribush se tenait à son côté.

— Carrément.

Elle savait exactement ce qu'il voulait dire. Ils auraient pu se trouver à Mossoul ou à Tbilissi. Toutes les zones de guerre se ressemblaient.

— Et Maltz ?

Il hocha la tête en direction d'une tente.

— Il est à l'intérieur.

— Ça se présente mal, non ?

Fribush haussa les épaules.

— Il a déjà survécu à pire. Je ne fais pas une croix sur lui.

Son optimisme était rafraîchissant, pensa Syd. Surtout de la part d'un ancien des forces Delta.

— J'ai besoin de passer un coup de fil.

Sans dire un mot, il lui passa un téléphone. Elle composa un numéro en se sentant un peu coupable de ne pas y avoir pensé plus tôt.

Jake décrocha au bout de quelques sonneries.

— Riley, j'écoute.

— Jake, c'est moi.

— Bon sang, Syd..., dit-il d'une voix lourde de soulagement. Je te croyais morte. Que s'est-il passé ?

— Je n'ai rien. Maltz... pour lui, on attend de savoir.

— La vache !

Il se mit à rire.

— Je n'arrive pas à croire que tu es saine et sauve ! Je croyais... J'étais vraiment angoissé !

— Oui, bon, tout va bien ! dit Syd, interloquée par tant d'effusions.

— On a une piste sur une deuxième bombe à Dallas, on est en route. Et Kelly vient de m'envoyer un message pour dire qu'avec Leonard, ils partent à San Diego pour essayer d'en neutraliser une troisième.

— Ah...

Ils avaient repéré les autres sites, c'était déjà ça.

— Et Burke ?

— Aucune idée, ils ne veulent rien nous dire.

Il baissa d'un ton et ajouta :

— George dit qu'il faudrait des preuves en béton armé avant d'arrêter un sénateur. J'ai le pressentiment qu'il va passer entre les gouttes.

— Vraiment ? rétorqua Syd d'une voix plus dure.

Evidemment qu'il allait passer entre les gouttes ! Combien de fois avait-elle vu des responsables politiques esquiver la responsabilité d'atrocités ? Il n'y avait pas de quoi s'étonner.

— Prends quelques jours pour te reposer, Syd. Quand toute cette affaire sera terminée, on se retrouvera à New York pour discuter.

Intéressant, pensa Syd. Sauf erreur de sa part, les sujets dont il voulait parler n'étaient pas seulement d'ordre professionnel. Ce n'était pas un problème pour elle. Jake était un peu trop boy-scout à son goût, mais le changement était toujours bon à prendre. Elle lui rendrait service, en plus, en le sauvant de cette fiancée affligeante.

— D'accord, dit-elle. On se voit là-bas.

Elle rendit le téléphone à Fribush.

— Comment vous vous sentez, patron ? demanda-t-il.

— Très bien.

— Ah oui ? Les médecins vous ont donné le feu vert pour sortir ?

Elle haussa les épaules.

— Ils ont des choses plus importantes qui les attendent. Pourquoi ?

— Parce que vous avez l'air d'avoir des trucs à faire.

Syd le regarda mieux et se mit à sourire.

— Fais-moi penser à te faire signer un contrat, Fribush. On a besoin de gars dégourdis.

Il rangea le téléphone dans sa poche.

— Avec remboursement des frais dentaires ? demanda-t-il.

— Trouve-moi des vêtements normaux et un billet d'avion avant le lever du soleil, et je te rembourse l'ophtalmo en plus. Dis à Kane de garder un œil sur Maltz. On y va.

Dante fit ronfler le moteur et, cédant à une impulsion, embrassa la croix qu'il portait sur une chaîne autour du cou. Il ne s'était pas attendu à recevoir l'appel, mais il en avait été soulagé : il se rongait les sangs à l'idée d'attendre toute la nuit. Le nouveau plan de Jackson était meilleur que l'ancien, de toute façon. Et il avait expressément demandé à Dante de se charger de l'exécution.

Il attendit pendant qu'un de ses hommes remontait la porte roulante au bout du hangar. Ils se trouvaient sur une piste d'atterrissage désaffectée au sud du centre de San Diego. C'était l'endroit parfait pour faire le montage, à l'abri des regards indiscrets. Il leur avait fallu moins d'une heure pour sortir la bombe du char et la transférer vers le camion dans lequel elle était arrivée. Les hommes avaient ronchonné devant cette nouvelle tâche, puis ils s'étaient ragaillardis quand Dante leur avait dit qu'ils n'avaient plus besoin des basanés, après tout, et qu'ils pourraient les emmener dans le désert pour s'entraîner au tir. Ils le méritaient bien, ses gars, avec tout ce qu'ils avaient fait. Et Jackson commençait enfin à

apprécier leurs efforts à leur juste valeur.

Tout à l'heure, il lui avait souhaité bonne chance avec une chaleur inhabituelle. Dante aurait juré qu'il était même un peu soûl, ce qui ne s'était jamais vu. Jackson touchait à peine à l'alcool, car il disait vouloir garder l'esprit vif. Sa discipline avait impressionné Dante : depuis cette conversation, il avait arrêté de boire, lui aussi. N'empêche que demain, il boirait peut-être un verre pour fêter ça. Jackson avait dû mettre le champagne au frais. Peut-être même qu'il avait prévu une fête.

Il passa en première et quitta le hangar en roulant au pas. Il n'avait pas conduit un camion depuis un moment, mais ça revenait vite. Et il n'allait pas très loin. L'endroit choisi par Jackson se trouvait à une quinzaine de kilomètres, il y serait d'ici vingt minutes maximum.

Il passa en deuxième et engagea le véhicule sur la route d'accès qui reliait l'aéroport à la rocade. Il crut apercevoir un éclat lumineux dans le rétro, mais l'instant d'après, celui-ci avait disparu.

Ce n'était sans doute rien. Il était tard et, après tout ce qui s'était passé, Dante devenait paranoïaque. Mais les problèmes touchaient à leur fin. D'ici une heure, il aurait accompli sa mission. Ensuite, il n'aurait plus qu'à attendre que le monde change.

— Merde ! s'exclama Leonard. Il fiche le camp !

Ils avaient reculé en prévision du lancement de l'opération par la cellule d'intervention spéciale, et ils observaient le hangar de loin. Kelly vit un véhicule sortir en roulant doucement.

— Ce n'est pas le char, dit-elle. Sans doute le camion qu'ils ont utilisé pour transporter la bombe. Il est chargé en radioactivité ?

Leonard leva un doigt pour lui dire de patienter. Il parlait par radio au chef du commando, qui exigeait qu'on lui dise que faire de ses hommes. Ces derniers avaient été sur le point de faire exploser les fenêtres du premier étage ; à présent, ils étaient piégés sur le toit.

— Gardez vos positions jusqu'à ce qu'on ait compris ce qu'ils trafiquent.

Il jeta un œil à Kelly, puis ajouta dans le récepteur :

— On a pu mesurer la radioactivité du camion ?

— Oui, on a vérifié pendant qu'il sortait. Il est super chargé, mais c'est plutôt normal, s'ils trimballent la bombe là-dedans depuis le Texas.

— Et le hangar ? demanda Kelly. Vous avez remesuré les niveaux ?

Une idée lui était venue à l'esprit, mais elle espérait avoir tort.

Leonard avait l'air agacé de servir d'intermédiaire, mais il transmit sa question.

Il y eut un silence, puis le commandant répondit :

— Il y a moins de radioactivité qu'avant.

— La bombe est dans le camion, dit Kelly.

— Qu'en savez-vous ?

— Comme celle de Phoenix a sauté à l'avance, ils ont dû modifier leurs plans. Dante a pu se rendre compte qu'on le recherchait.

— Peut-être, dit Leonard d'un air dubitatif. Ou alors, ils se débarrassent de toutes les preuves avant le défilé.

— Non. Burke est trop intelligent pour ça. Il doit savoir que c'est une simple question d'heures avant qu'on coince Dante. A mon avis, il l'a envoyé en mission suicide.

— On va l'arrêter et contrôler le camion, histoire d'en avoir le cœur net, dit Leonard en reprenant sa radio.

Kelly tendit la main pour l'en empêcher.

— Vous ne pouvez pas faire ça. Si elle explose ici, on va rayer de la carte la moitié de la ville. Il faut trouver un meilleur endroit.

Leonard semblait sur le point d'exploser lui-même.

— Ça va être difficile, si on ne sait pas où il se dirige. Et à mon avis, s'il voit un cortège de flics dans le rétro, il la fera sauter sur-le-champ.

Kelly réfléchit un instant.

— La frontière, dit-elle. C'est elle qui les obsède. Il va faire exploser la bombe à la frontière.

— Ah, vraiment ? dit Leonard avec mépris. Histoire de faire un trou dans le mur pour mieux laisser passer les clandestins ?

— Peut-être qu'il veut faire sauter les postes de contrôle. Ou alors

c'est un acte symbolique, pour montrer l'inefficacité de la patrouille frontalière. Quoi qu'il en soit, c'est la cible la plus logique.

Leonard reprit sa radio en main.

— Je veux que notre intermédiaire de la garde mobile nous trouve un bon endroit pour arrêter le camion, de préférence dans une zone non habitée entre ici et la frontière. Et je veux que toutes les unités disponibles convergent sur cet endroit.

Il termina et regarda Kelly.

— Contente ?

— Je le serai quand on l'aura arrêté.

— Vous êtes tellement exigeantes, vous les femmes...

Leonard tourna la clé dans le contact et, sans allumer les phares, sortit de l'ombre au bout de la piste.

— Où on va ? demanda Kelly.

— On fait partie des unités disponibles, non ? Je veux être là quand ils le descendront.

A un kilomètre du lieu de rendez-vous, Jake, George et Rodriguez virent un dix-huit roues passer en trombe, suivi par une file de voitures banalisées.

— Hou là ! dit Rodriguez. On dirait qu'on arrive trop tard.

Jake fit abruptement demi-tour et s'inséra derrière la caravane de flics en déclenchant un concert de Klaxon de la part des autres conducteurs.

— Vous feriez mieux de prendre la radio et de leur demander gentiment de ne pas nous tirer dessus, dit-il.

George soupira, mais il joignit par radio leur contact à Dallas et lui expliqua la situation.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Rodriguez.

— Qu'il était content d'avoir de l'aide. Apparemment, la moitié de sa cellule est encore à Houston, et d'autres ont été envoyés à Phoenix. Il manque carrément d'effectifs.

— C'était sans doute une bonne idée ne pas lui avoir dit que Jake

est un civil, fit remarquer Rodriguez.

— Sans doute, répondit sèchement George.

— Ils ont un plan pour arrêter ce type ? demanda Jake en jetant un œil au compteur.

L'aiguille atteignit les 140 et les dépassa. Leur voiture de location n'était pas faite pour la vitesse, et il peinait à la maintenir sur la route. S'il la poussait encore, elle risquait de tomber en morceaux.

— Un barrage l'attend à la borne des trente kilomètres. Ils vont lui tirer sur les pneus. Ils veulent qu'on ralentisse, au cas où il activerait la bombe.

— C'est ça, le plan ? Croiser les doigts et espérer qu'il ne se fasse pas sauter ?

— Je n'y suis pour rien, protesta George. J'ai la vague impression qu'on n'a pas affaire aux éléments les plus brillants de la cellule.

— Nom de Dieu ! s'exclama Jake. Ils pensent qu'il se dirige où ?

— Vers la frontière. Selon la cellule de San Diego, leur type a foutu le camp à peu près au même moment. On dirait qu'il y a eu un changement de plan. Quoi qu'il en soit, notre gars a repéré la filature tout de suite. Maintenant, ils ont l'impression qu'il a choisi la fuite en avant.

En entendant le nom de San Diego, Jake cessa de les écouter. Il s'imagina Kelly fonçant elle aussi sur une route nocturne, à la poursuite d'un camion programmé pour tout détruire dans un rayon d'un kilomètre et demi. C'était de la folie pure. Syd avait failli y laisser la vie, et voilà qu'ils marchaient dans ses traces. Il se rappela la panique dans la voix de la jeune femme quand le camion avait foncé sur l'embouteillage. Quand la communication avait coupé, il avait failli devenir fou. Réaction normale, pensa-t-il. Après tout, elle était son associée et une bonne amie. Mais une part de lui-même savait qu'il y avait autre chose. Il avait presque pleuré de soulagement en entendant sa voix. C'était comme si un étau s'était desserré autour de son cœur.

Kelly, se rappela-t-il. Il ferait mieux de s'inquiéter pour elle. Syd était saine et sauve, elle reprendrait l'avion pour New York dès que l'aéroport de Phoenix rouvrirait.

— Voilà la borne des vingt-cinq kilomètres, dit George. Lève le pied.

Jake ralentit et regarda les feux du camion disparaître dans l'obscurité. Devant eux, les voitures banalisées ralentirent à leur

tour, jusqu'à s'immobiliser ou presque ; elles formaient une file ininterrompue qui s'étendait vers l'horizon.

— Et s'il quitte la route ?

George examina la carte qu'il avait trouvée dans la boîte à gants.

— Il n'y a aucune intersection d'ici au barrage.

La route 35E s'était rétrécie en une deux-voies, trop étroite pour que le camion puisse faire demi-tour. Jake tapota nerveusement du doigt sur le volant. De part et d'autre de la route, des terres agricoles s'étendaient à perte de vue. Des lignes à haute tension s'y dressaient au coude à coude comme de grandes sentinelles d'acier. Un lapin traversa le bitume en sautillant, trembla un instant dans la lumière des phares, puis disparut dans la nuit.

L'ironie de la chose, c'était que cette brève accalmie ébranlait Jake plus que le tout le reste. Il se demanda comment allaient les Grant, s'ils étaient au courant de la mort de Randall, qui leur avait annoncé la nouvelle. Il essaya de se rappeler la dernière fois qu'il avait eu une bonne nuit de sommeil ou pris un vrai repas. Et maintenant, il était là, au milieu de la nuit, sur une route déserte du Texas, à attendre qu'une bombe explose. De la folie furieuse.

— Vous croyez qu'il est arrivé ? dit Rodriguez en brisant le silence.

Comme en réponse à sa question, il y eut un éclair au loin, et les gyrophares des sentinelles virèrent au rouge.

— Oh ! merde..., dit George.

Dante jeta un coup d'œil au rétro et fronça les sourcils. Il accéléra jusqu'à cent trente. La berline en fit autant. Il était suivi, c'était certain.

Il était si près du but ! Plus que six ou sept kilomètres avant l'intersection vers un lotissement, à quelques centaines de mètres du mur de la frontière. Il n'aurait eu qu'à garer le camion, descendre de la cabine et partir à pied. Cinq minutes plus tard, boum !

Mais les flics avaient réussi à le retrouver. Comment était-ce possible ? Dante se gratta le crâne, perplexe. Avec Jackson, ils avaient passé si longtemps à mettre en place tous les détails du plan, à anticiper tous les rebondissements possibles... Et pourtant,

tout allait de travers.

Il soupira. Il lui restait une dernière solution. En tenant le volant à une main, il fouilla dans sa poche à la recherche de la télécommande.

— Il nous a repérés ! s'exclama Leonard en attrapant la radio. Quel est le crétin dans la voiture de tête ? Qu'il recule, bordel !

Mais il était visiblement trop tard. Kelly regarda le semi-remorque bondir en avant. Ils traversaient la périphérie de San Diego, une zone émaillée de lotissements. Autour d'eux, des milliers de personnes dormaient dans leur lit sans se douter de rien.

— Il faut qu'on l'arrête, dit-elle.

— Sans blague ! Vous avez une idée ?

— Joignez-le sur sa CB.

Elle lança un regard à Leonard.

— Il doit bien y en avoir une dans le camion. Trouvez sa fréquence et demandez un négociateur pour essayer de le dissuader. Qu'ils l'appellent par son nom.

Leonard aboya des ordres dans la radio. Une minute plus tard, un crépitement statique s'en élevait, puis la voix d'un négociateur spécialisé dans les prises d'otages, qui interpellait Dante. A la troisième tentative, une voix rocailleuse lui répondit.

— Ouais ?

— Dante Parrish, ici l'agent Bennett, du FBI. Garez-vous et descendez du camion, les mains en l'air. Je vous garantis qu'il ne vous arrivera aucun mal.

Il y eut un silence, puis un petit ricanement.

— Je crois qu'on n'en est plus là, mon pote.

— Dites-lui que Burke l'a balancé.

Leonard haussa les épaules, puis répéta l'information sur la fréquence de la CB.

Il y eut un silence plus long, puis Dante rétorqua :

— Il n'aurait jamais fait ça.

— Comment croyez-vous qu'on vous a retrouvé ? Il a décidé de tout vous mettre sur le dos.

— Je fais ça pour le bien de l'Amérique, répondit Dante.

Kelly attrapa le récepteur malgré les protestations de Leonard.

— Un vrai patriote ne tuerait pas des Américains innocents, Dante. Les clandestins ne seront pas accusés de l'attentat. Tout le monde saura que c'est vous, le responsable.

Ils étaient à moins de cinq kilomètres de la frontière. Le camion ralentit.

— Vous savez ce qu'il y a de dingue ? dit Dante sur un ton méditatif. Mon frère travaille dans une ferme dans l'Etat de Washington. Vous savez que le gouvernement est capable de retracer chacune de ses vaches, depuis l'endroit où elles sont nées jusqu'à l'enclos où elles sont maintenant ? Et vous, vous laissez onze millions d'immigrés disparaître dans la nature. Expliquez-moi ça.

La voix du négociateur s'éleva sur l'autre fréquence.

— Il a l'air d'engager la conversation, continuez à lui parler. Essayez de le calmer, répétez son nom le plus souvent possible. Faites-lui comprendre que la vie de vraies personnes est en jeu.

— Dont les nôtres, grogna Leonard.

— Le système est cassé, Dante, dit Kelly. Personne ne dit le contraire. Mais ce n'est pas avec ça que vous allez le réparer.

Devant eux, le camion ralentit au point de s'arrêter presque. La voiture derrière lui s'immobilisa à une trentaine de mètres. Kelly et Leonard se trouvaient dans la cinquième voiture de la file.

— On se rabat en arrière ? demanda une voix sur une autre fréquence.

— Gardez vos positions pour l'instant, répondit Leonard en reprenant le récepteur. Si la bombe est de taille comparable à celle de Phoenix, on est à bonne distance.

— Mais si elle explose..., fit remarquer Kelly avec inquiétude.

— Je répète, gardez vos positions. Continuez, agent Jones.

Kelly respira à fond en pesant ses mots.

— On ne veut pas voir un autre Phoenix, Dante. Beaucoup de gens sont morts là-bas, beaucoup de femmes et d'enfants.

— Vous ne comprenez pas.

Son ton pouvait aussi bien exprimer la colère que l'abattement.

— Expliquez-moi, alors.

— Ils apportent de la drogue, ils rendent nos gamins accros, ils nous piquent nos boulots. Bientôt, ils vont prendre le contrôle du gouvernement. Et personne ne fait rien pour les en empêcher.

Drôle de discours, pour un type qui sort de prison, pensa Kelly. Dante Parrish n'était pas vraiment un modèle des valeurs familiales américaines. Burke devait être extraordinairement convaincant.

— Mais Dante, vous ne comprenez pas que cet attentat va jouer en leur faveur ? Ce sera vous, le méchant.

— Attention, prévint le négociateur sur l'autre ligne. Vous risquez de l'inciter à passer à l'action.

— Je ne suis pas un méchant, déclara Dante sur un ton de défi. Plus maintenant.

— Je n'ai pas dit que vous l'étiez, mais...

La porte de la cabine s'ouvrit brusquement. Dante apparut, les mains en l'air.

— Quelqu'un l'a dans son collimateur ? demanda Leonard. Dites-moi qu'il a les mains vides.

— Négatif, fit une voix à la radio. Il a quelque chose à la main, je n'arrive pas à l'identifier.

— O.K. Lancez le brouillage.

Leonard regarda rapidement Kelly.

— On va sans doute perdre le contact radio.

— Pourquoi ?

— Il est probable qu'il essaie de faire exploser la bombe à distance. On est en train de brouiller les ondes pour l'en empêcher.

— Je ne savais pas que c'était possible, dit Kelly.

Elle vit Dante tripoter quelque chose entre ses doigts, puis lancer un regard perplexe au camion.

— C'est une nouvelle technologie qu'on a développée pour combattre les bombes artisanales en Irak. Ça ne marche pas à tous les coups, mais on a un taux de réussite de soixante-quinze pour cent.

— C'est quand même un gros risque, fit remarquer Kelly sur un ton dubitatif.

— Voilà pourquoi il fallait l'éloigner du centre-ville. Mais on dirait que ça marche. On va le cueillir ?

Leonard ouvrit sa portière en dégainant son arme. Kelly vérifia son gilet pare-balles avant de le suivre. Moins d'une minute plus tard, une douzaine d'agents s'avançaient vers le camion. A une quinzaine de mètres, ils se déployèrent en éventail.

Dante se tenait dos à la cabine, les bras écartés, comme s'il avait l'intention de se rendre. Kelly vit quelque chose dans sa main, sans doute le détonateur. Malgré le discours de Leonard au sujet du blocage, la respiration de la jeune femme était précipitée, sa peau brûlante de peur. Elle se rappela le nuage au-dessus de Phoenix, et imagina un champignon atomique s'épanouissant au-dessus de leurs têtes. Son arme tremblait dans sa main. Elle inspira profondément pour essayer de se calmer.

— Dante Parrish, lâchez ce que vous avez dans la main et mettez-vous à genoux, lança Leonard.

Ils se trouvaient maintenant à cinq mètres. Dante paraissait étrangement calme, et les commissures de ses lèvres étaient retroussées par un sourire méprisant. Ils avancèrent encore d'un mètre, et Kelly se rendit compte qu'il parlait. Elle tendit l'oreille. *Je rends grâce aux dieux quels qu'ils soient*, l'entendit-elle murmurer. *Pour mon âme invincible...*

Il lui fallut un moment pour replacer dans son contexte ce qu'elle venait d'entendre. Puis ses yeux s'écarquillèrent et elle se figea sur place.

Leonard se tourna vers elle d'un air perplexe.

— Qu'est-ce qu'il raconte ?

— Mettez-vous à couvert ! hurla-t-elle en reculant à toute vitesse.

Eclairé par un phare de voiture, Dante levait les bras comme s'il prêchait, la tête renversée vers le ciel. Leonard regardait Kelly comme si elle avait perdu la tête. Les autres agents étaient à moins de trois mètres de Dante. Trop près.

— Il récite *Invictus* !

— Quoi ? demanda Leonard.

— Reculez, tout le monde ! s'écria Kelly. Maintenant !

Quelque chose tomba de la main de Dante.

Kelly virevolta, prête à partir en courant. Une onde d'adrénaline parcourut ses veines, mais elle eut subitement l'impression d'être

prise dans du sable mouvant. Un éclat lumineux éclaira crûment le paysage, réfléchi par la carrosserie des voitures. Kelly décolla du sol comme si une main géante l'avait soulevée. Ses bras et jambes tournoyèrent autour d'elle tandis qu'elle fendait l'air. Il y eut un claquement si fort qu'elle le sentit résonner dans ses os et dans son crâne.

Puis un immense rugissement, comme si l'océan entier déferlait sur elle et l'emportait.

— Elle a explosé ? demanda Rodriguez.

— Le flash lumineux n'était pas assez puissant, répliqua George.

Jake ne dit rien. Il n'était pas expert, mais George avait raison : l'explosion qu'ils venaient de voir était minime, comparée aux images de Phoenix filmées par un hélicoptère de la police. Et l'hélicoptère en question avait été projeté au sol par l'onde de choc.

George attrapa la radio.

— Ici l'agent Fong. Que s'est-il passé ?

Ils attendirent dans un silence tendu. Une minute plus tard, une voix s'éleva du récepteur.

— Tout va bien. On a intercepté deux suspects, on est en train de les éloigner du périmètre, au cas où la bombe serait reliée à un minuteur. Un avion de la cellule anti-bombes est censé déverser un produit neutralisant sur le camion. Jusqu'ici, tout va bien.

— C'était quoi, l'explosion ? demanda Jake.

— On leur a balancé des grenades incapacitantes juste après leur avoir crevé les pneus. Autant vous dire qu'ils saignaient presque des oreilles en descendant du camion.

L'agent qui parlait se mit à rire doucement.

— On les a étalés par terre et attachés en moins d'une minute.

— Bien joué, dit George. Tenez-nous au courant de la suite.

— Tu parles d'une douche froide..., soupira Rodriguez. Ils n'avaient pas besoin de nous, finalement.

— Tu plaisantes, j'espère ? demanda George. L'idée de me retrouver à proximité d'une bombe sale ne me disait rien qui vaille. Ces trucs-là foutent le bordel dans ton ADN. Moi, j'ai l'intention de mettre au monde des petits Fong, un jour.

— Que Dieu nous vienne en aide ! dit Jake.

Ils rirent tous plus fort que ne le méritait sa blague. Depuis son arrivée en Californie, six jours plus tôt, Jake était un nœud de nerfs

et d'adrénaline. C'était un soulagement de relâcher un peu la pression.

— Ça fait une bombe de moins, en tout cas, dit Rodriguez. Je me demande où ils en sont, à San Diego.

Comme en réponse à sa question, le téléphone de George sonna.

— Ici Fong.

Tandis qu'il écoutait, son visage se figea. Jake et Rodriguez attendirent impatiemment qu'il ait fini. Au bout d'une minute, il déclara :

— D'accord, je comprends. Merci d'avoir appelé.

— Eh alors ? lança Rodriguez.

George regardait fixement le tableau de bord.

— Ils ont empêché l'attentat à San Diego. Leonard a utilisé un système de brouillage des ondes pour bloquer la détonation.

— Pourquoi tu fais cette tête ? demanda Rodriguez. C'est une bonne nouvelle, non ?

George croisa le regard de Jake un instant, puis regarda de nouveau le tableau de bord. Une main glacée étreignit le cœur de Jake.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il en se forçant à parler d'une voix calme.

— Dante avait une grenade, ils pensent que c'était son plan B pour mettre la bombe à feu. Ça n'a pas marché, mais une équipe était en train de l'encercler quand il l'a fait sauter. Leonard et deux autres étaient à quelques mètres. Ils n'ont pas survécu. Neuf autres sont blessés, certains gravement. Et l'agent Jones...

— Elle est morte ? demanda Rodriguez.

— Non, mais elle est placée dans un coma artificiel. Ils disent que ça se présente mal, Jake.

Les mâchoires de Jake se serrèrent. Il fit demi-tour à toute vitesse et enfonça la pédale au plancher.

— Je ferais peut-être mieux de conduire, dit George.

— Jake, protesta Rodriguez, on n'a pas vraiment reçu l'autorisation de quitter le...

— Je m'en fous, répliqua Jake d'une voix rageuse. Je monte dans le prochain avion. Trouve-moi le nom de l'hôpital où ils l'ont

emmenée.

4 juillet

Jackson Burke se réveilla en sursaut. Une bouteille de whisky vide gisait à son côté. La télévision était toujours allumée et réglée sur Fox News. Il se frotta la tête avec un grognement de douleur. Il ne se rappelait pas avoir fini la bouteille ; à vrai dire, il ne se rappelait plus grand-chose après sa conversation avec Dante. Le téléphone jetable était posé sur la table basse, à côté de ses médicaments pour la tension. Il ferait mieux de s'en débarrasser aujourd'hui, en l'enterrant dans les bois, par exemple.

Il plissa les yeux en entendant un présentateur annoncer que le drame de Phoenix avait été déclaré accidentel, et que, contrairement aux rumeurs, le nuage de poussière n'avait pas dispersé de toxines chimiques. Le gouverneur incitait même les personnes évacuées à regagner leur domicile. Jackson ricana en voyant son vieux pote Gary débiter des platitudes d'une voix chevrotante, invoquant la solidarité au lendemain de la tragédie, la participation de tous à la reconstruction, et blablabla.

Mais... pouvaient-ils mentir ? Ils avaient tout de même dû faire des analyses. Les émissions radioactives auraient dû être élevées. Jackson réfléchit. Soit le gouvernement encourageait délibérément ses citoyens à rester dans une zone contaminée par des rayons gamma, soit la bombe avait un défaut de fabrication. Il serra les poings. Apparemment, Dante lui avait encore fait faux bond.

Il fronça les sourcils et se massa les tempes. Quelque chose d'autre le tracassait, et il lui fallut un instant pour mettre le doigt dessus. Pourquoi ne parlaient-ils ni de San Diego, ni de Dallas ? Les deux nouveaux attentats auraient dû faire les gros titres des actualités. Il zappa de chaîne en chaîne : elles continuaient toutes à répandre et à discréditer des rumeurs au sujet de Phoenix. Tous les décrochements locaux passaient des interviews d'habitants ayant perdu des proches dans l'explosion. Près de la sortie de la rocade, un terre-plein en béton était tapissé de photos des disparus.

Irrité par le spectacle d'une femme obèse qui pleurnichait au micro, Jackson coupa la télé, s'éloigna à pas lourds vers le bureau au coin de la pièce, attrapa son portable et s'écroula de nouveau sur le canapé. Tous les sites d'information plaçaient l'explosion de

Phoenix à la une, même si la plupart affirmaient qu'il s'agissait d'un accident provoqué par un camion-citerne transportant du pétrole brut. Il repéra enfin un lien au sujet de San Diego. Vers l'aube, l'AP avait annoncé une petite explosion près de la frontière mexicaine. Au départ, les journalistes s'étaient rués dessus, puis un porte-parole de la patrouille frontalière avait déclaré qu'il s'agissait de simples feux d'artifice, et l'affaire avait disparu des écrans. Quant à Dallas, Jackson avait beau chercher, il ne voyait rien du tout.

Ses poings se crispèrent. Ainsi, tout avait été en vain. Fidèle à lui-même, le gouvernement avait enterré la vérité et fait passer l'événement pour un accident. Pire, il y avait des chances pour que Dante et Christian soient tous deux vivants et entre les mains des autorités.

Il fut pris d'un petit étourdissement qu'il connaissait bien, et sa vision devint floue. Il se leva tant bien que mal, retraversa la pièce en chancelant et, à la deuxième tentative, réussit à attraper le flacon. Il arracha le capuchon, fit tomber un comprimé dans sa main et le jeta dans sa bouche. Le cachet se coinça dans sa gorge et lui donna un haut-le-cœur. Jackson repartit vers le bar à cocktails, mit la tête sous le robinet et avala une goulée d'eau. Puis il se redressa et s'essuya les lèvres. Il se sentait déjà mieux. *Dieu bénisse la médecine moderne !*

L'instant d'après, il éprouva une pression atroce, comme si une main s'était refermée autour de son cœur et l'écrasait.

Il voulut s'asseoir, mais un spasme le secoua et il tomba à terre. Bon sang, jamais il n'avait ressenti une douleur pareille ! La sueur ruisselait sur son corps, ses poumons étaient comprimés. Il tenta d'aspirer une bouffée d'air, mais il suffoquait. Le téléphone portable était encore sur la table basse. Il fallait qu'il l'attrape et qu'il appelle les secours...

Une femme blonde apparut au-dessus de lui. Jackson cligna des yeux en se demandant s'il hallucinait. Elle était habillée tout en noir, et ses pieds étaient plantés de part et d'autre de sa tête. Jackson referma les doigts autour des chevilles de l'inconnue, mais elle repoussa ses mains d'un coup de pied. Il ouvrit la bouche pour la supplier de l'aider : un gargouillis incompréhensible en sortit.

Elle secoua quelque chose dans sa main. Il entendit un petit bruit joyeux, comme celui des maracas.

— Vous aviez l'air stressé, alors j'ai remplacé vos comprimés par du Nardil. J'espère que vous ne m'en voudrez pas.

Elle s'agenouilla à son côté, passa la main dans ses cheveux et se

pencha à son oreille.

— Mais vous auriez vraiment dû me dire que vous suiviez un traitement pour la tension artérielle. Les interactions médicamenteuses peuvent être dangereuses. Surtout quand on y ajoute de l'alcool.

Elle indiqua d'un hochement de tête la bouteille sur le canapé.

— Si... s'il vous plaît ! réussit-il à articuler en l'implorant du regard.

— Désolée, monsieur Burke, dit-elle en s'éloignant nonchalamment vers la porte. Je ne suis pas d'humeur clémente, aujourd'hui. Bonne fête nationale.

Assis à côté du lit d'hôpital de Kelly, Jake se tenait la tête entre les mains. Il avait dû se battre pour entrer dans l'unité des soins intensifs. Finalement, George avait sorti son badge pour empêcher Jake d'envoyer un coup de poing à une infirmière.

George était maintenant debout devant la fenêtre, et il regardait le soleil se coucher. Ils avaient pris le premier avion au départ de Dallas et atterri à San Diego vers midi. Son camarade s'excusait régulièrement pour répondre au téléphone, puis revenait avec des nouvelles de l'enquête au sujet des bombes. Jake n'y prêtait aucune attention : il restait à fixer du regard le corps immobile sur le lit. Kelly semblait tellement petite ! Une part de lui-même ne croyait pas qu'il s'agissait vraiment d'elle. Elle était trop frêle, et sa peau si pâle, presque translucide...

L'explosion avait creusé un trou dans le flanc du camion, mais le combustible qui entourait la bombe n'avait pas pris feu. Leonard était mort sur le coup, ainsi que les deux agents qui se trouvaient près de lui. Deux autres étaient entre la vie et la mort. Kelly avait apparemment lancé un avertissement qui avait permis à la plupart des agents de s'abriter à l'avant et à l'arrière du camion. De Dante Parrish, il ne restait plus qu'une chaussure et une chaîne en argent. Il avait passé les derniers instants de sa vie à réciter le poème que Timothy McVeigh avait lu pendant son exécution.

On avait retrouvé Kelly une dizaine de mètres plus loin, la jambe piégée sous un énorme morceau de ferraille arraché au flanc du camion. Elle souffrait d'hémorragies internes massives. Après avoir effectué les opérations les plus urgentes, les médecins avaient décidé de la plonger dans le coma et de croiser les doigts. Toutes les heures, quelqu'un passait contrôler sa jambe droite, visiblement affaissée sous les draps, par rapport à la jambe gauche. On avait parlé de l'amputer, mais quand on avait voulu la ramener en salle d'opération, Jake s'était tellement emporté qu'il avait fallu l'attacher presque pour arriver à le calmer. George avait convaincu les médecins d'attendre. Ce que personne ne disait, c'était qu'en fin de compte, le problème de la jambe était peut-être sans importance. Il y avait de fortes probabilités pour que Kelly ne survive pas.

De temps à autre, Jake brisait le silence. Il lui racontait des souvenirs qui lui revenaient en vrac de son enfance ou des affaires du passé. Il lui décrivait ce qu'il imaginait de leur avenir ensemble. Les médecins lui répétaient qu'elle pouvait peut-être l'entendre, mais quand il tenait la main de Kelly, Jake savait que c'était faux. Il caressait la bague qu'il avait mise à son doigt : les facettes du rubis étaient dures et froides au toucher. Il sentait dans ses doigts longs et fins qu'elle n'était plus vraiment là. Sa poitrine continuait à se soulever et à retomber, mais son esprit s'en était allé.

George apparut dans l'embrasure de la porte. Jake ne l'avait pas vu sortir.

— Burke est mort.

— Quoi ?

— Ils sont allés l'arrêter à son domaine en Virginie. Ils avaient enfin décroché un mandat, depuis que le type de Dallas s'est mis à table. Crise cardiaque, paraît-il.

— Voilà qui doit arranger tout le monde, dit Jake.

Cette ordure avait de la chance, car Jake avait prévu de lui infliger l'équivalent de la douleur que Kelly subissait en ce moment. Une crise cardiaque était une partie de plaisir, en comparaison.

— Et ceux qui ont fabriqué la bombe sale ont merdé. L'iridium était emballé de telle manière qu'il ne s'est pas dispersé. Ils viennent de lever l'alerte à Phoenix.

George se frotta les yeux en parlant. Il semblait avoir vieilli de plusieurs années au cours des derniers jours.

— Randall, dit simplement Jake.

Il l'avait peut-être sous-estimé, finalement. En dépit de tout, l'ingénieur s'était arrangé pour limiter la destruction semée par les bombes.

— Je vais faire un tour à la cafétéria, tu veux quelque chose ?

— Non.

Jake frotta de nouveau la main de Kelly pour la réchauffer. Les bips du moniteur s'accéléchèrent. Il lança un coup d'œil à l'appareil, mais le rythme se stabilisa aussitôt.

— Au moins une banane ?

George s'immobilisa dans l'embrasure de la porte.

— Les médecins disent qu'il n'y aura sans doute pas d'évolution

ce soir. Tu ferais aussi bien de manger un morceau ou de dormir un peu.

— Laisse tomber, George, lança Jake avec plus de force qu'il ne l'aurait voulu.

Son camarade leva les mains en signe de défaite.

— Comme tu voudras.

En quittant la chambre, il croisa Rodriguez. Jake les entendit échanger quelques mots à voix basse, puis Rodriguez entra, l'air inquiet.

Si seulement ils pouvaient le laisser tranquille, tous ! Jake aurait aimé barrer la porte pour les empêcher d'entrer, les empêcher de l'inspecter et de la tripoter toutes les cinq minutes. Il se vit la soulever dans ses bras, l'emporter dans sa voiture et partir. Il pourrait l'emmener à la plage : Kelly avait grandi sur la côte Est, elle n'avait jamais vu le soleil se coucher sur l'océan.

Jake ne parvenait pas à se défaire d'un sentiment de culpabilité. Dans un sens, tout était sa faute. S'il avait refusé de s'impliquer dans les salades personnelles de Syd, Kelly ne serait peut-être pas allongée sur ce lit. Elle n'aurait jamais entendu parler de Dante Parrish, elle ne se serait pas trouvée à San Diego, à des centaines de kilomètres de Jake, au moment où ce cinglé avait dégoupillé sa grenade. Une part de lui-même savait que c'était ridicule, mais la culpabilité continuait à le ronger. En plus, il était obligé d'admettre qu'il avait surtout pensé à Syd, ces derniers jours.

Si Kelly mourait, il ne se le pardonnerait jamais.

Rodriguez se tenait à l'entrée de la chambre, l'air mal à l'aise.

— Tu peux rentrer chez toi, tu sais, dit Jake sans lever les yeux.

— Je sais, répondit Rodriguez.

Sans quitter des yeux le corps de Kelly, il ajouta :

— C'était une sacrée agente.

Jake avait envie de l'étrangler pour avoir parlé au passé. Mais il avala une grande bouffée d'air et hocha la tête.

— Oui...

Kelly se laissait porter par les vagues. De temps à autre, un bruit s'immisçait dans sa conscience, faibles cris et bêlements d'immenses bêtes sous-marines, puis ils s'estompaient quand la houle grossissait. C'était tellement paisible ici, il faisait tellement bon... Les longs rayons du soleil couchant baignaient sa peau de lueurs rose et mauve. Des bras invisibles l'entouraient et la berçaient doucement.

De nouveau ce murmure. Malgré elle, Kelly tendit l'oreille : elle avait l'impression de reconnaître ces voix. Subitement, elle comprit où elle était. Tout au long de son adolescence, elle s'était passé et repassé cette journée dans sa tête, en essayant de préserver les dernières bribes de ce que sa famille avait été autrefois. Mais elle n'y avait plus pensé depuis des années. Curieux que cela lui revienne maintenant...

C'était la veille du jour où son frère avait disparu. Juchée sur un tabouret devant le plan de travail de la cuisine, elle aidait son père à préparer des pancakes. Alex avait sorti la poubelle, et leur mère l'avait obligé à se laver les mains avant de mettre la table. Il avait plongé un doigt encore mouillé dans la pâte qu'elle touillait, et l'avait aspergée d'une chiquenaude. Kelly lui avait hurlé d'arrêter, mais il n'avait fait que sourire. Son père les avait grondés : avec tout ce boucan, il n'arrivait pas à se concentrer pour retourner les pancakes. Il les préparait comme Kelly les aimait : un gros pancake central affublé de deux « oreilles de Mickey ». En général, Alex disait qu'il était trop vieux pour ça, mais ce jour-là, il en avait mangé sans se plaindre. L'odeur du bacon grillé se mêlait à celui de l'herbe fraîchement coupée. Sa mère était assise à table, elle sirotait son café en lisant le journal. C'était un dimanche matin classique, comme ils en avaient passé des centaines. Le moment n'avait rien de particulièrement significatif. Si Alex n'avait pas disparu le lendemain, il se serait fondu dans le patchwork de ses autres souvenirs d'enfance, flous, indistincts, élimés.

La vague grossit de nouveau, et le souvenir lui échappa. Elle tendit mollement la main pour le rattraper, sentit sa chaleur parcourir ses doigts. Elle le caressa une dernière fois, puis le laissa partir avec un vague sentiment de regret. Mais le mouvement des vagues était irrésistible. Elle lâcha complètement prise et se laissa

emporter.

NOTE DE L'AUTEUR

Les livres ont souvent des origines bizarres. A la source de celui-ci, il y a une conversation tardive autour d'un verre, au cours de laquelle un ami du FBI a relevé que les groupes haineux aux Etats-Unis avaient multiplié leurs effectifs par deux au cours de la décennie passée, alors que la vigilance du gouvernement à leur égard s'était sensiblement relâchée. Toutes les informations et les statistiques contenues dans ce texte sont aussi exactes que possibles. Le poste détenu par Randall est toutefois le fruit de mon imagination. A ma connaissance, personne n'est aujourd'hui chargé de la surveillance des déchets faiblement radioactifs, et le gouvernement américain ne fait rien pour les rassembler dans des lieux sécurisés, bien que de nombreuses cargaisons soient égarées ou volées chaque année. Il y a effectivement de quoi se faire du souci.

Comme toujours, je dois remercier de très nombreuses personnes pour l'aide généreuse qu'elles m'ont apportée dans mes recherches. Toutes les erreurs sont uniquement de ma faute. Le Dr Sidney Drell m'a aidée à faire le tri dans mes embryons d'idées pour trouver celui qui avait le potentiel pour se développer. Camille Minichino a inlassablement relu les nombreuses versions de ce texte pour s'assurer que je ne fasse pas trop de bourdes en matière de radioactivité, malgré mon incapacité réelle à faire la différence entre un isotope et une isobare. Robin Burcell m'a donné de précieux conseils au sujet des procédures et de la terminologie policières. Non content d'endurer mes innombrables questions et coupages de cheveux en quatre, Lofland m'a également orientée vers Richard McMahan et Michael Roche, mes « conseillers en bombes », qui m'ont aidée à comprendre ce qui pourrait ou non fonctionner (comme promis, Mike, j'ai épargné San Diego). Le vrai George Fong est encore plus cool que son double fictif. En plus de répondre toujours aussi patiemment à mes interminables questions au sujet du FBI et des gangs, il m'a offert un cadeau tel que l'on n'en reçoit qu'une fois dans sa vie : une visite guidée de Quantico.

Mark Potok, du Southern Poverty Law Center, a eu la gentillesse de répondre à mes questions au sujet de l'actualité des groupes haineux dans notre pays et du danger qu'ils constituent. Le Dr D.P.

Lyle trouve toujours un moyen novateur pour tuer quelqu'un sans laisser de traces (son talent force l'admiration mais m'inspire également une certaine crainte).

Merci à mes bêta-lecteurs à l'œil vif, qui ont traqué coquilles et incohérences et rendu chaque version du texte meilleure que les précédentes : David Gagnon, Kate Gagnon, Vickie Browning, Deborah Indzhov, Richard Goodman, Raj Patel. A tout le groupe d'écriture du Sanchez Grotto : merci du soutien chaleureux que vous m'apportez, et de votre complicité en matière de procrastination : Raj (encore), Shana Mahaffey, Alison Bing, Paul Linde, Diane Weipert, Sean Beaudoin, Ammi Emergency, Jeff Kirschner et Whimsical Doggo Doug Wilkins, sans qui rien de tout cela ne serait possible. Je n'oublie pas l'incalculable Kemble Scott, qui pense toujours à signaler les événements autour de mes livres dans sa newsletter (même quand je les oublie moi-même), qui est un merveilleux ami et confident, et l'un de ceux sur qui j'adore tester mes idées.

Merci à mes camarades blogueurs du site The Kill Zone : Kathryn Lilley, Joe Moore, Clare Langley-Hawthorne, John Ramsey Miller et John T. Gilstrap, pour un dialogue toujours stimulant et inspirant, et pour leur patience à l'égard des billets parfois décousus que je publie à intervalles très irréguliers sur notre blog. Mes consœurs des groupes Norcal Sisters in Crime et MWA constituent de précieuses sources d'information inestimables.

Toute l'équipe de MIRA Books m'a apporté un soutien inestimable, en particulier mon éditrice Lara Hyde, avocate infatigable de mon travail. C'est un véritable plaisir de travailler avec elle (je me rends compte que ce n'est pas toujours réciproque, et j'en suis désolée). J'ai également une dette immense à l'égard des autres membres de l'équipe, en particulier Valerie Gray, Margaret Marbury et Emily Ohanjanians. J'ai la chance de travailler avec la meilleure équipe commerciale de toute l'Amérique du Nord : Don Lucey, Tracey Langmuir, Heather Foy et tous les autres, qui travaillent d'arrache-pied pour promouvoir mes livres.

On dit que le meilleur ami de l'écrivain est son agent. En ce qui concerne la Philip G. Spitzer Agency, ce dicton est à prendre au pied de la lettre. Lukas Ortiz est un merveilleux ami et un agent incroyable, et sans doute l'un des seuls à répondre au téléphone à 2 heures du matin alors qu'il est à Francfort. Luc Hunt a été une source inépuisable de conseils et de propositions de titres, et un lecteur extrêmement fiable des versions successives de ce livre. Joel Gotler a eu la gentillesse de m'expliquer de A à Z le processus

d'adaptation d'un roman au cinéma, et m'a convaincue de donner au personnage de Madison quelques années de plus que je n'avais initialement prévu.

J'ai également la chance qu'un grand nombre de libraires et de bibliothécaires défendent mes livres. Je ne saurais assez les remercier de leur soutien. Dans cette industrie où il peut être difficile de faire son chemin, vous m'avez grandement facilité la tâche.

Grâce à la famille Egan (Joe, Uta, Caroline et Rick), Seattle est toujours l'étape la plus agréable de mes tournées. Je recommande vivement leurs services à tous ceux qui organisent des événements littéraires : les festins qu'ils concoctent sont à se damner. Enfin, mes complices de Wesleyan, Dave Fribush, Colin Dangel, Ty Jagerson et Dave Kane, ont donné leurs patronymes aux « commandos » (en échange, je m'attends à ce que vous me payiez à boire jusqu'à la fin de mes jours).

Enfin et surtout, je remercie ma famille pour son amour et son soutien inconditionnel, et sa patience angélique face à mes week-ends travaillés, mes plaintes continuelles et ma mauvaise humeur générale. Sans vous, je n'y serais vraiment pas arrivée.